
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Anatole France

A LA MÊME LIBRAIRIE

545-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-04.

LECTURES LITTÉRAIRES

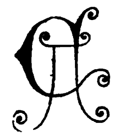
PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Anatole France

Avec une Notice par G. LANSON



PARIS

LIBRAIRIE
ARMAND COLIN
5, rue de Mézières, 5

LIBRAIRIE
CALMANN LÉVY
3, rue Auber, 3

1904

NOTICE

SUR

M. ANATOLE FRANCE ET SON ŒUVRE[1]

Tout près du bois de Boulogne, un peu à l'écart de la bruyante avenue, un petit hôtel d'extérieur simple et confortable. On entre : c'est un musée. Dans le vestibule, le long de l'escalier, sur le palier, dans le cabinet de travail, ce ne sont, accrochés aux murs, que papyrus égyptiens, cuirs espagnols, gravures du XVI[e] siècle, émaux; sur la cheminée, au-dessus des bibliothèques, sur des consoles et des tables, une foule de vases, statuettes, figurines. Toutes les choses sont anciennes et authentiques, comme il convient pour entourer cette tête de marbre, mutilée, et belle, qui domine du haut de

1. Je dois commencer par exprimer à M. A. France ma vive gratitude de l'aimable confiance avec laquelle il a bien voulu me donner les renseignements que ma curiosité a sollicités. Je n'ai point cependant cherché à faire une biographie exacte et abondante, mais je n'ai prétendu ici qu'à prendre et donner une idée claire de l'œuvre.

la vaste cheminée. La large pièce est garnie de rayons chargés de livres : les dos jaspés des reliures modernes donnent leur note claire à côté des vieux livres vêtus de basane; les fauves in-folio aux ors éteints font contraste avec la neuve écarlate des porte-feuilles qui enserrent les photographies et les gravures. Toutes les époques du livre vivent sur ces rayons, éclatent dans ces reliures.

C'est là, dans cette « cité des livres », qu'habite M. Anatole France : grand, robuste, la moustache et la barbiche blanchissantes, le visage légèrement marqué de cette fatigue par où la vie intellectuelle adoucit la fraîcheur vulgaire des santés animales, M. France se présente au visiteur le corps enveloppé d'une sobre robe de chambre grise, la tête mise en valeur par une lumineuse calotte de soie rouge, dans une délicate et complète harmonie avec toutes ces choses élues qui mêlent de la beauté parmi les plus obscures perceptions de la vie journalière, et qui en composent pour ainsi dire l'air même de cette maison.

I

M. Anatole France est né à Paris en 1844. Une mère tendre lui fit sentir de bonne heure le charme d'exister dans une autre âme; elle lui enseigna que le bonheur est dans le sentiment, et que les contes des nourrices valent bien l'histoire des érudits : son fils l'eût trahie, s'il n'eût été poète.

Le père était libraire au quai Malaquais. Les yeux de l'enfant s'emplirent des tableaux dont il devait rendre si souvent avec tant de bonheur la

séduction délicate et puissante : « la Seine, ses ponts, et le Louvre des Valois ». Dans cet incomparable paysage, il rencontra des maîtres amusants qui l'instruisirent. Il flâna sur les quais, il fureta dans la boutique paternelle. Il se connut aux reliures, mais il regarda ce qu'elles enfermaient. A manier les bouquins et les vieilles estampes, il prit le goût et le sens des vieilles choses, l'habitude de vivre dans le passé, de le connaître comme *différent*, et délicieux par cette différence même. Mais tout le passé n'est pas également au quai Malaquais : si l'on y trouve de tout, il y a surtout deux fonds inépuisables qui s'offrent en tout temps à la curiosité : la théologie et le XVIIIe siècle. L'un corrigeait l'autre. C'est ainsi, j'imagine, que se formèrent à la fois chez M. France une irréductible incrédulité et une sympathique intelligence des formes de la foi. Il sut entendre le langage de la religion, mais l'entendre pour le reproduire en artiste, non pour y obéir en croyant.

Le XVIIIe siècle, dans ce coin de Paris, s'étale aux vitrines des libraires, déborde des boîtes des bouquinistes. Il tente la main par la légèreté de ses in-12; il retient l'esprit par le style alerte, aisé, limpide; il pique l'imagination par la perpétuelle mascarade, par le déguisement des allusions et des fictions, par le mystère des anonymes et des pseudonymes, des fausses dates ou lieux fictifs d'impression. Il offre enfin ses livres à images, ses gravures, où tout l'esprit, toutes les idées, toute la vie d'alors revivent en représentations trop souvent libertines, mais si lestes, si ingé-

nieuses, si amusantes. Et qui enseignerait mieux le XVIIIe siècle que les quais? Car il n'est pas tant dans les chefs-d'œuvre à peu près graves de ses grands hommes, que dans l'innombrable peuple des livres médiocres, oubliés, qui tous ont une parcelle de son âme intelligente et légère : qui les connaît, le connaît : qui a vécu avec eux, a vécu en lui.

M. France eut, de plus, la chance de voir le XVIIIe siècle venir à lui en d'authentiques survivants : dans la boutique de son père fréquentaient, entre 1850 et 1860, de vieux clients nés sous l'Empire ou la Révolution, quelques-uns aux dernières années de l'ancien régime, allaités par des mères sentimentales, et bercés dans la joie idyllique d'où sortit 89. Or, dans ces derniers-nés de l'autre siècle, visiteurs habituels d'un homme qui était Vendéen, légitimiste, et libraire, les espèces qui se montraient à l'enfant n'étaient point le républicain solennel, symbolisant par son geste emphatique la noblesse des grands principes, ni le soudard épique à l'étroit cerveau, regrettant l'Empereur qui l'avait lâché sur l'Europe : c'étaient les gens d'esprit, pacifiques, polis, lettrés, par qui le XVIIIe siècle s'était prolongé dans le nôtre à travers les révolutions, un peu meurtris sans doute par les brutales réalisations du rêve philosophique, plus guéris du libéralisme et de l'humanitairerie que de l'irréligion, bien disposés à laisser l'Église avec le despotisme sauver la France et leurs intérêts, pourvu qu'ils ne fussent point astreints eux-mêmes aux capucinades. La silhouette, l'accent, l'esprit de

l'honnête homme d'ancien régime se déposaient dans la mémoire de M. France.

Il alla compléter son éducation au collège. Au doux régime de Stanislas, il s'exerçait à suivre sa fantaisie : obstinément inerte, ou absent avec assiduité, indépendant sans tapage, et adoucissant l'énormité essentielle de l'insoumission par la discrétion modeste de la manière, il défendait ses modes de jouir et sa forme d'esprit contre les choses hostiles, contre la règle et l'ennui, contre l'enseignement et les pressions intellectuelles. Il y a parfois de ces élèves-là, qui font honneur plus tard aux maîtres qu'ils n'ont pas écoutés. M. France, élève intermittent et distrait, profitait sans écouter. Le génie grec entrait en lui, dans ce maussade commerce de la classe : un reflet d'Homère ou de Sophocle, un parfum de Théocrite et d'Anthologie, çà et là, touchaient l'écolier sensuel; et le charme hellénique opérait. C'était moins la Grèce des grandes passions oratoires et des hautes spéculations philosophiques, que la Grèce modérée des épopées harmonieuses et des fines idylles, l'exquise nudité des tragédies pathétiques, l'art pittoresque et spirituel de la décadence, de ces temps raffinés comme notre XVIIIe siècle, mais qui eurent de plus le sens, propre à la race, de la forme simplement belle. De Rome M. France prit peu de chose, les aspects de la vie plutôt que les idées des écrivains; et je pense qu'à travers Rome, il saisit la Grèce encore dans la délicatesse alexandrine de Virgile et de Catulle. Pourtant il brillait dans le discours latin, appliquant avec un senti-

ment déjà sûr les procédés convenus pour leur faire rendre les effets pseudo-artistiques où consistait l'idéal du genre. Il est curieux — et naturel, quand on y réfléchit — que le futur académicien fût plus mal noté lorsqu'il écrivait en français : il « manquait de goût »; entendez qu'il cherchait, et que, n'étant pas semblable à tout le monde, il n'arrivait pas à s'exprimer lui-même; tantôt dans l'excès, tantôt à côté, il manquait et la justesse moyenne et les propriétés originales du style.

Le XVIIIe siècle français et la Grèce païenne furent donc les maîtres de M. France, qui insinuèrent en lui l'abandon, révolté ou ingénu, à la bonne nature, et qui offrirent la vie à son aspiration intime comme une matière à modeler artistement en plaisirs délicats. Sans doute rien dans les profondeurs du tempérament moral ne faisait obstacle à ces influences et ne prêtait force à la religion : dès le jeune âge, le christianisme n'eut prise sur cette âme que par l'attrait érudit ou pittoresque des écrits théologiques ou des vies de saints, comme exercice subtil de l'esprit ou source abondante de poésie. Il ne connut point la dévotion : seulement, un temps, le frisson voluptuenx des offices entendus, devant les autels illuminés de cierges, parmi les petites amies en toilettes du dimanche, qui mêlaient des parfums mondains aux odeurs dévotes de l'encens. Puis, aux approches de la communion, la tristesse d'être sans émotion parmi les camarades ravis en joie et en extase : sur la foi d'un *grand*, l'attente curieuse plutôt qu'anxieuse du Dieu qui, par le sacrement, devait

descendre dans le cœur, le dilater et en vaincre la froideur incrédule; mais la présence désirée ne fut point sentie; la déception fut sans douleur, et M. France en eut fini avec la religion pour son usage personnel. Renan n'eut rien à chasser, rien à détruire dans cette âme de jeune homme : il la trouva vide, et préparée déjà par les bouquins du quai à s'emplir des parfums du christianisme évaporé en jouissance d'art. Peut-être la préserva-t-il de toucher à ces choses de la foi avec l'ironie âcre du XVIIIe siècle, et lui montra-t-il la voie de l'incrédulité tendre, qui vénère les idées du divin en les privant de leur objet.

II

M. France débuta dans la littérature par une étude sur Alfred de Vigny : c'était le temps où le poète, longtemps oublié, reprenait son rang par le recueil posthume des *Destinées*, et se soumettait la jeune école. M. France fit une étude à la fois érudite et enthousiaste de l'homme et de l'œuvre. Il aima dans Vigny l'irréligion absolue, et la solitude aristocratique. Mais ni la révolte, ni l'amertume, ni la gravité altière n'étaient dans son humeur, et il avait besoin d'une forme plus raffinée, plus riche de sensations esthétiques. A la vision symbolique des idées, il préférait l'évocation poétique de la vie. Ayant compris Vigny, il ne s'y asservit point.

Il n'avait point de hâte de produire. Un emploi de bibliothécaire le dispensait d'écrire pour vivre. Il écrivit pour jouir, et parce que, comme un écrivain

de naissance, il ne jouissait pleinement de sa pensée que par la forme qui la réalisait hors de lui. Il faisait des vers peu à peu, au gré de sa fantaisie : au bout de dix ans, vers la trentaine, il publia chez Lemerre un premier recueil, suivi trois ans après d'un second. Il y avait dans ces vers de quoi le placer en bon rang parmi les poètes. Presque rien n'y était indifférent. La jeunesse se marquait par une souplesse un peu indécise, qui tentait les voies les plus diverses. Une des pièces les plus anciennes était un sonnet *sur une signature de Marie Stuart* : poésie d'archiviste à qui un autographe fait battre le cœur et rend la vision délicieuse du passé. A côté de cela, un essai de symbole à la Vigny, du pittoresque à la Leconte de Lisle, du sentiment à la Sully-Prudhomme, du réalisme à la Coppée, de la religion à la Renan, des aquarelles de la vie parisienne à la Stevens : non point des imitations, mais des inspirations comme en peut avoir une nature délicate qui recueille tous les souffles et ressent toutes les émotions, des expressions libres et sincères d'une âme trop intelligente de son temps pour ne point visiter les principaux états de ses contemporains. Il y avait même de la télépathie dans ces poèmes.

La marque originale, c'était la tranquille acceptation de l'absolu désenchantement, et, pour la forme, l'assouplissement heureux du vers parnassien, la légèreté aisée dans la netteté ferme; c'était aussi la lumière heureuse où baignait toute cette poésie : l'auteur s'était défini dans la première pièce des *Poèmes dorés*, dans cette ode d'un rythme si vif et agile *A la lumière*.

. . . .

O nourrice des fleurs et des fruits, ô lumière,
Blanche mère des visions,

Tu nous viens du soleil à travers les doux voiles
Des vapeurs flottantes dans l'air :
La vie alors s'anime, et, sous ton frisson clair,
Sourit, ô fille des étoiles!

Salut! car avant toi les choses n'étaient pas :
Salut! douce; salut! puissante....

. . . .

Par toi sont les couleurs et les formes divines....

. . . .

Sois ma force, ô Lumière! et puissent mes pensées,
Belles et simples comme toi,
Dans la grâce et la paix, dérouler sous ta foi
Leurs formes toujours cadencées!....

Il peut sembler étrange, qu'après avoir fait de ces vers qui déclarent un poète, M. France se soit détourné vers la prose pour n'en plus sortir. Ce n'était point qu'il renonçât à la poésie : mais la prose était la seule forme où *sa* poésie pût s'exprimer complètement. En cela, il n'était point une exception dans son siècle, mais plutôt l'image même de son siècle.

On dit communément que la science a tué la poésie. C'est une parole banale et fausse. Rien ne peut tuer la poésie, et la science est elle-même source de poésie. La poésie est une méthode aussi naturelle à l'âme que la science, un sens, si l'on veut, par lequel l'âme se donne prise sur les objets et exerce son action spontanée aussi légitimement que par les sens du corps et les facultés proprement intellectuelles. Ce n'est point la poésie qui, en nos jours, est devenue impossible : c'est le vers seulement où la poésie s'enferme de plus en plus difficilement. Il faut au vers des idées simples, autour desquelles se développeront

les rythmes subtils et forts. Aux combinaisons abstraites des choses intelligibles, le vers substitue des combinaisons sensibles de sons et de mouvements, évocatrices pour l'auditeur de sentiments et de pensées. Il n'est capable que d'une certaine complexité de pensée. La simplicité de l'âme primitive était à l'aise dans cette forme, et organisait des rythmes parfaits qui la contenaient tout entière. Est-ce un hasard, si nos plus grands poètes contemporains ont été doués d'âmes élémentaires, qui réalisaient triomphalement en vers éternels des rudiments d'idées? Il n'est pas bon qu'un poète, en notre âge, soit trop intelligent. M. Sully-Prudhomme en sait quelque chose : son vers a souffert de sa pensée trop riche. Il est impossible aujourd'hui de penser avec précision sans dégrader ou faire crever le vers. Car la précision de la pensée ne va plus sans faits positifs et sans vérification exacte. L'émotion pure, avec un *minimum* d'idée essentielle et générale, n'est souvent plus possible : le sentiment doit s'accompagner de sa preuve ou de ses doutes : il s'établit, ou se dissout, mais il s'examine; le poète, s'il est intelligent comme les hommes de nos jours qui le sont, ne pourra guère ne pas mêler sa poésie de critique. Et le vers n'est pas une forme de la pensée critique. Puis, jadis, l'homme extrayait la poésie des idées simples et larges que lui fournissait l'intuition naturelle du monde et de la vie morale : on ne l'atteint aujourd'hui qu'à travers des constructions philosophiques, des calculs scientifiques, ou des investigations historiques, qui la chargent d'un dépôt de faits, de

chiffres, de notions dont le vers ne s'accommode pas. Le vers est un appareil de distillation et de rectification : il concentre l'émotion poétique, en ôte les impuretés. Mais ces impuretés, cette matière de prose et de raison, c'est justement là qu'est la qualité originale et comme le bouquet de la poésie contemporaine. Or, si la prose peut gagner à s'emplir de poésie, le vers perd toujours à couler dans le prosaïsme.

Il est aisé de justifier la distinction des genres : mais il est clair qu'elle est devenue impossible chez nous à observer rigoureusement. Il faut dans les âmes des états simples pour avoir en art des genres simples. Il fut un temps où le sentiment religieux se canalisait dans la profession d'un culte, l'émotion poétique se confinait dans le vers, et l'intelligence parlait en prose. Depuis le romantisme, qui, en ce sens, a été un grand effort de l'esprit moderne pour adapter les formes d'art à ses besoins nouveaux, la religiosité, ne s'écoulant plus chez la plupart des hommes par les canaux étanches des pratiques religieuses, s'est extravasée dans toutes les pensées de la vie, débordée en ondes lyriques dans toutes les formes de la littérature : et la poésie aussi, et la raison se sont répandus hors de leurs réservoirs traditionnels. Foi, sentiment, critique, science, il y a de tout dans tous les genres, à l'état diffus. Autrefois les œuvres littéraires étaient, pour ainsi dire, des dissections : aujourd'hui ce sont des coupes. Elles n'isolent plus, par une séparation délicate, un élément, une fonction de la vie : elles mettent à découvert, par une section hardie, quelque

chose de tous les éléments, de toutes les fonctions. L'unité n'y est plus intrinsèque, par la simplicité de la matière : elle y est portée du dehors, par les dégradations de la lumière. Mais le vers répugnera toujours à certains mélanges. Nos jeunes écoles, que travaille assurément le génie de leur temps, s'obstinent à chercher le vers qui s'approche de la prose, la prose qui confine au vers, la forme hybride, et jusqu'ici peu viable, qui, n'étant ni prose ni vers, pourra contenir indifféremment la matière du vers et celle de la prose. Mais la forme la moins déterminée est encore celle qui se prête le mieux à toutes les complexités de la pensée.

Voilà pourquoi beaucoup tentent le vers, et quelques-uns avec bonheur, avec sûreté : mais un à un, presque tous ceux qui comprennent et qui veulent rendre l'âme moderne et la vie moderne en leur originalité raffinée, désertent le travail métrique où les avait attirés l'amour des formes harmonieuses. Ils secrètent lentement leurs plus pures émotions en des vers beaux et rares, mais ils en viennent à modeler ordinairement la prose, plus grossière, mais plus docile. Elle les contente, et ils s'y réduisent, même les vrais poètes : je dirais presque, surtout les vrais poètes, précisément parce qu'il sont le sens et le respect du vers. J'imagine que ce furent à peu près ces causes qui conduisirent M. France vers la prose : il y élut les deux genres qui sont éminemment art et poésie : le roman et le conte.

III

Le Crime de Silvestre Bonnard, en 1881, mit M. France au premier rang de nos romanciers, et donna au grand public la claire impression de sa forte originalité. C'était la première fois, je pense, qu'un membre de l'Institut devenait héros de roman, et qu'une fantaisie d'auteur logeait la poésie au fond d'une âme vouée à l'austère érudition, dans un décor poudreux de bibliothèque, parmi des propos d'archiviste paléographe. Rien de plus significatif, pourtant, et de plus vrai que cette fantaisie. Ce naïf Bonnard, lecteur de catalogues, quêteur de raretés bibliographiques, déchiffreur de diplômes, c'est le vivant symbole de la vie contemporaine, toute vouée aux examens critiques ou aux enquêtes scientifiques. La poésie n'y est pas moins; mais il faut creuser plus profondément pour la découvrir; il faut mettre au jour tout ce que notre inquiète activité réprime et repousse au dedans, regrets, affections, désirs, lassitudes endolories d'une sensibilité trop constamment sevrée de ses naturelles satisfactions, joies physiques d'être et de percevoir les images lumineuses de l'univers. Toute cette poésie autour d'un vieux savant fait la grandeur de ce joli récit, et ajoute une belle force de sens à la grâce spirituelle du détail.

Depuis *Silvestre Bonnard*, M. France a soutenu son succès par quelques grandes œuvres, dont les intervalles ont été remplis par un grand nombre de contes charmants. Comparé à la plupart de nos

contemporains, il produit peu : c'est un sage, qui jouit de lui-même; mais c'est un artiste, qui sait combien la fabrication incessante et intensive nuit à la qualité de l'ouvrage. Il écrit quand il tient un sujet, quand il l'a pris en goût : il l'exécute sans hâte, donnant à chaque détail tout le fini où l'art peut atteindre.

Les sujets qui ont séduit M. France sont fort variés : l'enfant, l'éveil de l'intelligence, des sens, des passions, dans un cadre tout intime et moderne, des cas singuliers de pathologie morale, dont l'explication flotte entre la science exacte et l'occultisme chimérique, les temps primitifs du christianisme et les légendes des saints du moyen âge, les états d'esprit et les accidents dramatiques de la Révolution Française, l'anarchisme délicieux de la religion franciscaine et les miracles ingénus du christianisme italien, les passions tragiques et les atroces aventures de l'Italie de la Renaissance; Alexandrie et la Thébaïde, le paganisme intelligent et voluptueux aux prises avec l'ascétisme étroit et farouche; le XVIIIe siècle Français, avec sa libre immoralité et sa souple hardiesse de pensée; le « monde » d'aujourd'hui, un monde intelligent, extrêmement raffiné et parfaitement corrompu, sensuel et positif dans ses habitudes pratiques, idéaliste d'imagination, capable de jouir des plus hautes idées morales en les comprenant sans en être inquiété un seul moment dans ses vices, ayant annexé la religion et toutes les vertus de sacrifice à l'art par un sens suraigu de la beauté, un monde enfin qui compense la veulerie abandonnée de son existence

réelle par le mouvement désordonné de sa vie idéale. Ainsi le conteur nous promène à travers les sociétés les plus incompatibles, dans les temps et dans les lieux les plus divers et les plus distants.

Demandons-nous ce qu'il peut y avoir de commun dans tous ces sujets et dans les œuvres où ils s'exposent. J'y aperçois d'abord ceci : que la vision de l'auteur, si personnelle et si aisément reconnaissable d'un livre à l'autre, respecte l'objet et travaille à en dégager le caractère original. La faculté d'expression poétique, chez M. France, est au service d'un discernement critique dont la finesse est grande. Il a un tempérament d'historien, et ce don essentiel qui, dit-on, fait l'historien : il a le sens des différences. Chaque image reste, dans son esprit, individuelle et distincte : il s'applique à la saisir non par les éléments qui la perdent dans un genre, mais par les propriétés qui la maintiennent unique. Tous ses saints sont d'un certain siècle et d'un certain pays : le christianisme pro duit des effets absolument contraires au désert égyptien, chez l'ardent abbé Paphnuce, et dans l'aimable nature ombrienne, chez le doux frère Giovanni. Entre le bon Jérôme Coignard et l'ingénu Choulette, il y a la Révolution française, et Chateaubriand, et le naturalisme, et le socialisme, et Léon XIII : chaque mot, chaque geste de l'un et de l'autre est le résultat, l'expression de tout un état social très précisément daté.

Mais alors, dans cette exactitude critique de l'évocation artistique, nous découvrons les raisons du choix des sujets. Mettons à part le *Livre de mon*

ami, qui est une sorte d'autobiographie : les sujets traités par M. France ont ceci de commun, qu'ils choquent la moralité commune, déconcertent les croyances communes, condamment la pratique commune, sur les matières du vrai, du juste, du bien. Entre Fra Giovanni et Jérôme Coignard, que va devenir notre religion moyenne? Le saint moine ne la confond pas moins, ne la scandalise pas moins que l'abbé libertin. M. France aime à nous montrer les sublimes extravagances de l'ascétisme : si c'est là la religion, qu'est-ce que la nôtre, sinon une hypocrite impiété? Madame Martin-Bellême, en son entresol de la rue Spontini, n'est pas plus éloignée de la vertu bourgeoise que Thaïs en sa cellule : l'une et l'autre inquiètent nos âmes médiocres et rangées. Nous croyons au vrai, au bien, à la justice, et nous tenons fermement que certaines choses sont vraies, sont bonnes, sont justes ; mais nous ne sommes pas disposés à sacrifier notre vie, ni notre aise, à ces chères vérités, à ce bien aimable, à cette impérieuse justice. Les personnages de M. France sont des gens qui se sacrifient à ces choses, et des gens qui démontrent que ces choses sont illusoires : et parfois les mêmes gens, dans le même acte, nous découvrent l'illusion et nous enseignent le sacrifice. Nous apprenons le désintéressement, et nous perdons les objets du désintéressement.

Cela est triste. Et ce n'est pas un jeu d'esprit : M. France se tient dans l'exacte mesure par laquelle les paradoxes montrent une face inquiétante de vérités. Cela est plus triste encore. Mais

M. France, souvent, en semble plus diverti qu'attristé.

Le monde est un écoulement sans fin de phénomènes sans substance : du moins la substance se dérobe à nous, même en nous. La conscience humaine reflète ces phénomènes en images, et n'est qu'un certain écoulement d'une partie de ces images. Un peu plus d'intensité actuelle fait le présent, le réel, le vrai; un peu moins d'intensité actuelle fait le passé, le rêve, l'opinion. L'univers et l'histoire sont le décor changeant et illusoire d'une conscience. Tout est vrai, puisque toute image est : mais rien n'est vrai, si l'on entend par là être autrement qu'en image. Point de certitude, en dehors de la répétition régulière de certaines apparences, dont nous appelons *science* les constantes liaisons, en dehors aussi de la propriété active de certains états de conscience qui sont notre nature, et que nous appelons *instinct* et *désir*, mais aussi *bonté*, *justice*, et *devoir*, et *Dieu* ou les *dieux*. Un incompréhensible et inutile tissu de sensations et d'actions, dont les unes semblent venir du dehors et provoquer les autres à se répandre au dehors, voilà la vie. Simple qui la prend au sérieux, et croit être ou toucher quelque chose en soi, travailler pour le certain, l'éternel ou l'absolu. Nos vies les plus graves sont des jeux d'enfant, occupées à des vanités ou des chimères. La vertu est de choisir les plus inoffensives; le bonheur est de choisir les plus belles. D'où la vie excellente est celle de l'artiste, qui ne fait point de mal, ayant renoncé à l'action, et qui crée de la joie, en assemblant des images choisies.

Telle est la philosophie, ou, moins ambitieusement, la direction philosophique de M. Anatole France; je tiens, il faut l'avouer, ces idées pour insuffisantes et dangereuses : elles dissoudraient toute énergie si on les réduisait en système et qu'on y cherchât de quoi régler notre activité. Elles sont peut-être un passage nécessaire, du moins un des passages qui s'ouvrent à l'esprit, lorsque la religion s'en va, et qu'avec elle toute réalité vivante semble s'être écoulée de la notion de Dieu : le Dieu de la philosophie est une *idée* dont la critique a bien vite raison, inutile et inefficace, même si la critique la maintient. Le fondement de la morale semble ôté avec les commandements et les sanctions de la religion. En même temps, le travail de la philosophie semble emprisonner l'homme dans sa conscience, et lui interdire de posséder la réalité des choses; le progrès de la science multiplie à l'infini les images du monde dans l'esprit, mais les images seulement; le progrès de l'histoire développe les tableaux innombrables des illusions et des misères de l'humanité, toujours et partout attachée à ces cadres vides du vrai, du bien, de Dieu, qu'elle essaie de remplir à sa fantaisie des objets les plus variés, sans se satisfaire jamais. On s'explique alors que les âmes, et surtout les plus délicates, les plus frémissantes âmes de poètes, sentent un malaise profond, un invincible découragement, qu'elles aient perdu la puissance d'agir avec les principes de l'action, et qu'elles se réfugient dans la contemplation désespérée et voluptueuse d'une vie qui n'a plus de raison d'être autrement vécue.

Cependant il ne faut pas s'en tenir là. Le mal que la critique a fait, elle doit le réparer. Il serait vain et puéril de s'obstiner à relever les ruines du passé. Heureux ceux qui ont encore la foi et sentent Dieu réel! Mais quiconque, dans toute la sincérité de son âme, humblement, se trouve sans Dieu, ne doit pas espérer de se rendre, par des exercices intéressés, l'usage de l'illusion perdue. Qu'il accepte l'univers et lui-même, tels que sa conscience actuelle les lui donne : mais qu'il ne s'étonne pas de ne pas posséder ce qu'il n'a pas cherché. Ce qui lui est donné, ce sont des matériaux pour sa réflexion : s'il dissipe en contemplation voluptueuse les objets offerts à l'activité de sa raison, c'est sa faute, et son erreur. Comment pouvait-il croire que le sens de l'être et la loi de la vie se laisseraient lire sans travail dans les brutes images de son cerveau? Ce qu'il prend pour le terme de la pensée humaine en est le commencement; c'est la réalité nue, mise à découvert par l'écroulement des antiques constructions de la foi et de la philosophie. Nous ne pouvons nous dispenser de la travailler pour y chercher ou lui imposer les lois de notre action : et la suprême illusion est de s'imaginer que parce qu'on a déclaré se retirer de l'action faute de raisons d'agir, en effet on n'agit point.

Je ne prétends pas réfuter M. France : ce n'est point le lieu, ni de ma compétence. Mais je devais mettre en garde contre l'insinuante contagion de ce dilettantisme, diffus en fines impressions plutôt qu'organisé en ferme doctrine. J'ai voulu seulement marquer que ni la claire perception de

l'écoulement des phénomènes, ni la pénétrante analyse des contradictions de l'humanité, n'autorisent plus à déclarer le vrai et le bien hors de notre atteinte qu'elles ne nécessitent cette évasion souriante dans la contemplation inactive et délicieuse. Il y a là un tempérament, un esprit, non une loi qui oblige les autres tempéraments, les autres esprits. Ce sens déconcertant des choses, c'est seulement M. France déconcerté, et charmé vraiment de l'être.

Cependant on pourrait dire à la défense de M. France, comme de Montaigne, que son scepticisme dissolvant n'est qu'un moyen de désarmer la nécessité qui opprime les hommes, et les hommes qui se déchirent les uns des autres. « Plus je songe à la vie humaine, plus je crois qu'il faut lui donner pour témoins et pour juges l'Ironie et la Pitié... L'Ironie et la Pitié sont deux bonnes conseillères; l'une, en souriant, nous rend la vie aimable; l'autre, qui pleure, nous la rend sacrée. » C'est-à-dire que nous devons ne point prendre trop au sérieux les objets de notre désir : si la fortune nous les refuse, la persuasion de leur essentielle vanité nous en rendra la privation moins amère. Et nous ne devons point aussi prendre trop au sérieux les objets de notre croyance : si les hommes les blasphèment, la persuasion de leur changeante relativité nous fera les contradictions moins odieuses. Nous accepterons les choses et nous tolérerons les idées. Nous ne serons ni malheureux, ni féroces. Notre Ironie saura aimer la beauté, et notre Pitié nous gardera de haïr les méchants. Si ce n'est point toute la morale, c'en

est une excellente partie. Et j'aime la douceur de la conscience qui a forcé le dessin mobile des images à figurer dans un instant précis de la durée cette conclusion-là.

IV

Au reste M. France n'a point voulu être un moraliste. Il a exprimé sa conscience sans prétendre à diriger les consciences. Ne lui demandons point une morale, mais un art, et contentons-nous de remarquer sa conception philosophique de la vie en tant qu'elle intéresse son expression esthétique de la vie : comme nous pourrions étudier ce qu'un Phidias, un Léonard de Vinci, un Watteau croyaient de l'univers et de l'homme. Sachons nous défendre, en le comprenant : il s'agit de nous prêter à un artiste qui nous fera jouir, non point de nous soumettre à un guide qui nous fera vivre.

Je m'assure que M. France se contente d'être reconnu pour un artiste : et il l'est si bien, si profondément, que sa philosophie même en a été pour ainsi dire neutralisée. Elle est ce qu'il peut y avoir de plus désolant pour une âme humaine; et elle nous désole, en effet, quand elle nous surprend. Elle emplit notre âme d'amertume et de cendre. L'écrivain, lui, n'est pas désolé. Il nous insinue le pessimisme, mais il n'est pas pessimiste. Déjà, dans ses poèmes, il semblait bien prendre son parti de l'universelle illusion :

Si tu gardes ta foi, qu'importe qu'elle mente?
La beauté de l'amant n'est qu'au cœur de l'amante,
Et l'univers entier n'est qu'une vision.

L'amour n'est qu'un piège tendu à l'individu par la Nature, soucieuse seulement de

> La race impérissable et belle.

Il n'importe; tout peut mourir : meurent les femmes, pourvu qu'elles aient continué la vie.

> Vivez, mourez, pleines de grâce.
> Les hommes et les Dieux, tout passe :
> Mais la vie existe à jamais.

Point de révolte ni de désespoir : nous sommes bien loin des éclats emportés d'une Ackermann, et de la sombre concentration d'un Leconte de Lisle. C'est que celui-ci ne souffre pas du vide essentiel; les formes lui suffisent. Les formes mêmes peuvent passer : après celles-ci surgiront d'autres, aussi belles et surtout différentes. La continuité de leur succession, où consiste la seule réalité certaine, contente l'esprit de M. France, parce que, étant purement artiste, il ne saurait regarder avec désespoir un monde dont l'unique caractère intelligible est d'être disposé comme un spectacle incessamment renouvelé.

Si quelques chocs brutaux de la vie, et le froissement rude des contacts humains, dans ces essais d'action où la nature et la société forcent à certains moments l'esprit plus contemplateur, ont mis dans la prose de M. France un peu de ce poison mélancolique qui n'était pas dans ses vers, si peut-être, s'étant réduit à vivre de l'art, il a senti, par une lassitude intime, que l'art était la plus haute forme de la volupté, mais une forme incomplète de la vie,

néanmoins ces pointes de pessimisme qui piquent douloureusement le lecteur, me paraissent avoir légèrement troublé le ravissement contemplatif de M. France. Il a souffert ce qu'il faut pour comprendre la souffrance. En général, il n'a demandé aux formes que d'être des formes; il ne les a estimées propres qu'à être *jouies*; et leur beauté, leur harmonie l'ont tenu en sérénité. Il n'est pas possible à un moderne intelligent d'avoir la sécurité voluptueuse des artistes païens de la Grèce antique ou de la Renaissance italienne : il y aura donc de l'inquiétude, du frémissement, de la douleur dans la vision de M. France. Mais inquiète, frémissante, douloureuse (elle ne serait point vraie autrement, en notre temps), sa vision sera pourtant une joie. On sent que l'artiste soutient l'homme, et, pour la beauté de la vie, pardonne à la vanité de la vie. Il ne la voudrait point autre, précisément parce que ce qui la fait triste la fait belle. Et là même est peut-être la plus profonde jouissance de l'artiste, de la sentir si triste en la voyant si belle, et dans ces formes de force et de joie que les artistes d'autrefois ont triomphalement rendues, d'exprimer d'autres formes enveloppées, aussi réelles, aussi attrayantes, des formes en quelque sorte intérieures de souffrance et de néant.

L'œuvre de M. France s'explique à nous maintenant. Le style aura pour lui un prix infini : comme les choses dans l'univers n'existent que par leurs images, les idées dans le livre sont ce que les fait l'expression; ce qui est mal rendu n'est qu'à demi créé. Devant la série continue des

représentations, l'esprit s'applique successivement à chacune et la réalise en la notant : chacune à son tour est tout le présent et tout le réel. L'écrivain est trop artiste pour ne pas les éclairer d'une lumière inégale, selon la conception qui forme l'œuvre : il choisit, il dégrade, il éteint, obéissant à une idée maîtresse. Je veux seulement indiquer la raison pour laquelle le détail est toujours si achevé dans ses récits les plus exquis, et parfois trop fini dans des rencontres moins heureuses. La limite (au sens mathématique du mot), le terme où il tend par son progrès naturel, sans y toucher le plus souvent, c'est l'absolue perfection du détail : un sens très grec ou très français, comme on voudra, de l'harmonie et de l'eurythmie, le retient à l'ordinaire de s'étendre jusque-là.

Il a la double vision des idées et des choses. Il voit les idées en artiste, non en philosophe : c'est-à-dire que les critiquant seulement pour les comprendre, non pour les démontrer ou les réfuter, il ne cherche qu'à s'y couler, à en prendre momentanément conscience. Il peut ainsi en offrir de fines et précises empreintes, composer des images verbales qui en rendent les originales propriétés. Il ne raisonne point métaphysique ou théologie : il imite artistement des raisonnements métaphysiques ou théologiques. Un argument, un dogme sont des images comme un temple ou une plaine : ce sont, si je puis dire, des paysages psychologiques, moments de l'universel écoulement, et non les moins délicieux à contempler. Mais surtout M. France voit la pensée dans le penseur : un

système, c'est un certain homme, en un certain temps, proférant tels mots avec tel accent et tel geste, en ce coin de campagne ou de ville, sous cette lumière du ciel : tout cela fait corps avec l'idée; tout cela la fait *vraie*, si la vérité est le rapport visible de la partie au tout harmonieux.

Pour la vision des choses que nous appelons matérielles ou extérieures, il faut surtout remarquer que M. France a un art très pittoresque et point du tout descriptif. Les mots lui semblent trop insuffisants pour représenter les qualités des choses; et jamais *nommer* le *blanc* n'équivaudra à *montrer du blanc*. Il est bien revenu de Gautier et de la tentation de faire par l'écriture concurrence aux peintres ou sculpteurs. Mais, s'il n'essaie guère la description, il excelle à la suggestion. Il nous fait passer jusqu'aux choses à travers les sensations d'une conscience : et que sont-elles, au reste, pour lui, sinon des états de conscience, des images qu'on projette on ne sait comment au dehors de soi? Remarquez-le bien : quand il paraît *décrire*, composer un paysage, en réalité il note les reflets des choses dans l'âme dont il a entrepris de nous donner le spectacle. D'où l'on ne s'étonnera plus de trouver tant d'harmonie entre ses personnages et le milieu dans lequel ils évoluent, puisqu'enfin nous ne connaissons de ce milieu que ce qui a été arrêté en images dans leur conscience. Et il n'importe guère que la théorie philosophique soit vraie ou non : il me suffit que l'effet artistique soit excellent. La littérature est ainsi rendue à sa vraie fonction qui est de représenter la vie intérieure de

l'homme, et l'œuvre littéraire retrouve ses justes proportions, qui sont d'employer l'univers extérieur à éclairer ou compléter l'homme.

Pour la plupart des hommes, la vie est action; les raisons de l'action sont bonnes ou mauvaises, et plus ou moins conscientes; les actes sont rares ou vulgaires, forts ou faibles; mais, en général, on agit plus qu'on ne pense, et surtout qu'on ne contemple. Cela devait être un écueil pour un artiste retiré de l'action et curieux du mécanisme interne autant que des résultats extérieurs. Et c'est en effet une autre limite (toujours au même sens), où tend l'œuvre de M. France, de nous montrer des personnages qui *causent* et *réfléchissent* la vie plutôt qu'ils ne l'*agissent*. Il avait le droit de poser ses sujets conformément à son talent, et l'on ne saurait lui faire un grief d'avoir choisi, dans l'immensité des apparences, celles qui luî agréaient le mieux à considérer, et qu'il se sentait plus apte à exprimer. Ce choix même, c'est le bon sens de l'artiste. Ce n'est pas que dans un certain nombre de ses contes, et dans quelques scènes de ses romans, M. France n'ait su peindre l'action : mais ni sa supériorité ni son goût ne sont là. Comme son esprit ne confère pas aux faits un privilège de réalité sur les idées qui les précèdent et les amènent, et comme la conscience même sent sa pensée lui échapper en devenant fait, l'artiste n'avait point de raison de chercher la vie dans les actions plutôt que dans les sentiments et les opinions, et il avait au contraire une raison de composer le *moi* de ses personnages de sentiments et d'opinions plutôt que d'actions.

C'est ce qu'il a fait, avec un peu de surabondance parfois, toujours avec un art exquis et une grâce puissante.

Je m'arrête, m'étant proposé non point de faire une étude complète sur l'œuvre dont on va lire quelques fragments, mais d'en éclairer la lecture par quelques remarques sur la nature du talent qui l'a faite. Il faut faire à cette œuvre dans la culture de l'intelligence à peu près la place qu'on donne à l'art dans la vie : en jouir sans s'y absorber, et l'employer à détendre l'âme par la volupté, à désintéresser l'esprit par la vision des choses. Rien n'est meilleur que l'art, dès qu'on n'en fait pas le tout, ni la fin de la vie.

GUSTAVE LANSON.

30 décembre 1896.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Alfred de Vigny, étude, 1868, in-32, Bachelin-Deflorenne.
Les Poèmes dorés, 1873, in-12, Lemerre.
Les Noces corinthiennes. Leuconoé. La Veuve. La Pia. La prise de voile. L'auteur à un ami, 1876, in-8, Lemerre.

[*Poésies*, contenant les 2 recueils précédents, Lemerre, pet. in-12, 1896.]

Jocaste et le Chat maigre, 1879, in-12, Calmann Lévy.
Le Crime de Silvestre Bonnard, 1881, in-12, Calmann Lévy.
Les Désirs de Jean Servien, 1882, in-12, Lemerre.
Abeille, conte, 1884, in-4, avec gravures, Charavay frères.
Le Livre de mon ami, 1885, in-18, Calmann Lévy.
Nos enfants, scènes de la ville et des champs, avec illustrations de Boutet de Monvel, 1886, in-4.
Balthazar, 1889, in-18, Calmann Lévy.
Thaïs, 1890, in-18, Calmann Lévy.
L'Étui de nacre, 1892, in-12, Calmann Lévy.
La Rôtisserie de la reine Pédauque, 1893, in-18, Calmann Lévy.
Les Opinions de Jérôme Coignard, 1893, in-18, Calmann Lévy.
L'Elvire de Lamartine, étude biographique, 1893, in-12, Champion.
Lucile de Chateaubriand, 1894, in-18, Calmann Lévy.
Le Jardin d'Epicure, 1895, in-18, Calmann Lévy.
Le Lys rouge, 1895, in-18, Calmann Lévy.
Le Puits de Sainte-Claire, 1895, in-18, Calmann Lévy.
L'Orme du Mail, 1897, in-18, Calmann Lévy.

La Vie littéraire, 1re série, 1888		
— 2e série, 1890	4 vol. in-18, Calmann Lévy.	
— 3e série, 1891		
— 4e série, 1892		

PAGES CHOISIES D'ANATOLE FRANCE

THAÏS

I

PAPHNUCE

En ce temps-là le désert était peuplé d'anachorètes. Sur les deux rives du Nil, d'innombrables cabanes, bâties de branchages et d'argile par la main des solitaires, étaient semées à quelque distance les unes des autres, de façon que ceux qui les habitaient pouvaient vivre isolés et pourtant s'entr'aider au besoin. Des églises, surmontées du signe de la croix, s'élevaient de loin en loin au-dessus des cabanes, et les moines s'y rendaient dans les jours de fête, pour assister à la célébration des mystères et participer aux sacrements. Il y avait aussi, tout au bord du fleuve, des maisons où les céno-

bites, renfermés chacun dans une étroite cellule, ne se réunissaient qu'afin de mieux goûter la solitude.

Anachorètes et cénobites vivaient dans l'abstinence, ne prenant de nourriture qu'après le coucher du soleil, mangeant pour tout repas leur pain avec un peu de sel et d'hysope. Quelques-uns, s'enfonçant dans les sables, faisaient leur asile d'une caverne ou d'un tombeau et menaient une vie encore plus singulière.

Tous gardaient la continence, portaient le cilice et la cuculle, dormaient sur la terre nue après de longues veilles, priaient, chantaient des psaumes et, pour tout dire, accomplissaient chaque jour les chefs-d'œuvre de la pénitence. En considération du péché originel, ils refusaient à leur corps, non seulement les plaisirs et les contentements, mais les soins mêmes qui passent pour indispensables selon les idées du siècle. Ils estimaient que les maladies de nos membres assainissent nos âmes et que la chair ne saurait recevoir de plus glorieuses parures que les ulcères et les plaies. Ainsi s'accomplissait la parole des prophètes qui avaient dit : « Le désert se couvrira de fleurs. »

Parmi les hôtes de cette sainte Thébaïde, les uns consumaient leurs jours dans l'ascétisme et la contemplation, les autres gagnaient leur subsistance en tressant les fibres des palmes, ou se louaient aux cultivateurs voisins pour le temps de la moisson. Les gentils en soupçonnaient faussement quelques-uns de vivre de brigandage et de se joindre aux Arabes nomades qui pillaient les caravanes. Mais a

la vérité ces moines méprisaient les richesses et l'odeur de leurs vertus montait jusqu'au ciel.

Des anges semblables à de jeunes hommes venaient, un bâton à la main, comme des voyageurs, visiter les ermitages, tandis que des démons, ayant pris des figures d'Éthiopiens ou d'animaux, erraient autour des solitaires, afin de les induire en tentation. Quand les moines allaient, le matin, remplir leur cruche à la fontaine, ils voyaient des pas de Satyres et d'Aigipans imprimés dans le sable. Considérée sous son aspect véritable et spirituel, la Thébaïde était un champ de bataille où se livraient à toute heure, et spécialement la nuit, les merveilleux combats du ciel et de l'enfer.

Les ascètes furieusement assaillis par des légions de damnés, se défendaient avec l'aide de Dieu et des anges, au moyen du jeûne, de la pénitence et des macérations.....

Les anciens du désert étendaient leur puissance sur les pécheurs et sur les impies. Leur bonté était parfois terrible. Ils tenaient des apôtres le pouvoir de punir les offenses faites au vrai Dieu, et rien ne pouvait sauver ceux qu'ils avaient condamnés. On contait avec épouvante dans les villes et jusque dans le peuple d'Alexandrie que la terre s'entr'ouvrait pour engloutir les méchants qu'ils frappaient de leur bâton. Aussi étaient-ils très redoutés des gens de mauvaise vie et particulièrement des mimes, des baladins, des prêtres mariés et des courtisanes.

Telle était la vertu de ces religieux, qu'elle soumettait à son pouvoir jusqu'aux bêtes féroces.

Lorsqu'un solitaire était près de mourir, un lion lui venait creuser une fosse avec ses ongles. Le saint homme, connaissant par là que Dieu l'appelait à lui, s'en allait baiser la joue à tous ses frères. Puis il se couchait avec allégresse, pour s'endormir dans le Seigneur.

Or, depuis qu'Antoine, âgé de plus de cent ans, s'était retiré sur le mont Colzin avec ses disciples bien-aimés, Macaire et Amathas, il n'y avait pas dans toute la Thébaïde de moine plus abondant en œuvres que Paphnuce, abbé d'Antinoé. A vrai dire, Ephrem et Sérapion commandaient à un plus grand nombre de moines et excellaient dans la conduite spirituelle et temporelle de leurs monastères. Mais Paphnuce observait les jeûnes les plus rigoureux et demeurait parfois trois jours entiers sans prendre de nourriture. Il portait un cilice d'un poil très rude, se flagellait matin et soir et se tenait souvent prosterné le front contre terre.

Ses vingt-quatre disciples, ayant construit leurs cabanes proche la sienne, imitaient ses austérités. Il les aimait chèrement en Jésus-Christ et les exhortait sans cesse à la pénitence. Au nombre de ses fils spirituels se trouvaient des hommes qui, après s'être livrés au brigandage pendant de longues années, avaient été touchés par les exhortations du saint abbé au point d'embrasser l'état monastique. La pureté de leur vie édifiait leurs compagnons. On distinguait parmi eux l'ancien cuisinier d'une reine d'Abyssinie qui, converti semblablement par l'abbé d'Antinoé, ne cessait de

répandre des larmes, et le diacre Flavien, qui avait la connaissance des écritures et parlait avec adresse. Mais le plus admirable des disciples de Paphnuce était un jeune paysan nommé Paul et surnommé le Simple, à cause de son extrême naïveté. Les hommes raillaient sa candeur, mais Dieu le favorisait en lui envoyant des visions et en lui accordant le don de prophétie.

Paphnuce sanctifiait ses heures par l'enseignement de ses disciples et les pratiques de l'ascétisme. Souvent aussi, il méditait sur les livres sacrés pour y trouver des allégories. C'est pourquoi, jeune encore d'âge, il abondait en mérites. Les diables qui livrent de si rudes assauts aux bons anachorètes n'osaient s'approcher de lui. La nuit, au clair de lune, sept petits chacals se tenaient devant sa cellule, assis sur leur derrière, immobiles, silencieux, dressant l'oreille. Et l'on croit que c'était sept démons qu'il retenait sur son seuil par la vertu de sa sainteté.

Paphnuce était né à Alexandrie de parents nobles, qui l'avaient fait instruire dans les lettres profanes. Il avait même été séduit par les mensonges des poètes et tels étaient, en sa première jeunesse, l'erreur de son esprit et le dérèglement de sa pensée, qu'il croyait que la race humaine avait été noyée par les eaux du déluge au temps de Deucalion, et qu'il disputait avec ses condisciples sur la nature, les attributs et l'existence même de Dieu. Il vivait dans la dissipation, à la manière des gentils. Et c'est un temps qu'il ne se rappelait qu'avec honte pour sa confusion.

Durant ces jours, avait-il coutume de dire à ses frères, je bouillais dans la chaudière des fausses délices.

Il entendait par là qu'il mangeait des viandes habilement apprêtées et qu'il fréquentait les bains publics. En effet, il avait mené jusqu'à sa vingtième année cette vie du siècle, qu'il conviendrait mieux d'appeler mort que vie. Mais ayant reçu les leçons du prêtre Macrin, il devint un homme nouveau.

La vérité le pénétra tout entier, et il avait coutume de dire qu'elle était entrée en lui comme une épée. Il embrassa la foi du Calvaire et il adora Jésus crucifié. Après son baptême, il resta un an encore parmi les gentils, dans le siècle où le retenaient les liens de l'habitude. Mais un jour, étant entré dans une église, il entendit le diacre qui lisait ce verset de l'Écriture : « Si tu veux être parfait, va et vends tout ce que tu as et donnes-en l'argent aux pauvres. » Aussitôt il vendit ses biens, en distribua le prix en aumônes et embrassa la vie monastique.

Depuis dix ans qu'il s'était retiré loin des hommes, il ne bouillait plus dans la chaudière des délices charnelles, mais il macérait profitablement dans les baumes de la pénitence.

Or, un jour que, rappelant, selon sa pieuse habitude, les heures qu'il avait vécues loin de Dieu, il examinait ses fautes une à une, pour en concevoir exactement la difformité, il lui souvint d'avoir vu jadis au théâtre d'Alexandrie une comédienne d'une grande beauté, nommée Thaïs...

[Paphnuce donc songe à Thaïs, et peu à peu se forme en lui le désir de la convertir.]

S'étant prosterné, il fit cette prière :

— Toi qui as mis la pitié dans nos cœurs comme la rosée du matin sur les prairies, Dieu juste et miséricordieux, sois béni! Louange, louange à toi! Fais-moi la grâce de ne jamais aimer qu'en toi les créatures, car elles passent et tu demeures. Si je m'intéresse à cette femme, c'est parce qu'elle est ton ouvrage. Les anges eux-mêmes se penchent vers elle avec sollicitude. N'est-elle pas, ô Seigneur, le souffle de ta bouche? Il ne faut pas qu'elle continue à pécher. Une grande pitié s'est élevée pour elle dans mon cœur. Ses crimes sont abominables et la seule pensée m'en donne un tel frisson que je sens se hérisser d'effroi tous les poils de ma chair. Mais plus elle est coupable et plus je dois la plaindre. Je pleure en songeant que les diables la tourmenteront durant l'éternité.

Comme il méditait de la sorte, il vit un petit chacal assis à ses pieds. Il en éprouva une grande surprise, car la porte de sa cellule était fermée depuis le matin. L'animal semblait lire dans la pensée de l'abbé et il remuait la queue comme un chien. Paphnuce se signa : la bête s'évanouit. Connaissant alors que pour la première fois le diable s'était glissé dans sa chambre, il fit une courte prière; puis il songea de nouveau à Thaïs.

— Avec l'aide de Dieu, se dit-il, il faut que je la sauve!

Et il s'endormit.

Le lendemain matin, ayant fait sa prière, il se

rendit auprès du saint homme Palémon, qui menait, à quelque distance, la vie anachorétique. Il le trouva qui, paisible et riant, bêchait la terre selon sa coutume. Palémon était un vieillard; il cultivait un petit jardin : les bêtes sauvages venaient lui lécher les mains, et les diables ne le tourmentaient pas.

— Dieu soit loué! mon frère Paphnuce, dit-il, appuyé sur sa bêche.

— Dieu soit loué! répondit Paphnuce. Et que la paix soit avec mon frère!

— La paix soit semblablement avec toi! frère Paphnuce, reprit le moine Palémon; — et il essuya avec sa manche la sueur de son front.

— Frère Palémon, nos discours doivent avoir pour unique objet la louange de Celui qui a promis de se trouver au milieu de ceux qui s'assemblent en son nom. C'est pourquoi je viens t'entretenir d'un dessein que j'ai formé en vue de glorifier le Seigneur.

— Puisse donc le Seigneur bénir ton dessein, Paphnuce, comme il a béni mes laitues! Il répand tous les matins sa grâce avec sa rosée sur mon jardin et sa bonté m'incite à le glorifier dans les concombres et les citrouilles qu'il me donne. Prions-le qu'il nous garde en sa paix! Car rien n'est plus à craindre que les mouvements désordonnés qui troublent les cœurs. Quand ces mouvements nous agitent, nous sommes semblables à des hommes ivres et nous marchons, tirés de droite ou de gauche, sans cesse près de tomber ignominieusement. Parfois ces transports nous plongent dans une joie déréglée, et celui qui s'y abandonne fait

retentir dans l'air souillé le rire épais des brutes. Cette joie lamentable entraîne le pécheur dans toutes sortes de désordres. Mais parfois aussi ces troubles de l'âme et des sens nous jettent dans une tristesse impie, plus funeste mille fois que la joie. Frère Paphnuce, je ne suis qu'un malheureux pécheur; mais j'ai éprouvé dans ma longue vie que le cénobite n'a pas de pire ennemi que la tristesse. J'entends par là cette mélancolie tenace qui enveloppe comme une brume et lui cache la lumière de Dieu. Rien n'est plus contraire au salut, et le plus grand triomphe du diable est de répandre une âcre et noire humeur dans le cœur d'un religieux. S'il ne nous envoyait que des tentations joyeuses, il ne serait pas de moitié si redoutable. Hélas! il excelle à nous désoler. N'a-t-il pas montré à notre père Antoine un enfant noir d'une telle beauté que sa vue tirait des larmes? Avec l'aide de Dieu, notre père Antoine évita les pièges du démon. Je l'ai connu du temps qu'il vivait parmi nous; il s'égayait avec ses disciples, et jamais il ne tomba dans la mélancolie. Mais n'es-tu pas venu, mon frère, m'entretenir d'un dessein formé dans ton esprit? Tu me favoriseras en m'en faisant part, si toutefois ce dessein a pour objet la gloire de Dieu.

— Frère Palémon, je me propose en effet de glorifier le Seigneur. Fortifie-moi de ton conseil, car tu as beaucoup de lumières et le péché n'a jamais obscurci la clarté de ton intelligence.

— Frère Paphnuce, je ne suis pas digne de délier la courroie de tes sandales et mes iniquités sont innombrables comme les sables du désert. Mais je

suis vieux et je ne te refuserai pas l'aide de mon expérience.

— Je te confierai donc, frère Palémon, que je suis pénétré de douleur à la pensée qu'il y a dans Alexandrie une courtisane nommée Thaïs, qui vit dans le péché et demeure pour le peuple un objet de scandale.

— Frère Paphnuce, c'est là, en effet, une abomination dont il convient de s'affliger. Beaucoup de femmes vivent comme celle-là parmi les gentils. As-tu imaginé un remède applicable à ce grand mal?

— Frère Palémon, j'irai trouver cette femme dans Alexandrie, et, avec le secours de Dieu, je la convertirai. Tel est mon dessein; ne l'approuves-tu pas, mon frère?

— Frère Paphnuce, je ne suis qu'un malheureux pécheur, mais notre père Antoine avait coutume de dire : « En quelque lieu que tu sois, ne te hâte pas d'en sortir pour aller ailleurs. »

— Frère Palémon, découvres-tu quelque chose de mauvais dans l'entreprise que j'ai conçue?

— Doux Paphnuce, Dieu me garde de soupçonner les intentions de mon frère! Mais notre père Antoine disait encore : « Les poissons qui sont tirés en un lieu sec y trouvent la mort : pareillement il advient que les moines qui s'en vont hors de leurs cellules et se mêlent aux gens du siècle s'écartent des bons propos. »

Ayant ainsi parlé, le vieillard Palémon enfonça du pied dans la terre le tranchant de sa bêche et se mit à creuser le sol avec ardeur autour d'un figuier

chargé de fruits. Tandis qu'il bêchait, une antilope ayant franchi d'un bond rapide, dans un bruit de feuillage, la haie qui fermait le jardin, s'arrêta, surprise, inquiète, le jarret frémissant, puis s'approcha en deux bonds du vieillard et coula sa fine tête dans le sein de son ami.

— Dieu soit loué dans la gazelle du désert! dit Palémon.

Et, s'en étant allé dans sa cabane, suivi de la bête légère, il rapporta du pain noir que l'antilope mangeait dans le creux de sa main.

Paphnuce demeura quelque temps pensif, le regard fixé sur les pierres du chemin. Puis il regagna lentement sa cellule, songeant à ce qu'il venait d'entendre. Un grand travail se faisait dans son esprit.

— Ce solitaire, se disait-il, est de bon conseil: l'esprit de prudence est en lui. Et il doute de la sagesse de mon dessein. Pourtant il me serait cruel d'abandonner plus longtemps cette Thaïs au démon qui la possède. Que Dieu m'éclaire et me conduise!

Comme il poursuivait son chemin, il vit un pluvier pris dans les filets qu'un chasseur avait tendus sur le sable et il connut que c'était une femelle, car le mâle vint à voler jusqu'aux filets et il en rompait les mailles une à une avec son bec, jusqu'à ce qu'il fît dans les rets une ouverture par laquelle sa compagne pût s'échapper. L'homme de Dieu contemplait ce spectacle et, comme, par la vertu de sa sainteté, il comprenait aisément le sens mystique des choses, il connut que l'oiseau captif n'était autre que Thaïs, prise dans les lacs des abominations,

et que, à l'exemple du pluvier, qui coupait les fils du chanvre avec son bec, il devait rompre, en prononçant des paroles puissantes, les invisibles liens par lesquels Thaïs était retenue dans le péché. C'est pourquoi il loua Dieu et fut raffermi dans sa résolution première. Mais, ayant vu ensuite le pluvier pris par les pattes et embarrassé lui-même au piège qu'il avait rompu, il retomba dans son incertitude.

Il ne dormit pas de toute la nuit et il eut avant l'aube une vision. Thaïs lui apparut. Un suaire l'enveloppait tout entière et lui cachait même une partie du visage, en sorte que l'abbé ne voyait que deux yeux qui répandaient des larmes blanches et lourdes.

A cette vue, il se mit lui-même à pleurer et, pensant que cette vision lui venait de Dieu, il n'hésita plus. Il se leva, saisit un bâton noueux, image de la foi chrétienne, sortit de sa cellule, dont il ferma soigneusement la porte afin que les animaux qui vivent sur le sable et les oiseaux de l'air ne pussent venir souiller le livre des Écritures qu'il conservait au chevet de son lit, appela le diacre Flavien pour lui confier le gouvernement des vingt-trois disciples; puis, vêtu seulement d'un long cilice, prit sa route vers le Nil, avec le dessein de suivre à pied la rive Libyque jusqu'à la ville fondée par le Macédonien. Il marchait depuis l'aube sur le sable, méprisant la fatigue, la faim, la soif; le soleil était déjà bas à l'horizon quand il vit le fleuve effrayant qui roulait ses eaux sanglantes entre des rochers d'or et de feu. Il longea la berge, demandant son pain aux portes

des cabanes isolées, pour l'amour de Dieu, et recevant l'injure, les refus, les menaces avec allégresse. Il ne redoutait ni les brigands, ni les bêtes fauves. mais il prenait grand soin de se détourner des villes et des villages qui se trouvaient sur sa route. Il craignait de rencontrer des enfants jouant aux osselets devant la maison de leur père, ou de voir, au bord des citernes, des femmes en chemise bleue poser leur cruche et sourire. Tout est péril au solitaire; c'est parfois un danger pour lui de lire dans l'Écriture que le divin maître allait de ville en ville et soupait avec ses disciples. Les vertus que les anachorètes brodent soigneusement sur le tissu de la foi sont aussi fragiles que magnifiques : un souffle du siècle peut en tenir les agréables couleurs. C'est pourquoi Paphnuce évitait d'entrer dans les villes, craignant que son cœur ne s'amollît à la vue des hommes.

Il s'en allait donc par les chemins solitaires. Quand venait le soir, le murmure des tamaris, caressés par la brise, lui donnait le frisson, et il rabattait son capuchon sur ses yeux pour ne plus voir la beauté des choses. Après six jours de marche, il parvint en un lieu nommé Silsilé. Le fleuve y coule dans une étroite vallée que borde une double chaîne de montagnes de granit. C'est là que les Égyptiens, au temps où ils adoraient les démons, taillaient des idoles. Paphnuce y vit une énorme tête de Sphinx, encore engagée dans la roche. Craignant qu'elle ne fût animée de quelque vertu diabolique, il fit le signe de la croix et prononça le nom de Jésus; aussitôt une chauve-souris s'échappa d'une des

oreilles de la bête et Paphnuce connut qu'il avait chassé le mauvais esprit qui était en cette figure depuis plusieurs siècles. Son zèle s'en accrut et, ayant ramassé une grosse pierre, il la jeta à la face de l'idole. Alors le visage mystérieux du Sphinx exprima une si profonde tristesse, que Paphnuce en fut ému. En vérité, l'expression de douleur surhumaine dont cette face de pierre était empreinte aurait touché l'homme le plus insensible. C'est pourquoi Paphnuce dit au Sphinx :

— O bête, à l'exemple des satyres et des centaures que vit dans le désert notre père Antoine, confesse la divinité du Christ Jésus! et je te bénirai au nom du Père, du Fils et de l'Esprit.

Il dit : une lueur rose sortit des yeux du Sphinx; les lourdes paupières de la bête tressaillirent et les lèvres de granit articulèrent péniblement, comme un écho de la voix de l'homme, le saint nom de Jésus-Christ; c'est pourquoi Paphnuce, étendant la main droite, bénit le Sphinx de Silsilé...

Le dix-huitième jour, ayant découvert, loin de tout village, une misérable hutte de feuilles de palmier, à demi ensevelie sous le sable qu'apporte le vent du désert, il s'en approcha, avec l'espoir que cette cabane était habitée par quelque pieux anachorète. Comme il n'y avait point de porte, il aperçut à l'intérieur une cruche, un tas d'oignons et un lit de feuilles sèches.

— Voilà, se dit-il, le mobilier d'un ascète. Communément les ermites s'éloignent peu de leur cabane. Je ne manquerai pas de rencontrer bientôt celui-ci. Je veux lui donner le baiser de paix, à

l'exemple du saint solitaire Antoine qui, s'étant rendu auprès de l'ermite Paul, l'embrassa par trois fois. Nous nous entretiendrons des choses éternelles et peut-être notre Seigneur nous enverra-t-il par un corbeau un pain que mon hôte m'invitera honnêtement à rompre.

Tandis qu'il se parlait ainsi à lui-même, il tournait autour de la hutte, cherchant s'il ne découvrirait personne. Il n'avait pas fait cent pas, qu'il aperçut un homme assis, les jambes croisées, sur la berge du Nil. Cet homme était nu; sa chevelure comme sa barbe entièrement blanche, et son corps plus rouge que la brique. Paphnuce ne douta point que ce ne fût l'ermite. Il le salua par les paroles que les moines ont coutume d'échanger quand ils se rencontrent.

— Que la paix soit avec toi, mon frère. Puisses tu goûter un jour le doux rafraîchissement du Paradis.

L'homme ne répondit point. Il demeurait immobile et semblait ne pas entendre. Paphnuce s'imagina que ce silence était causé par un de ces ravissements dont les saints sont coutumiers. Il se mit à genoux, les mains jointes, à côté de l'inconnu et resta ainsi en prières jusqu'au coucher du soleil. A ce moment, voyant que son compagnon n'avait pas bougé, il lui dit :

— Mon père, si tu es sorti de l'extase où je t'ai vu plongé, donne-moi ta bénédiction en notre Seigneur Jésus-Christ.

L'autre lui répondit sans tourner la tête :

— Étranger, je ne sais ce que tu veux dire et ne connais point ce Seigneur Jésus-Christ.

— Quoi! s'écria Paphnuce. Les prophètes l'ont annoncé; des légions de martyrs ont confessé son nom; César lui-même l'a adoré et tantôt encore j'ai fait proclamer sa gloire par le Sphinx de Silsilé. Est-il possible que tu ne le connaisses pas?

— Mon ami, répondit l'autre, cela est possible. Ce serait même certain, s'il y avait quelque certitude au monde.

Paphnuce était surpris et contristé de l'incroyable ignorance de cet homme.

— Si tu ne connais Jésus-Christ, lui dit-il, tes œuvres ne te serviront de rien et tu ne gagneras pas la vie éternelle.

Le vieillard répliqua :

— Il est vain d'agir ou de s'abstenir; il est indifrent de vivre ou de mourir.

— Eh quoi! demanda Paphnuce, tu ne désires pas vivre dans l'éternité? Mais, dis-moi, n'habites-tu pas une cabane dans ce désert à la façon des anachorètes?

— Il paraît.

— Ne vis-tu pas nu et dénué de tout?

— Il paraît.

— Ne te nourris-tu pas de racines et ne pratiques-tu pas la chasteté?

— Il paraît.

— N'as-tu pas renoncé à toutes les vanités de ce monde?

— J'ai renoncé en effet aux choses vaines qui font communément le souci des hommes.

— Ainsi tu es comme moi pauvre, chaste et solitaire. Et tu ne l'es pas comme moi pour l'amour de

Dieu, et en vue de la félicité céleste! C'est ce que je ne puis comprendre. Pourquoi es-tu vertueux si tu ne crois pas en Jésus-Christ? Pourquoi te prives-tu des biens de ce monde, si tu n'espères pas gagner les biens éternels?

— Étranger, je ne me prive d'aucun bien, et je me flatte d'avoir trouvé une manière de vivre assez satisfaisante, bien qu'à parler exactement, il n'y ait ni bonne ni mauvaise vie. Rien n'est en soi honnête ni honteux, juste ni injuste, agréable ni pénible, bon ni mauvais. C'est l'opinion qui donne les qualités aux choses comme le sel donne la saveur aux mets.

— Ainsi donc, selon toi, il n'y a pas de certitude. Tu nies la vérité que les idolâtres eux-mêmes ont cherchée. Tu te couches dans ton ignorance, comme un chien fatigué qui dort dans la boue.

— Étranger, il est également vain d'injurier les chiens et les philosophes. Nous ignorons ce que sont les chiens et ce que nous sommes. Nous ne savons rien.

— O vieillard, appartiens-tu donc à la secte ridicule des sceptiques? Es-tu donc de ces misérables fous qui nient également le mouvement et le repos et qui ne savent point distinguer la lumière du soleil d'avec les ombres de la nuit?

— Mon ami, je suis sceptique, en effet, et d'une secte qui me paraît louable, tandis que tu la juges ridicule. Car les mêmes choses ont diverses apparences. Les pyramides de Memphis semblent, au lever de l'aurore, des cônes de lumière rose. Elles apparaissent, au coucher du soleil, sur le ciel

embrasé comme de noirs triangles. Mais qui pénétrera leur intime substance? Tu me reproches de nier les apparences, quand précisément les apparences sont les seules réalités que je reconnaisse. Le soleil me semble lumineux, mais sa nature m'est inconnue. Je sens que le feu brûle, mais je ne sais ni comment ni pourquoi. Mon ami, tu m'entends bien mal. Au reste, il est indifférent d'être entendu d'une manière ou d'une autre.

— Encore une fois, pourquoi vis-tu de dattes et d'oignons dans le désert? Pourquoi endures-tu de grands maux? J'en supporte d'aussi grands et je pratique comme toi l'abstinence dans la solitude. Mais c'est afin de plaire à Dieu et de mériter la béatitude sempiternelle. Et c'est là une fin raisonnable, car il est sage de souffrir en vue d'un grand bien. Il est insensé, au contraire, de s'exposer volontairement à d'inutiles fatigues et à de vaines souffrances. Si je ne croyais pas, — pardonne ce blasphème, ô Lumière incréée! — si je ne croyais pas à la vérité de ce que Dieu nous a enseigné par la voix des prophètes, par l'exemple de son fils, par les actes des apôtres, par l'autorité des conciles et par le témoignage des martyrs, si je ne savais pas que les souffrances du corps sont nécessaires à la santé de l'âme, si j'étais, comme toi, plongé dans l'ignorance des sacrés mystères, je retournerais tout de suite dans le siècle, je m'efforcerais d'acquérir des richesses pour vivre dans la mollesse comme les heureux de ce monde, et je dirais aux voluptés : « Venez, mes filles, venez, mes servantes, venez toutes me verser vos vins, vos philtres et vos par-

fums. » Mais toi, vieillard insensé, tu te prives de tous les avantages; tu perds sans attendre aucun gain : tu donnes sans espoir de retour et tu imites ridiculement les travaux admirables de nos anachorètes, comme un singe effronté pense, en barbouillant un mur, copier le tableau d'un peintre ingénieux. O le plus stupide des hommes quelles sont donc tes raisons?

Paphnuce parlait ainsi avec une grande violence. Mais le vieillard demeurait paisible.

— Mon ami, répondit-il doucement, que t'importent les raisons d'un chien endormi dans la fange et d'un singe malfaisant?

Paphnuce n'avait jamais en vue que la gloire de Dieu. Sa colère étant tombée, il s'excusa avec une noble humilité.

— Pardonne-moi, dit-il, ô vieillard, ô mon frère, si le zèle de la vérité m'a emporté au delà des justes bornes. Dieu m'est témoin que c'est ton erreur et non ta personne que je haïssais. Je souffre de te voir dans les ténèbres, car je t'aime en Jésus-Christ et le soin de ton salut occupe mon cœur. Parle, donne-moi tes raisons : je brûle de les connaître afin de les réfuter.

Le vieillard répondit avec quiétude :

— Je suis également disposé à parler et à me taire. Je te donnerai donc mes raisons, sans te demander les tiennes en échange, car tu ne m'intéresses en aucune manière. Je n'ai souci ni de ton bonheur ni de ton infortune et il m'est indifférent que tu penses d'une façon ou d'une autre. Et comment t'aimerais-je ou te haïrais-je? L'aversion et la

sympathie sont également indignes du sage. Mais, puisque tu m'interroges, sache donc que je me nomme Timoclès et que je suis né à Cos de parents enrichis dans le négoce. Mon père armait des navires. Son intelligence ressemblait beaucoup à celle d'Alexandre, qu'on a surnommé le Grand. Pourtant elle était moins épaisse. Bref, c'était une pauvre nature d'homme. J'avais deux frères qui suivaient comme lui la profession d'armateurs. Moi, je professais la sagesse... Je visitai l'Italie, la Grèce et l'Afrique sans rencontrer personne de sage ni d'heureux. J'étudiai la philosophie à Athènes et à Alexandrie et je fus étourdi du bruit des disputes. Enfin m'étant promené jusque dans l'Inde, je vis au bord du Gange un homme nu, qui demeurait là immobile, les jambes croisées depuis trente ans. Des lianes couraient autour de son corps desséché et les oiseaux nichaient dans ses cheveux. Il vivait pourtant. Je compris que cet Indien était sage. « Les hommes, me dis-je, souffrent parce qu'ils sont privés de ce qu'ils croient être un bien, ou que, le possédant, ils craignent de le perdre, ou parce qu'ils endurent ce qu'ils croient être un mal. Supprimez toute croyance de ce genre et tous les maux disparaissent. » C'est pourquoi je résolus de ne jamais tenir aucune chose pour avantageuse, de professer l'entier détachement des biens de ce monde et de vivre dans la solitude et dans l'immobilité, à l'exemple de l'Indien.

Paphnuce avait écouté attentivement le récit du vieillard.

— Timoclès de Cos, répondit-il, je confesse que

tout, dans tes propos, n'est pas dépourvu de sens. Il est sage, en effet, de mépriser les biens de ce monde. Mais il serait insensé de mépriser pareillement les biens éternels et de s'exposer à la colère de Dieu. Je déplore ton ignorance, Timoclès, et je vais t'instruire dans la vérité, afin que connaissant qu'il existe un Dieu en trois hypostases, tu obéisses à ce Dieu comme un enfant à son père.

Mais Timoclès l'interrompant :

— Garde-toi, étranger, de m'exposer tes doctrines et ne pense pas me contraindre à partager ton sentiment. Toute dispute est stérile. Mon opinion est de n'avoir pas d'opinion. Je vis exempt de troubles à la condition de vivre sans préférences. Poursuis ton chemin, et ne tente pas de me tirer de la bienheureuse apathie où je suis plongé, comme dans un bain délicieux, après les rudes travaux de mes jours.

Paphnuce était profondément instruit dans les choses de la foi. Par la connaissance qu'il avait des cœurs, il comprit que la grâce de Dieu n'était pas sur le vieillard Timoclès et que le jour du salut n'était pas encore venu pour cette âme acharnée à sa perte. Il ne répondit rien, de peur que l'édification tournât en scandale. Car il arrive parfois qu'en disputant contre les infidèles, on les induit de nouveau en péché, loin de les convertir. C'est pourquoi ceux qui possèdent la vérité doivent la répandre avec prudence.

— Adieu donc! dit-il, malheureux Timoclès.

Et, poussant un grand soupir, il reprit dans la nuit son pieux voyage.

Au matin, il vit des ibis immobiles sur une patte, au bord de l'eau, qui reflétait leur cou pâle et rose. Les saules étendaient au loin sur la berge leur doux feuillage gris; des grues volaient en triangle dans le ciel clair et l'on entendait parmi les roseaux le cri des hérons invisibles. Le fleuve roulait à perte de vue ses larges eaux vertes où des voiles glissaient comme des ailes d'oiseau, où, çà et là, au bord, se mirait une maison blanche, et sur lesquelles flottaient au loin des vapeurs légères, tandis que des îles lourdes de palmes, de fleurs et de fruits, laissaient s'échapper de leurs ombres des nuées bruyantes de canards, d'oies, de flamants et de sarcelles. A gauche, la grasse vallée étendait jusqu'au désert ses champs et ses vergers qui frissonnaient dans la joie, le soleil dorait les épis, et la fécondité de la terre s'exhalait en poussières odorantes. A cette vue, Paphnuce tombant à genoux s'écria :

— Béni soit le Seigneur, qui a favorisé mon voyage! Toi qui répands ta rosée sur les figuiers de l'Arsinoïtide, mon Dieu, fais descendre la grâce dans l'âme de cette Thaïs que tu n'as pas formée avec moins d'amour que les fleurs des champs et les arbres des jardins. Puisse-t-elle fleurir par mes soins comme un rosier balsamique dans ta Jérusalem céleste!

Et chaque fois qu'il voyait un arbre fleuri ou un brillant oiseau, il songeait à Thaïs. C'est ainsi que, longeant le bras gauche du fleuve à travers des contrées fertiles et populeuses, il atteignit en peu de journées cette Alexandrie que les Grecs ont surnommée la belle et la dorée. Le jour était levé

depuis une heure quand il découvrit du haut d'une colline la ville spacieuse dont les toits étincelaient dans la vapeur rose. Il s'arrêta et, croisant les bras sur sa poitrine :

— Voilà donc, se dit-il, le séjour délicieux où je suis né dans le péché, l'air brillant où j'ai respiré des parfums empoisonnés, la mer voluptueuse où j'écoutais chanter les Sirènes! Voilà mon berceau selon la chair, voilà ma patrie selon le siècle! Berceau fleuri, patrie illustre au jugement des hommes! Il est naturel à tes enfants, Alexandrie, de te chérir comme une mère et je fus engendré dans ton sein magnifiquement paré. Mais l'ascète méprise la nature, le mystique dédaigne les apparences, le chrétien regarde sa patrie humaine comme un lieu d'exil, le moine échappe à la terre. J'ai détourné mon cœur de ton amour, Alexandrie. Je te hais! Je te hais pour ta richesse, pour ta science, pour ta douceur et pour ta beauté. Sois maudit, temple des démons! Couche impudique des gentils, chaire empestée des ariens, sois maudite! Et toi, fils ailé du Ciel qui conduisis le saint ermite Antoine, notre père, quand, venu du fond du désert, il pénétra dans cette citadelle de l'idolâtrie pour affermir la foi des confesseurs et la confiance des martyrs, bel ange du Seigneur, invisible enfant, premier souffle de Dieu, vole devant moi et parfume du battement de tes ailes l'air corrompu que je vais respirer parmi les princes ténébreux du siècle!

Il dit et reprit sa route. Il entra dans la ville par la porte du Soleil. Cette porte était de pierre et s'élevait avec orgueil. Mais des misérables, accrou-

pis dans son ombre, offraient aux passants des citrons et des figues ou mendiaient une obole en se lamentant.

Une vieille femme en haillons, qui était agenouillée là, saisit le cilice du moine, le baisa et dit :

— Homme du Seigneur, bénis-moi afin que Dieu me bénisse. J'ai beaucoup souffert en ce monde, je veux avoir toutes les joies dans l'autre. Tu viens de Dieu, ô saint homme, c'est pourquoi la poussière de tes pieds est plus précieuse que l'or.

— Le Seigneur soit loué, dit Paphnuce.

Et il forma de sa main entr'ouverte le signe de la rédemption sur la tête de la vieille femme.

Mais à peine avait-il fait vingt pas dans la rue qu'une troupe d'enfants se mit à le huer et à lui jeter des pierres en criant :

— Oh! le méchant moine! Il est plus noir qu'un cynocéphale et plus barbu qu'un bouc. C'est un fainéant! Que ne le pend-on dans quelque verger, comme un Priape de bois, pour effrayer les oiseaux? Mais non, il attirerait la grêle sur les pommiers en fleurs. Il porte malheur. Aux corbeaux, le moine! aux corbeaux!

Et les pierres volaient avec les cris.

— Mon Dieu! bénissez ces pauvres enfants, murmura Paphnuce.

Et il poursuivit son chemin, songeant :

— Je suis en vénération à cette vieille femme et en mépris à ces enfants. Ainsi un même objet est apprécié différemment par les hommes qui sont incertains dans leurs jugements et sujets à l'erreur. Il faut en convenir, pour un gentil, le vieillard

Timoclès n'est pas dénué de sens. Aveugle, il se sait privé de lumière. Combien il l'emporte pour le raisonnement sur ces idolâtres qui s'écrient du fond de leurs épaisses ténèbres : Je vois le jour! Tout dans ce monde est mirage et sable mouvant. En Dieu seul est la stabilité.

Cependant il traversait la ville d'un pas rapide. Après dix années d'absence, il en reconnaissait chaque pierre, et chaque pierre était une pierre de scandale qui lui rappelait un péché. C'est pourquoi il frappait rudement de ses pieds nus les dalles des larges chaussées, et il se réjouissait d'y marquer la trace sanglante de ses talons déchirés. Laissant à sa gauche les magnifiques portiques du temple de Sérapis, il s'engagea dans une voie bordée de riches demeures qui semblaient assoupies parmi les parfums. Là les pins, les érables, les térébinthes élevaient leur tête au-dessus des corniches rouges et des acrotères d'or. On voyait, par les portes entr'ouvertes, des statues d'airain dans des vestibules de marbre et des jets d'eau au milieu du feuillage. Aucun bruit ne troublait la paix de ces belles retraites. On entendait seulement le son lointain d'une flûte. Le moine s'arrêta devant une maison assez petite, mais de nobles proportions et soutenue par des colonnes gracieuses comme des jeunes filles. Elle était ornée des bustes en bronze des plus illustres philosophes de la Grèce.

Il y reconnut Platon, Socrate, Aristote, Épicure et Zénon, et ayant heurté le marteau contre la porte, il attendit en songeant :

— C'est en vain que le métal glorifie ces faux

sages, leurs mensonges sont confondus; leurs âmes sont plongées dans l'enfer et le fameux Platon lui-même, qui remplit la terre du bruit de son éloquence, ne dispute désormais qu'avec les diables.

Un esclave vint ouvrir la porte et, trouvant un homme pieds nus sur la mosaïque du seuil, il lui dit durement :

— Va mendier ailleurs, moine ridicule, et n'attends pas que je te chasse à coups de bâton.

— Mon frère, répondit l'abbé d'Antinoé, je ne te demande rien, sinon que tu me conduises à Nicias, ton maître.

L'esclave répondit avec plus de colère :

— Mon maître ne reçoit pas des chiens comme toi.

— Mon fils, reprit Paphnuce, fais, s'il te plaît, ce que je te demande, et dis à ton maître que je désire le voir.

— Hors d'ici, vil mendiant! s'écria le portier furieux.

Et il leva son bâton sur le saint homme, qui, mettant ses bras en croix contre sa poitrine, reçut sans s'émouvoir le coup en plein visage, puis répéta doucement :

— Fais ce que j'ai demandé, mon fils, je te prie.

Alors le portier tout tremblant, murmura :

— Quel est cet homme qui ne craint point la souffrance?

Et il courut avertir son maître.

Nicias sortait du bain. C'était un homme gracieux et souriant. Une expression de douce ironie était répandue sur son visage. A la vue du moine, il se leva et s'avança les bras ouverts :

— C'est toi, s'écria-t-il, Paphnuce mon condisciple, mon ami, mon frère! Oh! je te reconnais, bien qu'à vrai dire tu te sois rendu plus semblable à une bête qu'à un homme. Embrasse-moi. Te souvient-il du temps où nous étudiions ensemble la grammaire, la rhétorique et la philosophie? On te trouvait déjà l'humeur sombre et sauvage, mais je t'aimais pour ta parfaite sincérité. Nous disions que tu voyais l'univers avec les yeux farouches d'un cheval, et qu'il n'était pas surprenant que tu fusses ombrageux. Tu manquais un peu d'atticisme, mais ta libéralité n'avait pas de bornes. Tu ne tenais ni à ton argent ni à ta vie. Et il y avait en toi un génie bizarre, un esprit étrange, qui m'intéressait infiniment. Sois le bienvenu, mon cher Paphnuce, après dix ans d'absence. Tu as quitté le désert; tu renonces aux superstitions chrétiennes, et tu renais à l'ancienne vie. Je marquerai ce jour d'un caillou blanc ...

Cependant Nicias lui présentait des coussins, lui offrait des mets et des breuvages divers, que Paphnuce refusait avec mépris.

— Nicias, dit-il, je n'ai pas renié ce que tu appelles faussement la superstition chrétienne, et qui est la vérité des vérités. Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

— Cher Paphnuce, répondit Nicias, qui venait de revêtir une tunique parfumée, penses-tu m'étonner en récitant des paroles assemblées sans art et qui

ne sont qu'un vain murmure? As-tu oublié que je suis moi-même quelque peu philosophe? Et penses-tu me contenter avec quelques lambeaux arrachés par des hommes ignorants à la pourpre d'Amélius, quand Amélius, Porphyre et Platon, dans toute leur gloire, ne me contentent pas. Les systèmes construits par les sages ne sont que des contes imaginés pour amuser l'éternelle enfance des hommes. Il faut s'en divertir comme des contes de l'Ane, du Cuvier, de la Matrone d'Éphèse ou de toute autre fable milésienne.

Et, prenant son hôte par le bras, il l'entraîna dans une salle où des milliers de papyrus étaient roulés dans des corbeilles.

— Voici ma bibliothèque, dit-il; elle contient une faible partie des systèmes que les philosophes ont construits pour expliquer le monde. Le Sérapéum lui-même, dans sa richesse, ne les renferme pas tous. Hélas! ce ne sont que des rêves de malades.

Il força son hôte à prendre place dans une chaise d'ivoire et s'assit lui-même. Paphnuce promena sur les livres de la bibliothèque un regard sombre et dit :

— Il faut les brûler tous.

— O doux hôte, ce serait dommage! répondit Nicias. Car les rêves des malades sont parfois amusants. D'ailleurs, s'il fallait détruire tous les rêves et toutes les visions des hommes, la terre perdrait ses formes et ses couleurs et nous nous endormirions tous dans une morne stupidité.

Paphnuce poursuivait sa pensée :

— Il est certain que les doctrines des païens ne

sont que de vains mensonges. Mais Dieu, qui est la vérité, s'est révélé aux hommes par des miracles. Et il s'est fait chair et il a habité parmi nous.

Nicias répondit :

— Tu parles excellemment, chère tête de Paphnuce, quand tu dis qu'il s'est fait chair. Un Dieu qui pense, qui agit, qui parle, qui se promène dans la nature comme l'antique Ulysse sur la mer glauque, est tout à fait un homme. Comment penses-tu croire à ce nouveau Jupiter, quand les marmots d'Athènes, au temps de Périclès, ne croyaient déjà plus à l'ancien? Mais laissons cela. Tu n'es pas venu, je pense, pour disputer sur les trois hypostases. Que puis-je faire pour toi, cher condisciple?

— Une chose tout à fait bonne, répondit l'abbé d'Antinoé. Me prêter une tunique parfumée semblable à celle que tu viens de revêtir. Ajoute à cette tunique, par grâce, des sandales dorées et une fiole d'huile, pour oindre ma barbe et mes cheveux. Il convient aussi que tu me donnes une bourse de mille drachmes. Voilà, ô Nicias, ce que j'étais venu te demander, pour l'amour de Dieu et en souvenir de notre ancienne amitié.

Nicias fit apporter par Crobyle et Myrtale sa plus riche tunique; elle était brodée, dans le style asiatique, de fleurs et d'animaux. Les deux femmes la tenaient ouverte et elles en faisaient jouer habilement les vives couleurs, en attendant que Paphnuce retirât le cilice dont il était couvert jusqu'aux pieds. Mais le moine ayant déclaré qu'on lui arracherait plutôt la chair que ce vêtement, elles passèrent la tunique par-dessus... Elles se mirent à rire

de la mine étrange qu'avait le moine ainsi paré. Crobyle l'appelait son cher satrape, en lui présentant le miroir, et Myrtale lui tirait la barbe. Mais Paphnuce priait le Seigneur et ne les voyait pas. Ayant chaussé les sandales dorées et attaché la bourse à sa ceinture il dit à Nicias, qui le regardait d'un œil égayé :

— O Nicias ! il ne faut pas que les choses que tu vois soient un scandale pour tes yeux. Sache bien que je ferai un pieux emploi de cette tunique, de cette bourse et de ces sandales.

— Très cher, répondit Nicias, je ne soupçonne point le mal, car je crois les hommes également incapables de mal faire et de bien faire. Le bien et le mal n'existent que dans l'opinion. Le sage n'a, pour raisons d'agir, que la coutume et l'usage. Je me conforme aux préjugés qui règnent à Alexandrie. C'est pourquoi je passe pour un honnête homme. Va, ami, et réjouis-toi.

Mais Paphnuce songea qu'il convenait d'avertir son hôte de son dessein.

— Tu connais, lui dit-il, cette Thaïs qui joue dans les jeux du théâtre?

— Elle est belle, répondit Nicias. Mais j'admire, bon Paphnuce, que tu viennes du fond de la Thébaïde me parler de Thaïs...

Le moine, s'étant levé, reprit d'une voix grave :

— Sache donc, ô Nicias! qu'avec l'aide de Dieu j'arracherai cette Thaïs aux immondes amours de la terre et la donnerai pour épouse à Jésus-Christ. Si l'Esprit saint ne m'abandonne, Thaïs quittera aujourd'hui cette ville pour entrer dans un monastère.

— Crains d'offenser Vénus, répondit Nicias, c'est une puissante déesse. Elle sera irritée contre toi, si tu lui ravis sa plus illustre servante.

— Dieu me protégera, dit Paphnuce. Puisse-t-il éclairer ton cœur, ô Nicias, et te tirer de l'abîme où tu es plongé!

Et il sortit. Mais Nicias l'avait suivi. Le rejoignant vers le seuil, il lui posa la main sur l'épaule et lui répéta dans le creux de l'oreille :

— Crains d'offenser Vénus; sa vengeance est terrible.

Paphnuce, dédaigneux des paroles légères, sortit sans détourner la tête...

Toutefois il lui fallait attendre, pour pénétrer chez cette femme, que la grande chaleur du jour fût tombée. Or, la matinée s'achevait à peine et Paphnuce allait par les voies populeuses. Il avait résolu de ne prendre aucune nourriture en cette journée afin d'être moins indigne des grâces qu'il demandait au Seigneur. A la grande tristesse de son âme, il n'osait entrer dans aucune des églises de la ville, parce qu'il les savait profanées par les ariens, qui y avaient renversé la table du Seigneur. En effet, ces hérétiques, soutenus par l'empereur d'Orient, avaient chassé le patriarche Athanase de son siège épiscopal, et ils remplissaient de trouble et de confusion les chrétiens d'Alexandrie.

Il marchait donc à l'aventure, tantôt tenant ses regards fixés à terre par humilité, tantôt levant les yeux vers le ciel, comme en extase. Après avoir erré quelque temps, il se trouva sur un des quais de la ville. Le port artificiel abritait devant lui d'in-

nombrables navires aux sombres carènes, tandis que souriait au large, dans l'azur et l'argent, la mer perfide. Une galère, qui portait une Néréide à sa proue, venait de lever l'ancre. Les rameurs frappaient l'onde en chantant; déjà la blanche fille des eaux, couverte de perles humides, ne laissait plus voir au moine qu'un fuyant profil : elle franchit, conduite par son pilote, l'étroit passage ouvert sur le bassin d'Eunostos et gagna la haute mer, laissant derrière elle un sillage fleuri.

— Et moi aussi, songeait Paphnuce, j'ai désiré jadis m'embarquer en chantant sur l'océan du monde. Mais bientôt j'ai connu ma folie et la Néréide ne m'a point emporté.

En rêvant de la sorte, il s'assit sur un tas de cordages et s'endormit. Pendant son sommeil, il eut une vision. Il lui sembla entendre le son d'une trompette éclatante et, le ciel étant devenu couleur de sang, il comprit que les temps étaient venus. Comme il priait Dieu avec une grande ferveur, il vit une bête énorme, qui venait à lui, portant au front une croix de lumière, et il reconnut le Sphinx de Silsilé. La bête le saisit entre les dents sans lui faire de mal et l'emporta pendu à sa bouche comme les chattes ont coutume d'emporter leurs petits. Paphnuce parcourut ainsi plusieurs royaumes, traversant les fleuves et franchissant les montagnes, et il parvint en un lieu désolé, couvert de roches affreuses et de cendres chaudes. Le sol, déchiré en plusieurs endroits, laissait passer par ces bouches une haleine embrasée. La bête posa doucement Paphnuce à terre et lui dit :

— Regarde!

Et Paphnuce, se penchant sur le bord de l'abîme, vit un fleuve de feu qui roulait dans l'intérieur de la terre, entre un double escarpement de roches noires. Là, dans une lumière livide, des démons tourmentaient des âmes. Les âmes gardaient l'apparence des corps qui les avait contenues, et même des lambeaux de vêtements y restaient attachés. Ces âmes semblaient paisibles au milieu des tourments. L'une d'elles, grande, blanche, les yeux clos, une bandelette au front, un sceptre à la main, chantait; sa voix remplissait d'harmonie le stérile rivage; elle disait les dieux et les héros. De petits diables verts lui perçaient les lèvres et la gorge avec des fers rouges. Et l'ombre d'Homère chantait encore. Non loin, le vieil Anaxagore, chauve et chenu, traçait au compas des figures sur la poussière. Un démon lui versait de l'huile bouillante dans l'oreille sans pouvoir interrompre la méditation du sage. Et le moine découvrit une foule de personnes qui, sur la sombre rive, le long du fleuve ardent, lisaient ou méditaient avec tranquillité, ou conversaient en se promenant, comme des maîtres et des disciples, à l'ombre des platanes de l'Académie. Seul, le vieillard Timoclès se tenait à l'écart et secouait la tête comme un homme qui nie. Un ange de l'abîme agitait une torche sous ses yeux et Timoclès ne voulait voir ni l'ange ni la torche.

Muet de surprise à ce spectacle, Paphnuce se tourna vers la bête. Elle avait disparu, et le moine vit à la place du Sphinx une femme voilée, qui lui dit :

— Regarde et comprends : Tel est l'entêtement de ces infidèles, qu'ils demeurent dans l'enfer victimes des illusions qui les séduisaient sur la terre. La mort ne les a pas désabusés, car il est bien clair qu'il ne suffit pas de mourir pour voir Dieu. Ceux-là qui ignoraient la vérité parmi les hommes, l'ignoreront toujours. Les démons qui s'acharnent autour de ces âmes, qui sont-ils, sinon les formes de la justice divine? C'est pourquoi ces âmes ne la voient ni ne la sentent. Étrangers à toute vérité, elles ne connaissent point leur propre condamnation, et Dieu même ne peut les contraindre à souffrir.

— Dieu peut tout, dit l'abbé d'Antinoé.

— Il ne peut l'absurde, répondit la femme voilée. Pour les punir, il faudrait les éclairer et s'ils possédaient la vérité ils seraient semblables aux élus.

Cependant Paphnuce, plein d'inquiétude et d'horreur, se penchait de nouveau sur le gouffre. Il venait de voir l'ombre de Nicias qui souriait, le front ceint de fleurs, sous des myrtes en cendre. Près de lui Aspasie de Milet, élégamment serrée dans son manteau de laine, semblait parler tout ensemble d'amour et de philosophie, tant l'expression de son visage était à la fois douce et noble. La pluie de feu qui tombait sur eux leur était une rosée rafraîchissante, et leurs pieds foulaient, comme une herbe fine, le sol embrasé...

Et Paphnuce se réveilla dans les bras d'un marin robuste comme Hercule qui le tirait sur le sable en criant :

— Paix! paix! l'ami. Par Protée, vieux pasteur

de phoques! tu dors avec agitation. Si je ne t'avais retenu, tu tombais dans l'Eunostos. Aussi vrai que ma mère vendait des poissons salés, je t'ai sauvé la vie.

— J'en remercie Dieu, répondit Paphnuce.

Et, s'étant mis debout, il marcha droit devant lui, méditant sur la vision qui avait traversé son sommeil.

— Cette vision, se dit-il, est manifestement mauvaise; elle offense la bonté divine, en représentant l'enfer comme dénué de réalité. Il est certain qu'elle vient du diable.

Il raisonnait ainsi parce qu'il savait discerner les songes que Dieu envoie de ceux qui sont produits par les mauvais anges. Un tel discernement est utile au solitaire qui vit sans cesse entouré d'apparitions, car en fuyant les hommes, on est sûr de rencontrer les esprits. Les déserts sont peuplés de fantômes. Quand les pèlerins approchaient du château en ruines où s'était retiré le saint ermite Antoine, ils entendaient des clameurs comme il s'en élève aux carrefours des villes, dans les nuits de fête. Et ces clameurs étaient poussées par les diables qui tentaient ce saint homme.

Paphnuce se rappela ce mémorable exemple. Il se rappela saint Jean d'Égypte que, pendant soixante ans, le diable voulut séduire par des prestiges. Mais Jean déjouait les ruses de l'enfer. Un jour pourtant le démon, ayant pris le visage d'un homme, entra dans la grotte du vénérable Jean et lui dit : « Jean, tu prolongeras ton jeûne jusqu'à demain soir. » Et Jean, croyant entendre un ange, obéit à la voix du

démon, et jeûna le lendemain, jusqu'à l'heure de vêpres. C'est la seule victoire que le prince des Ténèbres ait jamais remportée sur saint Jean l'Égyptien, et cette victoire est petite. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si Paphnuce reconnut tout de suite la fausseté de la vision qu'il avait eue pendant son sommeil.

Tandis qu'il reprochait doucement à Dieu de l'avoir abandonné au pouvoir des démons, il se sentit poussé et entraîné par une foule d'hommes qui couraient tous dans le même sens. Comme il avait perdu l'habitude de marcher par les villes, il était ballotté d'un passant à un autre, ainsi qu'une masse inerte; et, s'étant embarrassé dans les plis de sa tunique, il pensa tomber plusieurs fois. Désireux de savoir où allaient tous ces hommes, il demanda à l'un d'eux la cause de cet empressement.

— Étranger, ne sais-tu pas, lui répondit celui-ci, que les jeux vont commencer et que Thaïs paraîtra sur la scène? Tous ces citoyens vont au théâtre, et j'y vais comme eux. Te plairait-il de m'y accompagner?

Découvrant tout à coup qu'il était convenable à son dessein de voir Thaïs dans les jeux, Paphnuce suivit l'étranger. Déjà le théâtre dressait devant eux son portique orné de masques éclatants, et sa vaste muraille ronde, peuplée d'innombrables statues. En suivant la foule, ils s'engagèrent dans un étroit corridor au bout duquel s'étendait l'amphithéâtre éblouissant de lumière. Ils prirent leur place sur un des rangs de gradins qui descendaient

en escalier vers la scène, vide encore d'acteurs, mais décorée magnifiquement. La vue n'en était point cachée par un rideau, et l'on y remarquait un tertre semblable à ceux que les anciens peuples dédiaient aux ombres des héros. Ce tertre s'élevait au milieu d'un camp. Des faisceaux de lances étaient formés devant les tentes et des boucliers d'or pendaient à des mâts, parmi des rameaux de laurier et des couronnes de chêne. Là, tout était silence et sommeil. Mais un bourdonnement, semblable au bruit que font les abeilles dans la ruche, emplissait l'hémicycle chargé de spectateurs. Tous les visages, rougis par le reflet du voile de pourpre qui les couvrait de ses longs frissons, se tournaient, avec une expression d'attente curieuse, vers ce grand espace silencieux, rempli par un tombeau et des tentes. Les femmes riaient en mangeant des citrons, et les familiers des jeux s'interpellaient gaiement, d'un gradin à l'autre.

Paphnuce priait au dedans de lui-même et se gardait des paroles vaines, mais son voisin commença à se plaindre du déclin du théâtre.

— Autrefois, dit-il, d'habiles acteurs déclamaient sous le masque les vers d'Euripide et de Ménandre. Maintenant on ne récite plus les drames, on les mime, et des divins spectacles dont Bacchus s'honora dans Athènes nous n'avons gardé que ce qu'un barbare, un Scythe même peut comprendre : l'attitude et le geste. Le masque tragique, dont l'embouchure, armée de lances de métal, enflait le son des voix, le cothurne qui élevait les personnages à la taille des dieux, la majesté tragique et le chant des

beaux vers, tout cela s'en est allé. Des mimes, des ballerines, le visage nu, remplacent Paulus et Roscius. Qu'eussent dit les Athéniens de Périclès, s'ils avaient vu une femme se montrer sur la scène? Il est indécent qu'une femme paraisse en public. Nous sommes bien dégénérés pour le souffrir.

» Aussi vrai que je me nomme Dorion, la femme est l'ennemie de l'homme et la honte de la terre.

— Tu parles sagement, répondit Paphnuce, la femme est notre pire ennemie. Elle donne le plaisir et c'est en celà qu'elle est redoutable.

— Par les dieux immobiles, s'écria Dorion, la femme apporte aux hommes non le plaisir, mais la tristesse, le trouble et les noirs soucis! L'amour est la cause de nos maux les plus cuisants. Écoute, étranger: Je suis allé, dans ma jeunesse, à Trézène, en Argolide, et j'y ai vu un myrte d'une grosseur prodigieuse, dont les feuilles étaient couvertes d'innombrables piqûres. Or, voici ce que rapportent les Trézéniens au sujet de ce myrte : La reine Phèdre, du temps qu'elle aimait Hippolyte, demeurait tout le jour languissamment couchée sous ce même arbre qu'on voit encore aujourd'hui. Dans son ennui mortel, ayant tiré l'épingle d'or qui retenait ses blonds cheveux, elle en perçait les feuilles de l'arbuste aux baies odorantes. Toutes les feuilles furent ainsi criblées de piqûres. Après avoir perdu l'innocent qu'elle poursuivait d'un amour incestueux, Phèdre, tu le sais, mourut misérablement. Elle s'enferma dans sa chambre nuptiale et se pendit par sa ceinture d'or à une cheville d'ivoire. Les dieux voulurent que le myrte, témoin d'une si

cruelle misère, continuât à porter sur ses feuilles nouvelles des piqûres d'aiguilles. J'ai cueilli une de ces feuilles; je l'ai placée au chevet de mon lit, afin d'être sans cesse averti par sa vue de ne point m'abandonner aux fureurs de l'amour et pour me confirmer dans la doctrine du divin Épicure, mon maître, qui enseigne que le désir est redoutable. Mais à proprement parler, l'amour est une maladie de foie et l'on n'est jamais sûr de ne pas tomber malade.

Paphnuce demanda :

— Dorion, quels sont tes plaisirs ?

Dorion répondit tristement :

— Je n'ai qu'un seul plaisir et je conviens qu'il n'est pas vif; c'est la méditation. Avec un mauvais estomac il n'en faut pas chercher d'autres.

Prenant avantage de ces dernières paroles, Paphnuce entreprit d'initier l'épicurien aux joies spirituelles que procure la contemplation de Dieu. Il commença :

— Entends la vérité, Dorion, et reçoit la lumière.

Comme il s'écriait de la sorte, il vit de toutes parts des têtes et des bras tournés vers lui, qui lui ordonnaient de se taire. Un grand silence s'était fait dans le théâtre et bientôt éclatèrent les sons d'une musique héroïque.

Les jeux commençaient. On voyait des soldats sortir des tentes et se préparer au départ quand, par un prodige effrayant, une nuée couvrit le sommet du tertre funéraire. Puis, cette nuée s'étant dissipée, l'ombre d'Achille apparut, couverte d'une armure d'or. Étendant le bras vers les guerriers,

elle semblait leur dire : « Quoi ! vous partez, enfants de Danaos; vous retournez dans la patrie que je ne verrai plus et vous laissez mon tombeau sans offrandes? » Déjà les principaux chefs des Grecs se pressaient au pied du tertre. Acamas, fils de Thésée, le vieux Nestor, Agamemnon, portant le sceptre et les bandelettes, contemplaient le prodige. Le jeune fils d'Achille, Pyrrhus, était prosterné dans la poussière. Ulysse, reconnaissable au bonnet d'où s'échappait sa chevelure bouclée, montrait par ses gestes qu'il approuvait l'ombre du héros. Il disputait avec Agamemnon et l'on devinait leurs paroles :

— Achille, disait le roi d'Ithaque, est digne d'être honoré parmi nous, lui qui mourut glorieusement pour la Hellas. Il demande que la fille de Priam, la vierge Polyxène soit immolée sur sa tombe. Danaens, contentez les mânes du héros, et que le fils de Pelée se réjouisse dans le Hadès.

Mais le roi des rois répondait :

— Épargnons les vierges troyennes que nous avons arrachées aux autels. Assez de maux ont fondu sur la race illustre de Priam...

Tous les Grecs l'approuvèrent avec un grand bruit d'armes entre-choquées. La mort de Polyxène fut résolue et l'ombre apaisée d'Achille s'évanouit. La musique, tantôt furieuse et tantôt plaintive, suivait la pensée des personnages. L'assistance éclata en applaudissements.

Paphnuce, qui rapportait tout à la vérité divine, murmura :

— On voit par cette fable combien les adorateurs des faux dieux étaient cruels.

— Toutes les religions enfantent des crimes, lui répondit l'Épicurien. Par bonheur un Grec divinement sage vint affranchir les hommes des vaines erreurs de l'inconnu...

Cependant Hécube, ses blancs cheveux épars, sa robe en lambeaux, sortait de la tente où elle était captive. Ce fut un long soupir quand on vit paraître cette parfaite image du malheur. Hécube, avertie par un songe prophétique, gémissait sur sa fille et sur elle-même. Ulysse était déjà près d'elle et lui demandait Polyxène. La vieille mère s'arrachait les cheveux, se déchirait les joues avec les ongles et baisait les mains de cet homme cruel qui, gardant son impitoyable douceur, semblait dire :

— Sois sage, Hécube, et cède à la nécessité. Il y a aussi dans nos maisons de vieilles mères qui pleurent leurs enfants endormis à jamais sous les pins de l'Ida.

Et Cassandre, reine autrefois de la florissante Asie, maintenant esclave, souillait de poussière sa tête infortunée.

Mais voici que, soulevant la toile de la tente, se montre la vierge Polyxène. Un frémissement unanime agita les spectateurs. Ils avaient reconnu Thaïs. Paphnuce la revit, celle-là qu'il venait chercher. De son bras blanc, elle retenait au-dessus de sa tête la lourde tenture. Immobile, semblable à une belle statue, mais promenant autour d'elle le paisible regard de ses yeux de violette, douce et fière, elle donnait à tous le frisson tragique de la beauté.

Un murmure de louange s'éleva et Paphnuce,

l'âme agitée, contenant son cœur avec ses mains, soupira :

— Pourquoi donc, ô mon Dieu, donnes-tu ce pouvoir à une de tes créatures?

Dorion, plus paisible, disait :

— Certes, les atomes qui s'associent momentanément pour composer cette femme présentent une combinaison agréable à l'œil. Ce n'est qu'un jeu de la nature et ces atomes ne savent ce qu'ils font. Ils se sépareront un jour avec la même indifférence qu'ils se sont unis. Où sont maintenant les atomes qui formèrent Laïs ou Cléopâtre? Je n'en disconviens pas : les femmes sont quelquefois belles. Et les femmes inspirent l'amour, bien qu'il soit déraisonnable de les aimer.

Ainsi le philosophe et l'ascète contemplaient Thaïs et suivaient leur pensée. Ils n'avaient vu ni l'un ni l'autre Hécube, tournée vers sa fille, lui dire par ses gestes :

— Essaie de fléchir le cruel Ulysse. Fais parler tes larmes, ta beauté, ta jeunesse!

Thaïs, ou plutôt Polyxène elle-même, laissa retomber la toile de la tente. Elle fit un pas, et tous les cœurs furent domptés. Et quand, d'une démarche noble et légère, elle s'avança vers Ulysse, le rythme de ses mouvements, qu'accompagnait le son des flûtes, faisait songer à tout un ordre de choses heureuses, et il semblait qu'elle fût le centre divin des harmonies du monde. On ne voyait plus qu'elle, et tout le reste était perdu dans son rayonnement. Pourtant l'action continuait.

Le prudent fils de Laërte détournait la tête et

cachait sa main sous son manteau, afin d'éviter les regards, les baisers de la suppliante. La vierge lui fit signe de ne plus craindre. Ses regards tranquilles disaient :

— Ulysse, je te suivrai pour obéir à la nécessité et parce que je veux mourir. Fille de Priam et sœur d'Hector, ma couche, autrefois jugée digne des rois, ne recevra pas un maître étranger. Je renonce librement à la lumière du jour.

Hécube, inerte dans la poussière, se releva soudain et s'attacha à sa fille d'une étreinte désespérée. Polyxène dénoua avec une douceur résolue les vieux bras qui la liaient. On croyait l'entendre :

— Mère, ne t'expose pas aux outrages du maître. N'attends pas que, t'arrachant à moi, il ne te traîne indignement. Plutôt, mère bien-aimée, tends-moi cette main ridée et approche tes joues creuses de mes lèvres.

La douleur était belle sur le visage de Thaïs; la foule se montrait reconnaissante à cette femme de revêtir ainsi d'une grâce surhumaine les formes et les travaux de la vie, et Paphnuce, lui pardonnant sa splendeur présente en vue de son humilité prochaine, se glorifiait par avance de la sainte qu'il allait donner au ciel.

Le spectacle touchait au dénouement. Hécube tomba comme morte et Polyxène, conduite par Ulysse, s'avança vers le tombeau qu'entourait l'élite des guerriers. Elle gravit, au bruit des chants de deuil, le tertre funéraire au sommet duquel le fils d'Achille faisait, dans une coupe d'or, des libations aux mânes du héros. Quand les sacrificateurs levè-

rent les bras pour la saisir, elle fit signe qu'elle voulait mourir libre, comme il convenait à la fille de tant de rois. Puis, déchirant sa tunique, elle montra la place de son cœur. Pyrrhus y plongea son glaive en détournant la tête, et, par un habile artifice, le sang jaillit à flots de la poitrine éblouissante de la vierge qui, la tête renversée et les yeux nageant dans l'horreur de la mort, tomba avec décence.

Tandis que les guerriers voilaient la victime et la couvraient de lis et d'anémones, des cris d'effroi et des sanglots déchiraient l'air, et Paphnuce, soulevé sur son banc, prophétisait d'une voix retentissante :

— Gentils, vils adorateurs des démons! Et vous ariens plus infâmes que les idolâtres, instruisez-vous! Ce que vous venez de voir est une image et un symbole. Cette fable renferme un sens mystique et bientôt la femme que vous voyez là sera immolée, hostie bien heureuse, au Dieu ressuscité!

Déjà la foule s'écoulait en flots sombres dans les vomitoires. L'abbé d'Antinoé, échappant à Dorion surpris, gagna la sortie en prophétisant encore.

Une heure après, il frappait à la porte de Thaïs.

La comédienne habitait alors dans le riche quartier de Racotis, près du tombeau d'Alexandre, une maison entourée de jardins ombreux, dans lesquels s'élevaient des rochers artificiels et coulait un ruisseau bordé de peupliers. Une vieille esclave noire, chargée d'anneaux, vint lui ouvrir la porte et lui demanda ce qu'il voulait.

— Je veux voir Thaïs, répondit-il. Dieu m'est témoin que je ne suis venu ici que pour la voir.

Comme il portait une riche tunique et qu'il parlait impérieusement, l'esclave le fit entrer.

— Tu trouveras Thaïs, dit-elle, dans la grotte des Nymphes.

II

THAÏS

Thaïs était née de parents libres et pauvres, adonnés à l'idolâtrie. Du temps qu'elle était petite, son père gouvernait, à Alexandrie, proche la porte de la Lune, un cabaret que fréquentaient les matelots. Certains souvenirs vifs et détachés lui restaient de sa première enfance. Elle revoyait son père assis à l'angle du foyer, les jambes croisées, grand, redoutable et tranquille, tel qu'un de ces vieux Pharaons que célèbrent les complaintes chantées par les aveugles dans les carrefours. Elle revoyait aussi sa maigre et triste mère, errant comme un chat affamé dans la maison, qu'elle emplissait des éclats de sa voix aigre et des lueurs de ses yeux de phosphore. On contait dans le faubourg qu'elle était magicienne et qu'elle se changeait en chouette, la nuit. On mentait : Thaïs savait bien, pour l'avoir souvent épiée, que sa mère ne se livrait point aux arts magiques, mais que, dévorée d'avarice, elle comptait toute la nuit le gain de la journée. Ce père inerte et cette mère avide la laissaient chercher sa vie comme les bêtes de la basse-cour. Aussi était-elle devenue très habile à tirer une à une les oboles

de la ceinture des matelots ivres, en les amusant par des chansons naïves et par des paroles dont elle ignorait le sens. Elle passait de genoux en genoux dans la salle imprégnée de l'odeur des boissons fermentées et des outres résineuses; puis elle s'échappait, serrant les oboles dans sa petite main, et courait acheter des gâteaux de miel à une vieille femme accroupie derrière ses paniers sous la porte de la Lune. C'était tous les jours les mêmes scènes : les matelots, contant leurs périls, quand l'Euros ébranlait les algues sous-marines, puis jouant aux dés ou aux osselets, et demandant, en blasphémant les dieux, la meilleure bière de Cilicie.

Chaque nuit, l'enfant était réveillée par les rixes des buveurs. Les écailles d'huîtres, volant par-dessus les tables, fendaient les fronts, au milieu des hurlements furieux. Parfois, à la lueur des lampes fumeuses, elle voyait les couteaux briller et le sang jaillir.

Ses jeunes ans ne connaissaient la bonté humaine que par le doux Ahmès, en qui elle était humiliée. Ahmès, l'esclave de la maison, Nubien plus noir que la marmite qu'il écumait gravement, était bon comme une nuit de sommeil. Souvent, il prenait Thaïs sur ses genoux et il lui contait d'antiques récits où il y avait des souterrains pleins de trésors, construits pour des rois avares, qui mettaient à mort les maçons et les architectes. Il y avait aussi, dans ces contes, d'habiles voleurs qui épousaient des filles de rois et des courtisanes qui élevaient des pyramides. La petite Thaïs aimait Ahmès comme un père, comme une mère, comme une nourrice et

comme un chien. Elle s'attachait au pagne de l'esclave et le suivait dans le cellier aux amphores et dans la basse-cour, parmi les poulets maigres et hérissés, tout en bec, en ongles et en plumes, qui voletaient mieux que les aiglons devant le couteau du cuisinier noir. Souvent, la nuit, sur la paille, au lieu de dormir, il construisait pour Thaïs des petits moulins à eau et des navires grands comme la main avec tous leurs agrès.

Accablé de mauvais traitements par ses maîtres, il avait une oreille déchirée et le corps labouré de cicatrices. Pourtant son visage gardait un air joyeux et paisible. Et personne auprès de lui ne songeait à se demander d'où il tirait la consolation de son âme et l'apaisement de son cœur. Il était aussi simple qu'un enfant. En accomplissant sa tâche grossière, il chantait d'une voix grêle des cantiques qui faisaient passer dans l'âme de l'enfant des frissons et des rêves. Il murmurait sur un ton grave et joyeux :

— Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu là d'où tu viens?
— J'ai vu le suaire et les linges, et les anges assis sur le tombeau.
Et j'ai vu la gloire du Ressuscité.

Elle lui demandait :

— Père, pourquoi chantes-tu les anges assis sur le tombeau?

Et il lui répondait :

— Petite lumière de mes yeux, je chante les anges, parce que Jésus Notre Seigneur est monté au ciel.

Ahmès était chrétien. Il avait reçu le baptême, et

on le nommait Théodore dans les banquets des fidèles, où il se rendait secrètement pendant le temps qui lui était laissé pour son sommeil.

En ce temps-là l'Église subissait l'épreuve suprême. Par l'ordre de l'empereur, les basiliques étaient renversées, les livres saints brûlés, les vases sacrés et les chandeliers fondus. Dépouillés de leurs honneurs, les chrétiens n'attendaient que la mort. La terreur régnait sur la communauté d'Alexandrie; les prisons regorgeaient de victimes. On contait avec effroi, parmi les fidèles, qu'en Syrie, en Arabie, en Mésopotamie, en Cappadoce, par tout l'empire, les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces déchiraient les pontifes et les vierges. Alors Antoine, déjà célèbre par ses visions et ses solitudes, chef et prophète des croyants d'Égypte, fondit comme l'aigle, du haut de son rocher sauvage, sur la ville d'Alexandrie, et, volant d'église en église, embrasa de son feu la communauté tout entière. Invisible aux païens, il était présent à la fois dans toutes les assemblées des chrétiens, soufflant à chacun l'esprit de force et de prudence dont il était animé. La persécution s'exerçait avec une particulière rigueur sur les esclaves. Plusieurs d'entre eux, saisis d'épouvante, reniaient leur foi. D'autres, en plus grand nombre, s'enfuyaient au désert, espérant y vivre, soit dans la contemplation, soit dans le brigandage. Cependant Ahmès fréquentait comme de coutume les assemblées, visitait les prisonniers, ensevelissait les martyrs et professait avec joie la religion du Christ. Témoin de ce zèle véritable, le grand Antoine, avant

de retourner au désert, pressa l'esclave noir dans ses bras et lui donna le baiser de paix.

Quand Thaïs eut sept ans, Ahmès commença à lui parler de Dieu.

— Le bon Seigneur Dieu, lui dit-il, vivait dans le ciel comme un Pharaon sous les tentes de son harem et sous les arbres de ses jardins. Il était l'ancien des anciens et plus vieux que le monde, et n'avait qu'un fils, le prince Jésus, qu'il aimait de tout son cœur et qui passait en beauté les vierges et les anges. Et le bon Seigneur Dieu dit au prince Jésus :

» — Quitte mon harem et mon palais, et mes dattiers et mes fontaines vives. Descends sur la terre pour le bien des hommes. Là tu seras semblable à un petit enfant et tu vivras pauvre parmi les pauvres. La souffrance sera ton pain de chaque jour et tu pleureras avec tant d'abondance que tes larmes formeront des fleuves où l'esclave fatigué se baignera délicieusement. Va, mon fils!

» Le prince Jésus obéit au bon Seigneur et il vint sur la terre en un lieu nommé Bethléem de Juda. Et il se promenait dans les prés fleuris d'anémones, disant à ses compagnons :

» — Heureux ceux qui ont faim, car je les mènerai à la table de mon père! Heureux ceux qui ont soif, car ils boiront aux fontaines du ciel! Heureux ceux qui pleurent, car j'essuierai leurs yeux avec des voiles plus fins que ceux des almées.

» C'est pourquoi les pauvres l'aimaient et croyaient en lui. Mais les riches le haïssaient, redoutant qu'il n'élevât les pauvres au-dessus d'eux.

En ce temps-là Cléopâtre et César étaient puissants sur la terre. Ils haïssaient tous deux Jésus et ils ordonnèrent aux juges et aux prêtres de le faire mourir. Pour obéir à la reine d'Égypte, les princes de Syrie dressèrent une croix sur une haute montagne et ils firent mourir Jésus sur cette croix. Mais des femmes lavèrent le corps et l'ensevelirent, et le prince Jésus, ayant brisé le couvercle de son tombeau, remonta vers le bon Seigneur son père.

» Et depuis ce temps-là tous ceux qui meurent en lui vont au ciel.

» Le Seigneur Dieu, ouvrant les bras, leur dit :

» — Soyez les bienvenus, puisque vous aimez le prince mon fils. Prenez un bain, puis mangez.

» Ils prendront leur bain au son d'une belle musique et, tout le long de leur repas, ils verront des danses d'almées et ils entendront des conteurs dont les récits ne finiront point. Le bon Seigneur Dieu les tiendra plus chers que la lumière de ses yeux, puisqu'ils seront ses hôtes, et ils auront dans leur partage les tapis de son caravansérail et les grenades de ses jardins.

Ahmès parla plusieurs fois de la sorte et c'est ainsi que Thaïs connut la vérité. Elle admirait et disait :

— Je voudrais bien manger les grenades du bon Seigneur.

Ahmès lui répondait :

— Ceux-là seuls qui sont baptisés en Jésus goûteront les fruits du ciel.

Et Thaïs demandait à être baptisée. Voyant par

là qu'elle espérait en Jésus, l'esclave résolut de l'instruire plus profondément, afin qu'étant baptisée, elle entrât dans l'Église. Et il s'attacha étroitement à elle, comme à sa fille en esprit.

L'enfant, sans cesse repoussée par ses parents injustes, n'avait point de lit sous le toit paternel. Elle couchait dans un coin de l'étable parmi les animaux domestiques. C'est là que, chaque nuit, Ahmès allait la rejoindre en secret.

Il s'approchait doucement de la natte où elle reposait, et puis s'asseyait sur ses talons, les jambes repliées, le buste droit, dans l'attitude héréditaire de toute sa race. Son corps et son visage, vêtus de noir, restaient perdus dans les ténèbres; seuls ses grands yeux blancs brillaient, et il en sortait une lueur semblable à un rayon de l'aube à travers les fentes d'une porte. Il parlait d'une voix grêle et chantante, dont le nasillement léger avait la douceur triste des musiques qu'on entend le soir dans les rues. Parfois, le souffle d'un âne et le doux meuglement d'un bœuf accompagnaient, comme un chœur d'obscurs esprits, la voix de l'esclave qui disait l'Évangile. Ses paroles coulaient paisiblement dans l'ombre qui s'imprégnait de zèle, de grâce et d'espérance; et la néophyte, la main dans la main d'Ahmès, bercée par les sons monotones et voyant de vagues images, s'endormait calme et souriante, parmi les harmonies de la nuit obscure et des saints mystères, au regard d'une étoile qui clignait entre les solives de la crèche.

L'initiation dura toute une année, jusqu'à l'époque où les chrétiens célèbrent avec allégresse les fêtes

pascales. Or, une nuit de la semaine glorieuse, Thaïs, qui sommeillait déjà sur sa natte dans la grange, se sentit soulevée par l'esclave dont le regard brillait d'une clarté nouvelle. Il était vêtu, non point, comme de coutume, d'une pagne en lambeaux, mais d'un long manteau blanc sous lequel il serra l'enfant en disant tout bas :

— Viens, mon âme! viens, mes yeux! viens, mon petit cœur! viens revêtir les aubes du baptême.

Et il emporta l'enfant pressée sur sa poitrine. Effrayée et curieuse, Thaïs, la tête hors du manteau, attachait ses bras au cou de son ami qui courait dans la nuit. Ils suivirent des ruelles noires; ils traversèrent le quartier des juifs; ils longèrent un cimetière où l'orfraie poussait son cri sinistre. Ils passèrent, dans un carrefour, sous des croix auxquelles pendaient les corps des suppliciés et dont les bras étaient chargés de corbeaux qui claquaient du bec. Thaïs cacha sa tête dans la poitrine de l'esclave. Elle n'osa plus rien voir le reste du chemin. Tout à coup il lui sembla qu'on la descendait sous terre. Quand elle rouvrit les yeux, elle se trouva dans un étroit caveau, éclairé par des torches de résine et dont les murs étaient peints de grandes figures droites qui semblaient s'animer sous la fumée des torches. On y voyait des hommes vêtus de longues tuniques et portant des palmes, au milieu d'agneaux, de colombes et de pampres.

Thaïs, parmi ces figures, reconnut Jésus de Nazareth à ce que des anémones fleurissaient à ses pieds. Au milieu de la salle, près d'une grande cuve de pierre remplie d'eau jusqu'au bord, se tenait un

vieillard coiffé d'une mitre basse et vêtu d'une dalmatique écarlate, brodée d'or. De son maigre visage pendait une longue barbe. Il avait l'air humble et doux sous son riche costume. C'était l'évêque Vivantius qui, prince exilé de l'église de Cyrène, exerçait, pour vivre, le métier de tisserand et fabriquait de grossières étoffes de poil de chèvre. Deux pauvres enfants se tenaient debout à ses côtés. Tout proche, une vieille négresse présentait déployée une petite robe blanche. Ahmès, ayant posé l'enfant à terre, s'agenouilla devant l'évêque et dit :

— Mon père, voici la petite âme, la fille de mon âme. Je te l'amène afin que, selon ta promesse et s'il plaît à ta Sérénité, tu lui donnes le baptême de vie.

A ces mots, l'évêque, ayant ouvert les bras, laissa voir ses mains mutilées. Il avait eu les ongles arrachés en confessant la foi aux jours de l'épreuve. Thaïs eut peur et se jeta dans les bras d'Ahmès. Mais le prêtre la rassura par des paroles caressantes :

— Ne crains rien, petite bien-aimée. Tu as ici un père selon l'esprit, Ahmès, qu'on nomme Théodore parmi les vivants, et une douce mère dans la grâce qui t'a préparé de ses mains une robe blanche.

Et se tournant vers la négresse :

— Elle se nomme Nitida, ajouta-t-il; elle est esclave sur cette terre. Mais Jésus l'élèvera dans le ciel au rang de ses épouses.

Puis il interrogea l'enfant néophyte :

— Thaïs, crois-tu en Dieu, le père tout-puissant,

en son fils unique qui mourut pour notre salut et en tout ce qu'ont enseigné les apôtres?

— Oui, répondirent ensemble le nègre et la négresse, qui se tenaient par la main.

Sur l'ordre de l'évêque, Nitida, agenouillée, dépouilla Thaïs de tous ses vêtements. L'enfant était nue, une amulette au cou. Le pontife la plongea trois fois dans la cuve baptismale. Les acolytes présentèrent l'huile avec laquelle Vivantius fit les onctions et le sel dont il posa un grain sur les lèvres de la catéchumène. Puis, ayant essuyé ce corps destiné, à travers tant d'épreuves, à la vie éternelle, l'esclave Nitida le revêtit de la robe blanche qu'elle avait tissue de ses mains.

L'évêque donna à tous le baiser de paix et, la cérémonie terminée, dépouilla ses ornements sacerdotaux.

Quand ils furent tous hors de la crypte, Ahmès dit :

— Il faut nous réjouir en ce jour d'avoir donné une âme au bon Seigneur Dieu; allons dans la maison qu'habite ta Sénérité, pasteur Vivantius, et livrons-nous à la joie tout le reste de la nuit.

— Tu as bien parlé, Théodore, répondit l'évêque.

Et il conduisit la petite troupe dans sa maison qui était toute proche. Elle se composait d'une seule chambre, meublée de deux métiers de tissèrand, d'une table grossière et d'un tapis tout usé. Dès qu'ils y furent entrés :

— Nitida, cria le Nubien, apporte la poêle et la jarre d'huile, et faisons un bon repas.

En parlant ainsi, il tira de dessous son manteau

de petits poissons qu'il y tenait cachés. Puis, ayant allumé un grand feu, il les fit frire. Et tous, l'évêque, l'enfant, les deux jeunes garçons et les deux esclaves, s'étant assis en cercle sur le tapis, mangèrent les poissons frits en bénissant le Seigneur. Vivantius parlait du martyre qu'il avait souffert et annonçait le triomphe prochain de l'Église. Son langage était rude, mais plein de jeux de mots et de figures. Il comparait la vie des justes à un tissu de pourpre et, pour expliquer le baptême, il disait :

— L'Esprit Saint flotta sur les eaux, c'est pourquoi les chrétiens reçoivent le baptême de l'eau. Mais les démons habitent aussi les ruisseaux ; les fontaines consacrées aux nymphes sont redoutables et l'on voit que certaines eaux apportent diverses maladies de l'âme et du corps.

Parfois il s'exprimait par énigmes et il inspirait ainsi à l'enfant une profonde admiration. A la fin du repas, il offrit un peu de vin à ses hôtes dont les langues se délièrent et qui se mirent à chanter des complaintes et des cantiques. Ahmès et Nitida, s'étant levés, dansèrent une danse nubienne qu'ils avaient apprise enfants, et qui se dansait sans doute dans la tribu depuis les premiers âges du monde. C'était une danse amoureuse; agitant les bras et tout le corps balancé en cadence, ils feignaient tour à tour de se fuir et de se chercher. Ils roulaient de gros yeux et montraient dans un sourire des dents étincelantes.

Ç'est ainsi que Thaïs reçut le saint baptême...

La persécution s'étant ralentie, les assemblées des chrétiens devenaient plus régulières et le

Nubien les fréquentait assidument. Son zèle s'échauffait; de mystérieuses menaces s'échappaient parfois de ses lèvres. Il disait que les riches ne garderaient point leurs biens. Il allait dans les places publiques où les chrétiens d'une humble condition avaient coutume de se réunir et là, rassemblant les misérables étendus à l'ombre des vieux murs, il leur annonçait l'affranchissement des esclaves et le jour prochain de la justice.

— Dans le royaume de Dieu, disait-il, les esclaves boiront des vins frais et mangeront des fruits délicieux, tandis que les riches, couchés à leurs pieds comme des chiens, dévoreront les miettes de leur table.

Ces propos ne restèrent point secrets; ils furent publiés dans le faubourg, et les maîtres craignirent qu'Ahmès n'excitât les esclaves à la révolte. Le cabaretier en ressentit une rancune profonde qu'il dissimula soigneusement.

Un jour, une salière d'argent, réservée à la nappe des dieux, disparut du cabaret. Ahmès fut accusé de l'avoir volée, en haine de son maître et des dieux de l'empire. L'accusation était sans preuves et l'esclave la repoussait de toutes ses forces. Il n'en fut pas moins traîné devant le tribunal et, comme il passait pour un mauvais serviteur, le juge le condamna au dernier supplice.

— Tes mains, lui dit-il, dont tu n'as pas su faire un bon usage, seront clouées au poteau.

Ahmès écouta paisiblement cet arrêt, salua le juge avec beaucoup de respect et fut conduit à la prison publique. Durant les trois jours qu'il y

resta, il ne cessa de prêcher l'Évangile aux prisonniers et l'on a conté depuis que des criminels et le geôlier lui-même, touchés par ses paroles, avaient cru en Jésus crucifié.

On le conduisit à ce carrefour qu'une nuit, moins de deux ans auparavant, il avait traversé avec allégresse, portant dans son manteau blanc la petite Thaïs, la fille de son âme, sa fleur bien-aimée. Attaché sur la croix, les mains clouées, il ne poussa pas une plainte; seulement il soupira à plusieurs reprises : « J'ai soif! »

Son supplice dura trois jours et trois nuits. On n'aurait pas cru la chair humaine capable d'endurer une si longue torture. Plusieurs fois on pensa qu'il était mort; les mouches dévoraient la cire de ses paupières; mais tout à coup il rouvrait ses yeux sanglants. Le matin du quatrième jour, il chanta d'une voix plus pure que la voix des enfants :

— Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu là d'où tu viens?

Puis il sourit, et dit :

— Les voici, les anges du bon Seigneur! Ils m'apportent du vin et des fruits. Qu'il est frais le battement de leurs ailes!

Et il expira.

Son visage conservait dans la mort l'expression de l'extase bienheureuse. Les soldats qui gardaient le gibet furent saisis d'admiration. Vivantius, accompagné de quelques-uns de ses frères chrétiens, vint réclamer le corps pour l'ensevelir, parmi

les reliques des martyrs, dans la crypte de saint Jean le Baptiste. Et l'Église garda la mémoire vénérée de saint Théodore le Nubien.

Trois ans plus tard, Constantin, vainqueur de Maxence, publia un édit par lequel il assurait la paix aux chrétiens, et désormais les fidèles ne furent plus persécutés que par les hérétiques.

Thaïs achevait sa onzième année, quand son ami mourut dans les tourments. Elle en ressentit une tristesse et une épouvante invincibles. Elle n'avait pas l'âme assez pure pour comprendre que l'esclave Ahmès, par sa vie et sa mort, était un bienheureux. Cette idée germa dans sa petite âme, qu'il n'est possible d'être bon en ce monde qu'au prix des plus affreuses souffrances. Et elle craignit d'être bonne, car sa chair délicate redoutait la douleur.

[Elle s'enfuit bientôt de la maison paternelle, et se fit comédienne. C'est de cet état réprouvé par l'Église que Paphnuce veut la retirer. Il se présente donc à elle, et, par ses fortes paroles, il parvient à la toucher. Il excite en elle une lassitude secrète, dont elle prend soudain conscience : il lui persuade de brûler son palais, ses vêtements, ses meubles, et de se retirer dans la solitude pour faire pénitence.]

III

LES MIRACLES DE PAPHNUCE

Paphnuce était de retour au saint désert. Il avait pris, vers Athribis, le bateau qui remontait le Nil pour porter des vivres au monastère de l'abbé Séra-

pion. Quand il débarqua, ses disciples s'avancèrent au-devant de lui avec de grandes démonstrations de joie. Les uns levaient les bras au ciel; les autres, prosternés à terre, baisaient les sandales de l'abbé. Car ils savaient déjà ce que le saint avait accompli dans Alexandrie. C'est ainsi que les moines recevaient ordinairement, par des voies inconnues et rapides, les avis intéressant las ûreté ou la gloire de l'Église. Les nouvelles couraient dans le désert avec la rapidité du simoun. Et tandis que Paphnuce s'enfonçait dans les sables, ses disciples le suivaient en louant le Seigneur. Flavien, qui était l'ancien de ses frères, saisi tout à coup d'un pieux délire, se mit à chanter un cantique inspiré :

« Jour béni! Voici que notre père nous est rendu!

» Il nous revient, chargé de nouveaux mérites dont le prix nous sera compté!

» Car les vertus du père sont la richesse des enfants et la sainteté de l'abbé embaume toutes les cellules.

» Paphnuce, notre père, vient de donner à Jésus-Christ une nouvelle épouse.

» Il a changé par son art merveilleux une brebis noire en brebis blanche.

» Et voici qu'il nous revient chargé de nouveaux mérites.

» Semblable à l'abeille de l'Arsinoïtide, qu'alourdit le nectar des fleurs.

» Comparable au bélier de Nubie, qui peut à peine supporter le poids de sa laine abondante.

» Célébrons ce jour en assaisonnant nos mets avec de l'huile! »

Parvenus au seuil de la cellule abbatiale, ils se mirent tous à genoux et dirent :

— Que notre père nous bénisse et qu'il nous donne à chacun une mesure d'huile pour fêter son retour !

Seul, Paul le Simple, resté debout, demandait : « Quel est cet homme? » et ne reconnaissait point Paphnuce. Mais personne ne prenait garde à ce qu'il disait, parce qu'on le savait dépourvu d'intelligence, bien que rempli de piété.

L'abbé d'Antinoé, renfermé dans sa cellule, songea :

— J'ai donc enfin regagné l'asile de mon repos et de ma félicité. Je suis donc rentré dans la citadelle de mon contentement. D'où vient que ce cher toit de roseaux ne m'accueille point en ami, et que les murs ne me disent pas : Sois le bienvenu! Rien, depuis mon départ, n'est changé dans cette demeure d'élection. Voici ma table et mon lit. Voici la tête de momie qui m'inspira tant de fois des pensées salutaires, et voici le livre où j'ai si souvent cherché les images de Dieu. Et pourtant je ne retrouve rien de ce que j'ai laissé. Les choses m'apparaissent tristement dépouillées de leurs grâces coutumières, et il me semble que je les vois aujourd'hui pour la première fois. En regardant cette table et cette couche, que j'ai jadis taillées de mes mains, cette tête noire et desséchée, ces rouleaux de papyrus remplis des dictées de Dieu, je crois voir les meubles d'un mort. Après les avoir tant connus, je ne les reconnais pas. Hélas! puisqu'en réalité rien n'est changé autour de moi, c'est moi qui ne suis plus celui que j'étais. Je suis un autre. Le mort c'était moi! Qu'est-il devenu, mon Dieu? Qu'a-t-il emporté? Que m'a-t-il laissé? Et qui suis-je?

Et il s'inquiétait surtout de trouver malgré lui que sa cellule était petite, tandis qu'en la considérant

par les yeux de la foi, on devait l'estimer immense, puisque l'infini de Dieu y commençait.

S'étant mis à prier, le front contre terre, il recouvra un peu de joie. Il y avait à peine une heure qu'il était en oraison, quand l'image de Thaïs passa devant ses yeux. Il rendit grâce à Dieu :

— Jésus! c'est toi qui me l'envoies. Je reconnais là ton immense bonté : tu veux que je me plaise, m'assure et me rassérène à la vue de celle que je t'ai donnée. Tu présentes à mes yeux son sourire maintenant désarmé, sa grâce désormais innocente, sa beauté dont j'ai arraché l'aiguillon. Pour me flatter, mon Dieu, tu me la montres telle que je l'ai ornée et purifiée à ton intention, comme un ami rappelle en souriant à son ami le présent agréable qu'il en a reçu. C'est pourquoi je vois cette femme avec plaisir, assuré que sa vision vient de toi. Tu veux bien ne pas oublier que je te l'ai donnée, mon Jésus. Garde-la puisqu'elle te plaît et ne souffre pas surtout que ses charmes brillent pour d'autres que pour toi.

[Mais l'image de Thaïs ne le quitte plus : il finit par douter qu'elle vienne de Dieu. Des visions le hantent. L'esprit de raisonnement s'élève en lui. Les démons ne respectent plus sa cellule.]

Les sept petits chacals, retenus naguère sur le seuil, entrèrent à la file et s'allèrent blottir sous le lit. A l'heure des vêpres, il en vint un huitième dont l'odeur était infecte. Le lendemain, un neuvième se joignit aux autres et bientôt il y en eut trente, puis soixante, puis quatre-vingts. Ils se

faisaient plus petits à mesure qu'ils se multipliaient et, n'étant pas plus gros que des rats, ils couvraient l'aire, la couche et l'escabeau. Un d'eux, ayant sauté sur la tablette de bois placée au chevet du lit, se tenait les quatre pattes réunies sur la tête de mort et regardait le moine avec des yeux ardents. Et il venait chaque jour de nouveaux chacals.

Paphnuce résolut de quitter sa cellule, désormais immonde, et de se livrer au fond du désert à des austérités inouïes, à des travaux singuliers, à des œuvres très neuves. Mais avant d'accomplir son dessein, il se rendit auprès du vieillard Palémon, afin de lui demander conseil.

Il le trouva qui, dans son jardin, arrosait ses laitues. C'était au déclin du jour. Le Nil était bleu et coulait au pied des collines violettes. Le bonhomme marchait doucement pour ne pas effrayer une colombe qui s'était posée sur son épaule.

— Le Seigneur, dit-il, soit avec toi, frère Paphnuce! Admire sa bonté : il m'envoie les bêtes qu'il a créées pour que je m'entretienne avec elles de ses œuvres et afin que je le glorifie dans les oiseaux du ciel. Vois cette colombe, remarque les nuances changeantes de son cou, et dis si ce n'est pas un bel ouvrage de Dieu. Mais n'as-tu pas, mon frère, à m'entretenir de quelque pieux sujet? S'il en est ainsi, je poserai là mon arrosoir et je t'écouterai.

Paphnuce conta au vieillard son voyage, son retour, les visions de ses jours, les rêves de ses nuits, sans omettre le songe criminel et la foule des chacals.

— Ne penses-tu pas, mon père, ajouta-t-il, que je

dois m'enfoncer dans le désert, afin d'y accomplir des travaux extraordinaires et d'étonner le diable par mes austérités?

— Je ne suis qu'un pauvre pécheur, répondit Palémon, et je connais mal les hommes, ayant passé toute ma vie dans ce jardin, avec des gazelles, des petits lièvres et des pigeons. Mais il me semble, mon frère, que ton mal vient surtout de ce que tu as passé sans ménagement des agitations du siècle au calme de la solitude. Ces brusques passages ne peuvent que nuire à la santé de l'âme. Il en est de toi, mon frère, comme d'un homme qui s'expose presque dans le même temps à une grande chaleur et à un grand froid. La toux l'agite et la fièvre le tourmente. A ta place, frère Paphnuce, loin de me retirer tout de suite dans quelque désert affreux, je prendrais les distractions qui conviennent à un moine et à un saint abbé. Je visiterais les monastères du voisinage. Il y en a d'admirables, à ce que l'on rapporte. Celui de l'abbé Sérapion contient, m'a-t-on dit, mille quatre cent trente-deux cellules, et les moines y sont divisés en autant de légions qu'il y a de lettres dans l'alphabet grec. On assure même que certains rapports sont observés entre le caractère des moines et la figure des lettres qui les désignent et que, par exemple, ceux qui sont placés sous le Z ont le caractère tortueux, tandis que les légionnaires rangés sous l'I ont l'esprit parfaitement droit. Si j'étais de toi, mon frère, j'irais m'en assurer de mes yeux, et je n'aurais point de repos que je n'aie contemplé une chose si merveilleuse. Je ne manquerais pas d'étudier les constitutions des

diverses communautés qui sont semées sur les bords du Nil, afin de pouvoir les comparer entre elles. Ce sont là des soins convenables à un religieux tel que toi. Tu n'es pas sans avoir ouï dire que l'abbé Ephrem a rédigé des règles spirituelles d'une grande beauté. Avec sa permission tu pourrais en prendre copie, toi qui es un scribe habile. Moi, je ne saurais; et mes mains, accoutumées à manier la bêche, n'auraient pas la souplesse qu'il faut pour conduire sur le papyrus le mince roseau de l'écrivain. Mais toi, mon frère, tu possèdes la connaissance des lettres et il faut en remercier Dieu, car on ne saurait trop admirer une belle écriture. Le travail de copiste et de lecteur offre de grandes ressources contre les mauvaises pensées. Frère Paphnuce, que ne mets-tu par écrit les enseignements de Paul et d'Antoine, nos pères? Peu à peu tu retrouveras dans ces pieux travaux la paix de l'âme et des sens; la solitude redeviendra aimable à ton cœur et bientôt tu seras en état de reprendre les travaux ascétiques que tu pratiquais autrefois et que ton voyage a interrompus. Mais il ne faut pas attendre un grand bien d'une pénitence excessive. Du temps qu'il était parmi nous, notre père Antoine avait coutume de dire : « L'excès du jeûne produit la faiblesse et la faiblesse engendre l'inertie. Il est des moines qui ruinent leur corps par des abstinences indiscrètement prolongées. On peut dire de ceux-ci qu'ils se plongent le poignard dans le sein et qu'ils se livrent inanimés au pouvoir du démon. » Ainsi parlait le saint homme Antoine; je ne suis qu'un ignorant, mais avec la grâce de Dieu, j'ai retenu les propos de notre père.

Paphnuce rendit grâces à Palémon et promit de méditer ses conseils. Ayant franchi la barrière de roseaux qui fermait le petit jardin, il se retourna et vit le bon jardinier qui arrosait ses salades tandis que la colombe se balançait sur son dos arrondi. A cette vue il fut pris de l'envie de pleurer.

En rentrant dans sa cellule, il y trouva un étrange fourmillement. On eût dit des grains de sable agités par un vent furieux, et il reconnut que c'était des myriades de petits chacals. Cette nuit-là, il vit en songe une haute colonne de pierre, surmontée d'une figure humaine et il entendit une voix qui disait :

— Monte sur cette colonne !

A son réveil, persuadé que ce songe lui était envoyé du ciel, il assembla ses disciples et leur parla de la sorte :

— Mes fils bien-aimés, je vous quitte pour aller où Dieu m'envoie. Pendant mon absence, obéissez à Flavien comme à moi-même et prenez soin de notre frère Paul. Soyez bénis. Adieu.

Tandis qu'il s'éloignait, ils demeuraient prosternés à terre et, quand ils relevèrent la tête, ils virent sa grande forme noire à l'horizon des sables.

Il marcha jour et nuit, jusqu'à ce qu'il eût atteint les ruines de ce temple bâti jadis par les idolâtres et dans lequel il avait dormi parmi les scorpions et les sirènes, lors de son voyage merveilleux. Les murs couverts de signes magiques étaient debout. Trente fûts gigantesques qui se terminaient en têtes humaines ou en fleurs de lotus portaient encore d'énormes poutres de pierre. Seule à l'extrémité du temple, une de ces colonnes avait secoué son faix

antique et se dressait libre. Elle avait pour chapiteau la tête d'une femme aux yeux longs, aux joues rondes, qui souriait, portant au front des cornes de vache.

Paphnuce en la voyant reconnut la colonne qui lui avait été montrée dans son rêve et il l'estima haute de trente-deux coudées. S'étant rendu dans le village voisin, il fit faire une échelle de cette hauteur et, quand l'échelle fut appliquée à la colonne, il y monta, s'agenouilla sur le chapiteau et dit au Seigneur :

— Voici donc, mon Dieu, la demeure que tu m'as choisie. Puissé-je y rester en ta grâce jusqu'à l'heure de ma mort.

Il n'avait point pris de vivres, s'en remettant à la Providence divine et comptant que des paysans charitables lui donneraient de quoi subsister. Et en effet, le lendemain, vers l'heure de none, des femmes vinrent avec leurs enfants, portant des pains, des dattes et de l'eau fraîche, que les jeunes garçons montèrent jusqu'au faîte de la colonne.

Le chapiteau n'était pas assez large pour que le moine pût s'y étendre tout de son long, en sorte qu'il dormait les jambes croisées et la tête contre la poitrine, et le sommeil était pour lui une fatigue plus cruelle que la veille. A l'aurore, les éperviers l'effleuraient de leurs ailes, et il se réveillait plein d'angoisse et d'épouvante.

Il se trouva que le charpentier, qui avait fait l'échelle, craignait Dieu. Émus à la pensée que le saint était exposé au soleil et à la pluie, et redoutant qu'il ne vînt à choir pendant son sommeil, cet

homme pieux établit sur la colonne un toit et une balustrade.

Cependant le renom d'une si merveilleuse existence se répandait de village en village et les laboureurs de la vallée venaient, le dimanche, avec leurs femmes et leurs enfants contempler le stylite. Les disciples de Paphnuce, ayant appris avec admiration le lieu de sa retraite sublime, se rendirent auprès de lui et obtinrent de lui la faveur de se bâtir des cabanes au pied de la colonne. Chaque matin, ils venaient se ranger en cercle autour du maître qui leur faisait entendre des paroles d'édification :

— Mes fils, leur disait-il, demeurez semblables à ces petits enfants que Jésus aimait. Là est le salut. Le péché de la chair est la source et le principe de tous les péchés : ils sortent de lui comme d'un père. L'orgueil, l'avarice, la paresse, la colère et l'envie sont sa postérité bien-aimée. Voici ce que j'ai vu dans Alexandrie : j'ai vu les riches emportés par le vice de luxure qui, semblable à un fleuve à la barbe limoneuse, les poussait dans le gouffre amer.

Les abbés Ephrem et Sérapion, instruits d'une telle nouveauté, voulurent la voir de leurs yeux. Découvrant au loin sur le fleuve la voile en triangle qui les amenait vers lui, Paphnuce ne put se défendre de penser que Dieu l'avait érigé en exemple aux solitaires. A sa vue, les deux saints abbés ne dissimulèrent point leur surprise; s'étant consultés, ils tombèrent d'accord pour blâmer une pénitence si extraordinaire, et ils exhortèrent Paphnuce à descendre.

— Un tel genre de vie est contraire à l'usage,

disaient-ils; il est singulier et hors de toute règle.

Mais Paphnuce leur répondit :

— Qu'est-ce donc que la vie monacale sinon une vie prodigieuse? Et les travaux du moine ne doivent-ils pas être singuliers comme lui-même! C'est par un signe de Dieu que je suis monté ici; c'est un signe de Dieu qui m'en fera descendre.

Tous les jours des religieux venaient par troupe se joindre aux disciples de Paphnuce et se bâtissaient des abris autour de l'ermitage aérien. Plusieurs d'entre eux, pour imiter le saint, se hissèrent sur les décombres du temple : mais blâmés de leurs frères et vaincus par la fatigue, ils renoncèrent bientôt à ces pratiques.

Les pèlerins affluaient. Il y en avait qui venaient de très loin et ceux-là avaient faim et soif. Une pauvre veuve eut l'idée de leur vendre de l'eau fraîche et des pastèques. Adossée à la colonne, derrière ses bouteilles de terre rouge, ses tasses et ses fruits, sous une toile à raies bleues et blanches, elle criait : Qui veut boire? A l'exemple de cette veuve, un boulanger apporta des briques et construisit un four tout à côté, dans l'espoir de vendre des pains et des gâteaux aux étrangers. Comme la foule des visiteurs grossissait sans cesse et que les habitants des grandes villes de l'Égypte commençaient à venir, un homme avide de gain éleva un caravansérail pour loger les maîtres avec leurs serviteurs, leurs chameaux et leurs mulets. Il y eut bientôt devant la colonne un marché où les pêcheurs du Nil apportaient leurs poissons et les jardiniers leurs légumes. Un barbier, qui rasait les gens en plein

air, égayait la foule par ses joyeux propos. Le vieux temple, si longtemps enveloppé de silence et de paix, se remplit des mouvements et des rumeurs innombrables de la vie. Les cabaretiers transformaient en caves les salles souterraines et clouaient aux antiques piliers des enseignes surmontées de l'image du saint homme Paphnuce, et portant cette inscription en grec et en égyptien : *On vend ici du vin de grenades, du vin de figues et de la vraie bière de Cilicie.* Sur les murs, sculptés de profils sveltes et purs, les marchands suspendaient des guirlandes d'oignons et des poissons fumés, des lièvres morts et des moutons écorchés. Le soir, les vieux hôtes des ruines, les rats, s'enfuyaient en longue file vers le fleuve, tandis que les ibis, inquiets, allongeant le cou, posaient une patte incertaine sur les hautes corniches vers lesquelles montaient la fumée des cuisines, les appels des buveurs et les cris des servantes. Tout alentour, des arpenteurs traçaient des rues, des maçons bâtissaient des couvents, des chapelles, des églises. Au bout de six mois, une ville était fondée, avec un corps de garde, un tribunal, une prison et une école tenue par un vieux scribe aveugle.

Les pèlerins étaient innombrables. Les évêques et les chorévêques accouraient, pleins d'admiration. Le patriarche d'Antioche, qui se trouvait alors en Égypte, vint avec tout son clergé. Il approuva hautement la conduite si extraordinaire du stylite et les chefs des églises de Libye suivirent, en l'absence d'Athanase, le sentiment du patriarche. Ce qu'ayant appris, les abbés Ephrem et Sérapion

vinrent s'excuser aux pieds de Paphnuce de leurs premières défiances. Paphnuce leur répondit :

— Sachez, mes frères, que la pénitence que j'endure est à peine égale aux tentations qui me sont envoyées et dont le nombre et la force m'étonnent. Un homme, à le voir du dehors, est petit, et, du haut du socle où Dieu m'a porté, je vois les êtres humains s'agiter comme des fourmis. Mais à le considérer en dedans, l'homme est immense : il est grand comme le monde, car il le contient. Tout ce qui s'étend devant moi, ces monastères, ces hôtelleries, ces barques sur le fleuve, ces villages, et ce que je découvre au loin de champs, de canaux, de sables et de montagnes, tout cela n'est rien au regard de ce qui est en moi. Je porte dans mon cœur des villes innombrables et des déserts illimités. Et le mal, le mal et la mort, étendus sur cette immensité, la couvrent comme la nuit couvre la terre. Je suis à moi seul un univers de pensées mauvaises.

Le septième mois, il vint d'Alexandrie, de Bubaste et de Saïs des femmes, qui longtemps stériles, espéraient obtenir des enfants par l'intercession du saint homme et la vertu de la stèle. Puis ce furent, à perte de vue, des chariots, des litières, des brancards qui s'arrêtaient, se pressaient, se poussaient sous l'homme de Dieu. Il en sortait des malades effrayants à voir. Des mères présentaient à Paphnuce leurs jeunes garçons dont les membres étaient retournés, les yeux revulsés, la bouche écumeuse et la voix rauque. Il imposait sur eux les mains. Des aveugles s'approchaient, les bras battants, et levaient

vers lui, au hasard, leur face percée de deux trous sanglants. Des paralytiques lui montraient l'immobilité pesante, la maigreur mortelle et le raccourcissement hideux de leurs membres; des boiteux lui présentaient leur pied bot: des cancéreuses, prenant leur poitrine à deux mains, découvraient devant lui leur sein dévoré par l'invincible vautour. Des femmes hydropiques se faisaient déposer à terre, et il semblait qu'on déchargeât des outres. Il les bénissait. Des Nubiens, atteints de la lèpre éléphantine, avançaient d'un pas lourd et le regardaient avec des yeux en pleurs sur un visage inanimé. Il faisait sur eux le signe de la croix. On lui porta sur une civière une jeune fille d'Aphrodito-polis qui, après avoir vomi du sang, dormait depuis trois jours. Elle semblait une image de cire et ses parents, qui la croyaient morte, avait posé une palme sur sa poitrine. Paphnuce, ayant prié Dieu, la jeune fille souleva la tête et ouvrit les yeux.

Comme le peuple publiait partout les miracles opérés par le saint, les malheureux atteints du mal que les Grecs nomment le mal divin, accouraient de toutes les parties d'Égypte en légions innombrables. Dès qu'ils apercevaient la stèle, ils étaient saisis de convulsions, se roulaient à terre, se cabraient, se mettaient en boule. Et, chose à peine croyable! les assistants, agités à leur tour par un violent délire, imitaient les contorsions des épileptiques. Moines et pèlerins, hommes, femmes, se vautraient, se débattaient pêle-mêle, les membres tordus, la bouche écumeuse, avalant de la terre à poignée et prophétisant. Et Paphnuce, du haut de

sa colonne, sentait un frisson lui secouer les membres et criait vers Dieu :

— Je suis le bouc émissaire et je prends en moi toutes les impuretés de ce peuple, et c'est pourquoi, Seigneur, mon corps est rempli de mauvais esprits.

Chaque fois qu'un malade s'en allait guéri, les assistants l'acclamaient, le portaient en triomphe et ne cessaient de répéter :

— Nous venons de voir une autre fontaine de Siloé.

Déjà des centaines de béquilles pendaient à la colonne miraculeuse; des femmes reconnaissantes y suspendaient des couronnes et des images votives. Des Grecs y traçaient des distiques ingénieux, et comme chaque pèlerin venait y graver son nom la pierre fut bientôt couverte à hauteur d'homme d'une infinité de caractères latins, grecs, coptes, puniques, hébreux, syriaques et magiques.

Quand vinrent les fêtes de Pâques, il y eut dans cette cité du miracle une telle affluence de peuple que les vieillards se crurent revenus au temps des mystères antiques. On voyait se mêler, se confondre sur une vaste étendue la robe bariolée des Égyptiens, le burnous des Arabes, le pagne blanc des Nubiens, le manteau court des Grecs, la toge aux longs plis des Romains, les sayons et les braies écarlates des Barbares et les tuniques lamées d'or des courtisanes. Des femmes voilées passaient sur leur âne, précédées d'eunuques noirs qui leur frayaient un chemin à coups de bâton. Des acrobates, ayant étendu un tapis à terre, faisaient des tours d'adresse et jonglaient avec élégance devant

un cercle de spectateurs silencieux. Des charmeurs de serpents, les bras allongés, déroulaient leurs ceintures vivantes. Toute cette foule brillait, scintillait, poudroyait, tintait, clamait, grondait. Les imprécations des chameliers qui frappaient leurs bêtes, les cris des marchands qui vendaient des amulettes contre la lèpre et le mauvais œil, la psalmodie des moines qui chantaient des versets de l'Écriture, les miaulements des femmes tombées en crise prophétique, les glapissements des mendiants qui répétaient d'antiques chansons de harem, le bêlement des moutons, le braiement des ânes, les appels des marins aux passagers attardés, tous ces bruits confondus faisaient un vacarme assourdissant, que dominait encore la voix stridente des petits négrillons nus, courant partout, pour offrir des dattes fraîches.

Et tous ces êtres divers s'étouffaient sous le ciel blanc, dans un air épais, chargé du parfum des femmes, de l'odeur des nègres, de la fumée des fritures et des vapeurs des gommes que les dévotes achetaient à des bergers pour les brûler devant le saint.

La nuit venue, de toutes parts s'allumaient des feux, des torches, des lanternes, et ce n'étaient plus qu'ombres rouges et formes noires. Debout, au milieu d'un cercle d'auditeurs accroupis, un vieillard, le visage éclairé par un lampion fumeux, contait comme jadis Bitiou enchanta son cœur, se l'arracha de la poitrine, le mit dans un acacia et puis se changea lui-même en arbre. Il faisait de grands gestes, que son ombre répétait avec des

déformations risibles, et l'auditoire émerveillé poussait des cris d'admiration. Dans les cabarets, les buveurs, couchés sur des divans, demandaient de la bière et du vin. Seule, au-dessus de ces formes agitées, s'élevait l'immuable colonne; la tête aux cornes de vache regardait dans l'ombre et au-dessus d'elle Paphnuce veillait, entre le ciel et la terre...

Les jours s'écoulaient et le saint demeurait sur son pilier. Quand vint la saison des pluies, l'eau du ciel, passant à travers les fentes de la toiture, inonda son corps; ses membres engourdis devinrent incapables de mouvement. Brûlée par le soleil, rougie par la rosée, sa peau se fendait; de larges ulcères dévoraient ses bras et ses jambes.

Mais voici qu'une grande rumeur s'éleva un jour dans la ville sainte et monta jusqu'aux oreilles de l'ascète : un très grand personnage, un homme des plus illustres, le préfet de la flotte d'Alexandrie, Lucius Aurélius Cotta va venir, il vient, il approche !

La nouvelle était vraie. Le vieux Cotta, parti pour inspecter les canaux et la navigation du Nil, avait témoigné à plusieurs reprises le désir de voir le stylite et la nouvelle ville, à laquelle on donnait le nom de Stylopolis. Un matin les Stylopolitains virent le fleuve tout couvert de voiles. A bord d'une galère dorée et tendue de pourpre, Cotta apparut suivi de sa flottille. Il mit pied à terre et s'avança accompagné d'un secrétaire, qui portait ses tablettes, et d'Aristée, son médecin, avec qui il aimait à converser.

Une suite nombreuse marchait derrière lui et la berge était couverte de laticlaves et de costumes

militaires. A quelques pas de la colonne, il s'arrêta et se mit à examiner le stylite en s'épongeant le front avec un pan de sa toge. D'un esprit naturellement curieux, il avait beaucoup observé dans ses longs voyages. Il aimait à se souvenir et méditait d'écrire, après l'histoire punique, un livre des choses singulières qu'il avait vues. Il semblait s'intéresser beaucoup au spectacle qui s'offrait à lui.

— Voilà qui est étrange! disait-il tout suant et soufflant. Et, circonstance digne d'être rapportée, cet homme est mon hôte. Oui, ce moine vint souper chez moi l'an passé.

Et, se tournant vers son secrétaire :

— Note cela, enfant, sur mes tablettes; ainsi que les dimensions de la colonne, sans oublier la forme du chapiteau.

Puis, s'épongeant le front de nouveau :

— Des personnes dignes de foi m'ont assuré que depuis un an qu'il est monté sur cette colonne, notre moine ne l'a pas quittée un moment. Aristée, cela est-il possible?

— Cela est possible à un fou et à un malade, répondit Aristée, et ce serait impossible à un homme sain de corps et d'esprit. Ne sais-tu pas, Lucius, que parfois les maladies de l'âme et du corps communiquent à ceux qui en sont affligés des pouvoirs que ne possèdent pas les hommes bien portants. Et, à vrai dire, il n'y a réellement ni bonne ni mauvaise santé. Il y a seulement des états différents des organes. A force d'étudier ce qu'on nomme les maladies, j'en suis arrivé à les considérer comme les formes nécessaires de la vie. Je prends plus de

plaisir à les étudier qu'à les combattre. Il y en a qu'on ne peut observer sans admiration et qui cachent, sous un désordre apparent, des harmonies profondes, et c'est certes une belle chose qu'une fièvre quarte! Parfois certaines affections du corps déterminent une exaltation subite des facultés de l'esprit. Tu connais Créon. Enfant, il était bègue et stupide. Mais s'étant fendu le crâne en tombant du haut d'un escalier, il devint l'habile avocat que tu sais. Il faut que ce moine soit atteint dans quelque organe caché. D'ailleurs, son genre d'existence n'est pas aussi singulier qu'il te semble, Lucius. Rappelle-toi les gymnosophistes de l'Inde, qui peuvent garder une entière immobilité, non point seulement le long d'une année mais durant vingt, trente et quarante ans.

— Par Jupiter! s'écria Cotta, voilà une grande aberration! Car l'homme est né pour agir et l'inertie est un crime impardonnable, puisqu'il est commis au préjudice de l'État. Je ne sais trop à quelle croyance rapporter une pratique si funeste. Il est vraisemblable qu'on doit la rattacher à certains cultes asiatiques.

[Et Cotta rappelle une coutume bizarre qu'il a observée en Syrie, du temps qu'il en était gouverneur.]

Cette coutume me parut dénuée de raison; toutefois, je ne fis rien pour la détruire. Car j'estime qu'un fonctionnaire doit, non point abolir les usages des peuples, mais au contraire en assurer l'observation. Il n'appartient pas au gouvernement d'imposer des croyances; son devoir est de donner satisfaction

à celles qui existent et qui, bonnes ou mauvaises, ont été déterminées par le génie des temps, des lieux et des races. S'il entreprend de les combattre, il se montre révolutionnaire par l'esprit, tyrannique dans ses actes, et il est justement détesté. D'ailleurs, comment s'élever au-dessus des superstitions du vulgaire, sinon en les comprenant et en les tolérant ? Aristée, je suis d'avis qu'on laisse le néphélococcygien en paix dans les airs, exposé seulement aux offenses des oiseaux. Ce n'est point en le violentant que je prendrai avantage sur lui, mais bien en me rendant compte de ses pensées et de ses croyances.

Il souffla, toussa, posa la main sur l'épaule de son secrétaire :

— Enfant, note que dans certaines sectes chrétiennes il est recommandable de vivre sur des colonnes. Mais nous devons l'interroger lui-même.

Puis, levant la tête et portant sa main sur ses yeux pour n'être point aveuglé par le soleil, il enfla sa voix :

— Holà ! Paphnuce. S'il te souvient que tu fus mon hôte, réponds-moi. Que fais-tu là-haut ? Pourquoi y es-tu monté et pourquoi y demeures-tu ?

Paphnuce, considérant que Cotta était idolâtre, ne daigna pas lui faire de réponse. Mais Flavien, son disciple, s'approcha et dit :

— Illustrissime Seigneur, ce saint homme prend les péchés du monde et guérit les maladies.

— Par Jupiter ! tu l'entends, Aristée, s'écria Cotta. Le néphélococcygien exerce, comme toi, la médecine ! Que dis-tu d'un confrère si élevé?

Aristée secoua la tête :

— Il est possible qu'il guérisse mieux que je ne fais moi-même certaines maladies, telles, par exemple, que l'épilepsie, nommée vulgairement mal divin, bien que toutes les maladies soient également divines, car elles viennent toutes des dieux. Mais la cause de ce mal est en partie dans l'imagination et tu reconnaîtras, Lucius, que ce moine ainsi juché sur cette tête de déesse frappe l'imagination des malades plus fortement que je ne saurais le faire, courbé dans mon officine sur mes mortiers et sur mes fioles. Il y a des forces, Lucius, infiniment plus puissantes que la raison et que la science.

— Lesquelles? demanda Cotta.

— L'ignorance et la folie, répondit Aristée.

— J'ai rarement vu quelque chose de plus curieux que ce que je vois en ce moment, reprit Cotta, et je souhaite qu'un jour un écrivain habile raconte la fondation de Stylopolis. Mais les spectacles les plus rares ne doivent pas retenir plus longtemps qu'il ne convient un homme grave et laborieux. Allons inspecter les canaux. Adieu, bon Paphnuce! ou plutôt, au revoir! Si jamais, redescendu sur la terre, tu retournes à Alexandrie, ne manque pas, je t'en prie, de venir souper chez moi.

Ces paroles, entendues par les assistants, passèrent de bouche en bouche et, publiées par les fidèles, ajoutèrent une incomparable splendeur à la

gloire de Paphnuce. De pieuses imaginations les ornèrent et les transformèrent, et l'on contait que le saint, du haut de sa stèle, avait converti le préfet de la flotte à la foi des apôtres et des pères de Nicée. Les croyants donnaient aux dernières paroles d'Aurélius Cotta un sens figuré; dans leur bouche le souper auquel ce personnage avait convié l'ascète devenait une sainte communion, des agapes spirituelles, un banquet céleste. On enrichissait le récit de cette rencontre de circonstances merveilleuses, auxquelles ceux qui les imaginaient ajoutaient foi les premiers. On disait qu'au moment où Cotta, après une longue dispute, avait confessé la vérité, un ange était venu du ciel essuyer la sueur de son front. On ajoutait que le médecin et le secrétaire du préfet de la flotte l'avaient suivi dans sa conversion. Et, le miracle étant notoire, les diacres des principales églises de Libye en rédigèrent les actes authentiques. On peut dire sans exagération que, dès lors, le monde entier fut saisi du désir de voir Paphnuce, et qu'en Occident comme en Orient, tous les chrétiens tournaient vers lui leurs regards éblouis. Les plus illustres cités d'Italie lui envoyèrent des ambassadeurs, et le césar de Rome, le divin Constant, qui soutenait l'orthodoxie chrétienne, lui écrivit une lettre que des légats lui remirent avec un grand cérémonial. Or, une nuit, tandis que la ville éclose à ses pieds dormait dans la rosée, il entendit une voix qui disait :

— Paphnuce, tu es illustre par tes œuvres et puissant par la parole. Dieu t'a suscité pour sa gloire. Il t'a choisi pour opérer des miracles, guérir

les malades, convertir les païens, éclairer les pécheurs, confondre les ariens et rétablir la paix de l'Église.

Paphnuce répondit :

— Que la volonté de Dieu soit faite !

La voix reprit :

— Lève-toi, Paphnuce, et va trouver dans son palais l'impie Constance, qui, loin d'imiter la sagesse de son frère Constant, favorise l'erreur d'Arius et de Marcus. Va! Les portes d'airain s'ouvriront devant toi et tes sandales résonneront sur le pavé d'or des basiliques, devant le trône des Césars, et ta voix redoutable changera le cœur du fils de Constantin. Tu régneras sur l'Église pacifiée et puissante. Et, de même que l'âme conduit le corps, l'Église gouvernera l'empire. Tu seras placé au-dessus des sénateurs, des comtes et des patrices. Tu feras taire la faim du peuple et l'audace des barbares. Le vieux Cotta, sachant que tu es le premier dans le gouvernement, recherchera l'honneur de te laver les pieds. A ta mort, on portera ton cilice au patriarche d'Alexandrie, et le grand Athanase, blanchi dans la gloire, le baisera comme la relique d'un saint. Va !

Paphnuce répondit :

— Que la volonté de Dieu soit accomplie !

Et, faisant effort pour se mettre debout, il se préparait à descendre. Mais la voix, devinant sa pensée, lui dit :

— Surtout, ne descends point par cette échelle. Ce serait agir comme un homme ordinaire et méconnaître les dons qui sont en toi. Mesure mieux ta

puissance, angélique Paphnuce. Un aussi grand saint que tu es doit voler dans les airs. Saute; les anges sont là pour te soutenir. Saute donc!

Paphnuce répondit :

— Que la volonté de Dieu règne sur la terre et dans les cieux!

Balançant ses longs bras étendus comme les ailes dépenaillées d'un grand oiseau malade, il allait s'élancer, quand tout à coup un ricanement hideux résonna à son oreille. Épouvanté, il demanda :

— Qui donc rit ainsi ?

— Ah! ah! glapit la voix, nous ne sommes encore qu'au début de notre amitié; tu feras un jour plus intime connaissance avec moi. Très cher, c'est moi qui t'ai fait monter ici et je dois te témoigner toute ma satisfaction de la docilité avec laquelle tu accomplis mes désirs. Paphnuce, je suis content de toi!

Paphnuce murmura d'une voix étranglée par la peur :

— Arrière! arrière! Je te reconnais : tu es celui qui porta Jésus sur le pinacle du temple et lui montra tous les royaumes de ce monde.

Il retomba consterné sur la pierre.

— Comment ne l'ai-je pas reconnu plus tôt ? songeait-il. Plus misérable que ces aveugles, ces sourds, ces paralytiques qui espèrent en moi, j'ai perdu le sens des choses surnaturelles, et plus dépravé que les maniaques qui mangent de la terre et s'approchent des cadavres, je ne distingue plus les clameurs de l'enfer des voix du ciel. J'ai perdu jusqu'au dis-

cernement du nouveau-né qui pleure quand on le tire du sein de sa nourrice, du chien qui flaire la trace de son maître, de la plante qui se tourne vers le soleil. Je suis le jouet des diables. Ainsi, c'est Satan qui m'a conduit ici. Quand il me hissait sur ce faîte, la luxure et l'orgueil y montaient à mon côté. Ce n'est pas la grandeur de mes tentations qui me consterne. Antoine sur sa montagne en subit de pareilles. Et je veux bien que leurs épées transpercent ma chair sous le regard des anges. J'en suis arrivé même à chérir mes tortures. Mais Dieu se tait et son silence m'étonne. Il me quitte, moi qui n'avais que lui : il me laisse seul, dans l'horreur de son absence. Il me fuit. Je veux courir après lui. Cette pierre me brûle les pieds. Vite, partons, rattrapons Dieu.

Aussitôt il saisit l'échelle qui demeurait appuyée à la colonne, y posa les pieds et, ayant franchi un échelon, il se trouva face à face avec la tête de la bête : elle souriait étrangement. Il lui fut certain alors que ce qu'il avait pris pour le siège de son repos et de sa gloire n'était que l'instrument diabolique de son trouble et de sa damnation. Il descendit à la hâte tous les degrés et toucha le sol. Ses pieds avaient oublié la terre; ils chancelaient. Mais sentant sur lui l'ombre de la colonne maudite, il les forçait à courir. Tout dormait. Il traversa sans être vu la grande place entourée de cabarets, d'hôtelleries et de caravansérails et se jeta dans une ruelle qui montait vers les collines libyques. Un chien, qui le poursuivait en aboyant, ne s'arrêta qu'aux premiers sables du désert. Et Paphnuce s'en alla par la contrée où il n'y a de route que la piste des bêtes sau-

vages. Laissant derrière lui les cabanes abandonnées par les faux monnayeurs, il poursuivit toute la nuit et tout le jour sa fuite désolée.

[Ainsi, tandis qu'il sauvait Thaïs, Paphnuce se perdait. Une secrète tendresse, un orgueil inconscient l'avaient mené vers la comédienne : il l'avait donnée à Dieu, mais il avait cédé au tentateur. Et depuis ce jour il était, il fut jusqu'à la mort le jouet et la proie du démon. Il finit comme un réprouvé.]

LE LYS ROUGE

I

CONVERSATION PARISIENNE

Au milieu de la table [1], la corbeille renfermait un massif de fleurs dans son large cercle de bronze doré, où les aigles s'éployaient parmi des étoiles et des abeilles, sous les anses lourdes formées de cornes d'abondance. Sur les côtés, des Victoires ailées soutenaient les branches enflammées des candélabres. Ce surtout de style Empire avait été donné par Napoléon, en 1812, au comte Martin de l'Aisne, grand-père du comte Martin-Bellème actuel. Martin de l'Aisne, député au Corps législatif en 1809, fut nommé l'année suivante membre de la commission des finances, dont les travaux assidus et secrets convenaient à son esprit laborieux et timide. Bien que libéral d'origine et de tendances, il plut à l'Em-

1. Chez Madame Martin, dans son hôtel du quai de Billy.

pereur par son application et par une exacte probité qui savait n'être pas importune. Deux ans, il fut sous une pluie de faveurs. En 1813, il fit partie de cette majorité modérée qui approuva le rapport dans lequel M. Lainé, donnant à l'Empire chancelant des leçons tardives, censurait à la fois la puissance et le malheur. Le 1er janvier 1814, il accompagna ses collègues aux Tuileries. L'Empereur leur fit un accueil effrayant. Il chargea dans leurs rangs. Violent et sombre, dans l'horreur de sa force présente et de sa chute prochaine, il les accabla de sa colère et de son mépris.

Il allait et venait dans leurs lignes consternées, quand, tout à coup, il saisit au hasard le comte Martin par les épaules, le secoua, le traîna, en s'écriant : « Un trône, c'est quatre morceaux de bois recouverts de velours? Non! un trône c'est un homme, et cet homme c'est moi! Vous avez voulu me jeter de la boue. Est-ce le moment de me faire des remontrances quand deux cent mille Cosaques franchissent nos frontières? Votre M. Lainé est un méchant homme. On lave son linge sale en famille. » Et tandis que sa fureur se répandait, sublime ou triviale, il tordait dans sa main le collet brodé du député de l'Aisne. « Le peuple me connaît. Il ne vous connaît pas. Je suis l'élu de la nation. Vous êtes les délégués obscurs d'un département. » Il leur prédit le sort des Girondins. Le bruit de ses éperons accompagnait les éclats de sa voix. Le comte Martin en resta tremblant et bègue pour le reste de sa vie, et c'est en tremblant que, tapi dans sa maison de Laon, il appela les Bourbons après la

défaite de l'Empereur. En vain les deux restaurations, le gouvernement de Juillet et le second Empire couvrirent de croix et de cordons sa poitrine toujours oppressée. Élevé aux plus hautes fonctions, chargé d'honneurs par trois rois et un empereur, il sentit toujours sur son épaule la main du Corse. Il mourut sénateur de Napoléon III, laissant un fils agité du tremblement héréditaire.

Ce fils avait épousé mademoiselle Bellème, fille du premier président de la cour de Bourges, et, avec elle, les gloires politiques d'une famille qui donna trois ministres à la monarchie tempérée. Les Bellème, gens de robe sous Louis XV, relevèrent les origines jacobines des Martin. Le deuxième comte Martin fit partie de toutes les assemblées jusqu'à sa mort, survenue en 1881. Charles Martin-Bellème, son fils, prit, sans grand'peine, son siège à la Chambre. Ayant épousé mademoiselle Thérèse Montessuy, dont la dot vint soutenir sa fortune politique, il marqua discrètement parmi ces quatre ou cinq bourgeois titrés et riches qui, ralliés à la démocratie et à la République, furent reçus sans trop de mauvaise grâce par les républicains de carrière, que flattait l'aristocratie des noms et rassurait la médiocrité des esprits.

Dans la salle à manger, où, sur les portes, se devinait çà et là, au milieu des ombres, le poil tacheté des chiens d'Oudry, devant le surtout semé d'étoiles et d'abeilles d'or, entre les deux Victoires portant des lumières, le comte Martin-Bellème faisait les honneurs de sa table avec cette bonne grâce un peu morne, cette politesse triste, naguère encore

désignée à l'Élysée pour représenter, auprès d'une grande cour du Nord, la France isolée et recueillie. Il adressait, de temps en temps, de pâles paroles, à droite, à madame Garain, la femme de l'ancien garde des sceaux; à gauche, à la princesse Seniavine, qui, chargée de diamants, s'ennuyait à crier. Vis-à-vis de lui, de l'autre côté de la corbeille, la comtesse Martin, ayant à ses côtés le général Larivière et M. Schmoll, de l'Académie des inscriptions, caressait des souffles de son éventail ses épaules fines et pures. Aux deux demi-cercles, où se prolongeait la table, étaient rangés M. Montessuy[1], robuste, l'œil bleu et le teint coloré, une jeune cousine, madame Bellème de Saint-Nom, embarrassée de ses longs bras maigres, le peintre Duviquet, M. Daniel Salomon, Paul Vence[2], le député Garain, M. Bellème de Saint-Nom, un sénateur inconnu, et Dechartre[3], qui dînait pour la première fois dans la maison. La conversation, d'abord grêle et menue, se prolongea en un murmure confus sur lequel s'éleva la voix de Garain :

— Toute idée fausse est dangereuse. On croit que les rêveurs ne font point de mal, on se trompe : ils en font beaucoup. Les utopies les plus inoffensives en apparence exercent réellement une action nuisible. Elles tendent à inspirer le dégoût de la réalité.

— C'est peut-être aussi, dit Paul Vence, que la réalité n'est pas belle.

1. Le père de Madame Martin.
2. Un romancier de talent, et intelligent
3. Un sculpteur, esprit original.

L'ancien garde des sceaux protesta qu'il était l'homme de toutes les améliorations possibles. Et, sans rappeler qu'il avait demandé sous l'Empire la suppression des armées permanentes, et, en 1880, la séparation des Églises et de l'État, il déclara que, fidèle à son programme, il restait le serviteur dévoué de la démocratie. Sa devise, disait-il, était : Ordre et Progrès. Il croyait vraiment l'avoir trouvée.

Montessuy répliqua, avec sa rude bonhomie :

— Allons, monsieur Garain, soyez sincère. Avouez qu'il n'y a pas de réforme à faire et qu'on peut tout au plus changer la couleur des timbres-poste. Bonnes ou mauvaises, les choses sont ce qu'elles doivent être. Mais elles changent sans cesse. Depuis 1870 la situation industrielle et financière du pays a traversé quatre ou cinq révolutions que les économistes n'avaient pas prévues et qu'ils ne comprennent pas encore. Dans la société comme dans la nature, les transformations s'opèrent par le dedans.

En matière de gouvernement, il s'en tenait aux vues courtes et nettes. Fortement attaché au présent et peu soucieux de l'avenir, les socialistes ne le troublaient guère. Sans s'inquiéter si le soleil et le capital s'éteindraient un jour, il en jouissait. Selon lui, il fallait se laisser porter. Il n'y avait que les imbéciles qui résistaient au courant, et que les fous qui le devançaient.

Mais le comte Martin, triste par nature, avait de sombres pressentiments. Il annonçait à mots couverts des catastrophes.

Ses paroles craintives vinrent, à travers les fleurs de la corbeille, émouvoir M. Schmoll, qui com-

mença de gémir et de prophétiser. Il expliqua que les peuples chrétiens étaient incapables, seuls et par eux-mêmes, de sortir tout à fait de la barbarie, et que, sans les Juifs et les Arabes, l'Europe serait encore aujourd'hui, comme aux temps des croisades, plongée dans l'ignorance, la misère, la cruauté.

— Le moyen âge, dit-il, n'est clos que dans les manuels d'histoire qu'on donne aux écoliers pour leur fausser l'esprit. En réalité, les barbares sont toujours les barbares. La mission d'Israël est d'instruire les nations. C'est Israël qui, au moyen âge, apporta en Europe la sagesse de l'Asie. Le socialisme vous effraie. C'est un mal chrétien, comme le monachisme. Et l'anarchie? N'y reconnaissez-vous pas la vieille lèpre des Albigeois et des Vaudois? Les Juifs, qui instruisirent et policèrent l'Europe, peuvent seuls aujourd'hui la sauver du mal évangélique dont elle est dévorée. Mais ils ont manqué à leur devoir. Ils se sont faits chrétiens parmi les chrétiens. Et Dieu les punit. Il permet qu'on les exile et qu'on les dépouille. L'antisémitisme fait partout des progrès effrayants. En Russie, mes coreligionnaires sont chassés comme des bêtes sauvages. En France, les emplois civils et militaires se ferment aux Juifs. Ils n'ont plus accès dans les cercles aristocratiques. Mon neveu, le jeune Isaac Coblentz, a dû renoncer à la carrière diplomatique, après avoir passé brillamment l'examen d'admission. Les femmes de plusieurs de mes collègues, lorsque madame Schmoll leur fait visite, étalent sous ses yeux, avec affectation, des feuilles antisé-

mitiques. Et croiriez-vous que le ministre de l'Instruction publique m'a refusé la croix de commandeur que je lui demandais? Voilà l'ingratitude! voilà l'aberration! L'antisémitisme, c'est la mort, entendez-vous, de la civilisation européenne.

Ce petit homme avait un naturel qui passait tout l'art du monde. Grotesque et terrible, il consternait la table par sa sincérité. Madame Martin, qu'il amusait, lui en fit compliment :

— Au moins, lui dit-elle, vous défendez vos coreligionnaires; vous n'êtes pas, monsieur Schmoll, comme une très belle dame juive de ma connaissance qui, ayant lu dans un journal qu'elle recevait l'élite de la société israélite, alla crier partout qu'on l'insultait.

— Je suis sûr que vous ne savez pas, madame, combien la morale juive est belle et supérieure aux autres morales. Connaissez-vous la parabole des Trois Anneaux?

Cette question se perdit dans la rumeur des dialogues où se croisaient la politique étrangère, les expositions de peinture, les scandales élégants et les discours académiques. On parla du nouveau roman et de la prochaine pièce. C'était une comédie, Napoléon y avait un rôle épisodique.

La conversation se fixa sur Napoléon plusieurs fois mis au théâtre et nouvellement étudié dans des livres très lus, objet de curiosité, personnage à la mode, non plus héros populaire, demi-dieu botté de la patrie, comme aux jours où Norvins et Béranger, Charlet et Raffet composaient sa légende, mais personnage curieux, type amusant dans son intimité

vivante, figure dont le style plaisait aux artistes, dont le mouvement attirait les badauds.

Garain, qui avait fondé sa fortune politique sur la haine de l'Empire, jugeait sincèrement que ce retour du goût national n'était qu'un engouement absurde. Il n'y découvrait aucun danger et n'en éprouvait point de crainte. Chez lui la peur éclatait soudaine et féroce. Pour le moment, il était bien tranquille : car il ne parla ni d'interdire les représentations ni de saisir les livres, ni d'emprisonner les auteurs, ni de rien réprimer. Calme et sévère, il ne voyait en Napoléon que le condottière de Taine, qui donna à Volney un coup de pied dans le ventre.

Chacun voulut définir le vrai Napoléon. Le comte Martin, en face du surtout impérial et des Victoires ailées, parla avec convenance de Napoléon organisateur et administrateur et le mit très haut comme président du conseil d'État, où sa parole portait la lumière sur les points obscurs.

Garain affirma que dans ces séances trop fameuses, Napoléon, sous prétexte de prendre une prise de tabac, demandait aux conseillers leurs boîtes d'or ornées de miniatures, garnies de diamants, qu'on ne revoyait plus jamais. A la fin, on n'apportait au conseil que des queues-de-rat. Il tenait l'anecdote du fils Mounier lui-même.

Montessuy estimait en Napoléon l'esprit d'ordre.

— Il aimait, dit-il, la besogne bien faite. C'est un goût qu'on n'a plus guère.

Le peintre Duvicquet, qui avait des idées de peintre, était embarrassé. Il ne retrouvait pas sur

le masque funèbre rapporté de Sainte-Hélène les caractères de cette face belle et puissante, que les médailles et les bustes ont consacrée. On pouvait s'en convaincre, maintenant que le bronze de ce masque, tiré des greniers, se voyait pendu chez tous les brocanteurs, au milieu d'aigles et de sphinx en bois doré. Et selon lui, puisque le vrai visage de Napoléon n'était pas napoléonien, la vraie âme de Napoléon pouvait bien ne pas être napoléonienne. C'était peut-être celle d'un bon bourgeois : on l'avait dit, et il inclinait à le croire. D'ailleurs, Duvicquet, qui se flattait d'avoir fait les portraits du siècle, savait que les hommes célèbres ne ressemblent guère à l'idée qu'on s'en fait.

M. Daniel Salomon fit observer que le masque dont parlait Duvicquet, le moulage pris sur le visage inanimé de l'Empereur et rapporté en Europe par le docteur Antommarchi, avait été pour la première fois coulé en bronze et édité par souscription sous Louis-Philippe, en 1833, et qu'alors il avait inspiré de la surprise et de la défiance. On soupçonnait cet Italien, apothicaire de comédie, bavard et affamé, de s'être moqué du monde. Les disciples du docteur Gall, dont le système était alors en faveur, tenaient le masque pour suspect. Ils n'y trouvaient point les bosses du génie, et le front examiné d'après les théories du maître ne présentait dans sa conformation rien de remarquable.

— Précisément, dit la princesse Seniavine, Napoléon n'est remarquable que pour avoir donné un coup de pied dans le ventre de Volney et volé des

tabatières garnies de diamants. C'est M. Garain qui vient de nous l'apprendre.

— Et encore, dit madame Martin, n'est-on pas bien sûr qu'il ait donné le coup de pied.

— Comme tout se sait à la longue! reprit gaiement la princesse. Napoléon n'a rien fait : il n'a pas même donné un coup de pied à Volney, et il avait la tête d'un crétin.

Le général Larivière sentit qu'il devait charger à son tour. Il lança cette phrase :

— Napoléon, sa campagne de 1813 est très contestée.

Le général avait l'idée de plaire à Garain, et il n'avait pas d'autre idée; toutefois, il parvint avec un peu d'effort à formuler un jugement d'ensemble :

— Napoléon a commis des fautes; dans sa position il ne devait pas en commettre.

Et il se tut, très rouge.

Madame Martin demanda :

— Et vous, monsieur Vence, que pensez-vous de Napoléon?

— Madame, j'ai peu de goût pour les « trognes à épée »; et les conquérants me semblent tout bonnement des fous dangereux. Malgré tout, cette figure de l'Empereur m'intéresse comme elle intéresse le public. Je lui trouve du caractère et de la vie. Il n'y a pas de poème ni de roman d'aventures qui vaille le *Mémorial*, qui pourtant est écrit d'une manière ridicule. Ce que je pense de Napoléon, puisque vous voulez bien le savoir c'est que, fait pour la gloire, il s'y montre dans la simplicité

brillante d'un héros d'épopée. Un héros doit être humain. Napoléon fut humain.

— Oh! oh! fit-on.

Mais Paul Vence poursuivit :

— Il était violent et léger; et par là profondément humain. Je veux dire semblable à tout le monde. Il voulut avec une force singulière tout ce que le commun des hommes estime et désire. Il eut lui-même les illusions qu'il donna aux peuples. Ce fut sa force et sa faiblesse, ce fut sa beauté. Il croyait à la gloire. Il pensait de la vie et du monde à peu près ce qu'en pensait un de ses grenadiers. Il garda toujours cette gravité enfantine qui se plaît aux jeux des sabres et des tambours, et cette sorte d'innocence qui fait les bons militaires. Il estimait sincèrement la force. Il fut l'homme des hommes, la chair de la chair humaine. Il n'eut pas une pensée qui ne fut une action, et toutes ses actions furent grandes et communes. C'est cette vulgaire grandeur qui fait les héros. Et Napoléon est le héros parfait. Son cerveau ne dépassa jamais sa main, cette main petite et belle, qui broya le monde. Il n'eut pas un seul moment le souci de ce qu'il ne pouvait atteindre.

— Alors, dit Garain, selon vous, ce n'est pas un génie intellectuel. Je suis de votre avis.

— Bien sûr, reprit Paul Vence, il avait le génie qu'il faut pour évoluer brillamment dans le cirque civil et militaire du monde. Mais il n'avait pas le génie spéculatif. Ce génie-là, c'est une autre paire de manches, comme dit Buffon. Nous possédons le recueil de ses écrits et de ses paroles. Le style a le

mouvement et l'image. Et dans cet amas de pensées il ne se trouve pas une curiosité philosophique, pas un souci de l'inconnaissable, pas une inquiétude du mystère qui enveloppe la destinée. A Sainte-Hélène, quand il parle de Dieu et de l'âme, il semble un bon petit écolier de quatorze ans. Jetée dans le monde, son âme se trouva à la mesure du monde et l'embrassa tout. Rien de cette âme n'alla se perdre dans l'infini. Poète, il ne connut que la poésie de l'action. Il borna à la terre son rêve puissant de la vie. Dans sa puérilité terrible et touchante, il crut qu'un homme peut être grand, et cet enfantillage ne le quitta pas même avec le temps et le malheur. Sa jeunesse, ou plutôt sa sublime adolescence dura autant que lui, parce que les jours de sa vie ne s'étaient pas ajoutés les uns aux autres pour former une maturité consciente. C'est l'état prodigieux des hommes d'action. Ils sont tout entiers dans le moment qu'ils vivent et leur génie se ramasse sur un point. Ils se renouvellent sans cesse, et ne se prolongent pas. Les heures de leur existence ne sont point liées entre elles par une chaîne de méditations graves et désintéressées. Ils ne continuent pas de vivre; ils se succèdent dans une suite d'actes. Aussi manquent-ils de vie intérieure. Ce défaut est particulièrement sensible chez Napoléon, qui ne vécut jamais au dedans de lui-même. De là cette légèreté de caractère qui lui fit supporter aisément le poids énorme de ses maux et de ses fautes. Son âme toujours neuve renaissait chaque matin. Il eut plus que tout autre la capacité du divertissement. Le premier jour qu'il vit le

soleil se lever sur son rocher funèbre de Sainte-Hélène, il sauta de son lit en sifflant un air de romance. C'était la paix d'une âme supérieure à la fortune, c'était surtout la légèreté d'un esprit prompt à renaître. Il vivait du dehors.

Garain, qui n'aimait guère ce tour ingénieux d'esprit et de langage, voulut hâter la conclusion :

— En un mot, dit-il, il y avait du monstre en cet homme.

— Les monstres n'existent pas, répliqua Paul Vence. Et les hommes qui passent pour des monstres inspirent l'horreur. Napoléon fut aimé de tout un peuple. Ce fut sa force de soulever sur ses pas l'amour des hommes. La joie de ses soldats était de mourir pour lui.

La comtesse Martin aurait voulu que Dechartre donnât aussi son avis. Mais il s'en défendit avec une espèce d'effroi.

— Connaissez-vous, dit Schmoll, la parabole des Trois Anneaux, inspiration sublime d'un Juif portugais?

Garain, tout en félicitant Paul Vence de son brillant paradoxe, regrettait que l'esprit s'exerçât ainsi aux dépens de la morale et de la justice.

— Il y a un principe, dit-il; c'est que les hommes doivent être jugés sur leurs actions.

— Et les femmes? demanda brusquement la princesse Seniavine, les jugez-vous sur leurs actions? Et comment savez-vous ce qu'elles font?

Le son des voix se mêlait au tintement clair de l'argenterie. Un air chaud, alourdi de vapeurs,

baignait la salle. Les roses appesanties s'effeuillaient sur la nappe. Les pensées montaient plus ardentes aux cerveaux.

Le général Larivière fit des rêves.

— Quand ils m'auront fendu l'oreille, dit-il à sa voisine, j'irai vivre à Tours. J'y cultiverai des fleurs.

Et il se vanta d'être un bon jardinier. On avait donné son nom à une rose. Il en était flatté.

Schmoll demânda encore si l'on connaissait la parabole des Trois Anneaux.

Cependant la princesse taquinait le député.

— Vous ne savez donc pas, monsieur Garain, qu'on fait les mêmes choses pour des raisons très différentes?

Montessuy lui donna raison.

+ — Une action ne prouve rien. C'est la masse des actions, leur poids, leur somme qui fait la valeur d'un être humain.

— Certaines de nos actions, dit madame Martin, ont notre air, notre visage : ce sont nos filles. D'autres ne nous ressemblent pas du tout.

Elle se leva et prit le bras du général.

En passant au salon au bras de Garain la princesse dit :

— Elle a raison, Thérèse... D'autres ne nous ressemblent pas du tout.

Les nymphes des tapisseries souriaient vainement, dans leur fraîcheur passée, aux hôtes qui ne les voyaient pas.

Madame Martin servit le café avec sa jeune cousine, madame Bellème de Saint-Nom. Elle fit à

Paul Vence des compliments sur ce qu'il avait dit à table.

— Vous avez parlé de Napoléon avec une liberté d'esprit qui est bien rare dans les conversations que j'entends. J'avais remarqué que les petits enfants, quand ils sont très beaux, ont l'air, dès qu'ils boudent, de Napoléon, le soir de Waterloo. Vous m'avez fait sentir les raisons très profondes de cette ressemblance.

Puis, se tournant vers Dechartre :

— Et vous, aimez-vous Napoléon ?

— Madame, je n'aime pas la Révolution. Et Napoléon, c'est la Révolution bottée.

— Pourquoi, monsieur Dechartre, n'avez-vous pas dit cela pendant le dîner? Mais je vois : vous ne consentez à avoir de l'esprit que dans les petits coins.

Le comte Martin-Bellème conduisit les hommes au fumoir. Paul Vence resta seul avec les dames. La princesse Seniavine lui demanda s'il avait fini son roman et quel en était le sujet. C'était une étude, dans laquelle il s'efforçait d'atteindre à cette vérité formée d'une suite logique de vraisemblances qui, ajoutées les unes aux autres, atteignent à l'évidence.

— Par là, dit-il, le roman acquiert une force morale que, dans sa lourde frivolité, n'eut jamais l'histoire.

Elle voulut savoir si c'était un livre pour les femmes. Il affirma que non.

— Vous avez tort, monsieur Vence, de ne pas écrire pour les femmes... Mais dites-moi le sujet de votre roman.

— Vous y tenez?

— Je ne tiens à rien.

— Eh bien! voilà : c'est une étude de mœurs populaires, l'histoire d'un jeune ouvrier sobre et chaste, beau comme une fille, avec une âme de vierge, une âme close. Il est ciseleur et travaille bien. Le soir, près de sa mère, qu'il aime, il étudie. Il lit des livres. Dans son esprit simple et nu, les idées se logent comme des balles dans un mur. Il n'a pas de besoins. Il n'a ni les passions ni les vices qui nous attachent à la vie. Il est solitaire et pur. Doué de vertus fortes, il lui en vient l'orgueil. Il vit parmi des brutes misérables. Il voit souffrir. Il a du dévouement sans humanité; il a cette charité froide qu'on nomme l'altruisme. Il n'est pas humain parce qu'il n'est pas sensuel.

— Ah! Il faut être sensuel pour être humain?

— Certainement, madame. La pitié est dans les entrailles comme la tendresse est sur la peau. Il n'est pas assez intelligent pour douter. Il est croyant. Il croit ce qu'il a lu. Et il a lu que pour établir le bonheur universel il suffisait de détruire la société. La soif du martyre le dévore. Un matin, ayant embrassé sa mère, il sort; il va guetter le député socialiste de son arrondissement, le voit, se jette sur lui et lui enfonce un burin dans le ventre en criant : « Vive l'anarchie! » On l'arrête, on le mesure, on le photographie, on l'interroge, on le juge, on le condamne à mort et on le guillotine. Voilà mon roman.

— Il ne sera pas très amusant, dit la princesse. Mais ce n'est pas de votre faute : vos anarchistes

sont aussi timides et modérés que les autres Français. Les Russes, quand ils s'y mettent, ont plus d'audace et de fantaisie.

La comtesse Martin vint demander à Paul Vence s'il connaissait ce monsieur très doux, qui ne disait rien et promenait autour de lui ses regards de chien perdu. C'est son mari qui l'avait invité. Elle ne savait de lui ni son nom, ni rien.

Paul Vence pouvait dire seulement que c'était un sénateur. Il l'avait vu, un jour, par hasard, au Luxembourg, dans la galerie qui sert de bibliothèque.

— J'y venais examiner la coupole où Delacroix a peint, dans un bois de myrtes bleuissant, les héros et les sages de l'antiquité. Il avait cet air pauvre et piteux ; il se chauffait. Il sentait le drap mouillé. Il causait avec de vieux collègues, et il disait en se frottant les mains : « Pour moi, ce qui prouve que la République est le meilleur des gouvernements, c'est qu'en 1871, elle a pu fusiller, en une semaine, soixante mille insurgés sans devenir impopulaire. Après une telle répression, tout autre régime se serait rendu impossible. »

— Mais c'est un très méchant homme! dit madame Martin. Moi qui avais pitié de lui, en le voyant si timide et si gauche!

Madame Garain, le menton mollement assis sur sa poitrine, sommeillait dans la paix de son âme ménagère, et rêvait de son potager sur le coteau de la Loire, où venaient la saluer les orphéons.

Joseph Schmoll et le général Larivière sortirent du fumoir, l'œil encore égayé des propos grivois

qu'ils venaient d'échanger. Le général s'assit entre la princesse Seniavine et madame Martin.

— J'ai rencontré ce matin au bois la baronne Warburg, qui montait une bête superbe. Elle m'a dit : « Général, comment faites-vous donc pour avoir toujours de beaux chevaux? » Je lui ai répondu : « Madame, pour avoir de beaux chevaux, il faut être ou très riche, ou très malin. »

Il était si content de cette riposte qu'il la répéta deux fois, en clignant de l'œil.

Paul Vence s'approcha de la comtesse Martin :

— Je sais le nom du sénateur : il s'appelle Loyer, il est vice-président d'un groupe, et auteur d'un livre de propagande intitulé : *Le Crime du 2 Décembre*.

II

CHOULETTE

[Madame Martin va voir son amie miss Bell, une esthète, retirée à Fiesole. Elle emmène la très prosaïque Madame Marmet, veuve d'un membre de l'Académie des Inscriptions, et l'original Choulette, un poète bohème et mystique, dont l'esprit l'amuse par une perpétuelle négation de toutes les croyances et préjugés des honnêtes gens.]

Le rapide de Marseille était formé sur le quai, où couraient les facteurs et roulaient les camions dans la fumée et le bruit, sous la clarté livide qui tombait des vitrages. Devant les portières ouvertes, les voyageurs en long manteau allaient et venaient. A

l'extrémité de la galerie aveuglée de suie et de poussière, apparaissait, comme au bout d'une lunette, un petit arc de ciel. Grand comme la main, l'infini du voyage. La comtesse Martin et la bonne madame Marmet étaient déjà dans leur coupé, sous le filet chargé de sacs, les journaux jetés près d'elles sur les coussins. Choulette ne venait pas, et madame Martin ne l'attendait plus. Il avait pourtant promis de se trouver à la gare. Il avait pris ses arrangements pour le départ et reçu de son éditeur le prix des *Blandices*. Paul Vence l'avait amené, un soir, à l'hôtel du quai de Billy. Il s'était montré doux, poli, plein de gaieté spirituelle et de joie naïve. Elle se promettait, depuis lors, quelque plaisir à voyager avec un homme de génie, et si original, d'une laideur pittoresque, d'une folie amusante, vieil enfant perdu, plein de vices sincères et d'innocence. Les portières se fermaient : elle ne l'attendait plus. Aussi n'avait-elle pas dû compter sur cette âme impulsive et vagabonde. Au moment où la machine commençait à pousser des souffles rauques, madame Marmet, qui regardait par la portière, dit tranquillement :

— Je crois que voici M. Choulette.

Il longeait le quai, boitant d'une jambe, le chapeau en arrière sur son crâne bossué, la barbe inculte et traînant un vieux sac de tapisserie. Il était presque terrible, et, malgré ses cinquante ans, avait l'air jeune, tant ses yeux bleus étaient clairs et luisaient, tant son visage jauni et creusé avait gardé d'audace ingénue, tant jaillissait de ce vieil homme ruineux l'éternelle adolescence du poète et

de l'artiste. En le voyant, Thérèse regretta de s'être donné un compagnon si étrange. Il allait, jetant dans chaque voiture un regard brusque, qui devenait peu à peu mauvais et méfiant. Mais quand, arrivé au coupé des deux dames, il reconnut madame Martin, il sourit si joliment et lui donna le bonjour d'une voix si caressante, qu'il ne lui restait plus rien du farouche vagabond errant sur le quai, rien que la très vieille valise de tapisserie qu'il tirait par les anses à demi rompues.

Il la plaça dans le filet avec un soin minutieux, parmi les sacs corrects, enveloppés de toile grise, où elle fit une tache éclatante et sordide. On vit alors qu'elle était semée de fleurs jaunes, sur un fond couleur de sang.

Très à son aise, il fit compliment à madame Martin des pèlerines de son carrick carmélite.

— Excusez-moi, mesdames, ajouta-t-il, j'ai craint d'être en retard. Je suis allé entendre ce matin la messe de six heures à Saint-Séverin, ma paroisse, dans la chapelle de la Vierge, sous ces jolis piliers absurdes qui montent au ciel en devises de mirliton, comme nous, pauvres pécheurs que nous sommes.

— Alors, lui dit madame Martin, vous êtes pieux aujourd'hui.

Et elle lui demanda s'il emportait le cordon de l'ordre qu'il fondait.

Il prit un air grave et contristé.

— Je crains bien, madame, que M. Paul Vence ne vous ait fait à ce sujet beaucoup de mensonges absurdes. Il m'est revenu qu'il allait semant dans

les salons que mon cordon est un cordon de sonnette, et de quelle sonnette! Je serais désolé qu'on pût se laisser prendre un moment à des inventions si misérables. Mon cordon, madame, est un cordon symbolique. Il est représenté par un simple fil qu'on porte sous les vêtements après qu'un pauvre l'a touché, en signe que la pauvreté est sainte, et qu'elle sauvera le monde. Il n'y a de bien qu'en elle; et depuis que j'ai reçu le prix des *Blandices*, je me sens injuste et dur. Il est bon de savoir que j'ai mis dans mon sac quelques-unes de ces cordelettes mystiques.

Et, montrant du doigt l'horrible tapisserie couleur de sang rouillé :

— J'y ai mis aussi une hostie qu'un mauvais prêtre m'a donnée, les œuvres de M. de Maistre, des chemises et diverses autres choses.

Madame Martin leva les yeux, un peu effarée. Mais la bonne madame Marmet gardait sa placidité coutumière.

Tandis que le train roulait à travers les laideurs de la banlieue, sur cette frange noire qui borde tristement la ville, Choulette tira de sa poche un vieux portefeuille dans lequel il se mit à fouiller. Le scribe, caché sous le vagabond, se révélait. Choulette était paperassier sans vouloir le paraître. Il s'assura qu'il n'avait perdu ni les bouts de papier sur lesquels il notait au café ses idées de poèmes, ni la douzaine de lettres flatteuses que, salies, tachées, coupées à tous les plis, il portait sur lui constamment, prêt à les lire à des compagnons de rencontre, la nuit, sous les becs de gaz. Ayant

reconnu qu'il ne lui manquait rien, il ôta du portefeuille une lettre pliée dans une enveloppe ouverte. Longtemps il l'agita dans sa main avec un air d'impudence mystérieuse, puis il la tendit à la comtesse Martin. C'était une lettre de présentation que la marquise de Rieu lui avait donnée pour une princesse de la maison de France, une très proche parente du comte de Chambord, qui, veuve et vieille, vivait retirée aux portes de Florence. Ayant joui de l'effet qu'il pensait produire, il dit qu'il verrait peut-être cette princesse; que c'était une bonne personne, et pieuse.

— Une vraie grande dame, ajouta-t-il, et qui ne montre pas sa magnificence par des robes et des chapeaux. Elle porte ses chemises six semaines et quelquefois davantage. Les gentilshommes de sa suite lui ont vu des bas blancs, très sales, qui lui tombaient sur les talons. Les vertus des grandes reines d'Espagne revivent en elle. O ces bas sales, quelle gloire véritable!

Il reprit la lettre et la renferma dans son portefeuille. Puis, s'étant armé d'un couteau à manche de corne, il attaqua de la pointe une figure à peine ébauchée dans la poignée de son bâton. Cependant il s'en donnait lui-même des louanges :

— Je suis habile dans tous les arts des mendiants et des vagabonds. Je sais ouvrir les serrures avec un clou et sculpter le bois avec un mauvais eustache.

La tête commençait à paraître. C'était un maigre visage de femme, qui pleurait.

Choulette y voulait exprimer la misère humaine,

non point simple et touchante, telle que l'avaient pu sentir les hommes d'autrefois, dans un monde mêlé de rudesse et de bonté, mais hideuse et fardée, à cet état de laideur parfaite où l'ont portée les bourgeois libres penseurs et les militaires patriotes, issus de la Révolution française. Selon lui, le régime actuel n'était qu'hypocrisie et brutalité. Le militarisme lui faisait horreur.

— La caserne est une invention hideuse des temps modernes. Elle ne remonte qu'au XVIIe siècle. Avant, on n'avait que le bon corps de garde où les soudards jouaient aux cartes et faisaient des contes de Merlusine. Louis XIV est un précurseur de la Convention et de Bonaparte. Mais le mal a atteint sa plénitude depuis l'institution monstrueuse du service pour tous. Avoir fait une obligation aux hommes de tuer, c'est la honte des empereurs et des républiques, le crime des crimes. Aux âges qu'on dit barbares, les villes et les princes confiaient leur défense à des mercenaires qui faisaient la guerre en gens avisés et prudents : il n'y avait parfois que cinq ou six morts dans une grande bataille. Et quand les chevaliers allaient en guerre, du moins n'y étaient-ils point forcés; ils se faisaient tuer pour leur plaisir. Sans doute n'étaient-ils bons qu'à cela. Personne, au temps de saint Louis, n'aurait eu l'idée d'envoyer à la bataille un homme de savoir et d'entendement. Et l'on n'arrachait pas non plus le laboureur à la glèbe pour le mener à l'ost. Maintenant, on fait un devoir à un pauvre paysan d'être soldat. On l'exile de la maison dont le toit fume dans le silence doré du soir, des grasses prairies où

paissent les bœufs, des champs, des bois paternels; on lui enseigne, dans la cour d'une vilaine caserne, à tuer régulièrement des hommes; on le menace, on l'injurie, on le met en prison; on lui dit que c'est un honneur, et, s'il ne veut point s'honorer de cette manière, on le fusille. Il obéit parce qu'il est sujet à la peur et de tous les animaux domestiques le plus doux, le plus riant et le plus docile. Nous sommes militaires, en France, et nous sommes citoyens. Autre motif d'orgueil, que d'être citoyen! Cela consiste pour les pauvres à soutenir et à conserver les riches dans leur puissance et leur oisiveté. Ils y doivent travailler devant la majestueuse égalité des lois, qui interdit au riche comme au pauvre de coucher sous les ponts, de mendier dans les rues et de voler du pain. C'est un des bienfaits de la Révolution. Comme cette révolution a été faite par des fous et des imbéciles au profit des acquéreurs de biens nationaux et qu'elle n'aboutit en somme qu'à l'enrichissement des paysans madrés et des bourgeois usuriers, elle éleva, sous le nom d'égalité, l'empire de la richesse. Elle a livré la France aux hommes d'argent, qui depuis cent ans la dévorent. Ils y sont maîtres et seigneurs. Le gouvernement apparent, composé de pauvres diables piteux, miteux, marmiteux et calamiteux, est aux gages des financiers. Depuis cent ans, dans ce pays empoisonné, quiconque aime les pauvres est tenu pour traître à la société. Et l'on est un homme dangereux quand on dit qu'il est des misérables. On a fait même des lois contre l'indignation et la pitié. Et ce que je dis ici ne pourrait pas s'imprimer.

Choulette s'animait, agitait son couteau, tandis que, sous le soleil frileux, passaient les champs de terre brune, les bouquets violets des arbres dépouillés par l'hiver et les rideaux de peupliers au bord des rivières argentées.

Il regarda avec attendrissement la figure sculptée sur son bâton.

— Te voilà, lui dit-il, pauvre Humanité, maigre et pleurante, stupide de honte et de misère, telle que t'ont faite tes maîtres, le soldat et le riche.

La bonne madame Marmet, qui avait un neveu capitaine d'artillerie, jeune homme charmant, attaché à sa profession, était choquée de la violence avec laquelle Choulette attaquait l'armée. Madame Martin n'y voyait qu'une fantaisie amusante. Les idées de Choulette ne l'effrayaient pas. Elle n'avait peur de rien. Mais elle les trouvait un peu absurdes, elle ne pensait point que le passé eût jamais été meilleur que le présent.

— Je crois, monsieur Choulette, que les hommes ont été de tout temps ce qu'ils sont aujourd'hui, égoïstes, violents, avares et sans pitié. Je crois que les lois et les mœurs ont toujours été dures et cruelles aux malheureux.

Entre La Roche et Dijon ils déjeunèrent dans le wagon-restaurant et y laissèrent Choulette seul avec sa pipe, son verre de bénédictine et son âme irritée.

Dans le coupé, madame Marmet parla avec une tendresse paisible du mari qu'elle avait perdu. Il l'avait épousée par amour : il lui faisait des vers

admirables, qu'elle avait gardés et qu'elle ne montrait à personne. Il était très vif et très gai. On ne l'eût pas cru à le voir plus tard fatigué par le travail, affaibli par la maladie. Il avait étudié jusqu'au dernier moment. Souffrant d'une hypertrophie du cœur, il ne pouvait se coucher, et passait la nuit dans son fauteuil, avec ses livres sur une tablette. Deux heures avant sa mort, il essaya de lire encore. Il était affectueux et bon. Dans sa souffrance il garda toute sa douceur.

Madame Martin, faute de trouver mieux, lui dit :

— Vous avez eu de longues années heureuses, vous en gardez le souvenir ; c'est encore une part de bonheur en ce monde...

La journée s'acheva en lectures et en rêveries. Choulette n'avait pas reparu. La nuit couvrit peu à peu de ses cendres grises les mûriers du Dauphiné. Madame Marmet s'endormit d'un sommeil paisible, reposant sur elle-même comme sur un amas d'oreillers. Thérèse la regarda et songea :

— C'est vrai qu'elle est heureuse, puisqu'elle aime à se rappeler.

La tristesse de la nuit lui entra dans le cœur. Et lorsque la lune se leva sur les champs d'oliviers, voyant passer ces douces lignes de plaines et de coteaux et couler les ombres bleues, Thérèse, dans ce paysage où tout parlait de paix et d'oubli et rien ne lui parlait d'elle, regretta la Seine, l'Arc de Triomphe et ses rayons d'avenues, les allées du Bois, où, du moins, les arbres et les pierres la connaissaient.

Soudain, avec une brusquerie sournoise, Choulette se jeta dans le wagon. Armé de son bâton noueux, le visage, la tête tout enveloppés de lainages rouges et de peaux farouches, il lui fit presque peur. C'est ce qu'il voulait. Ses attitudes violentes et sa mise sauvage étaient toujours étudiées. Sans cesse occupé d'effets puérils et bizarres, il se plaisait à paraître effrayant. Prompt lui-même à l'épouvante, il était content d'inspirer les terreurs qu'il éprouvait. Un moment auparavant, comme il fumait sa pipe, au fond du couloir, il avait ressenti, en voyant la lune courir dans les nuées sur la Camargue, une de ces peurs sans cause, une de ces peurs d'enfant, qui bouleversaient son âme imagée et légère. Il était venu se rassurer auprès de la comtesse Martin.

— Arles, dit-il. Connaissez-vous Arles ? C'est la pure beauté ! J'ai vu dans le cloître de Saint-Trophime des colombes se poser sur les épaules des statues, et j'ai vu les petits lézards gris se chauffer au soleil sur les sarcophages des Aliscamps. Les tombes sont maintenant rangées des deux côtés du chemin qui mène à l'église. Elles sont en forme de cuve et servent la nuit de lit aux malheureux. Un soir, me promenant avec Paul Arène, je rencontrai une bonne vieille qui étendait des herbes sèches dans la tombe d'une vierge antique, expirée le jour de ses noces. Nous lui souhaitâmes une bonne nuit. Elle répondit : « Dieu vous entende. Mais un sort mauvais veut que cette cuve soit ouverte du côté du mistral. Si la fente se trouvait dans l'autre partie, je serais couchée comme la reine Jeanne. »

Thérèse ne répondit rien. Elle était assoupie. Et Choulette frissonna dans le froid de la nuit, ayant peur de la mort.

III

MISS BELL

Dans sa charrette anglaise, qu'elle conduisait elle-même, miss Bell avait amené de la gare de Florence, par les rampes de la colline, la comtesse Martin-Bellème et madame Marmet à sa maison de Fiesole, qui, rose et couronnée d'un bandeau de balustres, regardait la ville incomparable. La femme de chambre suivait avec les bagages. Choulette, logé par les soins de miss Bell chez la veuve d'un sacristain, dans l'ombre de la cathédrale de Fiesole, n'était attendu que pour le dîner. Laide et gentille, les cheveux courts, en veste, une chemise d'homme sur sa poitrine de garçon, presque gracieuse avec très peu de hanches, la poétesse faisait à ses amies françaises les honneurs du logis qui reflétait les délicatesses ardentes de son goût. Aux murs du salon, des vierges siennoises, pâles, les mains longues, régnaient paisiblement au milieu des anges, des patriarches et des saints, dans les belles architectures dorées des triptyques. Sur un socle se tenait debout une Madeleine, vêtue de ses cheveux, effrayante de maigreur et de vieillesse, quelque mendiante de la route de Pistoïa, brûlée par les soleils et les neiges, qu'avait copiée dans l'argile,

avec une fidélité horrible et touchante, un précurseur inconnu de Donatello. Et partout les armoiries de miss Bell : des cloches et des clochettes. Les plus grosses élevaient leur mont de bronze aux angles de la chambre ; d'autres, se touchant, formaient leur chaîne au pied des murs. De plus petites couraient tout le long des corniches. Il y en avait sur le poêle, sur les coffres et sur les bahuts. Les vitrines étaient remplies de cloches d'argent et de vermeil. Grosses cloches de bronze, marquées du lys florentin, sonnettes de la Renaissance, faites d'une dame portant un large vertugadin, sonnettes des trépassés, décorées de larmes et d'ossements, sonnettes ajourées, couvertes d'animaux symboliques et de feuillages, qui sonnaient dans les églises au temps de saint Louis, sonnettes de table du XVII[e] siècle, ayant une statuette pour poignée, clochettes plates et claires des vaches des vallées du Rutli, cloches indoues qu'on fait résonner mollement avec une corne de cerf, cloches chinoises en forme de cylindre : elles étaient venues là de tous les pays et de tous les temps, à l'appel magique de cette petite miss Bell.

— Vous regardez mes armes parlantes, dit-elle à madame Martin. Je crois que toutes ces misses Bell se plaisent ici et je ne serais pas trop étonnée si un jour elles se mettaient à chanter ensemble. Mais il ne faut pas les admirer toutes également. Il faut garder les louanges les plus pures et les plus ferventes pour celle-ci.

Et, frappant du doigt une cloche sombre et nue, qui rendit un son grêle :

— Celle-ci, reprit elle, est une sainte villageoise

du ve siècle. C'est une fille spirituelle de saint Paulin de Nole, qui le premier fit chanter le ciel sur nos têtes. Elle est d'un métal rare, qu'on a nommé airain de Campanie. Bientôt je vous montrerai près d'elle une florentine de toute gentillesse, la reine des cloches. Elle va venir. Mais je vous ennuie, darling, avec ces babioles. Et j'ennuie aussi la bonne madame Marmet. C'est mal !

Elle les conduisit à leurs chambres.

Une heure après, madame Martin, reposée, fraîche, en déshabillé de foulard et de dentelle, descendit sur la terrasse où l'attendait miss Bell. L'air humide, tiédi par un soleil encore faible et déjà généreux, soufflait l'inquiète douceur du printemps. Thérèse, accoudée à la balustrade, baignait ses yeux dans la lumière. A ses pieds, les cyprès élevaient leurs quenouilles noires et les oliviers moutonnaient sur les pentes. Au creux de la vallée, Florence étendait ses dômes, ses tours et la multitude de ses toits rouges, à travers laquelle l'Arno laissait deviner à peine sa ligne ondoyante. Au delà, bleuissaient les collines.

Elle cherchait à reconnaître les jardins Boboli, où elle s'était promenée dans un premier voyage, les Cascine, qu'elle n'aimait guère, le palais Pitti, Sainte-Marie-de-la-Fleur. Puis l'infini charmant du ciel l'attira. Elle suivait dans les nuages les formes qui s'écoulent.

Après un long silence, Vivian Bell étendit la main vers l'horizon.

— Darling, je ne puis pas dire, je ne sais pas dire. Mais regardez, darling, regardez encore. Ce que

vous voyez est unique au monde. Nulle part la nature n'est à ce point subtile, élégante et fine. Le dieu qui fit les collines de Florence était artiste. Oh! il était joaillier, graveur en médailles, sculpteur, fondeur en bronze et peintre; c'était un Florentin. Il n'a fait que cela au monde, darling ! Le reste est d'une main moins délicate, d'un travail moins parfait. Comment voulez-vous que cette colline violette de San Miniato, d'un relief si ferme et si pur, soit de l'auteur du Mont Blanc ? Ce n'est pas possible. Ce paysage, darling, a la beauté d'une médaille ancienne et d'une peinture précieuse. Il est une parfaite et mesurée œuvre d'art. Et voici une autre chose que je ne sais pas dire, que je ne sais pas comprendre, et qui est une chose véritable. Dans ce pays, je me sens, et vous vous sentirez comme moi, darling, à demi vivante et à demi morte, dans un état très noble, très triste et très doux. Regardez, regardez beaucoup; vous découvrirez la mélancolie de ces collines qui entourent Florence, et vous verrez une tristesse délicieuse monter de la Terre des morts.

Le soleil penchait à l'horizon. Les pointes des cimes s'éteignaient l'une après l'autre tandis que les nuées s'enflammaient dans le ciel.

Madame Marmet éternua.

Miss Bell fit apporter des châles et avertit les Françaises que les soirées étaient fraîches et malignes.

Et tout à coup :

— Darling, vous connaissez M. Jacques Dechartre? Eh bien, il m'a écrit qu'il serait à Florence la

semaine prochaine Je suis contente que M. Jacques Dechartre se rencontre avec vous dans notre ville. Il nous accompagnera aux églises et aux musées, et il sera un bon guide. Il comprend les belles choses parce qu'il les aime. Et il a un exquis talent de sculpteur. Ses figures et ses médaillons sont encore plus admirés en Angleterre qu'en France. Oh! je suis si contente que M. Jacques Dechartre se rencontre à Florence avec vous, darling!

IV

CHOULETTE A FLORENCE

Le lendemain, comme, au sortir de Sainte-Marie-Nouvelle, elles traversaient la place où sont plantées, à l'imitation des cirques antiques, deux bornes de marbre, madame Marmet dit à la comtesse Martin :

— Je crois que voici M. Choulette.

Assis dans l'échoppe d'un cordonnier, sa pipe à la main, Choulette faisait des gestes rythmiques, et semblait réciter des vers. Le savetier florentin, tout en poussant l'alène, écoutait avec un bon sourire. C'était un petit homme chauve, qui représentait un des types familiers à la peinture flamande. Sur la table, parmi les formes de bois, les clous, les morceaux de cuir et les boules de poix, un pied de basilic étalait sa tête verte et ronde. Un moineau, à qui manquait une patte, qu'on avait remplacée par

un bout d'allumette, sautillait gaiement sur l'épaule et sur la tête du vieillard.

Madame Martin, égayée à cette vue, appela du seuil Choulette qui prononçait très doucement des paroles chantantes, et elle lui demanda pourquoi il n'était pas allé avec elle visiter la chapelle des Espagnols.

Il se leva et répondit :

— Madame, vous vous occupez de vaines images, mais moi, je demeure dans la vie et dans la vérité.

Il pressa la main du savetier et suivit les deux dames.

— En allant à Sainte-Marie-Nouvelle, leur dit-il, j'ai vu ce vieillard qui, courbé sur son ouvrage et serrant la forme entre ses genoux comme dans un étau, cousait des chaussures grossières. J'ai senti qu'il était simple et bon. Je lui ai dit en italien : « Mon père, voulez-vous boire avec moi un verre de vin de Chianti? » Il a bien voulu. Il est allé chercher un flacon et des verres, et j'ai gardé sa demeure.

Et Choulette montra deux verres et une bouteille posés sur le poêle.

— Quand il est revenu, nous avons bu ensemble; je lui ai dit des choses obscures et bonnes, et je l'ai charmé par la douceur des sons. Je retournerai dans son échoppe; j'apprendrai de lui à faire des souliers et à vivre sans désirs. Après quoi, je n'aurai plus de tristesse. Car seuls le désir et l'oisiveté nous rendent tristes.

La comtesse Martin sourit.

— Monsieur Choulette, je ne désire rien, et pour-

tant je ne suis pas gaie. Est-ce qu'il faut aussi que je fasse des souliers?

Choulette répondit gravement :

— Il n'est pas temps encore.

Parvenus aux jardins des Oricellari, madame Marmet se laissa tomber sur un banc. Elle avait examiné à Sainte-Marie-Nouvelle les fresques tranquilles de Ghirlandajo, les stalles du chœur, la vierge de Cimabuë, les peintures du cloître. Elle l'avait fait avec soin, pour la mémoire de son mari, qui avait beaucoup aimé, disait-on, l'art italien. Elle était fatiguée. Choulette s'assit près d'elle et lui dit :

— Madame, pourriez-vous me dire s'il est vrai que le pape fait faire ses robes chez Worth?

Madame Marmet ne le croyait pas. Pourtant, Choulette l'avait entendu dire dans des cafés. Madame Martin était surprise que, catholique et socialiste, Choulette parlât avec si peu de respect d'un pape ami de la république. Mais il n'aimait guère Léon XIII.

— La sagesse des princes est courte, dit-il, le salut de l'Église viendra de la république italienne, ainsi que le croit et le veut Léon XIII, mais l'Église ne sera pas sauvée de la manière que le pense ce pieux Machiavel. La révolution fera perdre au pape son denier inique avec le reste de son patrimoine. Et ce sera le salut. Le pape, dépouillé et pauvre, deviendra puissant. Il agitera le monde. On reverra Pierre, Lin, Clet, Anaclet et Clément, les humbles, les ignorants, les saints des premiers jours, qui changèrent la face de la terre. Si demain, par impossible, dans la chaire de Pierre s'asseyait un

véritable évêque, un chrétien véritable, j'irais le trouver et je lui dirais : « Ne soyez pas le vieillard enseveli vivant dans une tombe d'or, laissez vos camériers, vos gardes nobles et vos cardinaux, quittez votre cour et les simulacres de la puissance. Venez à mon bras mendier votre pain par les nations. Couvert de haillons, pauvre, malade, mourant, allez le long des routes montrant en vous l'image de Jésus. Dites : « Je mendie mon pain pour la condamnation des riches. » Entrez dans les villes et criez de porte en porte avec une stupidité sublime : « Soyez humbles, soyez doux, soyez pauvres! » Annoncez dans les cités noires, dans les bouges et dans les casernes, la paix et la charité. On vous méprisera, on vous jettera des pierres. Les gendarmes vous traîneront en prison. Vous serez aux humbles comme aux puissants, aux pauvres comme aux riches un sujet de risée, un objet de dégoût et de pitié. Vos prêtres vous déposeront et ils élèveront contre vous un antipape. Tous diront que vous êtes fou. Et il faut qu'ils disent vrai; il faut que vous soyez un fou : les fous ont sauvé le monde. Les hommes vous donneront la couronne d'épines et le sceptre de roseau et ils vous cracheront au visage, et c'est à ce signe que vous paraîtrez Christ et vrai roi; et c'est par de tels moyens que vous établirez le socialisme chrétien, qui est le royaume de Dieu sur la terre.

Ayant parlé de la sorte, Choulette alluma un de ces longs et tortueux cigares italiens, traversés par une paille. Il en tira quelques bouffées d'une vapeur infecte, puis il reprit tranquillement :

— Et ce serait pratique. On peut me refuser tout, excepté une vue très nette des situations. Ah! madame Marmet, vous ne saurez jamais à quel point il est vrai que les grandes œuvres de ce monde ont toujours été accomplies par des fous. Croyez-vous, madame Martin, que si saint François d'Assise avait été raisonnable, il aurait versé sur la terre, pour le rafraîchissement des peuples, les eaux vives de la charité et tous les parfums de l'amour?

— Je ne sais, répondit madame Martin. Mais les gens raisonnables m'ont toujours paru bien ennuyeux. Je puis le dire à vous, monsieur Choulette.

Ils retournèrent à Fiesole par le tramway à vapeur qui monte, en soufflant, la colline. La pluie tomba. Madame Marmet s'endormit et Choulette se lamenta. Tous ses maux revinrent l'assaillir à la fois : l'humidité de l'air lui donnait des douleurs au genou et il ne pouvait plier la jambe; son sac de voyage, égaré la veille dans le trajet de la gare à Fiesole, ne se retrouvait pas, et c'était un désastre irréparable; une revue parisienne venait de publier un de ses poèmes avec des fautes d'impression, coquilles aussi larges que des bénitiers, vastes comme la conque d'Aphrodite.

Il accusa les hommes et les choses de lui être hostiles et funestes. Il fut puéril, absurde, odieux. Madame Martin, qu'attristaient Choulette et la pluie, croyait que la montée ne finirait pas.

V

CONVERSATION FLORENTINE

On s'était habillé pour le dîner. Dans le salon, miss Bell dessinait des monstres, imités de Léonard. Elle lés créait, pour savoir ce qu'ils diraient ensuite, bien sûre qu'ils parleraient et qu'ils exprimeraient en rythmes bizarres des idées rares. Elle les écouterait. C'était de cette manière, le plus souvent, qu'elle trouvait ses poèmes.

Le prince Albertinelli fredonnait au piano la sicilienne : *O Lola!* Ses doigts mous effleuraient à peine les touches.

Choulette, plus rude encore que de coutume, demandait du fil et des aiguilles pour raccommoder lui-même ses habits. Il gémissait d'avoir perdu un humble nécessaire qu'il portait dans sa poche depuis trente ans, et qui lui était cher pour la douceur des souvenirs et la force des conseils qu'il en recevait. Il pensait avoir fait cette perte dans une salle profane du Pitti; il la reprochait aux Médicis et à tous les peintres italiens.

Regardant miss Bell d'un œil mauvais :

— Moi, c'est en recousant mes hardes que je compose mes vers. Je me plais au travail de mes mains. Je me chante mes chansons en balayant ma chambre : c'est pourquoi ces chansons sont allées au cœur des hommes, comme les vieilles chansons dabourees lurs et des artisans, qui sont encore plus

belles que les miennes, mais non pas plus naturelles. J'ai cette fierté de ne vouloir de serviteur que moi-même. La veuve du sacristain m'a demandé de réparer mes nippes. Je ne lui ai pas permis. Il est mal de faire accomplir servilement par autrui les œuvres auxquelles nous pouvons travailler nous-mêmes avec une noble liberté.

Le prince jouait nonchalamment la nonchalante musique. Thérèse qui, depuis huit jours, courait les églises et les musées en compagnie de madame Marmet, songeait à l'ennui que lui causait sa compagne en découvrant sans cesse dans les figures des vieux peintres, la ressemblance de quelque personne à elle connue. Le matin, au palais Ricardi, sur les seules fresques de Benozzo Gozzoli, elle avait reconnu M. Garain, M. Lagrange, M. Schmoll, la princesse Seniavine en page, et M. Renan à cheval. M. Renan, elle s'effrayait elle-même de le retrouver partout. Elle ramenait toutes les idées à son petit cercle d'académiciens et de gens du monde, par un tour facile, qui agaçait son amie. Elle rappelait avec une voix douce les séances publiques de l'Institut, les cours de la Sorbonne, les soirées où brillaient les philosophes spiritualistes et mondains. Quant aux femmes, elles étaient toutes, à son avis, charmantes et irréprochables. Elle dînait chez toutes. Et Thérèse songeait : « Elle est trop prudente, la bonne madame Marmet. Elle m'ennuie. » Et elle méditait de la laisser à Fiesole et d'aller seule visiter les églises. Employant, au dedans d'elle-même, un mot que Le Ménil lui avait appris, elle se disait :

— Je vais semer madame Marmet.

Un vieillard svelte entra dans le salon. Ses moustaches cirées et sa barbiche blanche lui donnaient l'apparence d'un vieux militaire. Mais son regard trahissait, sous les lunettes, cette douceur fine des yeux usés dans la science et dans la volupté. C'était un Florentin, ami de miss Bell et du prince, le professeur Arrighi, jadis adoré des femmes et célèbre maintenant en Toscane et dans l'Émilie pour ses études sur l'agriculture.

Il plut tout de suite à la comtesse Martin qui, bien qu'elle ne se fît pas une idée favorable de la vie rustique en Italie, prit soin d'interroger le professeur sur ses méthodes et sur les résultats qu'il en obtenait.

Il procédait avec une énergie prudente.

— La terre, dit-il, est comme les femmes : elle veut qu'on ne soit avec elle ni timide ni brutal.

L'*Ave Maria*, sonné dans tous les campaniles, faisait du ciel un immense instrument de musique religieuse.

— Darling, dit miss Bell, remarquez-vous que l'air de Florence est sonore et tout argenté, le soir, du son des cloches?

— C'est singulier, dit Choulette, nous avons l'air de gens qui attendent.

Vivian Bell lui répondit qu'ils attendaient, en effet, M. Dechartre. Il était un peu en retard; elle craignait qu'il n'eût manqué le train.

Choulette s'approcha de madame Marmet et, très grave :

— Madame Marmet, vous est-il possible de regarder une porte, une simple porte de bois peint,

comme la vôtre (je suppose) ou la mienne, ou celle-ci, ou toute autre, sans être saisie d'épouvante et d'horreur à la pensée du visiteur qui peut à tout moment venir? La porte de notre demeure, madame Marmet, ouvre sur l'infini. Y aviez-vous songé? Savons-nous jamais le vrai nom de celui ou de celle qui, sous une apparence humaine, avec une figure connue, dans des habits vulgaires, entre chez nous.

Pour lui, enfermé dans sa chambre, il n'en pouvait regarder la porte sans que la peur lui fît dresser les cheveux sur la tête.

Mais madame Marmet voyait les portes de son salon s'ouvrir sans épouvante. Elle savait le nom de tous ceux qui venaient chez elle : des personnes charmantes.

Choulette la regarda avec tristesse et, secouant la tête :

— Madame Marmet, madame Marmet, ceux que vous nommez de leur nom terrestre ont un autre nom, que vous ne connaissez pas, et qui est leur nom véritable.

Madame Martin demanda à Choulette s'il croyait que le malheur eût besoin de franchir le seuil pour entrer chez les gens.

— Il est ingénieux et subtil. Il vient par la fenêtre, il traverse les murs. Il ne se montre pas toujours : il est toujours là. Les pauvres portes sont bien innocentes de la venue de ce mauvais visiteur.

Choulette avertit sévèrement madame Martin de ne point nommer mauvaise la visite du malheur.

— Le malheur est notre plus grand maître et notre meilleur ami. C'est lui qui nous enseigne le sens de

la vie. Mesdames, quand vous souffrirez, vous saurez ce qu'il faut savoir, vous croirez ce qu'il faut croire, vous ferez ce qu'il faut faire, vous serez ce qu'il faut être. Et vous aurez la joie, que chasse le plaisir. La joie est timide et ne se plaît point dans les fêtes.

Le prince Albertinelli dit que miss Bell et ses deux amies françaises n'avaient pas besoin d'être malheureuses pour être parfaites et que la doctrine du perfectionnement par la souffrance était une cruauté barbare, en horreur au beau ciel de l'Italie. Puis, dans la langueur de la conversation, il se remit à chercher prudemment les phrases de la gracieuse et banale sicilienne, craignant de glisser sur un air du *Trovatore*, de même allure.

Vivian Bell interrogeait tous les monstres qu'elle avait fait naître, et se plaignait de leurs réponses absurdes et narquoises.

— En ce moment, disait-elle, je ne voudrais entendre que des figures des tapisseries qui diraient des choses pâles, anciennes et précieuses comme elles.

Et le beau prince, emporté maintenant au flot de la mélodie, chantait. Sa voix s'étalait, se nuait en queue de paon, se rengorgeait et puis mourait dans des « ah ! ah ! ah ! » pâmés.

La bonne madame Marmet, les yeux sur la porte vitrée, dit :

— Je crois que voici M. Dechartre.

Il entra, l'air vif, animé, avec de la joie sur son visage grave.

Miss Bell l'accueillit par des petits cris d'oiseau.

— Monsieur Dechartre, nous étions très impa-

tients de vous voir. M. Choulette disait du mal des portes..., oui, des portes qui sont aux maisons, et il disait aussi que le malheur est un vieux gentleman très obligeant. Vous avez perdu toutes ces belles choses. Vous vous êtes beaucoup fait attendre, monsieur Dechartre : pourquoi?

Il s'excusa : il n'avait pris que le temps de passer à son hôtel, et de faire très peu de toilette. Il n'était même pas allé saluer son bon et grand ami, le San Marco de bronze, si touchant dans sa niche, au mur d'Or San Michele. Il donna des louanges à la poétesse et salua la comtesse Martin avec une joie à peine contenue :

— Avant de quitter Paris, je suis allé vous voir quai de Billy, où l'on m'a appris que vous étiez allée attendre le printemps à Fiesole, chez miss Bell. J'ai eu alors l'espoir de vous retrouver dans ce pays, que j'aime plus que jamais.

Elle lui demanda s'il avait passé d'abord à Venise, s'il avait revu, à Ravenne, les impératrices nimbées, les fantômes étincelants.

Non, il ne s'était arrêté nulle part.

Elle ne dit rien. Son regard restait fixé à l'angle du mur sur la cloche de Saint-Paulin.

Il lui dit :

— Vous regardez la nolette.

Vivian Bell jeta ses papiers et ses crayons.

— Vous verrez bientôt une merveille qui vous touchera davantage, monsieur Dechartre. J'ai mis la main sur la reine des petites cloches. Je l'ai trouvée à Rimini, dans un pressoir en ruine, qui sert aujourd'hui de magasin, où j'étais allée chercher de

ces vieux bois pénétrés par l'huile, et qui sont devenus si durs, si sombres et si brillants. Je l'ai achetée, et l'ai fait emballer moi-même. Je l'attends, je ne vis plus. Vous verrez. Elle porte sur la panse un Christ en croix, entre la Vierge et saint Jean, avec la date de 1400 et les armes des Malatesta... Monsieur Dechartre, vous n'écoutez pas assez. Écoutez-moi beaucoup. En 1400, Lorenzo Ghiberti, qui fuyait la guerre et la peste, s'était réfugié à Rimini, chez Paolo Malatesta. C'est lui qui a certainement modelé les figures de ma cloche. Et vous verrez ici, la semaine prochaine, un ouvrage de Ghiberti.

On vint annoncer qu'elle était servie.

Elle s'excusa de les faire dîner à l'italienne.

A table, devant les *fiasconi* entourés de paille de maïs, ils parlèrent de ce bienheureux XVe siècle qu'ils aimaient. Le prince Albertinelli loua les artistes de ce temps pour leur universalité, pour l'amour fervent qu'ils donnaient à leur art et pour le génie qui les dévorait. Il parlait avec emphase, d'une voix caressante.

Dechartre les admirait. Mais il les admirait d'une autre manière.

— Pour louer convenablement ces hommes, dit-il, qui, de Cimabuë à Masaccio, travaillèrent d'un si bon cœur, je voudrais que la louange fût modeste et précise. Il faudrait d'abord les montrer dans l'atelier, dans la boutique où ils vivaient en artisans. C'est là, en les voyant à l'ouvrage, qu'on goûterait leur simplicité et leur génie. Ils étaient ignorants et rudes. Ils avaient lu peu de chose et vu peu de chose.

Les collines qui entourent Florence fermaient l'horizon de leurs yeux et de leur âme. Ils ne connaissaient que leur ville, l'Écriture sainte et quelques débris de sculptures antiques, étudiés, caressés avec amour.

— Vous dites bien, fit le professeur Arrighi. Ils n'avaient souci que d'employer les meilleurs procédés. Leur esprit était tout tendu à préparer l'enduit et à bien broyer les couleurs. Celui qui imagina de coller une toile sur le panneau, pour que la peinture ne se fendît pas avec le bois, passa pour un homme merveilleux. Chaque maître avait ses recettes et ses formules, qu'il tenait soigneusement cachées.

— Bienheureux temps, reprit Dechartre, où l'on n'avait pas soupçon de cette originalité que nous cherchons si avidement aujourd'hui. L'apprenti tâchait de faire comme le maître. Il n'avait pas d'autre ambition que de lui ressembler, et c'était sans le vouloir qu'il se montrait différent des autres. Ils travaillaient non pour la gloire, mais pour vivre.

— Ils avaient raison, dit Choulette. Rien n'est meilleur que de travailler pour vivre.

— Le désir d'atteindre la postérité, poursuivit Dechartre, ne les troublait pas. Ne connaissant point le passé, ils ne concevaient point l'avenir, et leur rêve n'allait pas au delà de leur vie. Ils mettaient à bien faire une volonté puissante. Étant simples, ils ne se trompaient pas beaucoup, et voyaient la vérité que notre intelligence nous cache.

Cependant Choulette commençait de conter à madame Marmet la visite qu'il avait faite, dans la

journée, à la princesse de la maison de France pour qui la marquise de Rieu lui avait donné une lettre de présentation. Il se plaisait à faire sentir que lui, le bohème et le vagabond, il avait été reçu par cette princesse royale chez laquelle ni miss Bell ni la comtesse Martin n'eussent été admises, et que le prince Albertinelli se flattait d'avoir rencontrée un jour dans une cérémonie.

— Elle se livre, dit le prince, aux pratiques d'une piété minutieuse.

— Elle est admirable de noblesse et de simplicité, dit Choulette. Dans sa maison, entourée de ses gentilshommes et de ses dames, elle fait observer l'étiquette la plus rigoureuse, afin que sa grandeur soit une pénitence, et elle va tous les matins laver le pavé de l'église. C'est une église de village où fréquentent les poules, tandis que le curé joue à la briscola avec le sacristain.

Et Choulette, se penchant sur la table, imita avec sa serviette la laveuse accroupie. Puis, relevant la tête, il dit gravement :

— Après une attente congrue dans des salons consécutifs, j'ai été admis à lui baiser la main.

Et il se tut.

Madame Martin impatientée demanda :

— Enfin, qu'est-ce qu'elle vous a dit, cette princesse admirable de noblesse et de simplicité?

— Elle m'a dit : « Avez-vous visité Florence? On m'assure qu'il s'y est ouvert depuis peu de très beaux magasins, qui sont éclairés le soir. » Elle m'a dit encore : « Nous avons ici un bon pharmacien. Ceux d'Autriche ne sont pas meilleurs. Il m'a posé à la

jambe, voilà six semaines, un emplâtre qui n'est pas encore tombé. » Telles sont les paroles que Marie-Thérèse daigna m'adresser. O simple grandeur! ô vertu chrétienne! ô fille de saint Louis! ô merveilleux écho de votre voix, très sainte Élisabeth de Hongrie!

Madame Martin sourit. Elle pensait que Choulette se moquait. Mais il s'en défendit, indigné. Et miss Bell donna tort à son amie. C'était, disait-elle, un penchant des Français de toujours croire qu'on plaisante.

Puis on revint aux idées d'art qui, dans ce pays, se respirent avec l'air.

— Pour moi, dit la comtesse Martin, je ne suis pas assez savante pour admirer Giotto et son école. Ce qui me frappe, c'est la sensualité de cet art du XVe siècle, qu'on dit chrétien. Je n'ai vu de piété et de pureté que dans les images, pourtant bien jolies, de Fra Angelico. Le reste, ces figures de vierges et d'anges, sont voluptueuses, caressantes, et parfois d'une ingénuité perverse. Qu'ont-ils de religieux, ces jeunes rois mages beaux comme des femmes, ce saint Sébastien, brillant de jeunesse, qui est comme le Bacchus douloureux du Christianisme?

Dechartre lui répondit qu'il pensait de même et qu'il fallait bien qu'ils eussent raison, elle et lui, puisque Savonarole était de leur avis, et que, ne trouvant de piété à aucun ouvrage d'art, il voulait les brûler tous.

— On voyait déjà, dit-il, à Florence, au temps de ce superbe Manfred, à demi musulman, des hommes qu'on disait de la secte d'Épicure et qui cherchaient

des arguments contre l'existence de Dieu. Le beau Guido Cavalcanti méprisait les ignorants qui croyaient à l'âme immortelle. On citait de lui ce mot : « La mort des hommes est toute semblable à celle des bêtes. » Plus tard, quand l'antique beauté sortit des tombeaux, le ciel chrétien parut triste. Les peintres qui travaillaient dans les églises et dans les cloîtres n'étaient ni dévots, ni chastes. Le Pérugin était athée, et ne s'en cachait pas.

— Oui, dit miss Bell, mais on disait qu'il avait la tête dure, et des vérités célestes ne pouvaient percer son crâne épais. Il était âpre et avare, et tout à fait enfoncé dans les intérêts matériels. Il ne pensait qu'à acheter des maisons.

Le professeur Arrighi prit la défense de Pietro Vanucci de Pérouse.

— C'était, dit-il, un homme probe. Et le prieur des Gesuati de Florence eut bien tort de se défier de lui. Ce religieux pratiquait l'art de fabriquer du bleu d'outremer en broyant des pierres de lapis-lazuli calcinées. L'outremer valait alors son poids d'or; et le prieur, qui avait sans doute des secrets, estimait le sien plus précieux que le rubis et le saphir. Il demanda à Pietro Vanucci de décorer les deux cloîtres de son couvent, et il attendait des merveilles, moins de l'habileté du maître que de la beauté de cet outremer répandu sur les ciels. Tout le temps que le peintre travailla dans les cloîtres à l'histoire de Jésus-Christ, le prieur se tenait à son côté et lui présentait la poudre précieuse dans un petit sac qu'il ne lâchait jamais. Pietro y puisait, sous le regard du saint homme, et trempait son pinceau

chargé de couleur dans un godet plein d'eau, avant d'en frotter l'enduit de la muraille. Il employait de la sorte une grande quantité de poudre. Et le bon Père, voyant son sachet maigrir et s'épuiser, soupirait : « Jésus! combien cette chaux dévore d'outremer! » Quand les fresques furent terminées, quand le Pérugin eut reçu du religieux le prix convenu, il lui mit dans la main un paquet de poudre bleue : « Ceci est à vous, mon Père. Votre outremer que je prenais avec mon pinceau descendait au fond de mon godet, où je le recueillais chaque jour. Je vous le rends. Apprenez à vous fier aux hommes de bien. »

— Oh! dit Thérèse, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que le Pérugin ait été avare et probe. Ce ne sont pas toujours les gens intéressés qui sont les moins scrupuleux. Il y a beaucoup d'avares honnêtes.

— Naturellement, darling! dit miss Bell. Les avares ne veulent rien devoir, et les prodigues trouvent très supportable d'avoir des dettes. Ils ne pensent guère à l'argent qu'ils ont; et ils pensent encore moins à celui qu'ils doivent. Je n'ai pas dit que Pietro Vanucci, de Pérouse, était un homme sans probité. J'ai dit qu'il avait la tête dure, et qu'il achetait des maisons, beaucoup. Je suis contente d'apprendre qu'il a rendu l'outremer au prieur des Gesuati.

– Puisque votre Pietro était riche, dit Choulette, il devait rendre l'outremer. Les riches sont moralement tenus d'être probes; les pauvres, non.

A ce moment, Choulette, à qui le maître d'hôtel

présenta le bassin d'argent, tendit les mains pour recevoir l'eau parfumée de l'aiguière. C'était un vase ciselé et une coupe à double fond que miss Bell faisait passer, selon l'usage antique, à ses convives, après le repas.

— Je me lave les mains, dit-il, du mal que madame Martin fait ou peut faire par ses paroles ou autrement.

Et il se leva, farouche, après miss Bell, qui sortait de table au bras du professeur Arrighi.

Dans le salon, elle dit, en servant le café :

— Monsieur Choulette, pourquoi nous condamnez-vous aux tristesses sauvages de l'égalité? Pourquoi? La flûte de Daphnis ne chanterait pas bien, si elle était faite de sept roseaux égaux. Vous voulez détruire les belles harmonies du maître et des serviteurs, de l'aristocrate et des artisans. Oh! vous êtes un barbare, monsieur Choulette. Vous avez de la pitié pour les nécessiteux et vous n'avez pas de pitié pour la divine Beauté que vous exilez de ce monde. Vous la chassez, monsieur Choulette, vous la répudiez nue et pleurante. Soyez-en sûr; elle ne restera pas sur la terre quand les pauvres petits hommes seront tous faibles, chétifs, ignorants. Oh! défaire les groupes ingénieux que forment dans la société les hommes de conditions diverses, les humbles avec les magnifiques, c'est être l'ennemi des pauvres comme des riches, c'est être l'ennemi du genre humain.

— Les ennemis du genre humain! répondit Choulette en sucrant son café, c'est ainsi que le dur Romain nommait les chrétiens qui lui enseignaient l'amour.

Dechartre, pendant ce temps, assis près de madame Martin, l'interrogeait sur ses goûts d'art et de beauté.

Il la loua de cette simplicité avec laquelle elle s'habillait, dans le caractère de sa forme et de sa grâce, de la franchise charmante des lignes qui naissaient de chacun de ses mouvements. Il aimait, disait-il, ces toilettes animées et vivantes, souples, spirituelles et libres, qu'on voit si rarement, qu'on n'oublie pas.

— Alors, vous regardez les toilettes, monsieur Dechartre?

Non, il n'en regardait guère. On voyait si peu de femmes bien habillées, même en ce temps, où les femmes s'habillent aussi bien et mieux que jamais! Il ne prenait pas plaisir à voir marcher des paquets. Mais qu'une femme passât devant lui ayant le rythme et la ligne, il l'en bénissait.

Il poursuivit, d'une voix un peu plus élevée :

— Je ne puis songer à une femme qui prend soin de se parer chaque jour, sans méditer la grande leçon qu'elle donne aux artistes. Elle s'habille et se coiffe pour peu d'heures, et c'est un soin qui n'est pas perdu. Nous devons, comme elle, orner la vie sans penser à l'avenir. Peindre, sculpter, écrire pour la postérité n'est que la sottise de l'orgueil.

— Monsieur Dechartre, demanda le prince Albertinelli, que dites-vous, pour miss Bell, d'un peignoir mauve semé de fleurs d'argent?

— Moi, dit Choulette, je pense si peu à l'avenir terrestre que j'ai écrit mes plus beaux poèmes sur des feuilles de papier à cigarettes. Elles se sont faci-

lement évanouies, ne laissant à mes vers qu'une espèce d'existence métaphysique.

C'était un air de négligence qu'il se donnait. En fait, il n'avait jamais perdu une ligne de son écriture. Dechartre était plus sincère. Il n'avait point envie de se survivre. Miss Bell l'en blâma.

— Monsieur Dechartre, pour que la vie soit grande et pleine, il faut y mettre le passé et l'avenir. Nos œuvres de poésies et d'art, il faut les accomplir en l'honneur des morts, et dans la pensée de ceux qui naîtront. Et nous participerons ainsi de ce qui fut, de ce qui est et de ce qui sera. Vous ne voulez pas être immortel, monsieur Dechartre. Prenez garde que le Dieu vous entende.

VI

CHOULETTE SUCCESSEUR DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Ayant posé soigneusement sur la table du salon son bâton noueux, sa pipe et son antique sac de tapisserie, Choulette salua madame Martin qui lisait à la fenêtre. Il allait à Assise. Il s'était vêtu d'une casaque de peau de chèvre et il ressemblait aux vieux bergers des Nativités.

— Adieu, madame. Je quitte Fiesole, vous, Dechartre, le trop beau prince Albertinelli et cette gentille ogresse de miss Bell. Je vais visiter la montagne d'Assise, qu'il faut, dit le poète, nommer, non plus Assise, mais orient, parce que c'est de là

que s'est levé le soleil de l'amour. Je vais m'agenouiller devant la crypte heureuse au fond de laquelle saint François repose nu, dans une auge de pierre, avec une pierre pour oreiller. Car il ne voulut pas emporter même un linceul de ce monde où il laissait la révélation de toute joie et de toute bonté.

— Adieu, monsieur Choulette. Rapportez-moi une médaille de sainte Claire. J'aime beaucoup sainte Claire.

— Vous avez bien raison, madame. C'était une dame remplie de force et de prudence. Quand saint François, malade et presque aveugle, vint passer quelques jours à Saint-Damien, auprès de son amie, elle lui bâtit de ses mains une cabane dans le jardin. Il se réjouit. Une langueur douloureuse et la brûlure de ses paupières lui ôtaient le sommeil. Une troupe de rats énormes venait l'attaquer la nuit. Alors il composa un cantique plein d'allégresse pour bénir le splendide frère Soleil, et notre sœur l'Eau, chaste, utile et pure. Mes plus beaux vers, ceux même du *Jardin clos*, ont moins de charme inévitable et de splendeur naturelle. Et il est juste qu'il en soit ainsi, parce que l'âme de saint François était plus belle que n'est la mienne. Meilleur que tous ceux de mes contemporains qu'il m'a été donné de connaître, je ne vaux rien. Quand François eut trouvé sa chanson du Soleil, il fut très content. Il songea : Nous irons, mes frères et moi, dans les villes, nous nous tiendrons avec un luth sur la place publique, le jour du marché. Les bonnes gens s'approcheront de nous, et nous leur dirons : « Nous

sommes les jongleurs du bon Dieu, et nous allons vous chanter un lai. Si vous en êtes contents, vous nous donnerez une récompense. » Ils s'y engageront. Et quand nous aurons chanté, nous leur rappellerons leur promesse. Nous leur dirons : « Vous nous devez une récompense. Et celle que nous vous demandons, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. » Sans doute que, pour tenir leur parole et ne pas faire tort aux pauvres jongleurs de Dieu, ils éviteront de nuire à autrui.

Madame Martin trouvait que saint François était le plus aimable des saints.

— Son œuvre, reprit Choulette, fut détruite alors qu'il vivait encore. Pourtant il mourut heureux, parce qu'en lui était la joie avec l'humilité. Il était en effet le doux chanteur de Dieu. Et il convient qu'un autre pauvre poète reprenne sa tâche et enseigne au monde la vraie religion et la vraie joie. Ce sera moi, madame, si toutefois je puis dépouiller la raison avec l'orgueil. Car toute beauté morale est accomplie en ce monde par cette sagesse inconcevable qui vient de Dieu et ressemble à la folie...

[Après ces propos, Choulette disparaît. Quelque temps après, madame Martin, miss Bell et le prince Albertinelli, dans une de leurs promenades, le retrouvent.]

Ayant un peu dépassé la Badia, ils virent une procession qui montait les pentes de la colline. Le vent du soir soufflait sur les dernières flammes des cierges portés dans des chandeliers de bois doré. Les filles blanches et bleues des confréries accompagnaient les bannières peintes. Puis venaient un

petit Saint Jean, blond, frisé, tout nu sous la toison d'agneau qui lui découvrait les bras et les épaules, et une Sainte Marie-Madeleine de sept ans, dans la robe d'or de ses cheveux crépelés. Les gens de Fiesole suivaient en foule. La comtesse Martin reconnut Choulette au milieu d'eux. Un cierge d'une main, son livre de l'autre, des lunettes bleues au bout du nez, il chantait; des lueurs fauves tremblaient aux angles de sa face camuse et sur les bosses de son crâne tourmenté. Sa barbe sauvage se relevait et s'abaissait au rythme du cantique. Sous la dureté des ombres et des lumières qui lui travaillaient le visage, il avait l'air vieux et robuste comme ces solitaires capables d'accomplir un siècle de pénitence.

— Qu'il est beau! dit Thérèse. Il se donne en spectacle à lui-même. C'est un grand artiste.

— Oh! darling, pourquoi voulez-vous que M. Choulette ne soit pas un homme pieux? Pourquoi? Il y a beaucoup de joie et de beauté à croire. Cela, les poètes le savent. Si M. Choulette n'avait pas la foi, il ne ferait pas les admirables vers qu'il fait.

— Et vous, chérie, est-ce que vous avez la foi?

— Oh! oui, je crois en Dieu et à la parole de Christ.

Maintenant, le dais, les bannières, les voiles blancs avaient disparu dans les lacets du chemin montueux. Mais on voyait encore, sur le crâne nu de Choulette, la flamme du cierge rejaillir en rayons d'or...

Déjà on était à table quand parut Choulette, mon-

trant le visage d'un antique satyre; une joie terrible luisait dans ses yeux de phosphore. Depuis son retour d'Assise, il ne vivait plus qu'avec des gens du menu peuple, buvait toute la journée du vin de Chianti avec des artisans, à qui il enseignait la joie et l'innocence, l'avènement de Jésus-Christ, et l'abolition prochaine de l'impôt et du service militaire. A l'issue de la procession, il avait réuni des vagabonds dans les ruines du théâtre romain, et leur avait fait, en langage macaronique mêlé de français et de toscan, un sermon qu'il se plut à refaire :

— Les rois, les sénateurs et les juges ont dit : « La vie des peuples est en nous. » Or, ils mentent et ils sont le cercueil qui dit : « Je suis le berceau. »

» La vie des peuples est dans les moissons des campagnes qui jaunissent sous le regard du Seigneur. Elle est dans les vignes suspendues aux ormeaux, et dans le sourire et les larmes dont le ciel baigne les fruits des arbres, aux clos des vergers.

» Elle n'est pas dans les lois, qui sont faites par les riches et les puissants, pour la conservation de la puissance et de la richesse.

» Les chefs des royaumes et des républiques ont mis dans leurs livres que le droit des gens est le droit de guerre. Et ils ont glorifié la violence. Et ils rendent des honneurs aux conquérants, et ils élèvent sur les places publiques des statues à l'homme et au cheval victorieux. Mais le droit n'est pas de tuer : c'est pourquoi le juste ne tirera pas de l'urne son numéro à la conscription. Le droit n'est pas de nourrir la folie et les crimes du prince qui

est élevé sur le royaume ou sur la république : et c'est pourquoi le juste ne paiera pas l'impôt; et il ne donnera point d'argent aux publicains. Il jouira en paix du fruit de son travail, et il fera du pain avec le blé qu'il a semé, et il mangera les fruits des arbres qu'il a taillés... »

[Cependant, au mois de mai, madame Martin rentre en France. Choulette vient la voir avant son départ.]

Il salua la comtesse Martin.

— Il faut donc vous dire adieu, madame?

Il restait en Italie. Une dame l'appelait, disait-il; c'était Rome. Il voulait voir les cardinaux. L'un d'eux qu'on vantait comme un vieillard plein de sens, entrerait peut-être dans l'idée de l'église socialiste et révolutionnaire. Choulette avait son but : planter sur les ruines de la civilisation injuste et cruelle la croix du Calvaire, non plus morte et nue, mais vive et de ses bras fleuris ombrageant le monde. Il fondait, dans ce dessein, un ordre et un journal. L'ordre, madame Martin le connaissait. Le journal serait à un sou, et rédigé en phrases rythmées et en vers de complainte. Il pourrait, devrait être chanté. Le vers, très simple, violent ou joyeux, était en définitive l'unique langage qui convînt au peuple. La prose ne plaisait qu'aux gens d'une intelligence très subtile. Il avait fréquenté les anarchistes chez les troquets de la rue Saint-Jacques. Ils passaient leur soirée à dire et à écouter des romances.

Et il ajouta :

— Un journal qui sera un cahier de chansons ira

à l'âme du peuple. On m'accorde quelque génie. Je ne sais si l'on a raison. Mais il faut convenir que j'ai l'esprit pratique.

Miss Bell descendait les degrés du perron, en mettant ses gants.

— Oh! darling, la ville et les montagnes et le ciel veulent être pleurés de vous. Ils se font beaux aujourd'hui pour vous donner le regret de les quitter et l'envie de les revoir.

Mais Choulette, que fatiguait l'élégante sécheresse de la nature toscane, regrettait la verte Ombrie, et son ciel humide. Il se rappelait Assise, debout et priant sur la plaine grasse, au milieu d'une terre plus amollie et plus humble.

— Il y a là, dit-il, des bois et des roches, des clairières qui découvrent un peu de ciel avec des nuages blancs. Je m'y suis promené sur la trace du bon saint François, et j'y ai mis son cantique du Soleil en vieilles rimes françaises, simples et pauvres.

Madame Martin dit qu'elle voulait l'entendre. Miss Bell écoutait déjà, et son visage prenait l'expression fervente d'un ange sculpté par Mino.

Choulette les avertit que c'était un ouvrage rustique et sans art Les vers ne voulaient point être beaux. Ils étaient simples, toutefois impairs, pour la légèreté. Puis, d'une voix lente et monotone, il récita le cantique :

Je vous louerai, mon Dieu, d'avoir fait aimable et clair
Ce monde où vous voulez que nous attendions de vivre.
Vous l'avez semé d'or, d'émeraude et d'outremer,
Comme un peintre qui met des peintures dans un livre.

à travers mes lectures, parfois très intéressantes, les bourdons alourdis heurter pesamment les vitres, les boiseries craquer et les mouches, ivres de lumière et de chaleur, ronfler des ailes en cercle sur ma tête. Vers trois heures, leur bourdonnement fut tel que je levai la tête de dessus un document fort précieux pour l'histoire de Melun au XIIIe siècle, et je me mis à considérer les mouvements concentriques de ces bestioles ou « bestions », comme dit Lafontaine, qui puisa cette forme dans le vieux fonds populaire, d'où vient l'expression de « tapisserie à bestions », c'est-à-dire à figurines. Je dus constater que la chaleur agit sur les ailes d'une mouche tout autrement que sur le cerveau d'un archiviste paléographe, car j'éprouvais une grande difficulté à penser et une torpeur assez agréable dont je ne sortis que par un effort violent. La cloche, qui sonna le dîner, me surprit au milieu de mes travaux et je n'eus que le temps d'endosser ma houppelande neuve pour paraître décemment devant madame de Gabry.

Le repas, amplement servi, se prolongea de lui-même. J'ai un talent de dégustation qui va peut-être au-dessus du médiocre. Mon hôte, qui s'aperçut de mes connaissances, m'estima assez pour déboucher en mon honneur certaine bouteille de château-margaux. Je bus avec respect ce vin de grande race et de noble vertu, qui vient des coteaux du Bordelais et dont on ne peut louer assez le bouquet et le feu. Cette ardente rosée se répandit dans mes veines et m'anima d'un zèle juvénile. Assis sur la terrasse, auprès de madame de Gabry, dans le crépuscule qui

répandait sur les arbres du parc une mélancolie charmante et donnait aux moindres choses un air de mystère, j'eus le plaisir d'exprimer à ma spirituelle hôtesse mes impressions avec une vivacité et une abondance tout à fait remarquables chez un homme dénué, comme je le suis, de toute imagination. Je lui dépeignis spontanément, et sans m'aider d'aucun texte ancien, la mélancolie douce du soir et la beauté de cette terre natale qui nous nourrit, non seulement de pain et de vin, mais encore d'idées, de sentiments et de croyances, et qui nous recevra tous dans son sein maternel, comme des petits enfants fatigués d'un long jour.

— Monsieur, me dit cette aimable dame, vous voyez ces vieilles tours, ces arbres, ce ciel; comme les personnages des contes et des chansons populaires sont naturellement sortis de tout cela! Voici là-bas le sentier par lequel le petit Chaperon rouge alla au bois cueillir des noisettes. Ce ciel changeant et toujours à demi voilé fut sillonné par les chars des fées, et la tour du Nord a pu cacher jadis sous son toit pointu la vieille filandière dont le fuseau piqua la Belle au bois dormant.

Je songeais encore à ces gracieuses paroles, pendant que M. Paul me racontait, à travers les bouffées d'un cigare capiteux, je ne sais quel procès intenté par lui à la commune au sujet d'une prise d'eau. Madame de Gabry, sentant la fraîcheur du soir la gagner, frissonna sous le châle que son mari lui avait jeté sur les épaules, et nous quitta pour gagner sa chambre. Je résolus alors, au lieu de monter dans la mienne, de retourner dans la biblio-

thèque pour continuer l'examen des manuscrits. Malgré l'opposition de M. Paul, j'entrai dans ce que j'appellerai, en vieux langage, « la librairie », et je me mis au travail, à la lumière de la lampe.

Après avoir lu quinze pages, évidemment écrites par un scribe ignorant et distrait, car j'eus quelque peine à en saisir le sens, je plongeai la main dans la poche béante de ma redingote pour en tirer ma tabatière, mais ce mouvement si naturel et quasi instinctif me coûta cette fois un peu d'effort et de fatigue; toutefois j'ouvris la boîte d'argent et j'en tirai quelques grains de la poudre odorante, qui s'éparpillèrent le long du plastron de ma chemise, sous mon nez frustré. Je suis certain que mon nez exprima son désappointement, car il est fort expressif. Il a trahi plusieurs fois mes plus intimes pensées et notamment dans la bibliothèque publique de Coutances, où je découvris, à la barbe de mon collègue Brioux, le cartulaire de Notre-Dame des Anges.

Quelle ne fut pas ma joie! Mes yeux, petits et ternes sous leurs lunettes, n'en laissèrent rien voir. Mais à la seule vue de mon nez en pied de marmite, qui frémissait de joie et d'orgueil, Brioux devina que j'avais fait une trouvaille. Il remarqua le volume que je tenais, nota l'endroit où j'allai le replacer, l'alla prendre sur mes talons, le copia en cachette et le publia à la hâte, pour me jouer un tour. Mais son édition fourmille de fautes et j'eus la satisfaction d'y relever quelques grosses bévues.

Pour revenir au point où j'étais, je soupçonnai qu'une lourde somnolence pesait sur mon esprit.

J'avais sous les yeux une charte dont chacun peut apprécier l'intérêt, quand j'aurai dit que mention y est faite d'un clapier vendu à Jehan d'Estouville, prêtre, en 1312. Mais, bien que j'en sentisse alors toute l'importance, je n'y donnai pas l'attention qu'un tel document exigeait impérieusement. Mes yeux, quoi que je fisse, se tournaient vers un côté de la table qui ne présentait aucun objet important au point de vue de l'érudition. Il n'y avait à cet endroit qu'un assez gros volume allemand, relié en peau de truie, avec des clous de cuivre aux plats et d'épaisses nervures sur le dos. C'était un bel exemplaire de cette compilation recommandable seulement par les gravures sur bois dont elle est ornée et qui est si connue sous le nom de Cosmographie de Munster. Le volume, dont les plats étaient légèrement entre-bâillés, reposait sur sa tranche médiane.

Je ne saurais dire depuis combien de temps mes regards étaient attachés sans cause sur cet in-folio du XIVe siècle, quand ils furent captivés par un spectacle tellement extraordinaire qu'un homme totalement dépourvu d'imagination, comme je suis, devait lui-même en être vivement frappé.

Je vis tout à coup, sans m'être aperçu de sa venue, une petite personne assise sur le dos du livre, un genou replié et une jambe pendante, à peu près dans l'attitude que prennent sur leur cheval les amazones d'Hyde-Park ou du bois de Boulogne. Elle était si petite que son pied ballant ne descendait pas jusqu'à la table, sur laquelle s'étalait en serpentant la queue de sa robe. Mais son visage et

ses formes étaient d'une femme adulte. L'ampleur de son corsage et la rondeur de sa taille ne laissaient aucun doute à cet égard, même à un vieux savant comme moi. J'ajouterai, sans crainte de me tromper, qu'elle était fort belle et de mine fière, car mes études iconographiques m'ont habitué de longue date à reconnaître la pureté d'un type et le caractère d'une physionomie. La figure de cette dame, assise si inopinément sur le dos d'une Cosmographie de Munster, exprimait une noblesse mélangée de mutinerie. Elle avait l'air d'une reine, mais d'une reine capricieuse; et je jugeai, à la seule expression de son regard, qu'elle exerçait quelque part une grande autorité avec beaucoup de fantaisie. Sa bouche était impérieuse et ironique et ses yeux bleus riaient d'une façon inquiétante sous des sourcils noirs, dont l'arc était très pur. J'ai toujours entendu dire que les sourcils noirs sont très séants aux blondes, et cette dame était très blonde. En somme, l'impression qu'elle donnait était celle de la grandeur.

Il peut sembler étrange qu'une personne haute comme une bouteille et qui aurait disparu dans la poche de ma redingote, s'il n'eût pas été irrévérencieux de l'y mettre, donnât précisément l'idée de la grandeur. Mais il y avait dans les proportions de la dame assise sur la Cosmographie de Munster une sveltesse si fière, une harmonie si majestueuse; elle gardait une attitude à la fois si aisée et si noble, qu'elle me parut grande. Bien que mon encrier, qu'elle considérait avec une attention moqueuse comme si elle eût pu lire par avance tous les mots

qui devaient en sortir au bout de ma plume, fût pour elle un bassin profond où elle eût noirci jusqu'à la jarretière ses bas de soie rose à coins d'or, elle était grande, vous dis-je, et imposante dans son enjouement.

Son costume, approprié à sa physionomie, était d'une extrême magnificence; il consistait en une robe de brocart d'or et d'argent et en un manteau de velours nacarat, doublé de menu vair. La coiffure était une sorte de hennin à deux cornes, que des perles d'un bel orient rendaient clair et lumineux comme le croissant de la lune. Sa petite main blanche tenait une baguette. Cette baguette attira mon attention d'une manière d'autant plus efficace que mes études archéologiques m'ont disposé à reconnaître avec quelque certitude les insignes par lesquels se distinguent les notables personnes de la légende et de l'histoire. Cette connaissance me vint en aide dans les conjonctures très singulières où je me trouvais. J'examinai la baguette qui me parut taillée dans une menue branche de coudrier. C'est, me dis-je, une baguette de fée; conséquemment la dame qui la tient est une fée.

Heureux de connaître la personne à qui j'avais affaire, j'essayai de rassembler mes idées pour lui faire un compliment respectueux. J'eusse éprouvé quelque satisfaction, je le confesse, à lui parler doctement du rôle de ses pareilles, tant dans les races saxonne et germanique, que dans l'occident latin. Une telle dissertation était dans ma pensée une façon ingénieuse de remercier cette dame d'être apparue à un vieil érudit, contrairement à l'usage constant

de ses semblables qui ne se montrent qu'aux enfants naïfs et aux villageois incultes.

Pour être fée, on n'en est pas moins femme, me disais-je, et puisque madame Récamier, ainsi que je l'ouïs dire à J.-J. Ampère, rougissait de plaisir, quand les petits ramoneurs ouvraient de grands yeux pour la mieux voir, la dame surnaturelle qui est assise sur la Cosmographie de Munster sera sans doute flattée d'entendre un érudit la traiter doctement comme une médaille, un sceau, une fibule ou un jeton. Mais cette entreprise, qui coûtait beaucoup à ma timidité, me devint totalement impossible, quand je vis la dame de la Cosmographie tirer vivement d'une aumônière, qu'elle portait au côté, des noisettes plus petites que je n'en vis jamais, en briser les coquilles contre ses dents et me les jeter au nez, tandis qu'elle croquait l'amande avec la gravité d'un enfant qui tette.

En une telle conjoncture, je fis ce qu'exigeait la dignité de la science, je me tus. Mais les coquilles m'ayant causé un chatouillement pénible, je portai la main à mon nez et je constatai alors, à ma grande surprise, que mes lunettes en chevauchaient l'extrémité et que je voyais la dame non à travers, mais par-dessus les verres, chose incompréhensible, puisque mes yeux, usés sur les vieux textes, ne distinguent pas sans bésicles un melon d'une carafe, placés tous deux au bout de mon nez.

Ce nez, remarquable par sa masse, sa forme et sa coloration, attira légitimement l'attention de la fée, car elle saisit ma plume d'oie, qui s'élevait comme un panache au-dessus de l'encrier, et elle promena

sur mon nez les barbes de cette plume. J'eus parfois, en compagnie, l'occasion de me prêter aux espiègleries innocentes des jeunes demoiselles qui, m'associant à leurs jeux, m'offraient leur joue à baiser à travers un dossier de chaise ou m'invitaient à éteindre une bougie qu'elles élevaient tout à coup hors de la portée de mon souffle. Mais jusque-là aucune personne du sexe ne m'avait soumis à des caprices aussi familiers que de m'agacer les narines avec les barbes de ma propre plume. Je me rappelai heureusement une maxime de feu mon grand-père, qui avait coutume de dire que tout est permis aux dames, et que tout ce qui vient d'elles est grâce et faveur. Je reçus donc comme faveur et grâce les coquilles des noisettes et les barbes de la plume, et j'essayai de sourire. Bien plus! je pris la parole :

— Madame, dis-je avec une politesse digne, vous accordez l'honneur de votre visite, non à un morveux ni à un rustre, mais bien à un bibliothécaire assez heureux pour vous connaître et qui sait que jadis vous emmêliez dans les crèches les crins de la jument, buviez le lait dans les jattes écumeuses, couliez des graines à gratter dans le dos des aïeules, faisiez pétiller l'âtre au nez des bonnes gens et, pour tout dire, mettiez le désordre et la gaieté dans la maison. Vous pouvez vous vanter, de plus, d'avoir, le soir, dans les bois, fait les plus jolies peurs du monde aux couples attardés. Mais je vous croyais évanouie à jamais depuis trois siècles au moins. Se peut-il, Madame, qu'on vous voie en ce temps de chemins de fer et de télégraphes? Ma concierge, qui fut nourrice en son temps, ne sait pas votre his-

toire, et mon petit voisin, que sa bonne mouche encore, affirme que vous n'existez point.

— Qu'en dites-vous? s'écria-t-elle d'une voix argentine, en se campant dans sa petite taille royale d'une façon tout à fait cavalière et en fouettant comme un hippogriffe le dos de la Cosmographie de Munster.

— Je ne sais, lui répondis-je, en me frottant les yeux.

Cette réponse, empreinte d'un scepticisme profondément scientifique, fit sur mon interlocutrice le plus déplorable effet.

— Monsieur Sylvestre Bonnard, me dit-elle, vous n'êtes qu'un cuistre. Je m'en étais toujours doutée. Le plus petit des marmots qui vont par les chemins avec un pan de chemise à la fente de leur culotte me connaît mieux que tous les gens à lunettes de vos Instituts et de vos Académies. Savoir n'est rien, imaginer est tout. Rien n'existe que ce qu'on imagine. Je suis imaginaire. C'est exister cela, je pense! On me rêve et je parais! Tout n'est que rêve, et, puisque personne ne rêve de vous, Sylvestre Bonnard, c'est vous qui n'existez pas. Je charme le monde; je suis partout, sur un rayon de lune, dans le frisson d'une source cachée, dans le feuillage mouvant qui chante, dans les blanches vapeurs qui montent, chaque matin, du creux des prairies, au milieu des bruyères roses, partout!... On me voit, on m'aime. On soupire, on frissonne sur la trace légère de mes pas qui font chanter les feuilles mortes. Je fais sourire les petits enfants, je donne de l'esprit aux plus épaisses nourrices. Penchée sur

les berceaux, je lutine, je console et j'endors, et vous doutez que j'existe! Sylvestre Bonnard, votre chaude douillette recouvre le cuir d'un âne.

Elle se tut; l'indignation gonflait ses fines narines et, tandis que j'admirais, malgré mon dépit, la colère héroïque de cette petite personne, elle promena ma plume dans l'encrier, comme un aviron dans un lac, et me la jeta au nez le bec en avant.

Je me frottai le visage que je sentis tout mouillé d'encre. Elle avait disparu. Ma lampe s'était éteinte; un rayon de lune traversait la vitre et descendait sur la Cosmographie de Munster. Un vent frais, qui s'était élevé sans que je m'en aperçusse, faisait voler plumes, papiers et pains à cacheter. Ma table était toute tachée d'encre. J'avais laissé ma fenêtre entr'ouverte pendant l'orage. Quelle imprudence!

II

LES TRISTESSES D'UN VIEUX SAVANT

5 juin.

J'avais conduit ce jour-là jusqu'au cimetière de Marnes un vieux collègue de grand âge qui, selon la pensée de Goethe, avait consenti à mourir. Le grand Goethe, dont la puissance vitale était extraordinaire, croyait en effet qu'on ne meurt que quand on le veut bien, c'est-à-dire quand toutes les énergies qui résistent à la décomposition finale, et dont l'ensemble fait la vie même, sont détruites jusqu'à

la dernière. En d'autres termes, il pensait qu'on ne meurt que quand on ne peut plus vivre. A la bonne heure! il ne s'agit que de s'entendre et la magnifique pensée de Goethe se ramène, quand on sait la prendre, à la chanson de La Palisse.

Donc mon excellent collègue avait consenti à mourir, grâce à deux ou trois attaques d'apoplexie des plus persuasives et dont la dernière fut sans réplique. Je l'avais peu pratiqué de son vivant, mais il paraît que je devins son ami dès qu'il ne fut plus, car nos collègues me dirent d'un ton grave, avec un visage pénétré, que je devais tenir un des cordons du poêle et parler sur la tombe.

Après avoir lu fort mal un petit discours que j'avais écrit de mon mieux, ce qui n'est pas beaucoup dire, j'allai me promener dans les bois de Ville-d'Avray et suivis, sans trop peser sur la canne du capitaine, un sentier couvert sur lequel le jour tombait en disques d'or. Jamais l'odeur de l'herbe et des feuilles humides, jamais la beauté du ciel sur les arbres et la sérénité puissante des formes végétales n'avaient pénétré si avant mes sens et toute mon âme, et l'oppression que je ressentais dans ce silence traversé d'une sorte de tintement continu était à la fois sensuelle et religieuse.

Je m'assis à l'ombre du chemin sous un bouquet de jeunes chênes. Et là, je me promis de ne point mourir, ou du moins de ne point consentir à mourir avant de m'être assis de nouveau sous un chêne où, dans la paix d'une large campagne, je songerais à la nature de l'âme et aux fins dernières de l'homme. Une abeille, dont le corsage brun bril-

lait au soleil comme une armure de vieil or, vint se poser sur une fleur de mauve d'une sombre richesse et bien ouverte sur sa tige touffue. Ce n'était certainement pas la première fois que je voyais un spectacle si commun, mais c'était la première que je le voyais avec une curiosité si affectueuse et si intelligente. Je reconnus qu'il y avait entre l'insecte et la fleur toutes sortes de sympathies et mille rapports ingénieux que je n'avais pas soupçonnés jusque-là.

L'insecte, rassasié de nectar, s'élança en ligne hardie et je me relevai du mieux que je pus, et me rajustai sur mes jambes.

— Adieu, dis-je à la fleur et à l'abeille. Adieu. Puissé-je vivre encore le temps de deviner le secret de vos harmonies. Je suis bien fatigué. Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne se délasse d'un travail que par un autre. Ce sont les fleurs et les insectes qui me reposeront, si Dieu le veut, de la philologie et de la diplomatique. Combien le vieux mythe d'Antée est plein de sens! J'ai touché la terre et je suis un nouvel homme, et voici qu'à soixante-dix ans de nouvelles curiosités naissent dans mon âme comme on voit des rejetons s'élancer du tronc creux d'un vieux chêne.

4 juin.

J'aime à regarder de ma fenêtre [1] la Seine et ses quais par ces matins d'un gris tendre qui donnent aux choses une douceur infinie. J'ai contemplé le

1. M. Silvestre Bonnard demeurait au quai Malaquais.

ciel d'azur qui répand sur la baie de Naples sa sérénité lumineuse. Mais notre ciel de Paris est plus animé, plus bienveillant et plus spirituel. Il sourit, menace, caresse, s'attriste et s'égaie comme un regard humain. Il verse en ce moment une molle clarté sur les hommes et les bêtes de la ville qui accomplissent leur tâche quotidienne. Là-bas, sur l'autre berge, les forts du port Saint-Nicolas déchargent des cargaisons de cornes de bœuf, tandis que des hommes posés sur une passerelle volante font sauter lestement, de bras en bras, des pains de sucre jusque dans la cale du bateau à vapeur. Sur le quai du nord, les chevaux de fiacre, alignés à l'ombre des platanes, la tête dans leur musette, mâchent tranquillement leur avoine, tandis que les cochers rubiconds vident leur verre devant le comptoir du marchand de vin, en guettant du coin de l'œil la pratique matinale.

Les bouquinistes déposent leurs boîtes sur le parapet. Ces braves marchands d'esprit, qui vivent sans cesse dehors, la blouse au vent, sont si bien travaillés par l'air, les pluies, les gelées, les neiges, les brouillards et le grand soleil, qu'ils finissent par ressembler aux vieilles statues des cathédrales. Ils sont tous mes amis et je ne passe guère devant leurs boîtes sans en tirer quelque bouquin qui me manquait jusque-là, sans que j'en eusse le moindre soupçon.

A mon retour au logis, ce sont les cris de ma gouvernante, qui m'accuse de crever toutes mes poches et d'emplir la maison de vieux papiers qui attirent les rats. Thérèse est sage en cela, et c'est

justement parce qu'elle est sage que je ne l'écoute pas; car, malgré ma mine tranquille, j'ai toujours préféré la folie des passions à la sagesse de l'indifférence. Mais parce que mes passions ne sont point de celles qui éclatent, dévastent et tuent, le vulgaire ne les voit pas. Elles m'agitent pourtant, et il m'est arrivé plus d'une fois de perdre le sommeil pour quelques pages écrites par un moine oublié ou imprimées par un humble apprenti de Pierre Schœffer. Et si ces belles ardeurs s'éteignent en moi, c'est que je m'éteins lentement moi-même. Nos passions, c'est nous. Mes bouquins, c'est moi. Je suis vieux et racorni comme eux.

Un vent léger balaye avec la poussière de la chaussée les graines ailées des platanes et les brins de foin échappés à la bouche des chevaux. Ce n'est rien que cette poussière, mais en la voyant s'envoler, je me rappelle que dans mon enfance je regardais tourbillonner une poussière pareille; et mon âme de vieux Parisien en est tout émue. Tout ce que je découvre de ma fenêtre, cet horizon qui s'étend à ma gauche jusqu'aux collines de Chaillot et qui me laisse apercevoir l'Arc de Triomphe comme un dé de pierre, la Seine, fleuve de gloire, et ses ponts, les tilleuls de la terrasse des Tuileries, le Louvre de la Renaissance, ciselé comme un joyau; à ma droite, du côté du Pont-Neuf, *pons Lutetiæ Novus dictus*, comme on lit sur les anciennes estampes, le vieux et vénérable Paris avec ses tours et ses flèches, tout cela c'est ma vie, c'est moi-même, et je ne serais rien sans ces choses qui se reflètent en moi avec les mille nuances de ma

pensée et m'inspirent et m'animent. C'est pourquoi j'aime Paris d'un immense amour.

Et pourtant je suis las, et je sens qu'on ne peut se reposer au sein de cette ville qui pense tant, qui m'a appris à penser et qui m'invite sans cesse à penser. Comment n'être point agité au milieu de ces livres qui sollicitent sans cesse ma curiosité et la fatiguent sans la satisfaire? Tantôt, c'est une date qu'il faut chercher, tantôt un lieu qu'il importe de déterminer précisément ou quelque vieux terme dont il est intéressant de connaître le vrai sens. Des mots? — Eh! oui, des mots. Philologue, je suis leur souverain; ils sont mes sujets, et je leur donne, en bon roi, ma vie entière. Ne pourrai-je abdiquer un jour? Je devine qu'il y a quelque part, loin d'ici, à l'orée d'un bois, une maisonnette où je trouverais le calme dont j'ai besoin, en attendant qu'un plus grand calme, irrévocable celui-là, m'enveloppe tout entier. Je rêve un banc sur le seuil et des champs à perte de vue. Mais il faudrait qu'un frais visage sourît près de moi pour refléter et concentrer toute cette fraîcheur; je me croirais grand-père et tout le vide de ma vie serait comblé...

LE LIVRE DE MON AMI

I

L'ERMITAGE DU JARDIN DES PLANTES

Je ne savais pas lire, je portais des culottes fendues, je pleurais quand ma bonne me mouchait et j'étais dévoré par l'amour de la gloire. Telle est la vérité : dans l'âge le plus tendre, je nourrissais le désir de m'illustrer sans retard et de durer dans la mémoire des hommes. J'en cherchais les moyens tout en déployant mes soldats de plomb sur la table de la salle à manger. Si j'avais pu, je serais allé conquérir l'immortalité dans les champs de bataille et je serais devenu semblable à quelqu'un de ces généraux que j'agitais dans mes petites mains et à qui je dispensais la fortune des armes sur une toile cirée.

Mais il n'était pas en moi d'avoir un cheval, un uniforme, un régiment et des ennemis, toutes choses essentielles à la gloire militaire. C'est pour-

quoi je pensai devenir un saint. Cela exige moins d'appareil et rapporte beaucoup de louanges. Ma mère était pieuse. Sa piété — comme elle aimable et sérieuse — me touchait beaucoup. Ma mère me lisait souvent la *Vie des Saints*, que j'écoutais avec délices et qui remplissait mon âme de surprise et d'amour. Je savais donc comment les hommes du Seigneur s'y prenaient pour rendre leur vie précieuse et pleine de mérites. Je savais quelle céleste odeur répandent les roses du martyre. Mais le martyre est une extrémité à laquelle je ne m'arrêtai pas. Je ne songeai pas non plus à l'apostolat et à la prédication, qui n'étaient guère dans mes moyens. Je m'en tins aux austérités, comme étant d'un usage facile et sûr.

Pour m'y livrer sans perdre de temps, je refusai de déjeuner. Ma mère, qui n'entendait rien à ma nouvelle vocation, me crut souffrant et me regarda avec une inquiétude qui me fit de la peine. Je n'en jeûnai pas moins. Puis, me rappelant saint Siméon Stylite, qui vécut sur une colonne, je montai sur la fontaine de la cuisine; mais je ne pus y vivre, car Julie, notre bonne, m'en délogea promptement. Descendu de ma fontaine, je m'élançai avec ardeur dans le chemin de la perfection et résolus d'imiter saint Nicolas de Patras, qui distribua ses richesses aux pauvres. La fenêtre du cabinet de mon père donnait sur le quai. Je jetai par cette fenêtre une douzaine de sous qu'on m'avait donnés parce qu'ils étaient neufs et qu'ils reluisaient; je jetai ensuite des billes et des toupies et mon sabot avec son fouet de peau d'anguille.

— Cet enfant est stupide! s'écria mon père en fermant la fenêtre.

J'éprouvai de la colère et de la honte à m'entendre juger ainsi. Mais je considérai que mon père, n'étant pas saint comme moi, ne partagerait pas avec moi la gloire des bienheureux, et cette pensée me fut une grande consolation.

Quand vint l'heure de m'aller promener, on me mit mon chapeau; j'en arrachai la plume, à l'exemple du bienheureux Labre, qui, lorsqu'on lui donnait un vieux bonnet tout crasseux, avait soin de le traîner dans la fange avant de le mettre sur sa tête. Ma mère, en apprenant l'aventure des richesses et celle du chapeau, haussa les épaules et poussa un gros soupir. Je l'affligeais vraiment.

Pendant la promenade, je tins les yeux baissés pour ne pas me laisser distraire par les objets extérieurs, me conformant ainsi à un précepte souvent donné dans la *Vie des Saints*.

C'est au retour de cette promenade salutaire que, pour achever ma sainteté, je me fis un cilice en me fourrant dans le dos le crin d'un vieux fauteuil. J'en éprouvai de nouvelles tribulations, car Julie me surprit au moment où j'imitais ainsi les fils de saint François. S'arrêtant à l'apparence sans pénétrer l'esprit, elle vit que j'avais crevé un fauteuil et me fessa par simplicité.

En réfléchissant aux pénibles incidents de cette journée, je reconnus qu'il est bien difficile de pratiquer la sainteté dans la famille. Je compris pourquoi les saints Antoine et Jérôme s'en étaient allés au désert parmi les lions et les ægipans; et je

résolus de me retirer dès le lendemain dans un ermitage. Je choisis, pour m'y cacher, le labyrinthe du Jardin des Plantes. C'est là que je voulais vivre dans la contemplation, vêtu, comme saint Paul l'Ermite, d'une robe de feuilles de palmier. Je pensais : « Il y aura dans ce jardin des racines pour ma nourriture. On y découvre une cabane au sommet d'une montagne. Là, je serai au milieu de toutes les bêtes de la création; le lion qui creusa de ses ongles la tombe de sainte Marie l'Égyptienne viendra sans doute me chercher pour rendre les devoirs de la sépulture à quelque solitaire des environs. Je verrai, comme saint Antoine, l'homme aux pieds de bouc et le cheval au buste d'homme. Et peut-être que les anges me soulèveront de terre en chantant des cantiques. »

Ma résolution paraîtra moins étrange quand on saura que, depuis longtemps, le Jardin des Plantes était pour moi un lieu saint, assez semblable au Paradis terrestre, que je voyais figuré sur ma vieille Bible en estampes. Ma bonne m'y menait souvent et j'y éprouvais un sentiment de sainte allégresse. Le ciel même m'y semblait plus spirituel et plus pur qu'ailleurs, et, dans les nuages qui passaient sur la volière des aras, sur la cage du tigre, sur la fosse de l'ours et sur la maison de l'éléphant, je voyais confusément Dieu le Père avec sa barbe blanche et dans sa robe bleue, le bras étendu pour me bénir avec l'antilope et la gazelle, le lapin et la colombe; et, quand j'étais assis sous le cèdre du Liban, je voyais descendre sur ma tête, à travers les branches, les rayons que le Père éternel laissait

échapper de ses doigts. Les animaux qui mangeaient dans ma main en me regardant avec douceur me rappelaient ce que ma mère m'enseignait d'Adam et des jours de l'innocence première. La Création réunie là, comme jadis dans la maison flottante du patriarche, se reflétait dans mes yeux, toute parée de grâce enfantine. Et rien ne me gâtait mon Paradis. Je n'étais pas choqué d'y voir des bonnes, des militaires et des marchands de coco. Au contraire, je me sentais heureux près de ces humbles et de ces petits, moi le plus petit de tous. Tout me semblait clair, aimable et bon, parce que, avec une candeur souveraine, je ramenais tout à mon idéal d'enfant.

Je m'endormis dans la résolution d'aller vivre au milieu de ce jardin pour acquérir des mérites et devenir l'égal des grands saints dont je me rappelais l'histoire fleurie.

Le lendemain matin, ma résolution était ferme encore. J'en instruisis ma mère. Elle se mit à rire.

— Qui t'a donné l'idée de te faire ermite sur le labyrinthe du Jardin des Plantes? me dit-elle en me peignant les cheveux et en continuant de rire.

— Je veux être célèbre, répondis-je, et mettre sur mes cartes de visite : « Ermite et saint du calendrier », comme papa met sur la sienne : « Lauréat de l'Académie de médecine et secrétaire de la Société d'anthropologie. »

A ce coup, ma mère laissa tomber le peigne qu'elle passait dans mes cheveux.

— Pierre! s'écria-t-elle, Pierre! quelle folie et quel péché! Je suis bien malheureuse! Mon petit

garçon a perdu la raison à l'âge où l'on n'en a pas encore.

Puis, se tournant vers mon père :

— Vous l'avez entendu, mon ami; à sept ans il veut être célèbre.

— Chère amie, répondit mon père, vous verrez qu'à vingt ans il sera dégoûté de la gloire.

— Dieu le veuille! dit la mère; je n'aime point les vaniteux.

Dieu l'a voulu et mon père ne se trompait pas. Comme le roi d'Yvetot, je vis fort bien sans gloire et n'ai plus la moindre envie de graver le nom de Pierre Nozière dans la mémoire des hommes.

Toutefois, quand maintenant je me promène, avec mon cortège de souvenirs lointains, dans ce Jardin des Plantes, bien attristé et abandonné, il me prend une incompréhensible envie de conter aux amis inconnus le rêve que je fis jadis d'y vivre en anachorète, comme si ce rêve d'un enfant pouvait, en se mêlant aux pensées d'autrui, y faire passer la douceur d'un sourire.

C'est aussi pour moi une question de savoir si vraiment j'ai bien fait de renoncer dès l'âge de six ans à la vie militaire; car le fait est que je n'ai pas songé depuis à être soldat. Je le regrette un peu. Il y a, sous les armes, une grande dignité de vie. Le devoir y est clair et d'autant mieux déterminé que ce n'est pas le raisonnement qui le détermine. L'homme qui peut raisonner ses actions découvre bientôt qu'il en est peu d'innocentes. Il faut être prêtre ou soldat pour ne pas connaître les angoisses du doute.

Quant au rêve d'être un solitaire, je l'ai refait toutes les fois que j'ai cru sentir que la vie était foncièrement mauvaise : c'est dire que je l'ai fait chaque jour. Mais, chaque jour, la nature me tira par l'oreille et me ramena aux amusements dans lesquels s'écoulent les humbles existences.

II

LE COQ

[Ce fragment et le suivant sont extraits du *Livre de Suzanne*. Pierre Nozière, qui a noté dans ses cahiers ses souvenirs d'enfant, a écrit aussi le journal de l'enfance de sa fille Suzanne.]

Suzanne ne s'était pas encore mise à la recherche du beau. Elle s'y mit à trois mois vingt jours avec beaucoup d'ardeur.

C'était dans la salle à manger. Elle a, cette salle, un faux air d'ancienneté à cause des plats de faïence, des bouteilles de grès, des buires d'étain et des fioles de verre de Venise qui chargent les dressoirs. C'est la maman de Suzanne qui a arrangé tout cela en Parisienne entichée de bibelots. Suzanne, au milieu de ces vieilleries, paraît plus fraîche dans sa robe blanche brodée, et l'on se dit, en la voyant là : « C'est, en vérité, une petite créature toute neuve ! »

Elle est indifférente à cette vaisselle d'aïeux, aux vieux portraits noirs et aux grands plats de cuivre pendus aux murs. Je compte bien que, plus tard, toutes ces antiquités lui donneront des idées fantas-

tiques et feront germer dans sa tête des rêves bizarres, absurdes et charmants. Elle aura ses visions. Elle y exercera, si son esprit s'y prête, cette jolie imagination de détail et de style qui embellit la vie. Je lui conterai des histoires insensées qu ine seront pas beaucoup plus fausses que les autres, mais qui seront beaucoup plus belles; elle en deviendra folle. Je souhaite à tous ceux que j'aime un petit grain de folie. Cela rend le cœur gai. En attendant, Suzanne ne sourit même pas au petit Bacchus assis sur son tonneau. On est sérieux, à trois mois et vingt jours.

Or, c'était un matin, un matin d'un gris tendre. Des liserons emmêlés à la vigne vierge encadraient la fenêtre de leurs étoiles diversement nuancées. Nous causions comme des gens qui n'ont rien à dire. C'était une de ces heures où le temps coule comme un fleuve tranquille. Il semble qu'on le voie couler et que chaque mot qu'on dit soit un petit caillou qu'on y jette. Je crois bien que nous parlions de la couleur des yeux de Suzanne. C'est un sujet inépuisable.

— Ils sont d'un bleu d'ardoise.

— Ils ont un ton de vieil or et de soupe à l'oignon.

— Ils ont des reflets verts.

— Tout cela est vrai; ils sont miraculeux.

En ce moment Suzanne entra; ils étaient, pour cette fois, de la couleur du temps, qui était d'un si joli gris. Elle entra dans les bras de sa bonne. L'élégance mondaine voudrait que ce fût dans les bras de sa nourrice. Mais Suzanne fait comme

l'agneau de La Fontaine et comme tous les agneaux : elle tette sa mère. Je sais bien qu'en pareil cas et dans cet excès de rusticité, on doit sauver au moins les apparences et avoir une nourrice sèche. Une nourrice sèche a des grosses épingles et des rubans à son bonnet comme une autre nourrice, il ne lui manque que du lait. Le lait, cela regarde seulement l'enfant, tandis que tout le monde voit les rubans et les épingles. Quand une mère a la faiblesse de nourrir, elle prend, pour cacher sa honte, une nourrice sèche.

Mais la maman de Suzanne est une étourdie qui n'a pas songé à ce bel usage.

La bonne de Suzanne est une petite paysanne qui vient de son village, où elle a élevé sept ou huit petits frères, et qui chante du matin au soir des chansons lorraines. On lui accorda une journée pour voir Paris; elle revint enchantée : elle avait vu de beaux radis. Le reste ne lui semblait point laid, mais les radis l'émerveillaient : elle en écrivit au pays. Cette simplicité la rend parfaite avec Suzanne, qui, de son côté, ne semble remarquer dans la nature entière que les lampes et les carafes.

Quand Suzanne parut, la salle à manger devint très gaie. On rit à Suzanne; Suzanne nous rit : il y a toujours moyen de s'entendre quand on s'aime. La maman tendit ses bras souples, sur lesquels la manche du peignoir coulait dans l'abandon d'un matin d'été. Alors Suzanne tendit ses petits bras de marionnette qui ne pliaient pas dans leur manche de piqué. Elle écartait les doigts, en sorte qu'on voyait cinq petits rayons roses au bout des man-

ches. Sa mère, éblouie, la prit sur ses genoux, et nous étions tous trois parfaitement heureux ; ce qui tient peut-être à ce que nous ne pensions à rien. Cet état ne pouvait durer. Suzanne, penchée vers la table, ouvrit les yeux, tant et si bien, qu'ils devinrent tout ronds, et secoua ses petits bras comme s'ils eussent été en bois, ainsi qu'ils en avaient l'air. Il y avait de la surprise et de l'admiration dans son regard. Sur la stupidité touchante et vénérable de son petit visage, on voyait se glisser je ne sais quoi de spirituel.

Elle poussa un cri d'oiseau blessé.

— C'est peut-être une épingle qui l'a piquée, pensa sa mère, fort attachée, par bonheur, aux réalités de la vie.

Ces épingles anglaises se défont sans qu'on s'en aperçoive et Suzanne en a huit sur elle!

Non, ce n'était pas une épingle qui la piquait. C'était l'amour du beau.

— L'amour du beau à trois mois et vingt jours?

— Jugez plutôt : coulée à demi hors des bras de sa mère, elle agitait les poings sur la table et, s'aidant de l'épaule et du genou, soufflant, toussant, bavant, elle parvint à embrasser une assiette. Un vieil ouvrier rustique de Strasbourg (ce devait être un homme simple, la paix soit à ses os!) avait peint sur cette assiette un coq rouge.

Suzanne voulut prendre ce coq; ce n'était pas pour le manger, c'était donc parce qu'elle le trouvait beau. Sa mère, à qui je fis ce simple raisonnement, me répondit :

— Que tu es bête! si Suzanne avait pu saisir ce

coq, elle l'aurait mis tout de suite à sa bouche au lieu de le contempler. Vraiment, les gens d'esprit n'ont pas le sens commun!

— Elle n'y eût point manqué, répondis-je; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que ses facultés diverses et déjà nombreuses ont pour principal organe la bouche? Elle a exercé sa bouche avant d'exercer ses yeux, et elle a bien fait! Maintenant sa bouche exercée, délicate et sensible, est le meilleur moyen de connaissance qu'elle ait encore à son service. Elle a raison de l'employer. Je vous dis que votre fille est la sagesse même. Oui, elle l'y aurait mis comme une belle chose et non comme une chose nourrissante. Notez que cette habitude, qui existe en fait chez les petits enfants, reste en figure dans la langue des hommes. Nous disons goûter un poème, un tableau, un opéra.

Pendant que j'exprimais ces idées, que le monde philosophique accepterait, si elles étaient émises dans un jargon inintelligible, Suzanne frappait l'assiette avec ses poings, la grattait de l'ongle, lui parlait (et dans quel joli babil mystérieux!), puis la retournait avec de grandes secousses.

Elle n'y mettait pas beaucoup d'adresse; non! et ses mouvements manquaient d'exactitude. Mais un mouvement, si simple qu'il paraisse, est très difficile à faire quand il n'est pas habituel. Et quelles habitudes voulez-vous qu'on ait à trois mois et vingt jours? Songez à ce qu'il faut gouverner de nerfs, d'os et de muscles pour seulement lever le petit doigt. Conduire tous les fils des marionnettes de Thomas Holden n'est, en comparaison, qu'une

bagatelle. Darwin, qui est un observateur sagace, s'émerveillait de ce que les petits enfants pussent rire et pleurer. Il écrivit un gros volume pour expliquer comment ils s'y prenaient. Nous sommes sans pitié, « nous autres savants », comme dit M. Zola.

Mais, je ne suis pas, heureusement, un aussi grand savant que M. Zola. Je suis superficiel. Je ne fais pas des expériences sur Suzanne, et je me contente de l'observer, quand je puis le faire sans la contrarier.

Elle grattait son coq et devenait perplexe, ne concevant pas qu'une chose visible fût insaisissable. Cela passait son intelligence, que d'ailleurs tout passe. C'est même cela qui rend Suzanne admirable. Les petits enfants vivent dans un perpétuel miracle; tout leur est prodige; voilà pourquoi il y a une poésie dans leur regard. Près de nous, ils habitent d'autres régions que nous. L'inconnu, le divin inconnu les enveloppe.

— Petite bête! dit sa maman.

— Chère amie, votre fille est ignorante, mais raisonnable. Quand on voit une belle chose, on veut la posséder. C'est un penchant naturel, que les lois ont prévu. Les Bohémiens de Béranger, qui disent que *voir, c'est avoir*, sont des sages d'une espèce fort rare. Si tous les hommes pensaient comme eux, il n'y aurait pas de civilisation et nous vivrions nus et sans arts, comme les habitants de la Terre-de-Feu. Vous n'êtes point de leur sentiment; vous aimez les vieilles tapisseries où l'on voit des cigognes sous des arbres, et vous en couvrez tous les murs de la maison. Je ne vous le

reproche pas, loin de là. Mais comprenez donc Suzanne et son coq.

— Je la comprends ; elle est comme petit Pierre, qui demanda la lune dans un seau d'eau. On ne la lui donna pas. Mais, mon ami, n'allez pas dire qu'elle prend un coq peint pour un coq véritable, puisqu'elle n'en a jamais vu.

— Non; mais elle prend une illusion pour une réalité. Et les artistes sont bien un peu responsables de sa méprise. Voilà bien longtemps qu'ils cherchent à imiter, par des lignes et des couleurs, la forme des choses. Depuis combien de milliers de siècles est mort ce brave homme des cavernes qui grava d'après nature un mammouth sur une lame d'ivoire! La belle merveille qu'après tant et de si longs efforts dans les arts d'imitation, ils soient parvenus à séduire une petite créature de trois mois et vingt jours! Les apparences! Qui ne séduisent-elles pas? La science elle-même, dont on nous assomme, va-t-elle au delà de ce qui semble? Qu'est-ce que M. le professeur Robin trouve au fond de son microscope? Des apparences et rien que des apparences. « Nous sommes vainement agités par des mensonges », a dit Euripide...

Je parlais ainsi et, me préparant à commenter le vers d'Euripide, j'y aurais sans doute trouvé des significations profondes auxquelles le fils de la marchande d'herbes n'avait jamais pensé. Mais le milieu devenait tout à fait impropre aux spéculations philosophiques; car, ne pouvant parvenir à détacher le coq de l'assiette, Suzanne se jeta dans une colère qui la rendit rouge comme une pivoine,

lui élargit le nez à la façon des Cafres, lui remonta les joues dans les yeux et les sourcils jusqu'au sommet du front. Ce front, tout à coup rougi, bouleversé, travaillé de bosses, de cavités, de sillons contraires, ressemblait à un sol volcanique. Sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles et il en sortit, entre les gencives, des hurlements barbares.

— A la bonne heure! m'écriai-je. Voilà l'éclat des passions! Les passions, il n'en faut pas médire. Tout ce qui se fait de grand en ce monde est fait par elles. Et voici qu'un de leurs éclairs rend un tout petit bébé presque aussi effrayant qu'une menue idole chinoise. Ma fille, je suis content de vous. Ayez des passions fortes, laissez-les grandir et croissez avec elles. Et si, plus tard, vous devenez leur maîtresse inflexible, leur force sera votre force et leur grandeur votre beauté. Les passions, c'est toute la richesse morale de l'homme.

— Quel vacarme! s'écrie la maman de Suzanne. On ne s'entend plus dans cette salle, entre un philosophe qui déraisonne et un bébé qui prend un coq peint pour je ne sais quoi de véritable. Les pauvres femmes ont bien besoin de sens commun pour vivre avec un mari et des enfants!

— Votre fille, répondis-je, vient de chercher le beau pour la première fois. C'est la fascination de l'abîme, dirait un romantique; c'est, dirai-je, l'exercice naturel des nobles esprits. Mais il ne faut pas s'y livrer trop tôt et avec des méthodes trop insuffisantes. Chère amie, vous avez des charmes souverains pour calmer les douleurs de Suzanne. Endormez votre fille.

III

L'ÉTOILE

Suzanne a accompli ce soir le douzième mois de son âge, et, depuis un an qu'elle est sur cette vieille terre, elle a fait bien des expériences. Un homme capable de découvrir en douze ans autant de choses et de si utiles que Suzanne en a découvertes en douze mois serait un mortel divin. Les petits enfants sont des génies méconnus; ils prennent possession du monde avec une énergie surhumaine. Rien ne vaut cette première poussée de la vie, ce premier jet de l'âme.

Concevez-vous que ces petits êtres voient, touchent, parlent, observent, comparent, se souviennent? Concevez-vous qu'ils marchent, qu'ils vont et viennent? Concevez-vous qu'ils jouent? Cela surtout est merveilleux qu'ils jouent, car le jeu est le principe de tous les arts. Des poupées et des chansons, c'est déjà presque tout Shakespeare.

Suzanne a une grande corbeille pleine de joujoux, dont quelques-uns seulement sont des joujoux par nature et par destination, tels qu'animaux en bois blanc et bébés en caoutchouc. Les autres ne sont devenus des jouets que par un tour particulier de leur fortune : ce sont de vieux porte-monnaie, des chiffons, des fonds de boîte, un mètre, un étui à ciseaux, une bouillotte, un indicateur des chemins de fer et un caillou. Ils sont les uns et les autres

pitoyablement avariés. Chaque jour, Suzanne les tire un par un de la corbeille pour les donner à sa mère. Elle n'en remarque aucun d'une façon spéciale, et elle ne fait généralement aucune distinction entre ce petit bien et le reste des choses. Le monde est pour elle un immense joujou découpé et peint.

Si on voulait se pénétrer de cette conception de la nature et y rapporter tous les actes, toutes les pensées de Suzanne, on admirerait la logique de cette petite âme; mais on la juge d'après nos idées, non d'après les siennes. Et, parce qu'elle n'a pas *notre* raison, on décide qu'elle n'a pas de raison. Quelle injustice! Moi qui sais me mettre au vrai point de vue, je découvre un esprit de suite là où le vulgaire n'aperçoit que des façons incohérentes.

Pourtant je ne m'abuse pas; je ne suis pas un père idolâtre; je reconnais que ma fille n'est pas beaucoup plus admirable qu'un autre enfant. Je n'emploie pas, en parlant d'elle, des expressions exagérées. Je dis seulement à sa mère :

— Chère amie, nous avons là une bien jolie petite fille.

Elle me répond à peu près ce que madame Primerose répondait quand ses voisins lui faisaient un semblable compliment :

— Mon ami, Suzanne est ce que Dieu l'a faite : assez belle, si elle est assez bonne.

Et, en disant cela, elle répand sur Suzanne un long regard magnifique et candide, où l'on devine, sous les paupières abaissées, des prunelles brillantes d'orgueil et d'amour.

J'insiste, je dis :

— Convenez qu'elle est jolie.

Mais elle a, pour n'en pas convenir, plusieurs raisons que je découvre mieux encore qu'elle ne le ferait elle-même.

Elle veut s'entendre dire encore et toujours que sa petite enfant est jolie. En le disant elle-même, elle croirait manquer à certaine bienséance, et ne pas montrer toute la délicatesse qu'il faut. Elle craindrait surtout d'offenser on ne sait quelle puissance invisible, obscure, qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle sent là, dans l'ombre, prête à punir sur leurs bébés les mamans qui s'enorgueillissent.

Et quel heureux ne le craindrait pas, ce spectre si certainement caché dans les rideaux de la chambre? Qui donc, le soir, pressant dans ses bras sa femme et son enfant, oserait dire en présence du monde invisible : « Mes cœurs, où en sommes-nous de notre part de joie et de beauté? » C'est pourquoi je dis à ma femme :

— Vous avez raison, chère amie, vous avez toujours raison. Le bonheur repose ici, sous ce petit toit. Chut! Ne faisons pas de bruit : il s'envolerait. Les mères athéniennes craignaient Némésis, cette déesse toujours présente, jamais visible, dont elles ne savaient rien, sinon qu'elle était la jalousie des dieux, Némésis, hélas! dont le doigt se reconnaissait partout, à toute heure, dans cette chose banale et mystérieuse : l'accident. Les mères athéniennes!... J'aime à me figurer une d'elles endormant au cri des cigales, sous le laurier, au pied de l'autel domestique, son nourrisson nu comme un petit dieu.

» J'imagine qu'elle se nommait Lysilla, qu'elle craignait Némésis comme vous la craignez, mon amie, et que, comme vous, loin d'humilier les autres femmes par l'éclat d'un faste oriental, elle ne songeait qu'à se faire pardonner sa joie et sa beauté... Lysilla, Lysilla! avez-vous donc passé sans laisser sur la terre une ombre de votre forme, un souffle de votre âme charmante? Êtes-vous donc comme si vous n'aviez jamais été? »

La maman de Suzanne coupe le fil capricieux de ces pensées.

— Mon ami, dit-elle, pourquoi parlez-vous ainsi de cette femme? Elle eut son temps comme nous avons le nôtre. Ainsi va la vie.

— Vous concevez donc, mon âme, que ce qui a été puisse n'être plus?

— Parfaitement. Je ne suis pas comme vous qui vous étonnez de tout, mon ami.

Et ces paroles, elle les prononce d'un ton tranquille en préparant la toilette de nuit de Suzanne. Mais Suzanne refuse obstinément de se coucher.

Ce refus passerait dans l'histoire romaine pour un beau trait de la vie d'un Titus, d'un Vespasien ou d'un Alexandre Sévère. Ce refus fait que Suzanne est grondée. Justice humaine, te voilà! A vrai dire, si Suzanne veut rester debout, c'est, non pas pour veiller au salut de l'Empire, mais pour fouiller dans le tiroir d'une vieille commode hollandaise à gros ventre et à massives poignées de cuivre.

Elle y plonge; elle se tient d'une main au meuble, et, de l'autre, elle empoigne des bonnets, des bras-

sières, des robes qu'elle jette, avec un grand effort, à ses pieds, en poussant de petits cris changeants, légers et sauvages. Son dos, couvert d'un fichu en pointe, est d'un ridicule attendrissant; sa petite tête, qu'elle tourne par moments vers moi, exprime une satisfaction plus touchante encore.

Je n'y puis tenir. J'oublie Némésis, je m'écrie :

— Voyez-la : elle est adorable dans son tiroir!

D'un geste à la fois mutin ou craintif, sa maman me met un doigt sur la bouche. Puis elle retourne auprès du tiroir saccagé. Cependant je poursuis ma pensée :

— Chère amie, si Suzanne est admirable par ce qu'elle sait, elle est non moins admirable par ce qu'elle ne sait pas. C'est dans ce qu'elle ignore qu'elle est pleine de poésie.

A ces mots, la maman de Suzanne tourna ses yeux vers moi en souriant un peu de côté, ce qui est un signe de moquerie, puis elle s'écria :

— La poésie de Suzanne! la poésie de votre fille! Mais elle ne se plaît qu'à la cuisine, votre fille! Je la trouvai l'autre jour radieuse au milieu des épluchures. Vous appelez cela de la poésie, vous?

— Sans doute, chère amie, sans doute. La nature tout entière se reflète en elle avec une si magnifique pureté, qu'il n'y a rien au monde de sale pour elle, pas même le panier aux épluchures. C'est pourquoi vous la trouvâtes perdue, l'autre jour, dans l'enchantement des feuilles de chou, des pelures d'oignon et des queues de crevettes. C'était

un ravissement, madame. Je vous dis qu'elle transforme la nature avec une puissance angélique, et que tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle touche s'empreint pour elle de beauté.

Pendant ce discours, Suzanne quitta sa commode et s'approcha de la fenêtre. Sa mère l'y suivit et la prit dans ses bras. La nuit était tranquille et chaude. Une ombre transparente baignait la fine chevelure de l'acacia dont nous voyions les fleurs tombées former des traînées blanches dans notre cour. Le chien dormait, les pattes hors de sa niche. La terre était trempée au loin d'un bleu céleste. Nous nous taisions tous trois.

Alors, dans le silence, dans l'auguste silence de la nuit, Suzanne leva le bras aussi haut qu'il lui fut possible et, du bout de son doigt, qu'elle ne peut jamais ouvrir tout à fait, elle montra une étoile. Ce doigt, qui est d'une petitesse miraculeuse, se courbait par intervalles comme pour appeler.

Et Suzanne parla à l'étoile!

Ce qu'elle disait n'était pas composé de mots. C'était un parler obscur et charmant, un chant étrange, quelque chose de doux et de profondément mystérieux, ce qu'il faut enfin pour exprimer l'âme d'un bébé quand un astre s'y reflète.

— Elle est drôle, cette petite, dit sa mère en l'embrassant.

LA ROTISSERIE
DE LA REINE PÉDAUQUE

COMMENT JACQUES TOURNEBROCHE DEVINT L'ÉLÈVE DE L'ABBÉ JÉRÔME COIGNARD

J'ai nom Elme-Laurent-Jacques Ménétrier. Mon père, Léonard Ménétrier, était rôtisseur rue Saint-Jacques à l'enseigne de la *Reine Pédauque*, qui, comme on sait, avait les pieds palmés à la façon des oies et des canards.

Son auvent s'élevait vis-à-vis de Saint-Benoît-le-Bétourné, entre madame Gilles, mercière aux *Trois-Pucelles*, et M. Blaizot, libraire à l'*Image Sainte-Catherine*, non loin du *Petit-Bacchus*, dont la grille, ornée de pampres, faisait le coin de la rue des Cordiers. Il m'aimait beaucoup et quand, après souper, j'étais couché dans mon petit lit, il me prenait la main, soulevait l'un après l'autre mes doigts, en commençant par le pouce, et disait :

— Celui-là l'a tué, celui-là l'a plumé, celui-là l'a

fricassé, celui-là l'a mangé. Et le petit Riquiqui, qui n'a rien du tout.

» Sauce, sauce, sauce », ajoutait-il en me chatouillant, avec le bout de mon petit doigt, le creux de la main.

Et il riait très fort. Je riais aussi en m'endormant, et ma mère affirmait que le sourire restait encore sur mes lèvres le lendemain matin.

Mon père était bon rôtisseur et craignait Dieu. C'est pourquoi il portait, aux jours de fête, la bannière des rôtisseurs, sur laquelle un beau saint Laurent était brodé avec son gril et une palme d'or. Il avait coutume de me dire :

— Jacquot, ta mère est une sainte et digne femme.

C'est un propos qu'il se plaisait à répéter. Et il est vrai que ma mère allait tous les dimanches à l'église avec un livre imprimé en grosses lettres. Car elle savait mal lire le petit caractère qui, disait-elle, lui tirait les yeux hors de la tête. Mon père passait, chaque soir, une heure ou deux au cabaret du *Petit-Bacchus*, que fréquentaient Jeannette la vielleuse et Catherine la dentellière. Et chaque fois qu'il en revenait un peu plus tard que de coutume, il disait d'une voix attendrie en mettant son bonnet de coton :

— Barbe, dormez en paix. Je le disais tantôt encore au coutelier boiteux : Vous êtes une sainte et digne femme.

J'avais six ans, quand, un jour, rajustant son tablier, ce qui était en lui signe de résolution, il me parla de la sorte :

— Miraut, notre bon chien, a tourné ma broche pendant quatorze ans. Je n'ai pas de reproche à lui

faire. C'est un bon serviteur qui ne m'a jamais volé le moindre morceau de dinde ni d'oie. Il se contentait pour prix de sa peine de lécher la rôtissoire. Mais il se fait vieux. Sa patte devient raide, il n'y voit goutte et ne vaut plus rien pour tourner la manivelle. Jacquot, c'est à toi, mon fils, de prendre sa place. Avec de la réflexion et quelque usage, tu y réussiras sans faute aussi bien que lui.

Miraut écoutait ces paroles et secouait la queue en signe d'approbation. Mon père poursuivit :

— Donc, assis sur cet escabeau, tu tourneras la broche. Cependant, afin de te former l'esprit, tu repasseras ta Croix de Dieu, et quand, par la suite, tu sauras lire toutes les lettres moulées, tu apprendras par cœur quelque livre de grammaire ou de morale ou encore les belles maximes de l'Ancien et Nouveau Testament. Car la connaissance de Dieu et la distinction du bien et du mal sont nécessaires même dans un état mécanique, de petit renom sans doute, mais honnête comme est le mien, qui fut celui de mon père et qui sera le tien, s'il plaît à Dieu.

A compter de ce jour, assis du matin au soir, au coin de la cheminée, je tournai la broche, ma croix de Dieu ouverte sur mes genoux. Un bon capucin, qui venait, avec son sac, quêter chez mon père, m'aidait à épeler. Il le faisait d'autant plus volontiers que mon père, qui estimait le savoir, lui payait ses leçons d'un beau morceau de dinde et d'un grand verre de vin, tant qu'enfin le petit frère, voyant que je formais assez bien les syllabes et les mots, m'apporta une belle Vie de sainte Marguerite, où il m'enseigna à lire couramment.

Un jour, ayant posé, comme de coutume, sa besace sur le comptoir, il vint s'asseoir près de moi, et, chauffant ses pieds nus dans la cendre du foyer, il me dit pour la centième fois :

Pucelle sage, nette et fine...

A ce moment, un homme d'une taille épaisse et pourtant assez noble, vêtu de l'habit ecclésiastique, entra dans la rôtisserie et cria d'une voix ample :

— Holà! l'hôte, servez-moi un bon morceau.

Il paraissait, sous ses cheveux gris, dans le plein de l'âge et de la force. La bouche était riante et ses yeux vifs. Ses joues un peu lourdes et ses trois mentons descendaient majestueusement sur un rabat, devenu par sympathie aussi gras que le cou qui s'y répandait.

Mon père, courtois par profession, tira son bonnet et dit en s'inclinant :

— Si Votre Révérence veut se chauffer un moment à mon feu, je lui servirai ce qu'elle désire.

Sans se faire prier davantage, l'abbé prit place devant la cheminée à côté du capucin.

Entendant le bon frère qui lisait :

Pucelle sage, nette et fine...

il frappa dans ses mains et dit :

— Oh, l'oiseau rare! l'homme unique! Un capucin qui sait lire! Eh! petit frère, comment vous nommez-vous?

— Frère Ange, capucin indigne, répondit mon maître.

Ma mère, qui de la chambre haute entendit des voix, descendit dans la boutique, attirée par la curiosité.

L'abbé la salua avec une politesse déjà familière et lui dit :

— Voilà qui est admirable, madame : Frère Ange est capucin et il sait lire !

— Il sait même lire toutes les écritures, répondit ma mère.

Et, s'approchant du frère, elle reconnut l'oraison de sainte Marguerite à l'image qui représentait la vierge martyre, un goupillon à la main.

— Cette prière, ajouta-t-elle, est difficile à lire, parce que les mots en sont tout petits et à peine séparés. Par bonheur, il suffit, dans les douleurs, de se l'appliquer comme un emplâtre à l'endroit où l'on ressent le plus de mal, et elle opère de la sorte aussi bien et mieux même que si on la récitait.

— N'en doutez point, ma bonne dame, répondit frère Ange : l'oraison de sainte Marguerite est souveraine pour ce que vous dites, à la condition expresse de faire l'aumône aux capucins.

Sur ces mots, frère Ange vida le gobelet que ma mère lui avait rempli jusqu'au bord, jeta sa besace sur son épaule et s'en alla du côté du *Petit-Bacchus*.

Mon père servit un quartier de volaille à l'abbé, qui, tirant de sa poche un morceau de pain, un flacon de vin et un couteau dont le manche de

cuivre représentait le feu roi en empereur romain sur une colonne antique, commença de souper.

Mais, à peine avait-il mis le premier morceau dans sa bouche, qu'il se tourna vers mon père, et lui demanda du sel, surpris qu'on ne lui eût point d'abord présenté la salière.

— Ainsi, dit-il, en usaient les anciens. Ils offraient le sel en signe d'hospitalité. Ils plaçaient aussi des salières, dans les temples, sur la nappe des dieux.

Mon père lui présenta du sel gris dans le sabot qui était accroché à la cheminée. L'abbé en prit à sa convenance et dit :

— Les anciens considéraient le sel comme l'assaisonnement nécessaire de tous les repas et ils le tenaient en telle estime qu'ils appelaient sel, par métaphore, les traits d'esprit qui donnent de la saveur au discours.

— Ah! dit mon père, en quelque estime que vos anciens l'aient tenu, la gabelle aujourd'hui le met encore à plus haut prix.

Ma mère, qui écoutait en tricotant un bas de laine, fut contente de placer son mot.

— Il faut croire, dit-elle, que le sel est une bonne chose, puisque le prêtre en met un grain sur la langue des enfants qu'on tient sur les fonts du baptême. Quand mon Jacquot sentit ce sel sur sa langue, il fit la grimace, car, tout petit qu'il était, il avait déjà de l'esprit. Je parle, monsieur l'abbé, de mon fils Jacques, ici présent.

L'abbé me regarda et dit :

— C'est maintenant un grand garçon. La modestie

est peinte sur son visage, et il lit attentivement la Vie de sainte Marguerite.

— Oh! reprit ma mère, il lit aussi l'oraison pour les engelures et la prière de saint Hubert, que frère Ange lui a données, et l'histoire de celui qui a été dévoré, au faubourg Saint-Marcel, par plusieurs diables, pour avoir blasphémé le saint nom de Dieu.

Mon père me regarda avec admiration, puis il coula dans l'oreille de l'abbé que j'apprenais tout ce que je voulais par une facilité native et naturelle.

— Ainsi donc, répliqua l'abbé, le faut-il former aux bonnes lettres, qui sont l'honneur de l'homme, la consolation de la vie et le remède à tous les maux, même à ceux de l'amour, ainsi que l'affirme le poète Théocrite.

— Tout rôtisseur que je suis, répondit mon père, j'estime le savoir et je veux bien croire qu'il est, comme dit Votre Grâce, un remède à l'amour. Mais je ne crois pas qu'il soit un remède à la faim.

— Il n'y est peut-être pas un onguent souverain, répondit l'abbé; mais il y porte quelque soulagement à la manière d'un baume très doux, quoique imparfait.

[Cependant on apprend que le frère Ange a été emmené en prison par les archers du guet pour avoir fait du tapage au cabaret du *Petit-Bacchus* et s'être battu avec un coutelier ambulant. Le rôtisseur refuse de venir intercéder auprès des sergents pour qu'ils relâchent le frère.]

Mon père, se tournant alors vers l'abbé, qui grattait un os avec son couteau :

— C'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Grâce : chaque leçon de lecture et d'écriture que ce capucin donne à mon enfant, je la paie d'un gobelet de vin et d'un fin morceau, lièvre, lapin, oie, voire géline ou chapon. C'est un ivrogne et un débauché!

— N'en doutez point, répondit l'abbé.

— Mais s'il ose jamais mettre le pied sur mon seuil, je le chasserai à grands coups de balai.

— Ce sera bien fait, dit l'abbé. Ce capucin est un âne, et il enseignait à votre fils bien moins à parler qu'à braire. Vous ferez sagement de jeter au feu cette Vie de sainte Catherine, cette prière pour les engelures et cette histoire de loup-garou, dont le frocard empoisonnait l'esprit de votre fils. Au prix où frère Ange donnait ses leçons, je donnerai les miennes, j'enseignerai à cet enfant le latin et le grec, et même le français, que Voiture et Balzac ont porté à sa perfection. Ainsi, par une fortune doublement singulière et favorable, ce Jacquot Tournebroche deviendra savant et je mangerai tous les jours.

— Topez là! dit mon père. Barbe, apportez deux gobelets. Il n'y a point d'affaire conclue quand les parties n'ont pas trinqué en signe d'accord. Nous boirons ici. Je ne veux de ma vie remettre le pied au *Petit-Bacchus*, tant ce coutelier et ce moine m'inspirent d'éloignement.

L'abbé se leva, et, les mains posées sur le dossier de sa chaise, dit d'un ton lent et grave :

— Avant tout, je remercie Dieu, créateur et conservateur de toutes choses, de m'avoir conduit dans

cette maison nourricière. C'est lui seul qui nous gouverne, et nous devons reconnaître sa providence dans les affaires humaines, encore qu'il soit téméraire et parfois incongru de l'y suivre de trop près. Car, étant universelle, elle se trouve dans toutes sortes de rencontres, sublimes assurément pour la conduite que Dieu y tient, mais obscènes ou ridicules pour la part que les hommes y prennent, et qui est le seul endroit par où elles nous apparaissent. Aussi, ne faut-il pas crier, à la façon des capucins et des bonnes femmes, qu'on voit Dieu à tous les chats qu'on fouette. Louons le Seigneur; prions-le de m'éclairer dans les enseignements que je donnerai à cet enfant, et, pour le reste, remettons-nous-en à sa sainte volonté, sans chercher à la comprendre par le menu.

Puis, soulevant son gobelet, il but un grand coup de vin.

— Ce vin, dit-il, porte dans l'économie du corps humain une chaleur douce et salutaire. C'est une liqueur digne d'être chantée à Téos et au Temple, par les princes des poètes bachiques, Anacréon et Chaulieu. J'en veux frotter les lèvres de mon jeune disciple.

Il me mit le gobelet sous le menton et s'écria :

— Abeilles de l'Académie, venez, venez vous poser en harmonieux essaims sur la bouche, désormais sacrée aux Muses, de Jacobus Tournebroche.

— Oh! monsieur l'abbé, dit ma mère, il est vrai que le vin attire les abeilles, surtout quand il est doux. Mais il ne faut pas souhaiter que ces méchantes mouches se posent sur les lèvres de mon

Jacquot, car leur piqûre est cruelle. Un jour que je mordais dans une pêche, je fus piquée à la langue par une abeille et je souffris les tourments de l'enfer. Je ne fus soulagée que par un peu de terre, mêlée de salive, que frère Ange me mit dans la bouche, en récitant l'oraison de saint Côme.

L'abbé lui fit entendre qu'il parlait d'abeilles au sens allégorique. Et mon père dit sur un ton de reproche :

— Barbe, vous êtes une sainte et digne femme, mais j'ai maintes fois remarqué que vous aviez un facheux penchant à vous jeter étourdiment dans les entretiens sérieux comme un chien dans un jeu de quilles.

— Il se peut, répondit ma mère. Mais si vous aviez mieux suivi mes conseils, Léonard, vous vous en seriez bien trouvé. Je puis ne pas connaître toutes les espèces d'abeilles, mais je m'entends au gouvernement de la maison et aux convenances que doit garder dans ses mœurs un homme d'âge, père de famille et porte-bannière de sa confrérie.

Mon père se gratta l'oreille et versa du vin à l'abbé qui dit en soupirant :

— Certes, le savoir n'est pas de nos jours honoré dans le royaume de France comme il l'était chez le peuple romain, pourtant dégénéré de sa vertu première, au temps où la rhétorique porta Eugène à l'Empire. Il n'est pas rare de voir en notre siècle un habile homme dans un grenier sans feu ni chandelle. *Exemplum ut talpa.* J'en suis un exemple.

LES OPINIONS DE M. JÉRÔME COIGNARD

[Nous avons fait connaissance dans la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* avec l'abbé Jérôme Coignard. Dans un autre volume, ~~le disciple~~ fidèle, Jacques Tournebroche, a recueilli quelques-unes des opinions de son maître. Elles sont toujours paradoxales, mais elles font travailler l'esprit et inquiètent les préjugés.]

I

LE CHIEN MIRAUT

Mon père était rôtisseur dans la rue Saint-Jacques, vis-à-vis de Saint-Benoît-le-Bétourné. Je ne vous dirai pas qu'il aimât le carême; ce sentiment n'eût point été naturel chez un rôtisseur. Mais il en observait les jeûnes et abstinences en bon chrétien qu'il était. Faute d'argent pour acheter des dispenses à l'archevêché, il soupait de merluche aux jours maigres, avec sa femme, son fils, son chien et ses hôtes ordinaires, dont le plus assidu était mon bon

maître, M. l'abbé Jérôme Coignard. Ma sainte mère n'eût point souffert que Miraut, notre gardien, rongeât un os le vendredi saint. Ce jour-là, elle ne mêlait ni chair ni graisse à la pâtée du pauvre animal. En vain, M. l'abbé Coignard lui représentait-il que c'était là mal faire et qu'en bonne justice Miraut, qui n'avait point de part aux sacrés mystères de la rédemption, n'en devait point souffrir dans sa pitance.

— Ma bonne femme, disait ce grand homme, il est convenable que nous mangions de la merluche comme membres de l'Église; mais il y a quelque superstition, impiété, témérité, voire sacrilège, à associer, comme vous le faites, un chien à des macérations infiniment précieuses par l'intérêt que Dieu lui-même y prend, et qui seraient sans cela méprisables et ridicules. C'est un abus que votre simplicité rend innocent, mais qui serait criminel chez un docteur ou seulement chez un chrétien d'un esprit judicieux. Une telle pratique, ma bonne dame, va droit à la plus épouvantable des hérésies. Elle ne tend pas à moins qu'à soutenir que Jésus-Christ est mort pour les chiens comme pour les fils d'Adam. Et rien n'est plus contraire aux Écritures.

— Il se peut, répondait ma mère. Mais, si Miraut faisait gras le vendredi saint, je m'imaginerais qu'il est juif et je le prendrais en horreur. Est-ce là faire un péché, monsieur l'abbé?

Et mon bon maître reprenait avec douceur, en buvant un coup de vin :

— Ah! chère créature, sans décider ici si vous péchez ou si vous ne péchez pas, je vous dis en

vérité que vous n'avez point de malice et que je croirais à votre salut éternel plutôt qu'à celui de cinq ou six évêques et cardinaux de ma connaissance, qui pourtant ont écrit de beaux traités de droit canon.

Miraut avalait en reniflant sa pâtée et mon père s'en allait avec M. l'abbé Coignard faire un tour au *Petit-Bacchus*.

C'est ainsi qu'à la rôtisserie de *la Reine Pédauque*, nous passions le saint temps du carême. Mais dès le matin de Pâques, quand les cloches de Saint-Benoît-le-Bétourné annonçaient la joie de la Résurrection, mon père embrochait poulets, canards et pigeons par douzaines, et Miraut, au coin de la cheminée flambante, respirait la bonne odeur de la graisse en remuant la queue avec une allégresse pensive et grave. Vieux, fatigué, presque aveugle, il goûtait encore les joies de cette vie dont il acceptait les maux avec une résignation qui les lui rendait moins cruels. C'était un sage, et je ne suis pas surpris que ma mère associât à ses œuvres pies une créature si raisonnable.

Après avoir entendu la grand'messe, nous dînions dans la boutique bien odorante. Mon père apportait à ce repas une joie religieuse...

II

LES MINISTRES D'ÉTAT

Cette après-dînée, M. l'abbé Jérôme Coignard

fit visite, comme il avait accoutumé, à M. Blaizot, libraire, rue Saint-Jacques, à l'*Image Sainte-Catherine.* Avisant sur les tablettes les œuvres de Jean Racine, il se mit à feuilleter négligemment un des tomes de cet ouvrage.

— Ce poète, nous dit-il, n'était pas sans génie, et s'il avait haussé son esprit à écrire ses tragédies en vers latins, il serait digne de louange, surtout à l'endroit de son *Athalie*, où il a montré qu'il entendait assez bien la politique. Corneille n'est, en regard de lui, qu'un vain déclamateur. Cette tragédie de l'avènement de Joas découvre quelques-uns des ressorts dont le jeu élève et renverse les empires. Et il faut croire que M. Racine avait l'esprit de finesse dont nous devons faire plus de cas que de toutes les sublimités de la poésie et de l'éloquence, qui ne sont en réalité que des artifices de rhéteurs, propres à l'amusement des badauds. Tirer l'homme au sublime est le propre d'un esprit faible, qui se méprend sur la véritable nature de la race d'Adam, laquelle est tout entière misérable et digne de pitié. Je me retiens de dire que l'homme est un animal ridicule, par cette seule considération que Jésus-Christ l'a racheté de son précieux sang. La noblesse de l'homme réside uniquement dans ce mystère inconcevable, et les humains, petits ou grands, ne sont, par eux-mêmes, que des bêtes féroces et dégoûtantes.

M. Roman entra dans la boutique au moment où mon bon maître prononçait ces dernières paroles.

— Holà! monsieur l'abbé, s'écria cet habile homme. Vous oubliez que ces bêtes dégoûtantes et

féroces sont soumises, tout au moins en Europe, à une police admirable, et que des États comme le royaume de France ou la république de Hollande sont bien éloignés de cette barbarie et de cette rudesse qui vous offensent.

Mon bon maître repoussa dans le rayon le tome de Racine et répondit à M. Roman, avec sa grâce coutumière :

— Je vous accorde, monsieur, que les actions des hommes d'État prennent quelque ordre et quelque clarté dans les écrits des philosophes qui en traitent, et j'admire dans votre ouvrage sur la *Monarchie* la suite et l'enchaînement des idées. Mais souffrez, monsieur, que je fasse honneur à vous seul des beaux raisonnements que vous prêtez aux grands politiques des temps anciens et des jours présents. Ils n'avaient pas l'esprit que vous leur donnez, et ces illustres, qui semblent avoir mené le monde, étaient eux-mêmes le jouet de la nature et de la fortune. Ils ne s'élevaient pas au-dessus de l'imbécillité humaine, et ce n'était enfin que d'éclatants misérables.

En entendant impatiemment ce discours, M. Roman avait saisi un vieil atlas. Il se mit à l'agiter avec un fracas qui se mêla au bruit de sa voix.

— Quel aveuglement! dit-il. Quoi, méconnaître l'action des grands ministres, des grands citoyens! Ignorez-vous à ce point l'histoire qu'il ne vous apparaisse pas qu'un César, un Richelieu, un Cromwell, pétrit les peuples comme un potier l'argile? Ne voyez-vous point qu'un État marche comme une montre aux mains de l'horloger?

— Je ne le vois point, reprit mon bon maître, et depuis cinquante ans que j'existe, j'ai observé que ce pays avait plusieurs fois changé de gouvernement, sans que la condition des personnes y eût changé, sinon par un insensible progrès qui ne dépend point des volontés humaines. D'où je conclus qu'il est à peu près indifférent d'être gouverné d'une manière ou d'une autre, et que les ministres ne sont considérables que par leur habit et leur carrosse.

— Pouvez-vous parler ainsi, répondit M. Roman, au lendemain de la mort d'un ministre d'État qui eut tant de part aux affaires, et qui, après une longue disgrâce, expire dans le moment qu'il resaisissait le pouvoir avec les honneurs? Par le bruit qui poursuit son cercueil vous pouvez juger de l'effet de ses actes. Cet effet dure après lui.

— Monsieur, répondit mon bon maître, ce ministre fut honnête homme, laborieux, appliqué, et l'on peut dire de lui, comme de M. Vauban, qu'il eut trop de politesse pour en affecter les dehors, car il ne prit jamais soin de plaire à personne. Je le louerai surtout de s'être amélioré dans les affaires, au rebours de tant d'autres qui s'y gâtent. Il avait l'âme forte et un vif sentiment de la grandeur de son pays. Il est louable encore d'avoir porté tranquillement sur ses larges épaules les haines des colporteurs et des petits marquis. Ses ennemis mêmes lui accordent une secrète estime. Mais qu'a-t-il fait, monsieur, de considérable, et par quoi vous apparaît-il autre chose que le jouet des vents qui soufflaient autour de lui? Les jésuites

qu'il a chassés sont revenus; la petite guerre de religion qu'il avait allumée afin de divertir le peuple s'est éteinte, ne laissant après la fête que la carcasse puante d'un méchant feu d'artifice. Il eut, je vous l'accorde, le génie du divertissement ou plutôt des diversions. Son parti, qui n'était que celui de l'occasion et des expédients, n'avait pas attendu sa mort pour changer de nom et de chef sans changer de doctrine. Sa cabale resta fidèle à son maître et à elle-même en continuant d'obéir aux circonstances. Est-ce donc là une œuvre dont la grandeur étonne?

— C'en est une admirable en effet, répondit M. Roman. Et ce ministre eût-il seulement tiré l'art du gouvernement des nuages de la métaphysique pour le ramener à la réalité des choses, que je l'en chargerais de louanges. Son parti, dites-vous, fut celui de l'occasion et des expédients. Mais que faut-il pour exceller dans les affaires humaines que saisir l'occasion favorable et recourir aux expédients utiles? C'est ce qu'il fit, ou du moins ce qu'il eût fait, si la mobilité pusillanime de ses amis et l'audace perfide de ses adversaires lui avaient laissé quelque repos. Mais il s'usa dans le vain ouvrage d'apaiser ceux-ci et de raffermir les premiers. Le temps et les hommes, instruments nécessaires, lui firent défaut pour établir son bienfaisant despotisme. Il forma du moins des desseins admirables pour la politique intérieure. Vous ne devez pas oublier que, à l'extérieur, il dota sa patrie de vastes et fertiles territoires. Et nous lui devons en cela d'autant plus de reconnaissance, qu'il fit ces heu-

reuses conquêtes seul et malgré le parlement dont il dépendait.

— Monsieur, répondit mon bon maître, il montra de l'énergie et de l'habileté dans les affaires des colonies, mais non beaucoup plus, peut-être, qu'un bourgeois n'en déploie pour acheter une terre. Et ce qui me gâte toutes ces affaires maritimes, c'est la conduite que les Européens ont coutume de tenir avec les peuples de l'Afrique et de l'Amérique. Les blancs, quand ils sont aux prises avec des hommes jaunes ou noirs, se voient forcés de les exterminer. On ne vient à bout des sauvages que par une sauvagerie perfectionnée. C'est à cette extrémité qu'aboutissent toutes les entreprises coloniales. Je ne nie pas que les Espagnols, les Hollandais et les Anglais n'y aient trouvé quelque avantage. Mais d'ordinaire on se lance au hasard et tout à fait à l'aventure dans ces grandes et cruelles expéditions. Qu'est-ce que la sagesse et la volonté d'un homme dans des entreprises qui intéressent le commerce, l'agriculture, la navigation, et qui, par conséquent, dépendent d'une immense quantité d'êtres minuscules? La part d'un ministre en de telles affaires est bien petite, et si elle nous paraît notable, c'est parce que notre esprit, tourné à la mythologie, veut donner un nom et une figure à toutes les forces secrètes de la nature. Qu'a-t-il inventé, votre ministre, en fait de colonies, qui ne fût déjà connu des Phéniciens, au temps de Cadmus?

A ces mots, M. Roman laissa tomber son atlas, que le libraire alla ramasser doucement.

— Monsieur l'abbé, dit-il, je découvre à regret

que vous êtes sophiste. Car il faut l'être pour offusquer avec Cadmus et les Phéniciens les entreprises coloniales du ministre défunt. Vous n'avez pu nier que ces entreprises fussent son ouvrage, et vous avez pitoyablement introduit ce Cadmus pour nous embrouiller.

— Monsieur, dit l'abbé, laissons là Cadmus puisqu'il vous fâche. Je veux dire seulement qu'un ministre a peu de part à ses propres entreprises et qu'il n'en mérite ni la gloire ni la honte; je veux dire que, si dans la comédie pitoyable de la vie, les princes ont l'air de commander comme les peuples d'obéir, ce n'est qu'un jeu, une vaine apparence, et que réellement ils sont les uns et les autres conduits par une force invisible.

III

LA SCIENCE

Ce jour-là nous poussâmes, mon bon maître et moi, jusqu'au Pont-Neuf, dont les demi-lunes étaient couvertes de ces tréteaux sur lesquels les bouquinistes étalent des romans mêlés à des livres de piété. On y trouve pour deux sols l'*Astrée* tout entière et le *Grand Cyrus*, usés et graissés par des lecteurs de province, avec l'*Onguent pour la brûlure* et divers ouvrages des jésuites. Mon bon maître avait coutume de lire en passant quelques pages de ces écrits, dont il ne faisait point emplette, étant démuni d'argent, et gardant raisonnablement pour

l'hôte du *Petit-Bacchus* les six blancs qu'il lui advenait, par extraordinaire, de tenir dans la poche de sa culotte. Au reste, il n'était point avide de posséder les biens de ce monde, et les meilleurs ouvrages ne lui faisaient point envie, pourvu qu'il en pût connaître les bons endroits, dont il dissertait ensuite avec une sagesse admirable. Les tréteaux du Pont-Neuf lui plaisaient en cela que les livres y étaient parfumés d'une odeur de friture, par le voisinage des marchandes de beignets; et ce grand homme y respirait en même temps les chères odeurs de la cuisine et de la science.

Chaussant ses lunettes, il examina l'étalage d'un brocanteur avec le contentement d'une âme heureuse à qui tout est gracieux parce que tout se reflète en elle avec grâce.

— Tournebroche, mon fils, me dit-il, il se trouve sur l'étal de ce bon homme des livres fabriqués alors que l'imprimerie était encore, autant dire, dans les langes; et ces livres se ressentent de la rudesse de nos aïeux. J'y rencontre une chronique barbare de Monstrelet, auteur qu'on a dit plus baveux qu'un pot de moutarde, et deux ou trois vies de sainte Marguerite. Il serait inconcevable que les hommes eussent été si sots que d'écrire et de lire de pareilles inepties, si notre sainte religion ne nous enseignait qu'ils naissent avec un germe d'imbécillité. Et, comme les lumières de la foi ne m'ont jamais fait défaut, non point même, par bonheur, dans les erreurs de la table, je conçois mieux leur stupidité passée que leur intelligence présente, qui, pour tout dire, me semble illusoire et déce-

vante, telle qu'elle semblera aux générations futures, car l'homme est, par essence, une sotte bête et les progrès de son esprit ne sont que les vains effets de son inquiétude. C'est pour cette raison, mon fils, que je me défie de ce qu'ils nomment science et philosophie, et qui n'est, à mon sentiment, qu'un abus de représentations et d'images fallacieuses, et, dans un certain sens, l'avantage du malin Esprit sur les âmes. Vous entendez bien que je suis très éloigné de croire à toutes les diableries dont s'effraie la créance populaire. J'estime, avec les Pères, que la tentation est en nous, et que nous sommes à nous-mêmes nos démons et nos maléfices. Mais j'en veux à M. Descartes et à tous les philosophes qui, sur son exemple, ont cherché dans la connaissance de la nature une règle de vie et un principe de conduite. Car enfin, Tournebroche, mon fils, qu'est-ce que la connaissance de la nature, sinon la fantaisie de nos sens? Et qu'est-ce qu'y ajoute, je vous prie, la science, avec les savants depuis Gassendi, qui n'était point un âne, et Descartes et ses disciples, jusqu'à ce joli sot de M. de Fontenelle? Des bésicles, mon fils, des bésicles comme celles qui chaussent mon nez. Tous les microscopes et lunettes d'approche dont on fait vanité, qu'est-ce, en réalité, que des bésicles plus nettes que les miennes que j'achetai l'an passé à l'opticien de la foire Saint-Laurent et dont le verre de l'œil gauche, qui est celui dont je vois le mieux, s'est malheureusement fendu cet hiver d'un tabouret que me jeta à la tête le coutelier boiteux? Oui, Tournebroche, mon fils,

que sont ces instruments dont les savants et les curieux emplissent leurs galeries et leurs cabinets? Que sont les lunettes, astrolabes, boussoles, sinon des moyens d'aider les sens dans leurs illusions et de multiplier l'ignorance fatale où nous sommes de la nature, en multipliant nos rapports avec elle? Les plus doctes d'entre nous diffèrent uniquement des ignorants par la faculté qu'ils acquièrent de s'amuser à des erreurs multiples et compliquées. Ils voient l'univers dans une topaze taillée à facettes au lieu de le voir, comme madame votre mère, par exemple, avec l'œil tout nu que le bon Dieu lui a donné. Mais ils ne changent point d'œil en s'armant de lunettes; ils ne changent point de dimensions en usant d'appareils propres à mesurer l'espace; ils ne changent pas de poids en employant des balances très sensibles; ils découvrent des apparences nouvelles et sont par là le jouet de nouvelles illusions. Voilà tout! Si je n'étais pas persuadé, mon fils, des saintes vérités de notre religion, il ne me resterait, par cette persuasion où je suis que toute connaissance humaine n'est qu'un progrès dans la fantasmagorie, qu'à me jeter de ce parapet dans la Seine, qui vit d'autres noyés, depuis le temps qu'elle coule. Je ne saurais que croire, au milieu des appareils dont les mensonges puissants grandiraient démesurément les mensonges de ma vue, et je serais un académicien tout à fait misérable.

Mon bon maître parlait de la sorte devant la première demi-lune de gauche, à compter de la rue Dauphine, et il commençait d'effrayer le marchand

qui le prenait pour un exorciste. Tout à coup, saisissant une vieille géométrie ornée d'assez méchantes figures de Sébastien Leclerc [1] :

— Peut-être, reprit-il, au lieu de me noyer si je n'étais chrétien et catholique, prendrais-je le parti de me jeter dans la mathématique, où l'esprit trouve les aliments dont il est le plus avide, à savoir : la suite et la continuité. Et j'avoue que ce petit livre, tout commun qu'il est, me donne quelque estime du génie de l'homme.

A ces mots, il ouvrit si largement le traité de Sébastien Leclerc, à l'endroit des triangles, qu'il faillit le rompre net. Mais bientôt il le rejeta avec dégoût.

— Hélas! murmura-t-il, les nombres dépendent du temps, les lignes, de l'espace, et ce sont là encore des illusions humaines. En dehors de l'homme, il n'y a ni mathématique, ni géométrie, et c'est en définitive une connaissance qui ne nous fait pas sortir de nous-mêmes, bien qu'elle affecte un air d'indépendance assez magnifique.

Ayant dit, il tourna le dos au bouquiniste soulagé, et respira largement.

— Ah! Tournebroche, mon fils! reprit-il. Tu me vois souffrant d'un mal que je me suis donné et brûlé par la tunique ardente dont j'ai pris soin moi-même de me vêtir et de me parer.

1. La géométrie dont parle Jacques Tournebroche est ornée de figures de Sébastien Leclerc dont j'admire au contraire la précieuse élégance et la fine exactitude. Mais il faut souffrir la contradiction. (*Note de l'éditeur*) : [c'est-à-dire *note de M. A. France*].

Il parlait de la sorte par image, étant vêtu, en réalité, d'une méchante souquenille qui ne tenait plus que par deux ou trois boutons. Encore n'étaient-ils pas engagés dans les boutonnières correspondantes.

Il parlait avec chaleur :

— Je hais la science, disait-il, pour l'avoir trop aimée!... J'ai voulu tout connaître et je souffre aujourd'hui de ma coupable folie. Heureux, ajouta-t-il, oh! bien heureux ces bonnes gens assemblés autour de ce vendeur d'orviétan!

Et il montra de la main les laquais, les chambrières et les forts du port Saint-Nicolas, formant un cercle autour d'un opérateur qui donnait la parade avec son valet.

— Vois, Tournebroche, me dit-il, ils rient de bon cœur quand le drôle donne un coup de pied au cul de cet autre drôle. Et c'est en effet un spectacle plaisant, qui est tout gâté pour moi par la réflexion, car lorsqu'on recherche l'essence de ce pied et du reste, on ne rit plus. J'aurais dû, étant chrétien, concevoir plus tôt tout ce qu'il y a de malignité dans cette maxime d'un païen : « Heureux qui put connaître les causes! » j'aurais dû m'enfermer dans la sainte ignorance comme dans un verger clos, et rester semblable aux petits enfants. Je me serais amusé, non point, à vrai dire, des jeux grossiers de ce Mondor (le Molière du Pont-Neuf aurait peu d'attrait pour moi, quand l'autre me semble déjà trop scurrile [1]), mais je me serais amusé des herbes de

1. C'est un ecclésiastique qui parle. (*Note de l'éditeur.*)

mon jardin, et j'aurais loué Dieu dans les fleurs et les fruits de mes pommiers. Une curiosité immodérée m'a entraîné, mon fils; j'ai perdu, dans la conversation des livres et des savants, la paix du cœur, la sainte simplicité, et cette pureté des humbles d'autant plus admirable qu'elle ne s'altère ni au cabaret ni dans les bouges, comme il se voit par l'exemple du coutelier boiteux, et, si j'ose le dire, par celui de votre rôtisseur de père, qui garde beaucoup d'innocence, encore qu'ivrogne et débauché. Mais il n'en va pas de même de celui qui a étudié dans les livres. Il lui en reste à jamais une fière amertume et une tristesse superbe.

IV

LES COUPS D'ÉTAT

[L'abbé Coignard a emmené au cabaret M. Rockstrong, un pamphlétaire anglais, condamné à mort en son pays, et dont il choque tous les principes politiques.]

Quand l'hôte du *Petit-Bacchus* eut apporté un pot de vin, le libelliste leva sa tasse et porta la santé de M. l'abbé Coignard qu'il nomma coquin, ami des bandits, suppôt de la tyrannie et vieille canaille, d'un air extrêmement jovial. Mon bon maître lui rendit sa politesse de bonne grâce en le félicitant de boire à la santé d'un homme dont l'humeur naturelle n'avait jamais été altérée par la philosophie.

— Pour moi, ajouta-t-il, je sens bien que mon

esprit est tout gâté par la réflexion. Et, comme il n'est point dans la nature des hommes de penser avec quelque profondeur, je confesse que mon penchant à méditer est une manie bizarre et tout à fait incommode. Elle me rend premièrement malpropre à toute entreprise; car on n'agit jamais que sur des vues courtes et des pensées étroites. Vous seriez étonné vous-même, monsieur Rockstrong, si vous vous représentiez la pauvre simplicité des génies qui ont remué le monde. Les conquérants et les hommes d'État qui ont changé la face de la terre n'ont jamais fait réflexion sur l'essence des êtres qu'ils maniaient rudement. Ils s'enfermaient tout entiers dans la petitesse de leurs grands plans, et les plus sages n'envisageaient à la fois que très peu d'objets. Tel que vous me voyez, monsieur Rockstrong, il me serait impossible de travailler à la conquête des Indes, comme Alexandre, ni de fonder et de gouverner un empire, ni, plus généralement, de me jeter dans quelqu'une de ces vastes entreprises qui tentent la fierté d'une âme impétueuse. La réflexion m'y embarrasserait dès les premiers pas et je découvrirais à chacun de mes mouvements des raisons pour m'arrêter.

Puis se tournant vers moi, mon bon maître dit en soupirant :

— C'est une grande infirmité que de penser. Dieu vous en garde, Tournebroche, mon fils, comme il en a gardé ses plus grands saints et les âmes que, chérissant d'une dilection singulière, il réserve à la gloire éternelle. Les hommes qui pensent peu ou ne pensent point du tout font heureusement leurs

affaires en ce monde et dans l'autre, tandis que les méditatifs sont menacés incessamment de leur perte temporelle et spirituelle, tant il est de malice dans la pensée! Considérez, en frémissant, mon fils, que le Serpent de la Genèse est le plus antique des philosophes et leur prince éternel!

M. l'abbé Coignard but un grand coup de vin et reprit à voix basse :

— Aussi, pour mon salut, est-il du moins un sujet sur lequel je n'ai jamais exercé mon intelligence. Je n'ai point appliqué ma raison aux vérités de la foi. Malheureusement, j'ai médité les actions des hommes et les mœurs des cités; c'est pourquoi je ne suis plus digne de gouverner une île, comme Sancho Pança.

— Cela est fort heureux, reprit M. Rockstrong en riant, car votre île serait un repaire de bandits et de malandrins, où les criminels jugeraient les innocents, s'il s'en trouvait d'aventure.

— Je le crois, monsieur Rockstrong, je le crois, reprit mon bon maître. Il est probable que, si je gouvernais une autre île de Barataria, les mœurs y seraient ce que vous dites. Vous avez peint là d'un trait tous les empires du monde. Je sens que le mien ne serait pas meilleur que les autres. Je n'ai point d'illusions sur les hommes, et, pour ne point les haïr, je les méprise. Monsieur Rockstrong, je les méprise tendrement. Mais ils ne m'en savent point de gré. Ils veulent être haïs. On les fâche quand on leur montre le plus doux, le plus indulgent, le plus charitable, le plus gracieux, le plus humain des sentiments qu'ils puissent inspirer : le mépris.

Pourtant le mépris mutuel, c'est la paix sur la terre, et si les hommes se méprisaient sincèrement entre eux, ils ne se feraient plus de mal et ils vivraient dans une aimable tranquillité. Tous les maux des sociétés polies viennent de ce que les citoyens s'y estiment excessivement et qu'ils élèvent l'honneur comme un monstre sur les misères de la chair et de l'esprit. Ce sentiment les rend fiers et cruels, et je déteste l'orgueil qui veut qu'on s'honore et qu'on honore autrui, comme si quelqu'un dans la postérité d'Adam pouvait être trouvé digne d'honneur! Un animal qui mange et qui boit (Donnez-moi à boire!) est pitoyable, intéressant peut-être, et même agréable parfois. Il n'est honorable que par l'effet du préjugé le plus absurde et le plus féroce. Ce préjugé est la source de tous les maux dont nous souffrons. C'est une détestable espèce d'idolâtrie; et pour assurer aux humains une existence un peu douce, il faudrait commencer par les rappeler à leur humilité naturelle. Ils seront heureux quand, ramenés au véritable sentiment de leur condition, ils se mépriseront les uns les autres sans qu'aucun s'excepte soi-même de ce mépris excellent.

M. Rockstrong haussa les épaules.

— Mon gros abbé, dit-il, vous êtes un pourceau.

— Vous me flattez, répondit mon bon maître; je ne suis qu'un homme, et je sens en moi les germes de cette âcre fierté que je déteste et de cette superbe qui porte la race humaine aux duels et aux guerres. Il y a des moments, monsieur Rockstrong, où je me ferais couper la gorge pour mes opinions, ce qui serait une grande folie. Car enfin, qui me prouve

que je raisonne mieux que vous, qui raisonnez excessivement mal? Donnez-moi à boire!

M. Rockstrong remplit gracieusement le gobelet de mon maître.

— L'abbé, lui dit-il, vous êtes hors de sens, mais je vous aime, et je voudrais bien savoir ce que vous blâmez dans ma conduite publique et pourquoi vous vous rangez, contre moi, du parti des tyrans, des faussaires, des voleurs et des juges prévaricateurs.

— Monsieur Rockstrong, répondit mon bon maître, souffrez que tout d'abord je répande, avec une indifférence clémente, sur vous, sur vos amis et sur vos ennemis, ce sentiment si doux qui seul finit les querelles et donne l'apaisement. Souffrez que je n'honore pas assez les uns ni les autres pour les désigner à la vindicte des lois et pour appeler les supplices sur leur tête Les hommes, quoi qu'ils fassent, sont toujours de grands innocents, et je laisse au milord chancelier qui vous fit condamner les déclamations, imitées de Cicéron, sur les crimes d'État. J'ai peu de goût pour les Catilinaires, de quelque côté qu'elles viennent. Je suis attristé seulement de voir un homme tel que vous occupé de changer la forme du gouvernement. C'est l'emploi le plus frivole et le plus vain que l'on puisse faire de son esprit, et combattre les gens en place n'est qu'une niaiserie, quand ce n'est pas un moyen de vivre et de se pousser dans le monde. Donnez-moi à boire! Songez, monsieur Rockstrong, que ces brusques changements d'État que vous méditez sont de simples changements d'hommes, et que les hommes, considérés en masse, sont tous pareils, également

médiocres dans le mal comme dans le bien, en sorte que remplacer deux ou trois cents ministres, gouverneurs de provinces, agents fiscaux et présidents à mortier par deux ou trois cents autres, c'est faire autant que rien et mettre seulement Philippe et Barnabé au lieu de Paul et de Xavier. Quant à changer en même temps la condition des personnes, comme vous l'espérez, voilà qui est bien impossible, car cette condition ne dépend pas des ministres, qui ne sont rien, mais de la terre et de ses fruits, de l'industrie, du négoce, des richesses amassées dans l'empire, de l'art des citoyens dans le trafic et dans l'échange, toutes choses qui, bonnes ou mauvaises, ne relèvent ni du prince ni des officiers de la couronne.

M. Rockstrong interrompit vivement mon bon maître :

— Qui ne voit, mon gros abbé, s'écria-t-il, que l'état de l'industrie et du commerce dépendent du gouvernement, et qu'il n'y a de bonnes finances que dans un gouvernement libre?

— La liberté, reprit M. l'abbé Coignard, n'est que l'effet de la richesse des citoyens, qui s'affranchissent dès qu'ils sont assez puissants pour être libres. Les peuples prennent toute la liberté dont ils peuvent jouir, ou, pour mieux dire, ils réclament impérieusement des institutions en reconnaissance et garantie des droits qu'ils ont acquis par leur industrie.

» Toute liberté vient d'eux et de leurs propres mouvements. Leurs gestes les plus instinctifs élargissent le moule de l'État qui se forme sur eux. En

sorte qu'on peut dire que, si détestable que soit la tyrannie, il n'y a que des tyrannies nécessaires et que les gouvernements despotiques ne sont que l'étroite enveloppe d'un corps imbécile et trop chétif. Et qui ne voit que les apparences du gouvernement sont comme la peau qui révèle la structure d'un animal sans en être la cause?

» Vous vous en prenez à la peau, sans vous intéresser aux viscères, en quoi vous montrez, monsieur Rockstrong, peu de philosophie naturelle.

— Ainsi vous ne faites point de différence d'un État libre à un gouvernement tyrannique, et tout cela, mon gros abbé, c'est pour vous le cuir de la bête. Et vous ne voyez point que les dépenses du prince et les déprédations des ministres peuvent, en augmentant les tailles, ruiner l'agriculture et fatiguer le négoce.

— Monsieur Rockstrong, il n'y a jamais, dans un même âge, pour un même pays, qu'un seul gouvernement possible, comme une bête ne peut avoir à la fois qu'un même pelage. D'où il résulte qu'il faut laisser au temps qui est galant homme, comme disait l'autre, le soin de changer les empires et de refaire les lois. Il y travaille avec une lenteur infatigable et clémente.

— Et vous ne pensez pas, mon gros abbé, qu'il faille aider le vieillard qui figure sur les horloges, sa faux à la main? Vous ne pensez pas qu'une révolution comme celle des Anglais ou celle des Pays-Bas ait eu quelque effet pour l'état des peuples? Non? Vous méritez, vieux fou, d'être coiffé du chapeau vert!

— Les révolutions, répliqua mon bon maître, se font pour conserver les biens acquis, non pour en gagner de nouveaux. C'est la folie des nations et c'est la vôtre, monsieur Rockstrong, de fonder sur la chute des princes de vastes espérances. Les peuples s'assurent de temps en temps, par la révolte, la conservation de leurs franchises menacées. Ils n'acquièrent jamais par cette voie des franchises nouvelles. Mais ils se payent de mots. Il est remarquable, monsieur Rockstrong, que les hommes se font tuer facilement pour des mots qui n'ont point de sens. Ajax en avait déjà fait la remarque : « Je croyais dans ma jeunesse, lui fait dire le poète, que l'action était plus puissante que la parole, mais je vois aujourd'hui que la parole est la plus forte. » Ainsi parlait Ajax, fils d'Oïlée. Monsieur Rockstrong, j'ai grand soif!

V

L'HISTOIRE

M. Roman posa sur le comptoir une demi-douzaine de volumes.

— Je vous prie, monsieur Blaizot, dit-il, de me faire envoyer ces livres. Il s'y trouve *la Mère et le Fils*, les *Mémoires de la Cour de France* et le *Testament de Richelieu.* Je vous serai reconnaissant d'y joindre ce que vous avez reçu de nouveau en matière d'histoire et particulièrement ce qui concerne la France depuis la mort d'Henri IV. Ce

sont là des ouvrages dont je suis extrêmement curieux.

— Vous avez raison, monsieur, dit mon bon maître. Les livres d'histoire sont remplis de bagatelles très propres au divertissement d'un honnête homme, et l'on est assuré d'y trouver une infinité de contes agréables.

— Monsieur l'abbé, répondit M. Roman, ce que je recherche chez les historiens, ce n'est point un divertissement frivole. C'est un grave enseignement, et je suis au désespoir si j'y découvre des fictions mêlées à la vérité. J'étudie les actions humaines en vue de la conduite des peuples et je cherche dans les histoires des maximes de gouvernement.

— Je ne l'ignore pas, monsieur, dit mon bon maître. Votre traité de la *Monarchie* est assez connu pour qu'on sache que vous avez conçu une politique tirée des histoires.

— De la sorte, dit M. Roman, j'ai, le premier, tracé aux princes et aux ministres des règles dont ils ne peuvent s'écarter sans danger.

— Aussi vous voit-on, monsieur, au frontispice de votre livre, sous la figure de Minerve, présentant à un roi adolescent le miroir que vous tend la muse Clio, éployée au-dessus de votre tête, dans un cabinet orné de bustes et de tableaux. Mais souffrez que je vous dise, monsieur, que cette muse est une menteuse et qu'elle vous tend un miroir trompeur. Il y a peu de vérités dans les histoires, et les seuls faits sur lesquels on s'accorde sont ceux que nous tenons d'une source unique. Les historiens se contredisent les uns les autres chaque fois qu'ils se

rencontrent. Bien plus! Nous voyons que Flavius Josèphe, qui a suivi les mêmes événements dans ses *Antiquités* et dans sa *Guerre des Juifs*, les rapporte diversement en chacun de ces ouvrages. Tite-Live n'est qu'un assembleur de fables; et Tacite, votre oracle, me fait tout l'effet d'un menteur austère qui se moque du monde avec un air de gravité. J'estime assez Thucydide, Polybe et Guichardin. Quant à notre Mézeray, il ne sait ce qu'il dit, non plus que Villaret et l'abbé Vély. Mais je fais le procès aux historiens et c'est à l'histoire qu'il le faut faire.

» Qu'est-ce que l'histoire? Un recueil de contes moraux ou bien un mélange éloquent de narrations et de harangues, selon que l'historien est philosophe ou rhéteur. Il s'y peut trouver de beaux morceaux d'éloquence, mais l'on n'y doit point chercher la vérité, parce que la vérité consiste à montrer les rapports nécessaires des choses et que l'historien ne saurait établir ces rapports, faute de pouvoir suivre la chaîne des effets et des causes. Considérez que chaque fois que la cause d'un fait historique est dans un fait qui n'est point historique, l'histoire ne la voit point. Et comme les faits historiques sont liés étroitement aux faits qui ne sont pas historiques, il en résulte que les événements ne s'enchaînent point naturellement dans les histoires, mais qu'ils y sont liés les uns aux autres par de purs artifices de rhétorique. Et remarquez encore que la distinction entre les faits qui entrent dans l'histoire et les faits qui n'y entrent point est tout à fait arbitraire. Il en résulte que, loin d'être une science, l'histoire est condamnée, par un vice

de nature, au vague du mensonge. Il lui manquera toujours la suite et la continuité sans lesquelles il n'est point de connaissance véritable. Aussi bien voyez-vous qu'on ne peut tirer des annales d'un peuple aucun pronostic pour son avenir. Or, le propre des sciences est d'être prophétiques, comme il se voit par les tables où les lunaisons, les marées et les éclipses se trouvent calculées à l'avance, tandis que les révolutions et les guerres échappent au calcul.

M. Roman représenta à M. l'abbé Coignard qu'il ne demandait à l'histoire que des vérités confuses, il est vrai, incertaines, mélangées d'erreur, mais infiniment précieuses par leur objet, qui est l'homme.

— Je sais, ajouta-t-il, combien les annales humaines sont mêlées de fables et tronquées. Mais à défaut d'une suite rigoureuse de causes et d'effets, j'y découvre une sorte de plan qu'on perd et qu'on retrouve, comme les ruines de ces temples à demi ensevelis dans le sable. Cela seul serait pour moi d'un prix inestimable. Et je me flatte encore que l'histoire, à l'avenir, formée de matériaux abondants et traitée avec méthode, rivalisera d'exactitude avec les sciences naturelles.

— Pour cela, dit mon bon maître, n'y comptez point. Je croirais plutôt que l'abondance croissante des mémoires, correspondances et papiers d'archives rendra la tâche difficile aux historiens futurs. M. Elward, qui consacre sa vie à étudier la révolution d'Angleterre, assure que la vie d'un homme ne suffirait pas à lire la moitié de ce qui fut écrit pen-

dant les troubles. Il me souvient d'un conte que M. l'abbé Blanchet me fit à ce sujet, et que je vais vous dire tel qu'il se retrouvera dans ma mémoire, regrettant que M. l'abbé Blanchet ne soit pas ici pour le conter lui-même, car il a de l'esprit.

» Voici cet apologue :

» Quand le jeune prince Zémire succéda à son père sur le trône de Perse, il fit appeler tous les académiciens de son royaume, et, les ayant réunis, il leur dit :

» — Le docteur Zeb, mon maître, m'a enseigné que les souverains s'exposeraient à moins d'erreurs s'ils étaient éclairés par l'exemple du passé. C'est pourquoi je veux étudier les annales des peuples. Je vous ordonne de composer une histoire universelle et de ne rien négliger pour la rendre complète.

» Les savants promirent de satisfaire le désir du prince, et s'étant retirés, ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Au bout de vingt ans, ils se présentèrent devant le roi, suivis d'une caravane composée de douze chameaux, portant chacun cinq cents volumes. Le secrétaire de l'académie, s'étant prosterné sur les degrés du trône, parla en ces termes :

» — Sire, les académiciens de votre royaume ont l'honneur de déposer à vos pieds l'histoire universelle qu'ils ont composée à l'intention de Votre Majesté. Elle comprend six mille tomes et renferme tout ce qu'il nous a été possible de réunir touchant les mœurs des peuples et les vicissitudes des empires. Nous y avons inséré les anciennes chroniques qui ont été heureusement conservées et nous les avons illustrées de notes abondantes sur la géo-

graphie, la chronologie et la diplomatique. Les prolégomènes forment à eux seuls la charge d'un chameau et les paralipomènes sont portés à grand'peine par un autre chameau.

» Le roi répondit :

» — Messieurs, je vous remercie de la peine que vous vous êtes donnée. Mais je suis fort occupé des soins du gouvernement. D'ailleurs j'ai vieilli pendant que vous travailliez. Je suis parvenu, comme dit le poète persan, au milieu du chemin de la vie, et, à supposer que je meure plein de jours, je ne puis raisonnablement espérer d'avoir le temps de lire une si longue histoire. Elle sera déposée dans les archives du royaume. Veuillez m'en faire un abrégé mieux proportionné à la brièveté de l'existence humaine.

» Les académiciens de Perse travaillèrent vingt ans encore; puis ils apportèrent au roi quinze cents volumes sur trois chameaux.

» — Sire, dit le secrétaire perpétuel d'une voix affaiblie, voici notre nouvel ouvrage. Nous croyons n'avoir rien omis d'essentiel.

» — Il se peut, répondit le roi, mais je ne le lirai point. Je suis vieux; les longues entreprises ne conviennent point à mon âge; abrégez encore et ne tardez pas.

» Ils tardèrent si peu qu'au bout de dix ans ils revinrent suivis d'un jeune éléphant porteur de cinq cents volumes.

» — Je me flatte d'avoir été succinct, dit le secrétaire perpétuel.

» — Vous ne l'avez pas encore été suffisamment,

répondit le roi. Je suis au bout de ma vie. Abrégez, abrégez, si vous voulez que je sache, avant de mourir, l'histoire des hommes.

» On revit le secrétaire perpétuel devant le palais, au bout de cinq ans. Marchant avec des béquilles, il tenait par la bride un petit âne qui portait un gros livre sur son dos.

» — Hâtez-vous, lui dit un officier, le roi se meurt.

» En effet le roi était sur son lit de mort. Il tourna vers l'académicien et son gros livre un regard presque éteint, et dit en soupirant :

» — Je mourrai donc sans savoir l'histoire des hommes !

» — Sire, répondit le savant, presque aussi mourant que lui, je vais vous la résumer en trois mots : *Ils naquirent, ils souffrirent, ils moururent.*

» C'est ainsi que le roi de Perse apprit sur le tard l'histoire universelle. »

L'ORME DU MAIL

LE PENDU DE SAINT-EXUPÈRE

Il y avait un parti dans la ville qui désignait hautement M. l'abbé Lantaigne, supérieur du grand séminaire, comme un prêtre digne de l'épiscopat et capable d'occuper avec honneur le siège vacant de Tourcoing, en attendant que la mort de Monseigneur Charlot lui permît de rentrer sous la mitre, la crosse à la main, l'améthyste au doigt, dans la métropole témoin de ses œuvres et de ses vertus. C'était le plan du vénérable M. Cassignol, ancien premier président, qui comptait vingt-cinq ans d'honorariat. A ces projets s'associaient M. Lerond, substitut démissionnaire à l'époque des décrets, maintenant avocat au barreau de ***, et M. l'abbé de Lalande, ancien aumônier militaire, aumônier des Dames du Salut, qui, rangés parmi les personnes les plus estimées de la ville, mais non les plus influentes. formaient presque tout le parti de

M. l'abbé Lantaigne. Le supérieur du grand séminaire avait été prié à dîner chez M. le premier président Cassignol qui lui avait dit, en présence de MM. de Lalande et Lerond :

— Monsieur l'abbé, mettez-vous sur les rangs. Quand il faudra choisir entre M. l'abbé Lantaigne, qui servit si noblement la religion et la France chrétienne par la parole et par la plume, qui soutint avec l'autorité du talent et du caractère la cause, tant de fois trahie, des droits de l'Église de France dans l'Église catholique, et M. Guitrel, nul n'aura l'impudeur d'hésiter. Et puisqu'il semble que, cette fois, c'est à notre métropole que revient l'honneur de donner un évêque à la ville de Tourcoing, les fidèles du diocèse consentent à se séparer de vous momentanément, dans l'intérêt de l'épiscopat et de la patrie chrétienne.

Et le vénérable M. Cassignol, qui entrait dans sa quatre-vingt-sixième année, ajouta en souriant :

— Nous vous reverrons, j'en ai la ferme conviction. Vous nous reviendrez de Tourcoing, monsieur l'abbé.

M. l'abbé Lantaigne avait répondu :

— Monsieur le président, sans aller au-devant d'aucun honneur, je ne me déroberai à aucun devoir.

Il désirait et espérait le siège du regretté Monseigneur Duclou. Mais ce prêtre, dont l'orgueil glaçait l'ambition, attendait qu'on vînt lui porter la mitre.

Un matin, M. Lerond fut le trouver au séminaire et l'instruisit des progrès que faisait, au ministère des Cultes, la candidature de M. l'abbé Guitrel. On

soupçonnait M. le préfet Worms-Clavelin d'agir énergiquement en faveur de M. Guitrel dans les bureaux du ministère, où tous les francs-maçons avaient déjà reçu le mot de l'ordre. C'est ce qu'on lui avait dit dans les bureaux du *Libéral*, journal religieux et modéré de la région. Quant aux dispositions du cardinal-archevêque, on ne les connaissait pas.

La vérité, c'était que Monseigneur Charlot n'osait encore combattre ni soutenir aucune candidature. Sa prudence naturelle s'était accrue avec les années. S'il avait des préférences, il ne les laissait pas deviner. Depuis longtemps il dissimulait aisément et pour le plaisir, comme il faisait chaque soir sa partie de bésigue avec M. de Goulet. En fait, l'élévation d'un prêtre de son diocèse à un évêché non suffragant ne le concernait en rien. Mais on s'efforçait de l'intéresser à cette brigue. Le préfet, M. Worms-Clavelin, à qui il ne voulait point déplaire, l'avait fait pressentir; Son Éminence ne méconnaissait pas l'esprit de finesse et de douceur dont M. Guitrel avait donné des preuves dans le diocèse. D'un autre côté, il croyait ce Guitrel capable de tout. « Qui sait, pensait-il, s'il ne médite point, au lieu d'aller dans cette petite et noire métropole des Gaules septentrionales, de se faire nommer mon coadjuteur? Et si je le déclare digne de l'épiscopat, ne croira-t-on pas que je le désigne pour partager mon siège? » Cette crainte qu'on ne lui donnât un coadjuteur empoisonnait la vieillesse de Monseigneur Charlot. A l'endroit de M. l'abbé Lantaigne, il avait de fortes raisons de

se taire et de se réserver. Il n'aurait pas appuyé la candidature de ce prêtre pour cette seule raison qu'il en prévoyait l'échec. Monseigneur Charlot ne se rangeait pas volontiers du côté des vaincus. De plus, il détestait le supérieur du grand séminaire. A la vérité, cette haine, dans une âme douce et facile comme la sienne, n'était pas absolument contraire aux ambitions de M. Lantaigne. Pour se débarrasser de lui, Monseigneur Charlot eût consenti à ce qu'il devînt évêque ou pape. M. Lantaigne avait un grand renom de vertu, de science et d'éloquence; on ne pouvait, sans quelque impudeur, se déclarer contre lui. Or, Monseigneur Charlot, populaire et très attentif à se concilier l'opinion de tous, ne dédaignait pas celle des honnêtes gens.

M. Lerond ignorait les pensées secrètes de Monseigneur, mais il savait que l'archevêché ne s'était pas encore prononcé. Il estimait qu'on pouvait agir sur l'âme du vieillard et qu'on ne ferait pas appel en vain à ses vertus pastorales. Il pressa M. Lantaigne de se rendre tout de suite à l'archevêché.

— Vous demanderez à Son Éminence, avec une déférence filiale, ses conseils pour le cas probable où l'évêché de Tourcoing vous serait offert. Démarche correcte, et qui sera d'un excellent effet.

M. Lantaigne résistait :

— Il me convient d'attendre une désignation plus solennelle.

— Quelle désignation serait plus solennelle que les vœux de tant de chrétiens zélés, qui prononcent

votre nom avec une unanimité rappelant l'antique acclamation populaire dont furent salués les Médard et les Remi?

— Mais, monsieur, répliqua l'honnête Lantaigne, ces acclamations, dont vous rappelez la coutume abolie, venaient des fidèles du diocèse que ces saints personnages étaient appelés à gouverner. Et je ne sache point que les catholiques de Tourcoing m'aient acclamé.

L'avocat Lerond dit alors ce qu'il fallait dire :

— Si vous ne lui barrez pas le chemin, M. Guitrel entre dans l'épiscopat.

Le lendemain, M. Lantaigne avait noué sur ses épaules son manteau de cérémonie, dont l'aile plissée flottait sur son dos robuste, tandis que, sur le chemin du palais archiépiscopal, le prêtre priait Dieu d'épargner à l'Église de France une honte imméritée.

Son Éminence, au moment où M. Lantaigne s'inclina devant elle, venait de recevoir une lettre de la nonciature lui demandant une note confidentielle sur M. Guitrel. Le nonce ne cachait pas sa sympathie pour un prêtre intelligent, zélé, disait-on, et capable de négocier utilement avec le pouvoir temporel. Son Éminence avait aussitôt dicté à M. de Goulet une note favorable au candidat du nonce.

Elle s'écria de sa jolie voix chevrotante :

— Monsieur Lantaigne, que je suis heureux de vous voir!

— Monseigneur, je suis venu demander à Votre Éminence un conseil paternel pour le cas où le

Saint-Père, jetant sur moi un regard favorable, me désignerait...

— Bien heureux de vous voir, monsieur Lantaigne. Que vous venez à propos!

— J'oserais, si Votre Éminence ne me jugeait pas indigne de l'é...

— Vous êtes, monsieur Lantaigne, un théologien éminent et le plus savant prêtre qui soit en droit canon. Vous faites autorité dans les questions épineuses de discipline. Vos conseils sont précieux en matière liturgique et généralement en toute question intéressant le culte. Si vous n'étiez pas venu, je vous faisais appeler, M. de Goulet peut vous le dire. J'ai dans ce moment grand besoin de vos lumières.

Et Monseigneur, de sa main goutteuse, habituée à bénir, montra un siège au supérieur du grand séminaire.

— Monsieur Lantaigne, veuillez m'écouter. M. le curé de Saint-Exupère, le vénérable M. Laprune, sort d'ici. Il faut vous dire que ce pauvre curé a eu ce matin un pendu dans son église. Jugez de son trouble! Il en perd la tête. Et j'ai moi-même besoin de prendre, en une telle conjecture, les avis du plus savant prêtre de mon diocèse. Que devons-nous faire? Répondez!

M. Lantaigne se recueillit un moment. Puis, d'un ton doctoral, il commença d'exposer les traditions relatives à la purification des églises :

— Les Macchabées, après avoir lavé le temple profané par Antiochus Epiphane, en l'an 164 avant l'Incarnation, en célébrèrent la dédicace. C'est l'ori-

gine, Monseigneur, de la fête nommée Hanicha, c'est-à-dire renouvellement. En effet...

Et il développa sa pensée.

Monseigneur écoutait avec un air d'admiration. Et M. Lantaigne tirait sans cesse de sa mémoire inépuisable les textes relatifs aux cérémonies de purification, des précédents, des arguments, des commentaires.

— Jean, chapitre X, verset 22... le Pontifical romain... Bède le Vénérable, Baronius...

Il parla durant trois quarts d'heure.

Après quoi, le cardinal archevêque reprit :

— Il faut savoir que le pendu a été trouvé dans le tambour de la porte latérale, du côté de l'épître.

— La porte intérieure du tambour était-elle close? demanda M. Lantaigne.

— Heu! heu! répondit Monseigneur. Elle n'était pas ouverte tout à fait... mais elle n'était pas non plus complètement fermée.

— Entre-bâillée, Monseigneur?

— C'est cela! entre-bâillée.

— Et le pendu, Monseigneur, était dans l'espace contenu par le tambour? C'est un point qu'il importe essentiellement de déterminer. Votre Éminence en sent toute l'importance.

— Assurément, monsieur Lantaigne... Monsieur de Goulet, n'y avait-il pas un bras du pendu qui dépassait le tambour et faisait saillie dans l'église?

M. de Goulet répondit, en rougissant, par quelques syllabes inintelligibles.

— Je crois bien, reprit Monseigneur, que le bras dépassait, ou tout au moins une partie du bras.

M. Lantaigne en conclut que l'église de Saint-Exupère était profanée. Il rappela les précédents et dit comment on avait procédé après l'exécrable assassinat de Monseigneur l'archevêque de Paris, en l'église de Saint-Étienne-du-Mont. Il remonta les âges, traversa la Révolution, quand les basiliques étaient transformées en magasins d'armes, rappela Thomas Becket et l'impie Héliodore.

— Quelle science! quelle bonne doctrine! dit Monseigneur.

Il se leva, tendit au prêtre sa main à baiser.

— C'est un inappréciable service que vous m'avez rendu, monsieur Lantaigne; sachez que je fais grand cas de votre science et recevez ma bénédiction pastorale. Adieu.

Et M. Lantaigne, congédié, s'aperçut qu'il n'avait pu dire un seul mot de l'affaire importante pour laquelle il était venu. Mais tout retentissant de ses propres discours, plein de sa science et de sa raison, flatté, il descendit le grand escalier en argumentant seul avec lui-même sur le pendu de Saint-Exupère et la purification urgente de l'église paroissiale. Dehors, il y pensait encore.

Comme il descendait la rue tortueuse des Tintelleries, il rencontra le curé de Saint-Exupère, le vénérable M. Laprune, qui, arrêté devant la boutique du tonnelier Lenfant, examinait des bouchons.

Son vin se piquait, et il attribuait ce dommage

à la façon défectueuse dont ses bouteilles étaient bouchées.

— C'est déplorable, murmurait-il, déplorable!

— Et votre pendu? lui demanda M. l'abbé Lantaigne.

A cette question, le digne curé de Saint-Exupère ouvrit des yeux tout ronds et demanda étonné :

— Quel pendu?

— Le pendu de Saint-Exupère, le malheureux suicidé que vous avez trouvé ce matin dans un tambour de votre église.

M. Laprune, effrayé, doutant, sur ce qu'il venait d'entendre, qui de lui ou de M. Lantaigne avait perdu la tête, répondit qu'il n'avait trouvé nul pendu.

— Quoi! reprit M. Lantaigne surpris à son tour, l'on n'a pas trouvé ce matin un homme pendu dans le tambour d'une porte, du côté de l'épître!

M. le curé, en signe de dénégation, tourna deux fois sur les épaules sa face où reluisait la sainte vérité.

L'abbé Lantaigne maintenant avait l'air d'un homme pris de vertige :

— Mais c'est monseigneur le cardinal-archevêque qui vient de me dire lui-même que vous avez trouvé un pendu dans votre église!

— Oh! répondit M. Laprune soudainement rassuré, Monseigneur a voulu se divertir. Il aime la plaisanterie. Il y excelle et sait la contenir dans les bornes de la décence. Il a tant d'esprit!

Mais l'abbé Lantaigne, levant au ciel son regard ardent et sombre, s'écria :

— L'archevêque me trompait! Cet homme ne dira donc jamais la vérité, hors sur les degrés de l'autel où, prenant la sainte hostie dans ses mains, il prononce ces paroles : *Domine, non sum dignus!*

LE CHANTEUR DE KYMÉ

AVERTISSEMENT AUX JEUNES FILLES [1]

On a tenté de peindre dans ce conte l'âme d'un de ces vieux aèdes qui composèrent les chants, longtemps épars, dont la réunion forma l'*Iliade*. Leur vie était dure et leur pensée simple. Le soin de se procurer la nourriture occupait seul presque toutes les heures de leurs jours. Ils n'imaginaient rien de plus beau que de préparer un repas. Dans le temps où ils vivaient, on ignorait l'art de faire bouillir les aliments dans une marmite. On attelait les chevaux, mais on ne savait pas les monter. Un aède ne connaissait point l'écriture. Il n'avait jamais vu un tableau ni une statue. C'est pourquoi il comparait une belle jeune fille à un palmier. Pourtant il était d'une race ingénieuse et sensible à la beauté. Une telle humanité si lointaine ne peut nous apparaître que, par l'effort d'une imagination critique, dans une œuvre d'art et presque de divination.

L'auteur de ce conte en sent toute la faiblesse. Du moins s'est-il efforcé d'y rester simple et facile. Il a évité les mots savants. Il a dit le *chanteur* et non l'*aède*, la *chambre* ou *salle*, non le *mégaron*, etc. L'aède qu'il a voulu représenter

1. L'auteur, ayant donné son conte à la *Revue pour les jeunes filles*, l'y a fait précéder de cet avertissement, qui indique quelques dessous de la composition.

est un des poètes de l'*Iliade*. Il vivait dans un temps où l'*Odyssée* n'existait pas encore. Aussi ne doit-on pas être surpris de voir que les personnages du conte ont une idée très vague des voyages d'Ulysse et ne savent même pas si Pénélope était une bonne épouse.

Si l'on considère la rudesse du temps, mon vieux chanteur de Kymé ne paraîtra pas grossier.

A. F.

Il allait par le sentier qui suit le rivage le long des collines. Son front était nu, coupé de rides profondes, et ceint d'un bandeau de laine rouge. Sur ses tempes les boucles blanches de ses cheveux flottaient au vent de la mer. Les flocons d'une barbe de neige se pressaient à son menton. Sa tunique et ses pieds nus avaient la couleur des chemins sur lesquels il errait depuis tant d'années. A son côté pendait une lyre grossière. On le nommait le Vieillard, on le nommait aussi le Chanteur. Il recevait encore un autre nom des enfants qu'il instruisait dans la poésie et dans la musique, et plusieurs l'appelaient l'Aveugle, parce que sur ses prunelles, que l'âge avait ternies, tombaient des paupières gonflées et rougies par la fumée des foyers où il avait coutume de s'asseoir pour chanter. Mais il ne vivait pas dans une nuit éternelle, et l'on disait qu'il voyait ce que les autres humains ne voient pas. Depuis trois âges d'hommes, il allait sans cesse par les villes. Et voici qu'après avoir chanté tout le jour chez un roi d'Ægéa, il retournait à sa maison, dont il pouvait déjà voir le toit fumer au loin; car, ayant marché toute la nuit, sans s'arrêter, de peur d'être surpris par l'ardeur du jour, il découvrit, dans la clarté de l'aurore, la blanche Kymé, sa

patrie. Accompagné de son chien, appuyé sur son bâton recourbé, il s'avançait d'un pas lent, le corps droit, la tête haute, par un reste de vigueur et pour s'opposer à la pente du chemin, qui descendait dans une étroite vallée. Le soleil, en se levant sur les montagnes d'Asie, revêtait d'une lumière rose les nuages légers du ciel et les côtes des îles semées dans la mer. Le rivage étincelait. Mais les collines, couronnées de lentisques et de térébinthes, qui s'étendaient du côté de l'Orient, retenaient encore dans leur ombre la douce fraîcheur de la nuit.

Le Vieillard compta sur le sol en pente la longueur de douze fois douze lances et reconnut à sa gauche, entre les parois de deux roches jumelles, l'étroite entrée d'un bois sacré. Là, s'élevait au bord d'une source un autel de pierres non taillées.

Un laurier le recouvrait à demi de ses rameaux chargés de fleurs éclatantes. Sur l'aire foulée, devant l'autel, blanchissaient les os des victimes. Tout alentour, des offrandes étaient suspendues aux branches des oliviers. Et, plus avant, dans l'ombre horrible de la gorge, deux chênes antiques se dressaient, portant clouées à leur tronc des têtes décharnées de taureaux. Sachant que cet autel était consacré à Phœbos, le Vieillard pénétra dans le bois et, tirant de sa ceinture où elle était retenue par l'anse, une petite coupe de terre, il se pencha sur le ruisseau qui, dans un lit d'ache et de cresson, par de longs détours, cherchait la prairie. Il remplit sa coupe d'eau fraîche, et, comme il était pieux, il en versa quelques gouttes devant l'autel, avant de boire. Il adorait les Dieux immortels qui ne con-

naissent ni la souffrance ni la mort, tandis que sur la terre se succèdent les générations misérables des hommes. Alors il fut saisi d'épouvante, et il redouta les flèches du fils de Léto. Accablé de maux et chargé d'ans, il aimait la lumière du jour et craignait de mourir. C'est pourquoi il eut une bonne pensée. Il inclina le tronc flexible d'un ormeau et, le ramenant à lui, suspendit par l'anse la coupe d'argile à la cime du jeune arbre qui, se redressant, porta vers le large ciel l'offrande du vieillard.

La blanche Kymé s'élevait, ceinte de murs, sur le rivage de la mer. Une chaussée montueuse, pavée de pierres plates, conduisait à la porte de la ville. Cette porte avait été construite dans des âges dont toute mémoire était perdue, et l'on disait que c'était un ouvrage des Dieux. On voyait, gravés dans la pierre du linteau, plusieurs signes que personne ne savait expliquer, mais qui étaient regardés comme des signes heureux. Non loin de cette porte s'étendait la place publique où reluisaient, sous les arbres, les bancs des anciens. C'est auprès de cette place, sur le côté opposé à la mer, que s'arrêta le vieillard. Là était sa maison. Étroite et basse, elle n'égalait pas en beauté la maison voisine où un devin illustre vivait avec ses enfants. L'entrée disparaissait à demi sous un tas de fumier qu'un porc fouillait de son groin. Ce tas était modique et non pas ample comme il s'en voit devant les demeures des hommes riches. Mais derrière la maison s'étendait un verger et des étables que le vieillard avait construites de ses mains, en pierres non équarries. Le soleil gagnait les hauteurs du ciel blanchi : la brise de la mer était tombée.

Un feu subtil, flottant dans l'air, brûlait les poitrines des hommes et des animaux. Le Vieillard s'arrêta un moment sur le seuil pour essuyer du revers de sa main la sueur de son front. Son chien, l'œil attentif et la langue pendante, immobile, soufflait.

La vieille Mélantho, venue du fond de la demeure, parut sur le seuil et prononça de bonnes paroles. Elle s'était fait attendre, parce qu'un dieu avait mis dans ses jambes un esprit mauvais qui les gonflait et les rendait plus lourdes que deux outres pleines de vin. C'était une esclave carienne, qu'un roi avait donnée au chanteur, alors qu'il était jeune. Et elle avait eu un grand nombre d'enfants. Mais il n'en restait plus un seul à la maison. Les uns étaient morts; les autres s'en étaient allés au loin pour exercer dans les villes des Achéens l'art du chanteur ou celui du charron, car tous étaient doués d'un esprit ingénieux. Et Mélantho demeurait seule dans la maison, avec Arété sa bru et les deux enfants d'Arété.

Elle conduisit le maître dans la grande salle aux poutres enfumées, au milieu de laquelle s'étendait, couverte de braises rouges et de graisses fondues, la pierre du foyer. Autour de la salle s'ouvraient, sur deux étages, des chambres étroites; et un escalier de bois conduisait aux chambres hautes des femmes. Contre les piliers qui soutenaient le toit reposaient les armes de bronze que le vieillard portait dans sa jeunesse, alors qu'il accompagnait les rois dans les villes, où ils allaient sur leurs chars reprendre des filles de Kymé que des héros avaient

enlevées. Une cuisse de bœuf était pendue à l'une des solives.

Les Anciens de la ville l'avaient envoyée la veille au chanteur pour l'honorer. Il se réjouit à cette vue. Debout, tirant un long souffle de sa poitrine desséchée par l'âge, il ôta de dessous sa tunique, avec quelques gousses d'ail, restes de son souper agreste, le présent qu'il avait reçu du roi d'Ægea, une pierre tombée du ciel et précieuse, car elle était de fer, mais trop petite pour former une pointe de lance. Il rapportait encore un caillou qu'il avait trouvé sur le chemin. Ce caillou, quand on le regardait d'un certain côté, présentait l'image d'une tête d'homme. Et le Vieillard, le montrant à Mélantho :

— Femme, vois, lui dit-il, que ce caillou est à la ressemblance de Pakôros, le forgeron; ce n'est pas sans la permission des Dieux qu'une pierre est à ce point semblable à Pakôros.

Et quand la vieille Mélantho lui eut versé de l'eau sur les pieds et sur les mains pour effacer la poussière qui les souillait, il saisit entre ses deux bras la cuisse de bœuf, la porta sur l'autel et commença de la dépouiller. Étant sage et prudent, il ne laissait point aux femmes ni aux enfants le soin de préparer le repas; et, à l'exemple des rois, il faisait cuire lui-même la chair des animaux.

Cependant Mélantho ranimait le feu du foyer. Elle soufflait sur les brindilles de bois sec jusqu'à ce qu'un Dieu les enveloppât de flammes. Bien que cette tâche fût sainte, le Vieillard souffrait qu'elle fût accomplie par une femme à cause de la fatigue et de la vieillesse dont il était accablé. La flamme

avait jailli, il y jeta les chairs découpées, qu'il retournait avec une fourche de bronze. Assis sur ses talons, il respirait l'acre fumée qui, remplissant la salle, lui tirait les larmes des yeux; mais son esprit n'en était point irrité, à cause de l'habitude, et parce que cette fumée était signe d'abondance. A mesure que la rudesse des chairs était domptée par la force invincible du feu, il portait les morceaux à sa bouche et, les broyant avec lenteur entre ses dents usées, il mangeait en silence. Debout à son côté, la vieille Mélantho lui versait le vin noir dans une coupe d'argile semblable à celle qu'il avait donnée au Dieu.

Quand il eut apaisé sa faim et sa soif, il demanda si tout était bien dans la maison et dans l'étable. Et il s'enquit de la laine tissée en son absence, des fromages mis sur l'éclisse et des olives mûres pour le pressoir. Et, songeant qu'il possédait peu de biens, il dit : « Les héros nourrissent dans les prairies des troupeaux de bœufs et de génisses. Ils ont des esclaves beaux et robustes en grand nombre, les portes de leur maison sont d'ivoire et d'airain, et leurs tables sont chargées de cratères d'or. La force de leur cœur leur assure des richesses, qu'ils gardent parfois jusqu'au déclin de l'âge. Certes, dans ma jeunesse, je les égalais en courage, mais je n'avais ni chevaux, ni chars, ni serviteurs, ni même une armure assez épaisse pour les égaler dans les combats et pour y gagner des trépieds d'or et des esclaves. Celui qui combat à pied, avec de faibles armes, ne peut pas tuer beaucoup d'ennemis, parce que lui-même il craint la mort. Aussi, combattant sous

les murs des villes, dans la foule obscure des serviteurs, je n'ai jamais rapporté de riches depouilles.

La vieille Mélantho répondit :

— La guerre donne aux hommes les richesses et les leur ôte. Mon père Kyphos possédait à Mylata un palais et d'innombrables troupeaux. Mais des hommes armés lui ont tout pris, et ils l'ont tué. Moi-même, j'ai été emmenée esclave, mais je n'ai pas été maltraitée et je n'ai jamais manqué de nourriture. Tu as été mon dernier maître et aussi le moins riche.

Elle parlait sans joie et sans tristesse.

Le Vieillard lui répondit :

— Mélantho, tu ne peux te plaindre de moi, car je t'ai toujours traitée avec douceur. Ne me reproche point de n'avoir point gagné de grandes richesses. Il y a des armuriers et des forgerons qui sont riches. Ceux qui sont habiles à construire des chars tirent profit de leur travail. Les devins reçoivent de grands présents. Mais la vie des chanteurs est dure.

La vieille Mélantho dit :

— La vie de beaucoup d'hommes est dure.

Et, d'un pas pesant, elle sortit de la maison pour aller chercher, avec sa bru, du bois dans le cellier. C'était l'heure où l'ardeur invincible du soleil accable les hommes et les animaux, et fait taire même la voix des oiseaux dans le feuillage immobile. Le Vieillard s'étendit sur une natte et, se voilant le visage, il s'endormit.

Pendant son sommeil, il fut visité par un petit nombre de songes, qui n'étaient ni plus beaux ni

plus rares que ceux qui lui venaient chaque jour. Ces songes lui présentaient des images d'hommes et de bêtes. Et, comme il y reconnaissait des humains qu'il avait connus durant qu'ils vivaient sur la terre fleurie, et qui, depuis, ayant perdu la lumière du jour, étaient couchés sous un tertre funèbre, il se persuadait que les âmes des morts flottent dans l'air, mais qu'elles sont sans vigueur et telles que les ombres vaines. Il était instruit par les songes qu'il est aussi des ombres d'animaux et de plantes, qu'on voit dans le sommeil. Il était certain que les morts errants dans l'Hadès forment eux-mêmes leur image, puisque nul autre ne la pourrait former pour eux à moins d'être un de ces Dieux qui se plaisent à tromper la faible intelligence des hommes. Mais, n'étant pas devin, il ne pouvait faire la distinction des songes menteurs et des songes véritables; et, las de chercher des avis dans les images confuses de la nuit, il les regardait passer avec indifférence sous ses paupières closes.

A son réveil, il vit, rangés devant lui dans l'attitude du respect, les enfants de Kymé auxquels il enseignait la poésie et la musique, comme son père les lui avait enseignées. Il y avait parmi eux les deux fils de sa bru. Plusieurs étaient aveugles; car on destinait de préférence à l'état de chanteurs ceux qui, privés de la vue, ne pouvaient ni travailler aux champs ni suivre les héros dans les guerres.

Ils tenaient dans leurs mains les offrandes dont ils payaient les leçons du Chanteur, des fruits, un fromage, un rayon de miel, une toison de brebis, et

ils attendaient que le maître approuvât leur offrande pour la déposer sur l'autel domestique.

Le Vieillard, s'étant levé, saisit sa lyre suspendue à une poutre de la salle, et dit avec bonté :

— Enfants, il est juste que les riches offrent un grand présent, et que les pauvres en donnent un moindre. Zeus notre père a partagé inégalement les biens entre les hommes. Mais il châtierait l'enfant qui ravirait le tribut qu'on doit au chanteur divin.

La vigilante Mélantho vint enlever les offrandes sur l'autel. Et le Vieillard, ayant accordé sa lyre, commença d'enseigner un chant aux enfants, assis à terre, les jambes croisées, autour de lui.

— Écoutez, leur dit-il, le combat de Patrocle et de Sarpédon. Ce chant est beau.

Et il chanta. Il modulait les sons avec force, appliquant le même rythme et la même cadence à tous les vers; et pour que sa voix ne faiblît pas, il la soutenait, par intervalles réguliers, d'une note de sa lyre à trois cordes. Et, avant de prendre les repos nécessaires, il poussait un cri aigu accompagné d'une vibration stridente des cordes.

Après qu'il avait dit un nombre de vers égal à deux fois le nombre des doigts de ses mains, il les faisait répéter aux enfants qui les criaient tous ensemble d'une voix perçante en touchant à l'exemple du maître leurs petites lyres, qu'ils avaient taillées eux-mêmes dans du bois, et qui ne rendaient point de son.

Le Vieillard répétait les mêmes vers avec patience jusqu'à que les petits chanteurs les eussent retenus exactement. Il louait les enfants attentifs, mais ceux

qui manquaient de mémoire ou d'esprit, il les frappait du bois de sa lyre et ils allaient pleurer contre un pilier de la salle. Il donnait l'exemple du chant; mais il n'y joignait point de préceptes, parce qu'il croyait que les choses de la poésie étaient établies anciennement et hors du jugement des hommes.

Les seuls conseils qu'il leur donnât regardaient la bienséance.

Il leur disait :

— Honorez les rois et les héros, qui sont au-dessus des autres hommes. Nommez les héros par leur nom et par le nom de leur père, afin que ces noms ne se perdent pas. Quand vous vous tiendrez assis dans les assemblées, que votre maintien exprime la grâce et la pudeur.

Il leur disait encore :

— Ne crachez pas dans les fleuves, parce que les fleuves sont sacrés. Ne faites point de changement, soit par faute de mémoire, soit par caprice, aux chants que je vous enseigne; et quand un roi vous dira : « Ces chants sont beaux. Qui te les enseigna? » vous répondrez : « Je les tiens du Vieillard de Kymé, qui les tenait de son père, à qui un Dieu sans doute les avait inspirés. »

Il lui restait de la cuisse de bœuf, pour son souper, des morceaux excellents et dignes du maître. Ayant mangé ces morceaux devant le foyer et brisé les os avec une hache de bronze, pour en tirer la moelle, dont seul dans la maison il était digne de se nourrir, il fit, avec le reste des viandes, la part des femmes et des enfants pour deux jours.

Alors il reconnut que bientôt il ne resterait plus

rien de la bonne nourriture, et il songea : « Les riches sont aimés de Zeus, et les pauvres ne le sont pas. J'ai, sans doute, offensé, sans le savoir, quelqu'un des Dieux qui vivent cachés dans les forêts ou plutôt l'enfant d'un immortel; et c'est pour expier mon crime involontaire que je traîne une vieillesse indigente. On commet parfois sans intention mauvaise des actions punissables, parce que les Dieux n'ont pas exactement révélé aux hommes ce qu'il est permis ou défendu de faire. Et leur volonté est obscure. » Il agita longtemps ces pensées dans son esprit, et, craignant le retour de la faim cruelle, il résolut de ne pas rester la nuit oisif dans la demeure, mais d'aller, cette fois, vers les contrées où l'Hermos coule entre les rochers et où l'on voit Ornéia, Smyrne et la belle Hissia couchées sur la montagne qui, comme l'éperon d'un navire phénicien, s'enfonce dans la mer. C'est pourquoi, à l'heure où les premières étoiles tremblent dans le ciel pâle, il ceignit la courroie de sa lyre et s'en alla, le long du rivage, vers les demeures des hommes riches, qui se plaisent à entendre, durant les longs festins, les louanges des héros et les généalogies des Dieux.

Ayant cheminé toute la nuit, selon sa coutume, il découvrit aux clartés roses du matin une ville assise sur un haut promontoire, et il reconnut l'opulente Hissia, aimée des colombes, qui regarde du haut d'un rocher les îles blanches se jouer comme des nymphes dans la mer étincelante. Il s'assit non loin de la ville, au bord d'une fontaine, pour se reposer et pour apaiser sa faim avec des oignons

qu'il avait emportés dans un pli de sa tunique. Il achevait à peine son repas quand une jeune fille, portant une corbeille sur sa tête, vint à la fontaine pour y laver du linge. Elle le regarda d'abord avec défiance, mais, voyant qu'il portait une lyre de bois sur sa tunique déchirée et qu'il était vieux et accablé de fatigue, elle s'approcha sans crainte et soudain, émue de pitié et de vénération, elle puisa dans le creux de ses deux mains rapprochées un peu d'eau dont elle rafraîchit les lèvres du chanteur.

Alors il la nomma fille de roi, il lui promit une longue vie et il lui dit :

— Jeune fille, j'estime heureux l'homme qui te conduira dans sa maison. Et moi, Vieillard, je loue ta beauté comme l'oiseau nocturne qui pousse son cri méprisé sur le toit des époux. Je suis un chanteur errant. Jeune fille, dis-moi de bonnes paroles.

Et la jeune fille répondit :

— Si, comme tu dis et comme il semble, tu es un joueur de lyre, ce n'est pas un mauvais destin qui t'amène dans cette ville. Car le riche Mégès reçoit aujourd'hui un hôte qui lui est cher, et il donne aux principaux habitants de la ville, en l'honneur de son hôte, un grand festin. Sans doute, il voudra leur faire entendre un bon chanteur. Va le trouver. On voit d'ici sa maison. Il n'est pas possible d'y arriver du côté de la mer, parce qu'elle est située sur ce haut promontoire qui s'avance au milieu des flots et qui n'est visité que par les alcyons. Mais si tu montes à la ville par l'escalier taillé dans le roc du côté de la terre, au regard des coteaux plantés de vigne, tu reconnaîtras facilement entre toutes la

maison de Mégès. Elle est fraîchement enduite de chaux et plus spacieuse que les autres.

Et le Vieillard, se dressant sur ses jambes raidies, gravit l'escalier taillé dans le roc par les hommes des anciens jours, et, parvenu au plateau élevé sur lequel s'étend la ville d'Hissia, il reconnut sans peine la maison du riche Mégès.

L'abord lui en fut agréable, car le sang des taureaux fraîchement égorgés ruisselait au dehors, et l'odeur des graisses chaudes se répandait au loin. Il franchit le seuil, pénétra dans la vaste salle du festin, et ayant touché de la main l'autel, il s'approcha de Mégès qui donnait des ordres à ses serviteurs et découpait les viandes. Déjà les convives étaient rangés autour du foyer, et ils se réjouissaient dans l'espérance d'une abondante nourriture. Il y avait parmi eux beaucoup de rois et de héros. Mais l'hôte que Mégès voulait honorer en ce repas était un roi de Khios qui, pour acquérir des richesses, avait longtemps navigué sur la mer et beaucoup enduré. Il se nommait Oïneus. Tous les convives le regardaient avec admiration parce qu'il avait, comme autrefois le divin Ulysse, échappé à d'innombrables naufrages, habité, dans des îles, la demeure des magiciennes et rapporté des trésors. Il contait ses voyages, ses fatigues, et, doué d'un esprit subtil, il y ajoutait des mensonges.

Reconnaissant un chanteur à la lyre que le Vieillard portait suspendue à son côté, le riche Mégès lui dit :

— Sois le bienvenu. Quels chants sais-tu dire?

Le Vieillard répondit :

— Je sais la Querelle des rois qui causa de grands maux aux Achéens, je sais l'Assaut du mur. Et ce chant est beau. Je sais aussi Zeus trompé, l'Ambassade, et l'Enlèvement des morts. Et ces chants sont beaux. Je sais encore six fois soixante chansons très belles.

De cette manière, il faisait entendre qu'il en savait beaucoup. Mais il n'en connaissait pas le nombre.

Le riche Mégès répliqua d'un ton moqueur :

— Les chanteurs errants disent toujours, dans l'espoir d'un bon repas et d'un riche présent, qu'ils savent beaucoup de chansons; mais, à l'épreuve, on s'aperçoit qu'ils ont retenu un petit nombre de vers, dont ils fatiguent, en les répétant, les oreilles des héros et des rois.

Le Vieillard fit une bonne réponse :

— Mégès, dit-il, tu es illustre par tes richesses. Sache que le nombre des chants connus de moi égale celui des taureaux et des génisses que tes bouviers mènent paître dans la montagne.

Mégès, admirant l'esprit du Vieillard, lui dit avec douceur :

— Il faut une intelligence non petite pour contenir tant de chansons. Mais dis-moi : ce que tu sais d'Achille et d'Ulysse est-il bien vrai? Car on sème d'innombrables mensonges sur ces héros.

Et le Chanteur répondit :

— Ce que je sais de ces héros, je le tiens de mon père, qui l'avait appris des Muses elles-mêmes, car autrefois les Muses immortelles visitaient, dans les antres et les bois, les chanteurs divins. Je ne mêlerai point de mensonges aux antiques récits.

Il parlait de la sorte, avec prudence. Cependant, aux chants qu'il avait appris dès l'enfance, il avait coutume d'ajouter des vers pris dans d'autres chants ou trouvés dans son esprit. Il composait lui-même des chants presque tout entiers. Mais il n'avouait pas qu'ils étaient son ouvrage, de peur qu'on y trouvât à redire. Les héros lui demandaient de préférence des récits anciens qu'ils croyaient dictés par un Dieu, et ils se défiaient des chants nouveaux. Aussi, quand il disait des vers sortis de son intelligence, il en cachait soigneusement l'origine. Et comme il était très bon poète et qu'il observait exactement les usages établis, ses vers ne se distinguaient en rien de ceux des aïeux; ils étaient à ceux-là pareils en forme et en beauté, et dignes, dès leur naissance, d'une gloire immortelle.

Le riche Mégès ne manquait point d'intelligence. Devinant que le Vieillard était un bon chanteur, il lui donna une place honorable au foyer et lui dit :

— Vieillard, quand nous aurons apaisé notre faim, tu nous chanteras ce que tu sais d'Achille et d'Ulysse. Efforce-toi de charmer les oreilles d'Oïneus mon hôte, car c'est un héros plein de sagesse.

Et Oïneus, qui avait longtemps erré sur la mer, demanda au joueur de lyre s'il connaissait les voyages d'Ulysse. Mais le retour des héros qui avaient combattu devant Troie était encore enveloppé d'obscurités, et personne ne savait ce qu'Ulysse avait souffert, errant sur la mer stérile.

Le Vieillard répondit :

— Je sais que le divin Ulysse visita Circé et trompa le Cyclope par une ruse ingénieuse. Les

femmes en font des contes entre elles. Mais le retour du héros dans Ithaque est caché aux chanteurs. Les uns disent qu'il rentra en possession de sa femme et de ses biens; les autres, qu'il chassa Pénélope, parce qu'elle avait reçu les prétendants; et que lui-même, châtié par les Dieux, erra sans repos parmi les peuples, une rame sur l'épaule.

Oïneus répondit :

— J'ai appris dans mes voyages qu'Ulysse était mort, tué de la main de son fils.

Cependant Mégès distribuait aux convives la chair des bœufs. Et il présentait à chacun le morceau convenable. Oïneus l'en loua grandement :

— Mégès, lui dit-il, on voit que tu es accoutumé à donner des festins.

Les bœufs de Mégès se nourrissaient des herbes odorantes qui croissent au flanc des montagnes. Leur chair en était toute parfumée, et les héros ne pouvaient s'en rassasier. Et comme Mégès remplissait à tout moment une coupe profonde qu'il passait ensuite à ses hôtes, le repas se prolongea très avant dans la journée. Nul n'avait souvenir d'un si beau festin.

Le soleil était près de descendre dans la mer, quand les bouviers, qui gardaient dans la montagne les troupeaux de Mégès, vinrent prendre leur part des viandes et des vins. Mégès les honorait parce qu'ils paissaient les troupeaux, non point indolemment comme les bouviers de la plaine, mais armés de lances d'airain et ceints de cuirasses, afin de défendre les bœufs contre les attaques des peuples de l'Asie. Et ils étaient semblables aux héros et aux

rois, qu'ils égalaient en courage. Deux chefs les conduisaient, Peiros et Thoas, que le maître avait mis au-dessus d'eux comme les plus braves et les plus intelligents. Et, vraiment, on ne pouvait voir deux hommes plus beaux. Mégès les accueillit à son foyer comme les protecteurs illustres de ses richesses. Il leur donna de la chair et du vin autant qu'ils en voulurent.

Oïneus, les admirant, dit à son hôte :

— Je n'ai pas vu dans mes voyages d'hommes ayant les bras et les cuisses aussi vigoureux et bien formés que les ont ces deux chefs de bouviers.

Alors Mégès prononça une parole imprudente. Il dit :

— Peiros est plus fort dans la lutte, mais Thoas l'emporte à la course.

En entendant cette parole, les deux bouviers se regardèrent l'un l'autre avec colère, et Thoas dit à Peiros :

— Il faut que tu aies fait boire au maître un breuvage qui rend insensé pour qu'il dise à présent que tu es meilleur que moi dans la lutte.

Et Peiros irrité répondit à Thoas :

— Je me flatte de te vaincre à la lutte. Quant à la course, je t'en laisse le prix, que le maître t'a donné. Car il n'est pas surprenant qu'ayant le cœur d'un cerf tu en aies aussi les pieds.

Mais le sage Oïneus apaisa la querelle des bouviers. Il conta des fables ingénieuses où paraissaient les dangers des rixes dans les banquets. Et, comme il parlait bien, il fut approuvé. Le calme s'étant rétabli, Mégès dit au Vieillard :

— Chante-nous, ami, la colère d'Achille et l'assemblée des Rois.

Et le Vieillard ayant accordé sa lyre, poussa dans l'air épais de la salle les grands éclats de sa voix.

Un souffle puissant s'exhalait de sa poitrine et tous les convives se taisaient pour entendre les paroles mesurées qui faisaient revivre les âges dignes de mémoire. Et plusieurs songeaient : Il est prodigieux qu'un homme si vieux, et desséché par les ans comme un cep de vigne qui ne porte plus ni fruits ni feuilles, tire de son sein une si puissante haleine.

Car ils ne savaient pas que la force du vin et l'habitude de chanter prêtaient au joueur de lyre les forces que lui refusaient ses tendons et ses nerfs affaiblis.

Un murmure de louanges s'élevait par moments de l'assemblée comme un souffle du violent Zéphir dans les forêts. Mais tout à coup la querelle des deux bouviers, un moment apaisée, éclata avec violence. Échauffés par le vin, ils se défiaient à la lutte et à la course. Leurs cris farouches couvraient la voix du chanteur qui vainement haussait sur l'assemblée la clameur harmonieuse de sa bouche et de sa lyre. Les pâtres amenés par Peiros et Thoas, agités par l'ivresse, frappaient dans leurs mains et grognaient comme des porcs. Ils formaient depuis longtemps deux bandes rivales et partageaient l'inimitié des chefs.

— Chien ! cria Thoas.

Et il porta à Peiros un coup de poing sur la face, qui fit jaillir abondamment le sang de la bouche et des narines ; Peiros, aveuglé, heurta du front la poitrine de Thoas, qui tomba en arrière, les côtes bri-

sées. Aussitôt les bouviers rivaux se précipitent, échangeant les injures et les coups.

Mégès et les rois essayent en vain de séparer les furieux. Et le sage Oïneus lui-même est repoussé par ces bouviers, qu'un Dieu a privés de raison. Les coupes d'airain volent de toutes parts. Les grands os des bœufs, les torches fumantes, les trépieds de bronze s'élèvent et s'abattent sur les combattants. Les corps mêlés des hommes roulent sur le foyer qui s'éteint, dans le vin des outres crevées.

Une obscurité profonde enveloppe la salle, où montent des imprécations aux Dieux et des hurlements de douleur. Des bras furieux empoignent des bûches ardentes et les lancent dans les ténèbres. Un tison enflammé atteint au front le Chanteur, debout, muet, immobile.

Alors, d'une voix plus grande que tous les bruits du combat, il maudit cette maison injurieuse et ces hommes impies. Puis, pressant sa lyre contre sa poitrine, il sortit de la demeure et marcha vers la mer, le long du haut promontoire. A sa colère succédait une profonde lassitude et un âcre dégoût des hommes et de la vie.

Le désir de se mêler aux Dieux enflait sa poitrine. Une ombre douce, un silence amical et la paix de la nuit enveloppaient toutes choses. A l'Occident, vers ces contrées où l'on dit que flottent les ombres des morts, la lune divine, suspendue dans le ciel limpide, semait de fleurs argentées la mer souriante. Et le vieil Homère s'avança sur le haut promontoire jusqu'à ce que la terre, qui l'avait porté si longtemps, manquât sous ses pas.

LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME

I

Au temps du roi Louis, il y avait en France un pauvre jongleur, natif de Compiègne, nommé Barnabé, qui allait par les villes, faisant des tours de force et d'adresse.

Les jours de foire, il étendait sur la place publique un vieux tapis tout usé, et après avoir attiré les enfants et les badauds par des propos plaisants qu'il tenait d'un très vieux jongleur et auxquels il ne changeait jamais rien, il prenait des attitudes qui n'étaient pas naturelles, et il mettait une assiette d'étain en équilibre sur son nez. La foule le regardait d'abord avec indifférence.

Mais quand, se tenant sur les mains la tête en bas, il jetait en l'air et rattrapait avec ses pieds six boules de cuivre qui brillaient au soleil, ou quand, se renversant jusqu'à ce que sa nuque touchât ses talons, il donnait à son corps la forme

d'une roue parfaite et jonglait, dans cette posture, avec douze couteaux, un murmure d'admiration s'élevait dans l'assistance et les pièces de monnaie pleuvaient sur le tapis.

Pourtant, comme la plupart de ceux qui vivent de leurs talents, Barnabé de Compiègne avait grand'peine à vivre.

Gagnant son pain à la sueur de son front, il portait plus que sa part des misères attachées à la faute d'Adam, notre père.

Encore, ne pouvait-il pas travailler autant qu'il aurait voulu. Pour montrer son beau savoir, comme aux arbres pour donner des fleurs et des fruits, il lui fallait la chaleur du soleil et la lumière du jour. Dans l'hiver, il n'était plus qu'un arbre dépouillé de ses feuilles et quasi mort. La terre gelée était dure au jongleur. Et, comme la cigale dont parle Marie de France, il souffrait du froid et de la faim dans la mauvaise saison. Mais, comme il avait le cœur simple, il prenait ses maux en patience.

Il n'avait jamais réfléchi à l'origine des richesses, ni à l'inégalité des conditions humaines. Il comptait fermement que, si ce monde est mauvais, l'autre ne pourrait manquer d'être bon, et cette espérance le soutenait. Il n'imitait pas les baladins larrons et mécréants, qui ont vendu leur âme au diable. Il ne blasphémait jamais le nom de Dieu; il vivait honnêtement, et, bien qu'il n'eût pas de femme, il ne convoitait pas celle du voisin, parce que la femme est l'ennemie des hommes forts, comme il apparaît par l'histoire de Samson, qui est rapportée dans l'Écriture.

A la vérité, il n'avait pas l'esprit tourné aux désirs charnels, et il lui en coûtait plus de renoncer aux brocs qu'aux dames. Car, sans manquer à la sobriété, il aimait à boire quand il faisait chaud. C'était un homme de bien, craignant Dieu et très dévot à la sainte Vierge.

Il ne manquait jamais, quand il entrait dans une église, de s'agenouiller devant l'image de la Mère de Dieu, et de lui adresser cette prière :

« Madame, prenez soin de ma vie jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que je meure, et quand je serai mort, faites-moi avoir les joies du paradis. »

II

Or, un certain soir, après une journée de pluie, tandis qu'il s'en allait, triste et courbé, portant sous son bras ses boules et ses couteaux cachés dans son vieux tapis, et cherchant quelque grange pour s'y coucher sans souper, il vit sur la route un moine qui suivait le même chemin, et le salua honnêtement. Comme ils marchaient du même pas, ils se mirent à échanger des propos.

— Compagnon, dit le moine, d'où vient que vous êtes habillé tout de vert? Ne serait-ce point pour faire le personnage d'un fol dans quelque mystère?

— Non point, mon Père, répondit Barnabé. Tel que vous me voyez, je me nomme Barnabé, et je suis jongleur de mon état. Ce serait le plus bel état du monde si on y mangeait tous les jours.

— Ami Barnabé, reprit le moine, prenez garde à ce que vous dites. Il n'y a pas de plus bel état que l'état monastique. On y célèbre les louanges de Dieu, de la Vierge et des saints, et la vie du religieux est un perpétuel cantique au Seigneur.

Barnabé répondit :

— Mon Père, je confesse que j'ai parlé comme un ignorant. Votre état ne se peut comparer au mien et, quoiqu'il y ait du mérite à danser en tenant au bout du nez un denier en équilibre sur un bâton, ce mérite n'approche pas du vôtre. Je voudrais bien comme vous, mon Père, chanter tous les jours l'office, et spécialement l'office de la très sainte Vierge, à qui j'ai voué une dévotion particulière. Je renoncerais bien volontiers à l'art dans lequel je suis connu, de Soissons à Beauvais, dans plus de six cents villes et villages, pour embrasser la vie monastique.

Le moine fut touché de la simplicité du jongleur, et, comme il ne manquait pas de discernement, il reconnut en Barnabé un de ces hommes de bonne volonté de qui Notre-Seigneur a dit : « Que la paix soit avec eux sur la terre ! » C'est pourquoi il lui répondit :

— Ami Barnabé, venez avec moi, et je vous ferai entrer dans le couvent dont je suis prieur. Celui qui conduisit Marie l'Égyptienne dans le désert m'a mis sur votre chemin pour vous mener dans la voie du salut.

C'est ainsi que Barnabé devint moine. Dans le couvent où il fut reçu, les religieux célébraient à l'envi le culte de la sainte Vierge, et chacun em-

ployait à la servir tout le savoir et toute l'habileté que Dieu lui avait donnés.

Le prieur, pour sa part, composait des livres qui traitaient, selon les règles de la scolastique, des vertus de la Mère de Dieu.

Le frère Maurice copiait, d'une main savante, ces traités sur des feuilles de vélin.

Le frère Alexandre y peignait de fines miniatures. On y voyait la Reine du ciel, assise sur le trône de Salomon, au pied duquel veillent quatre lions, autour de sa tête nimbée voltigeaient sept colombes, qui sont les sept dons du Saint-Esprit : dons de crainte, de piété, de science, de force, de conseil, d'intelligence et de sagesse. Elle avait pour compagnes six vierges aux cheveux d'or : l'Humilité, la Prudence, la Retraite, le Respect, la Virginité et l'Obéissance.

A ses pieds, deux petites figures nues et toutes blanches se tenaient dans une attitude suppliante. C'étaient des âmes qui imploraient, pour leur salut et non, certes, en vain, sa toute-puissante intercession.

Le frère Alexandre représentait sur une autre page Ève au regard de Marie, afin qu'on vît en même temps la faute et la rédemption, la femme humiliée et la vierge exaltée. On admirait encore dans ce livre le Puits des eaux vives, la Fontaine, le Lis, la Lune, le Soleil et le Jardin clos dont il est parlé dans le cantique, la Porte du Ciel et la Cité de Dieu, et c'étaient là des images de la Vierge.

Le frère Marbode était semblablement un des plus tendres enfants de Marie.

Il taillait sans cesse des images de pierre, en sorte qu'il avait la barbe, les sourcils et les cheveux blancs de poussière, et que ses yeux étaient perpétuellement gonflés et larmoyants; mais il était plein de force et de joie dans un âge avancé et, visiblement, la Reine du paradis protégeait la vieillesse de son enfant. Marbode la représentait assise dans une chaire, le front ceint d'un nimbe à orbe perlé. Et il avait soin que les plis de la robe couvrissent les pieds de celle dont le prophète a dit : « Ma bien-aimée est comme un jardin clos. »

Parfois aussi il la figurait sous les traits d'un enfant plein de grâce, et elle semblait dire : « Seigneur, vous êtes mon Seigneur! *Dixi de ventre matris meæ : Deus meus es tu.* » (*Psalm. 21, 11.*)

Il y avait aussi, dans le couvent, des poètes, qui composaient, en latin, des proses et des hymnes en l'honneur de la bienheureuse vierge Marie, et même il s'y trouvait un Picard qui mettait les miracles de Notre-Dame en langue vulgaire et en vers rimés.

III

Voyant un tel concours de louanges et une si belle moisson d'œuvres, Barnabé se lamentait de son ignorance et de sa simplicité.

— Hélas, soupirait-il en se promenant seul dans le petit jardin sans ombre du couvent, je suis bien malheureux de ne pouvoir, comme mes frères, louer dignement la sainte Mère de Dieu à laquelle j'ai voué la tendresse de mon cœur. Hélas! hélas! je

suis un homme rude et sans art, et je n'ai pour votre service, madame la Vierge, ni sermons édifiants, ni traités bien divisés selon les règles, ni fines peintures, ni statues exactement taillées, ni vers comptés par pieds et marchant en mesure. Je n'ai rien, hélas!

Il gémissait de la sorte et s'abandonnait à la tristesse. Un soir que les moines se récréaient en conversant, il entendit l'un d'eux conter l'histoire d'un religieux qui ne savait réciter autre chose qu'*Ave Maria*. Ce religieux était méprisé pour son ignorance; mais, étant mort, il lui sortit de la bouche cinq roses en l'honneur des cinq lettres du nom de Marie, et sa sainteté fut ainsi manifestée.

En écoutant ce récit, Barnabé admira une fois de plus la bonté de la Vierge; mais il ne fut pas consolé par l'exemple de cette mort bienheureuse, car son cœur était plein de zèle et il voulait servir la gloire de sa dame qui est aux cieux.

Il en cherchait le moyen sans pouvoir le trouver et il s'affligeait chaque jour davantage, quand un matin, s'étant réveillé tout joyeux, il courut à la chapelle et y demeura seul pendant plus d'une heure. Il y retourna l'après-dîner.

Et, à compter de ce moment, il allait chaque jour dans cette chapelle. à l'heure où elle était déserte, et il y passait une grande partie du temps que les autres moines consacraient aux arts libéraux et aux arts mécaniques. Il n'était plus triste et il ne gémissait plus.

Une conduite si singulière éveilla la curiosité des moines.

On se demandait, dans la communauté, pourquoi le frère Barnabé faisait des retraites si fréquentes.

Le prieur, dont le devoir est de ne rien ignorer de la conduite de ses religieux, résolut d'observer Barnabé pendant ses solitudes. Un jour donc que celui-ci était renfermé, comme à son ordinaire, dans la chapelle, dom prieur vint, accompagné de deux anciens du couvent, observer, à travers les fentes de la porte, ce qui se passait à l'intérieur.

Ils virent Barnabé qui, devant l'autel de la sainte Vierge, la tête en bas, les pieds en l'air, jonglait avec six boules de cuivre et douze couteaux. Il faisait, en l'honneur de la sainte Mère de Dieu, les tours qui lui avaient valu le plus de louanges. Ne comprenant pas que cet homme simple mettait ainsi son talent et son savoir au service de la sainte Vierge, les deux anciens criaient au sacrilège.

Le prieur savait que Barnabé avait l'âme innocente; mais il le croyait tombé en démence. Ils s'apprêtaient tous trois à le tirer vivement de la chapelle, quand ils virent la sainte Vierge descendre les degrés de l'autel pour venir essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui dégouttait du front de son jongleur.

Alors le prieur, se prosternant le visage contre la dalle, récita ces paroles :

— Heureux les simples, car ils verront Dieu!

— *Amen!* répondirent les anciens en baisant la terre.

SAINT SATYRE

Consors paterni luminis,
Lux ipse lucis et dies,
Noctem canendo rumpimus :
Assiste postulantibus.
Aufer tenebras mentium;
Fuga catervas dæmonum;
Expelle somnolentiam,
Ne pigritantes obruat.
(*Breviarium romanum.*
Feria tertia ; ad matutinum.)

Fra Mino s'était élevé par son humilité au-dessus de ses frères; et, jeune encore, il gouvernait sagement le monastère de Santa-Fiora. Il était pieux. Il se plaisait à prolonger ses méditations et ses prières; parfois il avait des extases. A l'exemple de saint François, son père spirituel, il composait des chansons en langue vulgaire sur l'amour parfait qui est l'amour de Dieu. Et ces ouvrages ne péchaient ni par la mesure ni par le sens, car il avait étudié les sept arts libéraux à l'Université de Bologne.....

Un matin, comme il avait, à son ordinaire, travaillé toute la nuit, il voulut réjouir son cœur par

une promenade dans la campagne. Il prit le sentier montueux qui, cheminant parmi les vignes mariées aux ormeaux, va vers un bois de myrtes et d'oliviers, sacré jadis aux Romains. Les pieds dans l'herbe humide, le front rafraîchi par la rosée qui s'égouttait à la pointe des viornes, fra Mino marchait depuis longtemps dans la forêt, quand il découvrit une source sur laquelle les tamaris balançaient mollement leur feuillage léger et le duvet de leurs grappes roses. On voyait plus bas, entre les saules, dans la source élargie, les hérons immobiles. Les petits oiseaux chantaient aux rameaux des myrtes. Le parfum de la menthe mouillée s'élevait de terre; et dans l'herbe brillaient les fleurettes dont Notre Seigneur a dit que le roi Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'une d'elles. Fra Mino s'assit sur une pierre moussue et, louant Dieu, qui fit le ciel et la rosée, il médita les mystères cachés dans la nature.....

Ayant longtemps agité en lui-même ces pensées et d'autres plus subtiles encore, il leva les yeux et s'aperçut qu'il n'était pas seul. Adossé au tronc caverneux d'une yeuse antique, un vieillard regardait le ciel à travers le feuillage et souriait. A son front chenu pointaient des cornes émoussées. De sa face camuse pendait une barbe blanche, à travers laquelle on apercevait les glandes de son cou. Un poil rude hérissait sa poitrine. Sur ses cuisses une laine épaisse traînait jusqu'à ses pieds fourchus. Il appuya sur ses lèvres une flûte de roseaux, dont il tira de faibles sons. Puis il chanta d'une voix à peine distincte :

Elle fuyait, rieuse,
Mordant aux raisins d'or.
Mais je sus bien l'atteindre,
Et mes dents écrasèrent
La grappe sur sa bouche.

Ayant vu et entendu ces choses, fra Mino fit le signe de la croix. Mais le vieillard n'en fut point troublé, et il arrêta sur le moine un regard ingénu. Dans les rides profondes de son visage, ses yeux bleus et limpides brillaient comme l'eau d'une source entre l'écorce des chênes.

— Homme ou bête, s'écria Mino, je t'ordonne, au nom du Sauveur, de dire qui tu es.

— Mon fils, répondit le vieillard, je suis saint Satyre! Parle plus bas, de peur d'effrayer les oiseaux.

Fra Mino reprit d'une voix moins haute :

— Vieillard, puisque tu n'as pas fui devant le signe redoutable de la Croix, je ne puis penser que tu es un démon ou quelque esprit impur échappé de l'enfer. Mais si vraiment tu es, comme tu le dis, un homme, ou plutôt l'âme d'un homme sanctifié par les travaux d'une bonne vie et par les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ, explique-moi, je t'en prie, la merveille de tes cornes de bouc et de ces jambes laineuses, que termine un pied noir et fourchu.

A cette question, le vieillard leva le bras vers le ciel et dit :

— Mon fils, la nature des hommes, des animaux, des plantes et des pierres est le secret des dieux immortels, et j'ignore autant que toi-même la cause

de ces cornes dont mon front est orné et sur lesquelles les nymphes nouaient autrefois des guirlandes de fleurs. Je ne sais ce que font ces deux glandes suspendues à mon cou, ni pourquoi j'ai les pieds du bouc audacieux. Je puis t'apprendre seulement, mon fils, qu'il fut jadis dans ces bois des femmes ayant comme moi le front cornu et les cuisses laineuses. Hélas! elles ont disparu des bois jusqu'à la dernière. Mes pareils ont péri comme elles; et je reste aujourd'hui seul de ma race. Je suis bien vieux.

— Vieillard, fais-moi connaître ton âge, ton sang, ta patrie.

— Mon fils, je naquis de la Terre, bien avant que Jupiter eût détrôné Saturne, et mes yeux ont contemplé la nouveauté fleurie du monde. La race humaine n'était pas encore sortie de l'argile. Seules avec moi, les satyresses dansantes faisaient retentir le sol du choc rythmé de leur double sabot. Elles étaient plus grandes, plus robustes et plus belles que les nymphes et que les femmes.

» Sous le règne de Jupiter, les nymphes commencèrent d'habiter les fontaines, les bois et les montagnes. Les faunes, mêlés aux nymphes, formèrent des chœurs légers au fond des bois. Cependant je vivais heureux, mordant à souhait aux grappes de la vigne sauvage et aux lèvres des faunesses rieuses. Et je goûtais le dormir paisible dans les herbes épaisses. Je célébrais sur la flûte rustique Jupiter après Saturne, parce qu'il est en moi de louer les dieux, maîtres du monde.

» Hélas! et j'ai vieilli, car je ne suis qu'un dieu,

et les siècles ont blanchi les crins de ma tête et de ma poitrine. J'étais déjà tout appesanti par l'âge lorsque le grand Pan mourut et que Jupiter, subissant le sort qu'il avait infligé à Saturne, fut détrôné par le Galiléen. J'ai traîné depuis lors une vie si languissante, qu'il m'est arrivé de mourir et d'être mis dans un tombeau. Et véritablement je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Si j'existe encore un peu, c'est parce que rien ne se perd, et qu'il n'est permis à personne de mourir tout à fait. La mort ne saurait être plus parfaite que la vie. Les êtres perdus dans l'océan des choses sont comme les flots que tu vois, ô mon enfant, se soulever et s'abaisser dans la mer Hadria. Elles n'ont ni commencement ni fin, elles naissent et périssent insensiblement. Insensiblement comme elles s'écoule mon âme. Un pâle souvenir des satyresses de l'âge d'or anime encore mes yeux, et sur mes lèvres les hymnes antiques volent sans bruit.

Il dit et se tut. Fra Mino regarda le vieillard et connut qu'il n'était qu'un fantôme.

— Que tu sois, lui dit-il, un capripède sans être un démon, c'est ce qui n'est pas tout à fait incroyable. Les créatures que Dieu forma pour n'avoir point de part à l'héritage d'Adam ne peuvent pas plus être damnées qu'elles ne peuvent être sauvées. Je ne crois pas que le centaure Chiron, qui fut sage plus qu'un homme, souffre, dans la gueule de Léviathan, les peines éternelles. Un voyageur, qui pénétra dans les limbes, dit l'avoir vu assis sur l'herbe et conversant avec Riphée, le plus juste des Troyens. Mais d'autres affirment que le saint

Paradis a été ouvert à Riphée de Troie. Et le doute est permis à ce sujet. Cependant tu mentais, vieillard, quand tu m'as dit que tu étais un saint, toi qui n'es pas un homme.

Le capripède répondit :

— Mon fils, quand j'étais jeune, je ne mentais pas plus que les brebis dont je suçais le lait et que les boucs avec lesquels je cossais dans la joie de ma force et de ma beauté. Rien en ce temps ne mentait, et la toison des moutons n'avait pas encore appris à se revêtir de couleurs trompeuses; je n'ai point changé d'âme depuis lors. Vois, je suis nu comme aux jours dorés de Saturne. Et mon esprit n'a pas plus de voiles que mon corps. Je ne mens point. Et que trouves-tu d'extraordinaire, mon fils, à ce que je sois devenu un saint devant le Galiléen, sans être sorti de cette mère que les uns nomment Ève et les autres Pyrrha, et qu'il convient de vénérer sous ces deux noms? Saint Michel non plus n'est point né d'une femme. Je le connais et nous conversons parfois ensemble. Il me parle du temps où il était bouvier sur le mont Gargan...

Fra Mino interrompit le satyre :

— Je ne puis souffrir qu'on dise que saint Michel fut bouvier pour avoir gardé les bœufs d'un homme nommé Gargan, de même que la montagne. Mais apprends-moi, vieillard, comment tu fus sanctifié.

— Écoute, répondit le capripède, et ta curiosité sera satisfaite.

» Quand des hommes venus de l'Orient annoncèrent dans la douce vallée de l'Arno que le Galiléen

avait détrôné Jupiter, ils abattirent les chênes où les paysans suspendaient de petites déesses d'argile et des tablettes votives; ils plantèrent des croix sur les sources sacrées et défendirent aux bergers de porter dans les grottes des nymphes du vin, du lait, des gâteaux en offrande. Le peuple des faunes, des pans et des sylvains en fut justement offensé. Dans sa colère, il s'attaqua aux porteurs du nouveau dieu. Quand les apôtres dormaient, la nuit, sur leur lit de feuilles sèches, les nymphes venaient leur tirer la barbe, et les jeunes faunes, se glissant dans l'étable des hommes saints, arrachaient des poils à la queue de leur ânesse. En vain j'essayai de désarmer leur malice ingénue et de les exhorter à la soumission. « Mes enfants, leur disais-je, le temps des jeux faciles et des rires moqueurs est passé. » Les imprudents ne m'écoutèrent point. Il leur en arriva malheur.

» Mais moi, qui avais vu finir le règne de Saturne, je trouvais naturel et juste que Jupiter pérît à son tour. J'étais résigné à la chute des grands dieux. Je ne résistai pas aux messagers du Galiléen. Même je leur rendis de petits services. Connaissant mieux qu'eux les sentiers des bois, je cueillais des mûres et des prunelles que je déposais sur des feuilles au seuil de leur grotte. Je leur offrais aussi des œufs de pluvier. Et, s'ils bâtissaient une cabane, je leur portais sur mon dos du bois et des pierres. En retour, ils versèrent de l'eau sur mon front et me souhaitèrent la paix en Jésus-Christ.

» Je vivais avec eux et comme eux. Ceux qui les

aimaient m'aimaient. Ainsi qu'on les honorait, on m'honora moi-même, et ma sainteté paraissait égale à la leur.

» Je t'ai dit, mon fils, que j'étais déjà bien vieux alors. Le soleil réchauffait à grand'peine mes membres engourdis. Je n'étais plus qu'un vieil arbre creux, ayant perdu sa couronne fraîche et chantante. Chaque retour de l'automne précipitait ma ruine. Un matin d'hiver, on me trouva étendu sans mouvement au bord du chemin.

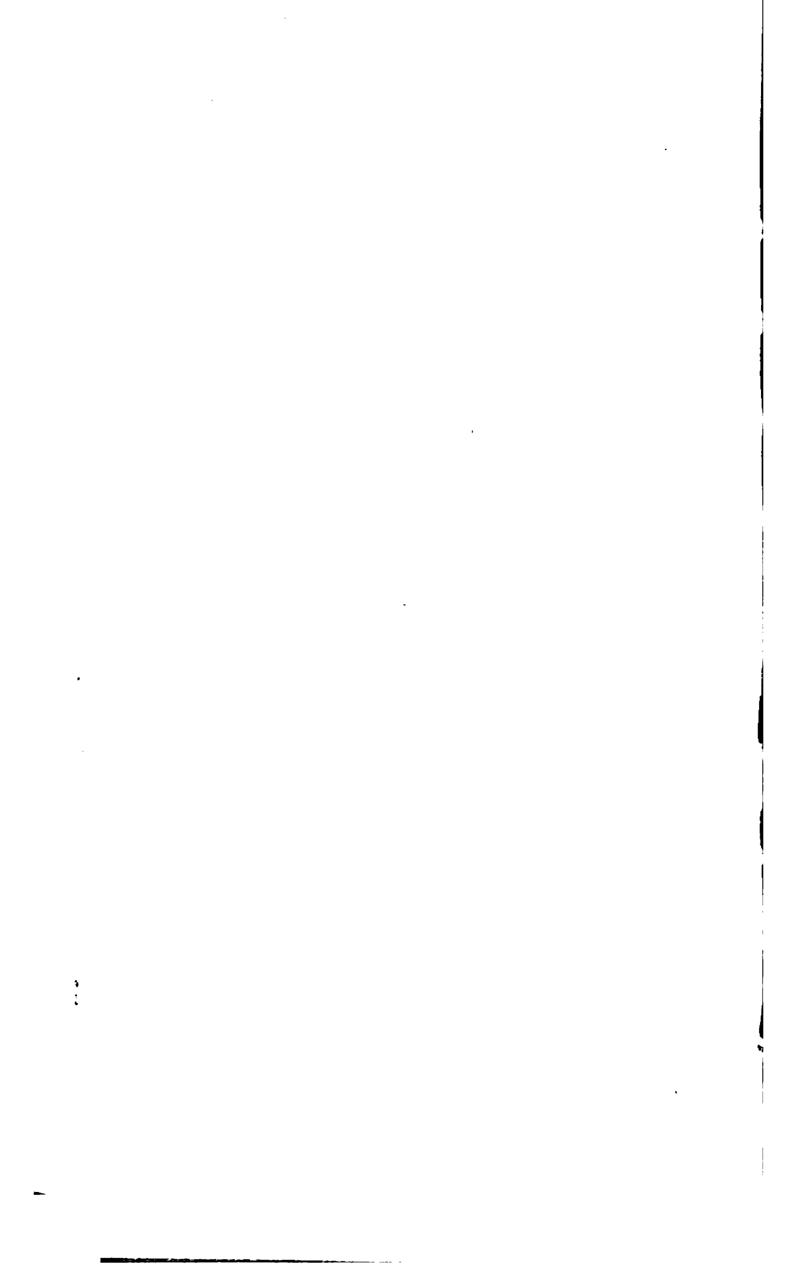
» L'évêque, suivi de ses prêtres et de tout le peuple, célébra mes funérailles. Puis je fus mis dans un grand tombeau de marbre blanc, marqué trois fois du signe de la croix portant sur la paroi de devant le nom de SAINT SATYRE dans une guirlande de raisins.

» En ce temps-là, mon fils, les tombeaux bordaient les routes. Le mien fut placé à deux milles de la ville, sur le chemin de Florence. Un jeune platane grandit au-dessus et le couvrit de son ombre entremêlée de lumière, pleine de chants d'oiseaux, de murmures, de fraîcheur et de joie. Une fontaine, non loin, coulait sur un lit de cresson; les garçons et les filles venaient en riant s'y baigner. Ce lieu charmant était un lieu saint. Les jeunes mères y portaient leurs petits enfants et leur faisaient toucher le marbre du monument, afin qu'ils devinssent forts et bien formés de tous leurs membres. C'était la commune croyance du pays que les nouveau-nés qu'on présentait à ma sépulture devaient un jour l'emporter sur les autres en vigueur et en courage. C'est pourquoi on m'ame-

nait la fleur de la gentille race toscane. Les paysans me conduisaient aussi leurs ânesses dans l'espoir de les rendre fécondes. Ma mémoire était vénérée. Chaque année, au retour du printemps, l'évêque venait, avec son clergé, prier sur mon corps, et je voyais poindre de loin, à travers l'herbe des prairies, la procession des croix et des cierges, le dais d'écarlate, les chants des psaumes. Il en était ainsi, mon fils, au temps du bon roi Bérenger...

» Lorsque les fils de saint François vinrent s'établir dans la contrée et firent bâtir un monastère au flanc de la colline, ils demandèrent au seigneur évêque qu'il leur permît de transporter et de garder mon tombeau dans l'église conventuelle. Cette faveur leur fut accordée, et je fus transféré en grande pompe dans la chapelle de San Michele, où je repose encore. C'était beaucoup d'honneur; mais j'avoue que je regrettai le grand chemin où je voyais passer à l'aube les paysannes portant sur leur tête une corbeille de raisins, de figues et d'aubergines. Le temps n'a guère adouci mes regrets, et je voudrais être encore sous le platane de la voie Sacrée.

» Telle est ma vie, ajouta le vieux capripède. Elle coule riante, douce et cachée à travers tous les âges de la terre. Si quelque tristesse s'y mêle à la joie, c'est que les dieux l'ont voulu. O mon fils, louons les dieux, maîtres du monde! »



LES PAINS NOIRS

Tu tibi divitias stolidissime congeris amplas
Negasque micam pauperi :
Advenit ecce dies qua saevis ignibus ardens
Rogabis aquae guttulam.
(*Navis stultifere*, *1507*, *f° xix.*)

En ce temps-là, Nicolas Nerli était banquier dans la noble ville de Florence. Quand sonnait tierce, il était assis à son pupitre, et quand sonnait none, il y était assis encore, et il y faisait tout le jour des chiffres sur ses tablettes. Il prêtait de l'argent à l'Empereur et au Pape. Et, s'il n'en prêtait pas au diable, c'est qu'il craignait de faire de mauvaises affaires avec celui qu'on nomme le Malin, et qui abonde en ruses. Nicolas Nerli était audacieux et défiant. Il avait acquis de grandes richesses et dépouillé beaucoup de gens. C'est pourquoi il était honoré dans la ville de Florence. Il habitait un palais où la lumière que Dieu créa n'entrait que par des fenêtres étroites; et c'était prudence, car le logis du riche doit être

comme une citadelle, et ceux qui possèdent de grands biens font sagement de défendre par force ce qu'ils ont acquis par ruse.

Donc, le palais de Nicolas Nerli était muni de grilles et de chaînes. Au dedans, les murs étaient peints par d'habiles ouvriers qui y avaient représenté les Vertus sous l'apparence de femmes, les patriarches, les prophètes et les rois d'Israël. Des tapisseries, tendues dans les chambres, offraient aux yeux les histoires d'Alexandre et de Tristan, telles qu'elles sont contées dans les romans. Nicolas Nerli faisait éclater sa richesse, dans la ville, par des fondations pieuses. Il avait élevé hors les murs un hôpital dont la frise, sculptée et peinte, représentait les actions les plus honorables de sa vie; en reconnaissance des sommes d'argent qu'il avait données pour l'achèvement de Sainte-Marie-Nouvelle, son portrait était suspendu dans le chœur de cette église. On l'y voyait agenouillé, les mains jointes, aux pieds de la très sainte Vierge. Et il était reconnaissable à son bonnet de laine rouge, à sa huque fourrée, à son visage noyé de graisse jaune et à ses petits yeux vifs. Sa bonne femme, Mona Bismantova, l'air honnête et triste, et telle qu'on ne pensait pas que personne eût jamais pris d'elle quelque plaisir, se tenait de l'autre côté de la Vierge, dans l'humble attitude de la prière. Cet homme était un des premiers citoyens de la République; comme il n'avait jamais parlé contre les lois, et parce qu'il n'avait point souci des pauvres ni de ceux que les puissants du jour condamnent à l'amende et à l'exil, rien n'avait diminué dans l'opinion des magistrats l'estime

qu'il s'était acquise à leurs yeux par sa grande richesse.

Rentrant, un soir d'hiver, plus tard que de coutume dans son palais, il fut entouré, au seuil de sa porte, par une troupe de mendiants à demi nus qui tendaient la main.

Il les écarta par de dures paroles. Mais la faim les rendait farouches et hardis comme des loups. Ils se formèrent en cercle autour de lui et lui demandèrent du pain d'une voix plaintive et rauque. Il se baissait déjà pour ramasser des pierres et les leur jeter, quand il vit venir un de ses serviteurs qui portait sur sa tête une corbeille de pains noirs, destinés aux hommes de l'écurie, de la cuisine et des jardins.

Il fit signe au pannetier d'approcher, et, puisant à pleines mains dans la corbeille, il jeta les pains aux misérables. Puis, rentré en sa maison, il se coucha et s'endormit. Dans son sommeil, il fut frappé d'apoplexie et mourut si soudainement qu'il se croyait encore dans son lit quand il vit, en un lieu « muet de toute lumière », saint Michel illuminé d'une clarté sortie de son corps.

L'archange, ses balances à la main, chargeait les plateaux. Reconnaissant dans le côté le plus lourd les joyaux des veuves qu'il gardait en gage, la multitude de rognures d'écus qu'il avait indûment retenues, et certaines pièces d'or très belles, que lui seul possédait, les ayant acquises par usure ou par fraude, Nicolas Nerli connut que c'était sa vie, désormais accomplie, que saint Michel pesait en ce moment devant lui. Il devint attentif et soucieux.

— Messer san Michele, dit-il, si vous mettez d'un côté tout le gain que j'ai fait dans ma vie, placez de l'autre, s'il vous plaît, les belles fondations par lesquelles j'ai manifesté magnifiquement ma piété. N'oubliez ni le dôme de Sainte-Marie-Nouvelle, auquel j'ai contribué pour un bon tiers; ni mon hôpital hors les murs, que j'ai bâti tout entier de mes deniers.

— N'ayez crainte, Nicolas Nerli, répondit l'Archange. Je n'oublierai rien.

Et de ses mains glorieuses il posa dans le plateau le plus léger le dôme de Sainte-Marie et l'hôpital avec sa frise sculptée et peinte. Mais le plateau ne s'abaissa point.

Le banquier en conçut une vive inquiétude.

— Messer saint Michel, reprit-il, cherchez bien encore. Vous n'avez mis de ce côté de la balance ni mon beau bénitier de Saint-Jean, ni la chaire de Saint-André, où le baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ est représenté au naturel. C'est un ouvrage qui m'a coûté fort cher.

L'Archange mit la chaire et le bénitier par-dessus l'hôpital dans le plateau qui ne descendit point. Nicolas Nerli commença de sentir son front inondé d'une sueur froide.

— Messer Archange, demanda-t-il, êtes-vous sûr que vos balances sont justes?

Saint Michel répondit en souriant que, pour n'être point sur le modèle des balances dont usent les lombards de Paris et les changeurs de Venise, elles ne manquaient nullement d'exactitude.

— Quoi! soupira Nicolas Nerli tout blême, ce

dôme, cette chaire, cette cuve, cet hôpital avec tous ses lits, ne pèsent donc pas plus qu'un fétu de paille, qu'un duvet d'oiseau!

— Vous le voyez, Nicolas, dit l'Archange, et jusqu'ici le poids de vos iniquités l'emporte de beaucoup sur le faix léger de vos bonnes œuvres.

— Je vais donc aller en enfer, dit le Florentin.

Et ses dents claquaient d'épouvante.

— Patience, Nicolas Nerli, reprit le peseur céleste, patience! nous n'avons pas fini. Il nous reste ceci.

Et le bienheureux Michel prit les pains noirs que le riche avait jetés la veille aux pauvres. Il les mit dans le plateau des bonnes œuvres qui descendit soudain, tandis que l'autre remontait, et les deux plateaux restèrent de niveau. Le fléau ne penchait plus ni à droite ni à gauche et l'aiguille marquait l'égalité parfaite des deux poids.

Le banquier n'en croyait pas ses yeux.

Le glorieux Archange lui dit :

— Tu le vois, Nicolas Nerli, tu n'es bon ni pour le ciel ni pour l'enfer. Va! retourne à Florence! multiplie dans ta ville ces pains que tu as donnés de ta main, la nuit, sans que personne ne te vît; et tu seras sauvé. Car ce n'est pas assez que le ciel s'ouvre au larron qui se repentit et à la prostituée qui pleura. La miséricorde de Dieu est infinie : elle sauvera même un riche. Sois celui-là. Multiplie les pains dont tu vois le poids dans mes balances. Va!

Nicolas Nerli se réveilla dans son lit. Il résolut de suivre le conseil de l'Archange et de multiplier le

pain des pauvres pour entrer dans le royaume des cieux.

Pendant les trois années qu'il passa sur la terre après sa première mort, il fut pitoyable aux malheureux et grand aumônier.

MÉMOIRES D'UN VOLONTAIRE

I

Je suis né en 1770 dans le faubourg rustique d'une petite ville du pays de Langres où mon père, à demi citadin, à demi paysan, vendait des couteaux et soignait son verger. Là, des religieuses qui n'élevaient que des filles, m'apprirent à lire parce que j'étais petit et qu'elles étaient bonnes amies de ma mère. Au sortir de leurs mains, je reçus des leçons de latin d'un prêtre de la ville, fils d'un cordonnier et excellent humaniste. L'été nous travaillions sous de vieux châtaigniers, et c'est près de ses ruches que l'abbé Lamadou m'expliquait les *Géorgiques* de Virgile. Je n'imaginais pas de bonheur plus grand que le mien et je vivais content entre mon maître et

1. Toutes les circonstances de ces *Mémoires* sont véritables, et empruntées à divers écrits du xviiie siècle. Il ne s'y trouve pas un détail, si petit qu'il soit, qu'on ne rapporte d'après un témoignage authentique. [*Note de l'auteur.*]

mademoiselle Rose, la fille du maréchal. Mais il n'est point au monde de félicité durable. Un matin, ma mère en m'embrassant coula un écu de six livres dans la poche de ma veste. Mes paquets étaient faits. Mon père sauta à cheval et, m'ayant pris en croupe, me mena au collège de Langres. Je songeai, tout le long du chemin, à ma petite chambre que parfumait, vers l'automne, l'odeur des fruits conservés dans le grenier; à l'enclos où, le dimanche, mon père me menait cueillir les pommes des arbres greffés de sa main; à Rose, à mes sœurs, à ma mère; à moi-même, pauvre exilé! Je me sentais le cœur gros et je retenais à grand'peine mes larmes qui gonflaient mes paupières. Enfin, après cinq heures de voyage, nous arrivâmes à la ville et nous mîmes pied à terre devant une grande porte sur laquelle je lus ce mot qui me fit frissonner : *Collegium*. Nous fûmes reçus dans une grande salle blanchie à la chaux, par le régent, le Père Féval, de l'Oratoire. C'était un homme jeune encore, de belle taille, dont le sourire me rassura. Mon père montrait en toute rencontre une rondeur, une vivacité et une franchise qui ne se démentaient jamais.

— Mon révérend, dit-il en me désignant de la main, je vous amène mon fils unique, Pierre, du nom de son parrain, et Aubier, du nom que je lui ai donné sans tache, tel que je l'avais reçu de feu mon père. Pierre est mon unique garçon, sa mère, Madeleine Ordalu, m'ayant donné un fils et trois filles, que j'élève de mon mieux. Mes filles auront le sort qu'il conviendra à Dieu premièrement et ensuite à leurs maris de leur faire. On les dit jolies

et je ne puis me défendre de le croire. Mais la beauté n'est qu'un bien trompeur dont il ne faut pas se soucier. Elles seront assez belles si elles sont assez bonnes. Quant à mon fils Pierre, ici présent (en prononçant ces paroles mon père posa sa main si lourdement sur mon épaule, qu'il me fit fléchir), moyennant qu'il craigne Dieu et sache le latin, il sera prêtre. Je vous prie donc très humblement mon révérend, de l'examiner à loisir, afin de discerner son véritable naturel. Si vous découvrez en lui quelque mérite, gardez-le. Je paierai volontiers ce qu'il faudra. Si au contraire vous estimez ne pouvoir rien faire de lui, mandez-le-moi, je viendrai le reprendre aussitôt et je lui apprendrai à fabriquer des couteaux, comme son père. Car je suis coutelier, pour vous servir, mon révérend.

Le Père Féval promit qu'il ferait ce qu'on demandait. Et, sur cette assurance, mon père prit congé du régent et de moi. Comme il était très ému, et qu'il avait peine à retenir ses sanglots, il prit un visage rude et contracté et me donna, en guise d'embrassement, une terrible bourrade. Quand il fut parti, le Père Féval m'entraîna hors du parloir, dans un jardin que bordait une épaisse charmille; puis, en passant sous l'ombre des arbres, il me dit :

O Sylvaï dulces umbras frondosaï!

Je fus assez heureux pour reconnaître dans ces formes archaïques et dans cette lourde prosodie un vers du vieil Ennius et je répondis à propos au

Père Féval que Virgile était plus digne encore que son antique précurseur de célébrer la beauté de ces frais ombrages, *frigus opacum*. Mon régent parut assez satisfait de ce compliment. Il m'interrogea avec bonté sur quelques points du rudiment. Puis, ayant entendu mes réponses :

— C'est bien, me dit-il; avec du travail, beaucoup de travail, vous pourrez suivre la classe de quatrième. Venez, je veux vous présenter moi-même à votre professeur et à vos condisciples.

Pendant le temps qu'avait duré notre promenade, je me sentais recueilli dans mon abandon et soutenu dans ma détresse. Mais quand je me vis au milieu des collégiens de ma classe, en présence de M. Joursanvault, mon professeur, je retombai dans un profond désespoir. M. Joursanvault n'avait ni l'abord facile, ni la belle simplicité du régent. Il me sembla beaucoup plus pénétré de son importance et aussi plus dur et plus fermé. C'était un petit homme à grosse tête dont les paroles passaient en sifflant entre deux lèvres blanches et quatre dents jaunes. Je songeai de suite qu'une pareille bouche n'était pas faite pour prononcer ce nom de Lavinie, que j'aimais encore plus que celui de Rose. Car, il faut que je le confesse, l'idyllique et royale fiancée du malheureux Turnus était parée dans mon imagination de grâces augustes. Son image idéale me cachait la beauté plus vulgaire de la fille du maréchal. M. Joursanvault, tel était le nom de mon professeur de quatrième, ne me plaisait guère. Mes condisciples me faisaient peur : ils m'avaient l'air terriblement hardis et je craignais, avec raison, que ma

naïveté ne leur parût ridicule. J'avais grande envie de pleurer.

Le respect humain, plus fort que ma douleur, retint seul mes larmes.

Le soir étant venu, je sortis du collège et m'en allai chercher dans la ville le gîte que m'avait retenu mon père. Je logeais, avec cinq autres écoliers, chez un artisan, dont la femme nous faisait la cuisine. Nous lui donnions chacun vingt-cinq sous chaque mois.

Mes condisciples essayèrent d'abord de me railler, sur mes habits mal faits et mon air rustique. Mais ils cessèrent leurs plaisanteries, quand ils virent qu'elles ne me fâchaient pas. Un seul d'entre eux, le fils étique d'un procureur, ayant continué d'imiter insolemment mon maintien lourd et gauche, je le châtiai d'une main si pesante, qu'il ne fut plus tenté d'y revenir. Je ne plaisais guère à M. Joursanvault; mais, accomplissant mes devoirs avec régularité, je ne lui fournissais pas l'occasion de me punir. Comme il faisait étalage d'une autorité violente, incertaine et tracassière, il invitait à la révolte, et il y eut en effet, dans sa classe, plusieurs mutineries auxquelles je ne pris point de part. Un jour, me promenant dans le jardin avec le régent, qui me témoignait beaucoup de bonté, il me vint malheureusement en tête de vanter ma sagesse.

— Mon père, lui dis-je, je n'étais pas de la dernière révolte.

— Il n'y a pas de quoi vous en vanter, me répondit le Père Féval, avec un accent de mépris qui me déchira le cœur.

Il haïssait la bassesse plus que tout au monde. Je me promis bien, en l'entendant, de ne jamais plus rien dire ni faire de vil, et, si depuis j'ai su me garder du mensonge et de la lâcheté, c'est à cet excellent homme que je le dois.

M. Féval n'était point un prêtre philosophe, il professait les vertus et non la foi du vicaire savoyard. Il croyait tout ce qu'un prêtre doit croire. Mais il avait horreur des momeries et il ne pouvait tolérer qu'on intéressât Dieu à des bagatelles. Il y parut bien en ce jour de Noël, où M. Joursanvault vint lui dénoncer les impies qui, la veille, avaient mis de l'encre dans les bénitiers.

Le scandalisé Joursanvault mâchait des exorcismes et murmurait :

— Certes, le trait est noir!

— A cause de l'encre, répondit paisiblement notre régent.

Cet homme vertueux considérait la faiblesse comme le principe unique de tous les maux. Il disait souvent : « Lucifer et les anges rebelles ont failli par orgueil. C'est pourquoi ils restent jusque dans l'enfer princes et rois et exercent sur les damnés une terrible souveraineté. S'ils avaient péri lâchement, ils seraient au milieu des flammes la risée et le jouet des âmes des pécheurs, et l'hégémonie du mal aurait même échappé à leurs mains avilies. »

Quand vinrent les vacances, j'eus grande joie à revoir notre maison. Mais je la trouvai bien petite. Quand j'entrai, ma mère, courbée sur le foyer, écumait le pot-au-feu. J la trouvai toute petite

aussi, ma bonne mère, et je l'embrassai en sanglotant.

L'écumoire à la main, elle me conta que mon père, alourdi par l'âge et les douleurs, ne soignait plus le verger; que l'aînée de mes sœurs était promise en mariage au fils du tonnelier, et que le sacristain de la paroisse avait été trouvé mort dans sa chambre, une bouteille à la main, les doigts crispés serraient si fort le goulot qu'on crut qu'on ne les détacherait pas. Pourtant il n'était pas décent qu'on portât le sacristain à l'église avec sa bouteille de vin gris. En écoutant ma mère, j'eus pour la première fois l'idée sensible de la fuite du temps et de l'écoulement des choses; je tombai dans une sorte de torpeur.

— Que tu as bon air, mon fils! disait ma mère. Va! dans ta veste de basin, tu sembles déjà un petit curé tout craché.....

Je passai la plus grande partie des vacances à me promener avec M. Lamadou.

Il avait été convenu entre nous que nous ne parlerions que latin. Et nous allions par les routes, au milieu des humbles travaux des champs, dans l'ardente nature, côte à côte, droit devant nous, graves, sérieux, purs, dédaigneux des plaisirs vulgaires et très vains de notre science.

Je retournai au collège avec la ferme résolution d'entrer dans les ordres. Je me voyais déjà comme M. Lamadou, coiffé d'un grand chapeau à trois cornes, portant la soutane avec une culotte noire, des bas de laine, et des souliers à boucle, méditant tour à tour l'éloquence de Cicéron et la doctrine de

saint Augustin, et traversant la foule en rendant gravement des saluts aux dames et aux pauvres inclinés devant moi...

Cette année-là fut marquée pour moi par un grand deuil. Je perdis mon père, qui succomba assez subitement à une hydropisie de poitrine.

A ses derniers moments, il recommanda à ses enfants de vivre dans l'honnêteté et dans la religion et il les bénit. Il mourut avec une douceur qui n'était point dans son caractère. Il semblait quitter sans regrets et même avec allégresse cette vie à laquelle il était fortement attaché par tous les liens d'une ardente nature. J'appris de lui qu'il est plus facile qu'on ne pense de mourir quand on est homme de bien.

Je résolus d'être à mon tour le père de ces sœurs aînées, déjà bonnes à marier, et de cette mère en larmes, qui, d'année en année, se faisait plus petite, plus faible et plus touchante.

C'est ainsi qu'en un moment, d'enfant je devins homme. J'achevais mes études chez les oratoriens sous des maîtres excellents, les Pères Lance, Porriquet et Marion, qui, perdus dans une province reculée et sauvage, consacraient à l'éducation de quelques pauvres enfants, des facultés brillantes et une érudition profonde qui eussent honoré l'Académie des inscriptions. Le régent les dépassait tous par l'élévation de son esprit et la beauté de son âme.

Tandis que j'achevais ma philosophie sous ces maîtres éminents, une grande rumeur parvenait jusque dans notre province et traversait les murs

épais du collège. On parlait d'assembler les États, on demandait des réformes; et l'on attendait de grands changements. Des livres nouveaux, que nos maîtres nous laissaient lire, annonçaient le retour prochain de l'âge d'or.

Quand vint le moment de quitter le collège, j'embrassai le Père Féval en pleurant.

Il me retint dans ses bras avec une profonde sensibilité. Puis il m'entraîna sous cette charmille où six ans auparavant j'avais eu avec lui mon premier entretien.

Là, me prenant par la main, il se pencha sur moi, me regarda dans les yeux et me dit :

— Souvenez-vous, mon enfant, que, sans le caractère, l'esprit n'est rien. Vous vivrez assez longtemps, peut-être, pour voir naître dans ce pays un ordre nouveau. Ces grands changements ne s'accompliront pas sans troubles. Qu'il vous souvienne alors de ce que je vous dis aujourd'hui : dans les conjonctures difficiles, l'esprit est une faible ressource : seule, la vertu sauve ce qui doit être sauvé.

Pendant qu'il parlait ainsi, au sortir de la charmille, le soleil, déjà bas à l'horizon, l'enveloppait d'une pourpre ardente et revêtait de lumière son beau visage pensif. J'eus le bonheur de retenir ses paroles qui me frappaient, bien que je ne les comprisse pas exactement. Je n'étais alors qu'un écolier, et des plus simples. Depuis, la vérité de ces maximes m'a été révélée dans toute sa profondeur par la leçon terrible des événements.

II

J'avais renoncé à l'état ecclésiastique. Il fallait vivre. Je n'avais point appris le latin pour fabriquer des couteaux dans le faubourg d'une petite ville. Je faisais de grands rêves. Notre métairie, nos vaches, notre jardin ne suffisaient pas à mon ambition. Ma mère s'imaginait que mon mérite ne pourrait se développer tout entier que dans une ville comme Paris. J'en arrivai sans peine à penser de même. Je me fis faire un habit par le meilleur tailleur de Langres. Cet habit avec une épée à poignée d'acier, qui en soulevait les basques, me donna si bon air, que je ne doutai plus de ma fortune. Le Père Féval me fit une lettre pour le duc de Puybonne, et le 12 juillet de l'an de grâce 1789, je montai dans le coche, en pleurant, chargé de livres latins, de galettes, de lard et de baisers. J'entrai dans Paris par le faubourg Saint-Antoine, que je trouvai plus hideux que les plus misérables hameaux de ma province. Je plaignais de tout mon cœur et les malheureux qui habitaient là et moi qui avais quitté la maison et le verger de mon père pour chercher fortune au milieu de tant d'infortunés. Un négociant en vins qui avait pris le coche avec moi, m'expliqua pourtant que tout ce peuple était dans l'allégresse parce qu'on avait détruit une vieille prison nommée la Bastille-Saint-Antoine. Il m'assura que M. Necker ramènerait bientôt l'âge d'or. Mais un perruquier qui avait entendu notre conversation affirma à son tour que M. Necker perdrait

la nation, si le roi ne le renvoyait pas tout de suite.

— La Révolution, ajouta-t-il, est un grand mal. On ne se coiffe plus. Et un peuple qui ne fait pas de coiffures est au-dessous des bêtes.

Ces paroles fâchèrent le marchand de vin.

— Apprenez, monsieur le merlan, répondit-il, qu'un peuple régénéré dédaigne les vaines parures. Je vous corrigerais de votre impertinence si j'en avais le temps; mais je vais vendre du vin à M. Bailly, maire de Paris, qui m'honore de son amitié.

Ils se quittèrent ainsi, et moi, j'allai à pied, avec mes livres latins, mon lard et le souvenir des baisers de ma mère, chez M. le duc de Puybonne à qui j'étais recommandé. Son hôtel est situé à l'extrémité de la ville, dans la rue de Grenelle. Les passants me l'indiquèrent à l'envi, car le duc est célèbre par sa bienfaisance.

Il me reçut avec bonté. Rien dans ses habits ni dans ses façons ne sort de la simplicité. Il a cet air joyeux qu'on ne voit qu'aux hommes qui travaillent beaucoup sans y être forcés.

Il lût la lettre du Père Féval et me dit :

— Cette recommandation est bonne, mais que savez-vous?

Je lui répondis que je savais le latin, un peu de grec, l'histoire ancienne, la rhétorique et la poétique.

— Voilà de belles connaissances! me répondit-il en souriant. Mais il serait préférable que vous eussiez quelque idée de l'agriculture, des arts méca-

niques, du commerce, de la banque et de l'industrie. Vous connaissez les lois de Solon, je gage?

Je lui fis signe que oui.

— C'est fort bien. Mais vous ignorez la constitution de l'Angleterre. Il n'importe. Vous êtes jeune et dans l'âge d'apprendre. Je vous attache à ma personne, avec cinq cents écus d'appointements. M. Mille, mon secrétaire, vous dira ce que j'attends de vous. Au revoir, monsieur.

Un laquais me conduisit à M. Mille, qui écrivait devant une table au milieu d'un grand salon blanc. Il me fit signe d'attendre. C'était un petit homme rond, de figure assez douce, mais qui roulait des yeux terribles et grondait à mi-voix en écrivant.

J'entendais sortir de sa bouche les mots de *tyrans*, *fers*, *enfers*, *homme*, *Rome*, *esclavage*, *liberté*. Je le crus fou. Mais, ayant posé sa plume, il me salua de la tête en souriant.

— Hein? me dit-il, vous regardez l'appartement. Il est simple comme la maison d'un vieux Romain. Plus de dorures sur les lambris, plus de magots sur les cheminées, rien qui rappelle les temps détestés du feu roi, rien qui soit indigne de la gravité d'un homme libre. *Libre*, *Tibre*, il faut que je note cette rime. Elle est bonne, n'est-il point vrai? Aimez-vous les vers, monsieur Pierre Aubier?

Je répondis que je ne les aimais que trop et qu'il eût mieux valu, pour faire ma cour à Monseigneur, que je préférasse M. Burke à Virgile.

— Virgile est un grand homme, répondit M. Mille. Mais que pensez-vous de M. Chénier? Pour moi, je ne connais rien de plus beau que son *Charles IX*. Je

ne vous cacherai pas que je m'essaye moi-même dans la tragédie. Et, au moment où vous êtes entré, j'achevais une scène dont je suis assez content. Vous me semblez un fort honnête homme. Je veux bien vous confier le sujet de ma tragédie, mais n'en dites rien. Vous sentez de quelle conséquence serait la moindre indiscrétion. Je compose une *Lucrèce.*

Soulevant alors un gros cahier dans ses mains, il lut : *Lucrèce, tragédie en cinq actes, dédiée à Louis le Bien-Aimé, restaurateur de la liberté en France.*

Il m'en déclama deux cents vers, puis il s'arrêta, donnant pour excuse que le reste demeurait encore imparfait.

— Le courrier du duc, dit-il en soupirant, m'enlève les plus belles heures du jour. Nous sommes en correspondance avec tous les hommes éclairés de l'Angleterre, de la Suisse et de l'Amérique. Je vous dirai à ce propos, monsieur Aubier, que vous serez employé à la copie et au classement des lettres. S'il vous est agréable de savoir tout de suite de quelles affaires nous nous occupons présentement, je vais vous le dire. Nous aménageons à Puybonne une ferme, avec des colons anglais chargés d'introduire en France les améliorations agricoles réalisées dans la Grande-Bretagne. Nous faisons venir d'Espagne quelques-unes de ces brebis à soyeuses toisons dont les troupeaux ont enrichi Ségovie de leur laine; négociation si ardue, qu'il a fallu unir à nos efforts ceux du roi lui-même. Enfin nous achetons des vaches suisses pour les donner à nos vassaux.

» Je ne parle point de la correspondance sur les affaires publiques. Celle-là est tenue secrète. Mais

vous n'ignorez point que les efforts du duc de Puybonne tendent à faire appliquer en France la constitution de l'Angleterre. Permettez-moi de vous quitter, monsieur Aubier. Je vais à la Comédie. On joue *Alzire*. »

Cette nuit-là je dormis dans des draps fins et je ne dormis pas bien. Je rêvais que les abeilles de ma mère volaient sur les ruines de la Bastille, autour du duc de Puybonne qui souriait avec bonté, dans une lumière élyséenne. Le lendemain, j'allai rejoindre de grand matin M. Mille, à qui je demandai s'il s'était bien diverti à la Comédie. Il me répondit qu'il se flattait d'avoir surpris, pendant la représentation d'*Alzire*, quelques-uns des secrets par lesquels M. de Voltaire excitait la sensibilité des spectateurs. Puis il me fit copier des lettres relatives à l'achat de ces vaches suisses dont le bon seigneur faisait présent à ses vassaux. Tandis que je m'appliquais à cette tâche :

— Le duc est sensible, me dit-il. J'ai célébré sa bienfaisance dans des vers dont je ne suis pas trop mécontent. Connaissez-vous la terre de Puybonne? Non! C'est un séjour enchanteur. Mes vers vous en feront connaître les beautés. Je vais vous les dire :

Vallon délicieux, asile du repos,
Bocages toujours verts, où l'onde la plus pure
Roule paisiblement ses flots,
Et vient mêler son doux murmure
Aux tendres concerts des oiseaux,
Que mon cœur est ému de vos beautés champêtres!
Que j'aime à confier, sous ses riants berceaux,
Le doux nom d'une nymphe à l'écorce des hêtres.
De ces beaux lieux Puybonne est possesseur;

Avec lui la bonté, la douce bienfaisance,
Dans ce palais habitent en silence :
Le sentiment y retient le bonheur.
Puybonne enseigne aux folâtres bergères
A s'assembler sous les ormeaux,
Il se mêle parfois à leurs danses légères,
Puis il leur donne des troupeaux.

J'étais émerveillé. Je n'avais rien entendu à Langres d'aussi galant, et je reconnus qu'il y avait dans l'air de Paris un je ne sais quoi qui ne se trouve point ailleurs.

L'après-dîner, j'allais visiter les principaux monuments de la ville. Le génie des arts a répandu depuis deux siècles ses trésors sur les rives illustres de la Seine. Je ne connaissais encore que des châteaux et des églises gothiques dont la mélancolie, empreinte de rudesse, inspire seulement à l'âme des pensées disgracieuses. Paris, il est vrai, possède encore quelques-uns de ces édifices barbares. La cathédrale même, qui s'élève dans la Cité, témoigne, par l'irrégularité et la confusion de sa structure, de l'ignorance des âges où elle fut construite. Les Parisiens pardonnent à sa laideur en raison de son antiquité. Le Père Féval avait coutume de dire que toutes les antiquités sont vénérables.

Mais quel spectacle différent offrent les monuments des siècles polis! La régularité du plan, l'exacte proportion des parties, la large ordonnance de l'ensemble, enfin la beauté des ordres imités de l'antique, voilà les qualités qui brillent dans les ouvrages des modernes architectes. Elles se réunissent toutes pour faire de la colonnade du Louvre un chef-d'œuvre digne de la France et de ses rois.

Quelle ville que Paris! M. Mille m'a montré le théâtre où les plus belles actrices du monde prêtent leur voix et leurs charmes aux inspirations de Mozart et de Gluck. Bien plus! il m'a mené dans le jardin du Luxembourg où j'ai vu sous d'antiques ombrages Raynal se promenant avec Dussaulx. O mon vénéré régent, ô mon maître, ô mon père, ô monsieur Féval! Que n'êtes-vous témoin de la joie et de l'émotion de votre élève, de votre fils!

Je menai pendant six semaines la vie la plus douce. On annonçait autour de moi le retour de l'âge d'or et je voyais déjà s'avancer le char de Saturne et de Rhée. Le matin, je copiais des lettres sous la direction de M. Mille. C'était un bon compagnon que M. Mille, toujours souriant, toujours fleuri et léger comme un zéphir.

Après dîner, je lisais quelques pages de l'*Encyclopédie* à notre bon seigneur, et j'étais libre jusqu'au lendemain matin. Un soir j'allais souper aux Porcherons avec M. Mille. Des femmes, portant à leur bonnet les couleurs de la Nation, se tenaient à la porte des guinguettes avec des fleurs dans un panier. L'une d'elles s'étant approchée de moi, me prit par le bras, et me dit :

— Mon cher monsieur, voici un bouquet de roses que je vous donne.

Je rougis et ne sus que répondre. Mais M. Mille, qui avait le ton de la ville, me dit :

— Il faut payer ces roses d'une pièce de six sous et dire une parole d'honnêteté à la jolie demoiselle...

Je m'attachais tous les jours davantage à l'excel-

lent duc de Puybonne. C'était le meilleur et le plus simple des hommes. Il croyait n'avoir rien donné aux malheureux, quand il ne s'était pas donné lui-même. Il vivait comme un homme du commun, tenant le luxe des riches pour un vol fait aux pauvres. Sa bienfaisance était ingénieuse. Je l'entendis nous dire un jour :

— Il n'est pas de plaisir plus doux que de travailler au bonheur des inconnus, soit en plantant quelque arbre utile, soit en greffant sur de jeunes bourgeons, dans les bois, des branches dont les fruits puissent apaiser un jour la soif du voyageur égaré.

Le bon seigneur ne s'occupait pas que de philanthropie. Il travaillait ardemment à la nouvelle constitution du royaume. Député de la noblesse à l'Assemblée nationale, il siégeait dans les rangs de ces amateurs de la liberté anglaise qu'on nommait monarchiques, aux côtés de Malouet et de Stanislas de Clermont-Tonnerre. Et, bien que, dès lors, ce parti semblât condamné, il voyait s'acheminer, avec toute la ferveur de l'espérance, la plus humaine des révolutions. Nous partagions sa joie.

Malgré bien des causes d'inquiétude, cet enthousiasme nous soutint encore l'année suivante. J'accompagnai M. Mille au Champ-de-Mars dans les premiers jours de juillet. Là deux cent mille personnes de toutes conditions, hommes, femmes, enfants, élevaient de leurs mains l'autel où ils devaient jurer de vivre ou de mourir libres. Des perruquiers en veste bleue, des porteurs d'eau, des abbés, des charbonniers, des capucins, des filles de

l'Opéra en robes à fleurs, coiffées de rubans et de plumes, piochaient ensemble la terre sacrée de la patrie. Quel exemple de fraternité! Nous vîmes MM. Sieyès et de Beauharnais attachés à la même charrette; nous vîmes le père Gérard, qui, comme un ancien Romain, passe du Sénat à la charrue, manier la pelle et remuer la terre; nous vîmes toute une famille travaillant au même endroit : le père piochait, la mère chargeait la brouette, et leurs enfants la roulaient tour à tour, tandis que le plus jeune, âgé de quatre ans, porté dans les bras de son aïeul, qui en avait quatre-vingt-treize, bégayait : *Ah! ça ira! ça ira!* Nous vîmes défiler en corps les garçons jardiniers portant des laitues et des marguerites au bout de leurs bêches. Plusieurs corporations les suivaient, musique en tête : les imprimeurs dont la bannière portait cette inscription : *Imprimerie, premier drapeau de la Liberté*; puis les bouchers. Sur leur étendard était peint un large couteau avec ces mots : *Tremblez, aristocrates, voici les garçons bouchers.*

Et cela même nous semblait encore de la fraternité.

— Aubier, mon ami, mon frère! s'écria M. Mille, je me sens ravi par l'enthousiasme poétique! Je vais composer une ode qui vous sera dédiée. Écoutez :

Ami, vois-tu ce peuple immense,
Comme il accourt de toutes parts :
Des artisans chers à la France
Vois-tu flotter les étendards?
C'est à l'autel de la Patrie
Que l'amour dirige leurs pas;
Tous vont à leur mère chérie
Se dévouer jusqu'au trépas.

M. Mille récitait ces vers avec chaleur; il était petit, mais il faisait de grands gestes. Il portait un habit amarante. Toutes ces circonstances le faisaient remarquer, et quand il eut achevé cette strophe, un cercle de curieux l'entourait. On l'applaudissait. Il continua, transporté :

Ouvre les yeux, fixe ton âme
Sur ce spectacle solennel...

Mais à peine avait-il commencé ces mots qu'une dame coiffée d'un vaste chapeau noir à plumes se jeta dans ses bras et le pressa contre le fichu qui lui couvrait la gorge.

— Que cela est beau! s'écria-t-elle. Monsieur Mille, souffrez que je vous embrasse.

Un capucin qui, son menton sur le manche de sa bêche, se tenait dans le cercle des curieux, battit des mains à la vue d'un si grand embrassement. Alors de jeunes patriotes qui l'entouraient le poussèrent en riant vers l'embrassante dame, qui l'embrassa au milieu des acclamations. M. Mille m'embrassa, j'embrassai M. Mille.

— Les beaux vers! s'écriait encore la dame au grand chapeau. Bravo, Mille! C'est du Jean-Baptiste!

— Oh! fit M. Mille avec modestie, la tête sur l'épaule, et la joue ronde et rouge comme une pomme.

— Oui, du pur Jean-Baptiste! répétait la dame; il faut chanter cela sur l'air *du serin qui te fait envie.*

— Vous êtes trop honnête, lui répondit M. Mille. Permettez-moi, madame Berthemet, de vous pré-

senter mon ami Pierre Aubier, qui vient du Limousin. Il a du mérite et se fera à l'air de Paris.

— Ce cher enfant, répondit madame Berthemet en me pressant la main. Qu'il vienne chez nous. Amenez-nous-le, monsieur Mille. Nous faisons de la musique tous les jeudis. Aime-t-il la musique? Mais la belle question! Pour ne pas l'aimer, il faudrait être un barbare en proie à toutes les fureurs. Venez jeudi prochain, monsieur Aubier; ma fille Amélie vous chantera une romance.

En parlant ainsi, madame Berthemet désigna une jeune demoiselle coiffée à la grecque et vêtue de blanc, dont les cheveux blonds et les yeux bleus me parurent les plus beaux du monde. Je rougis en la saluant. Mais elle ne parut point s'apercevoir de mon trouble.

En rentrant à l'hôtel de Puybonne, je ne dissimulai pas à M. Mille l'impression que me fit la beauté d'une si aimable personne.

— Il faut donc, me répondit M. Mille, ajouter une strophe à mon ode.

Et après quelques secondes de réflexion :

— Voilà qui est fait, ajouta-t-il.

Si d'une belle honnête et sage
Tu sais un jour te faire aimer,
Le nœud sacré du mariage
Est le seul que tu dois former;
Mais à l'autel de la Patrie
Courez tous deux pour vous unir :
Que jamais votre foi trahie
N'ordonne au ciel de vous punir.

Hélas! M. Mille n'avait pas ce don de lire dans l'avenir, que l'antiquité attribuait aux poètes. Nos

jours heureux étaient désormais comptés, et nos belles illusions devaient tomber toutes. Au lendemain de la Fédération, la nation se réveilla cruellement divisée. Le roi, faible et borné, répondait mal aux espérances infinies que le peuple avait mises en lui.

L'émigration criminelle des princes et des nobles appauvrissait le pays, irritait le peuple et menait à la guerre. Les clubs dominaient l'Assemblée. Les haines populaires devenaient de plus en plus menaçantes.

J'avais fait de grands progrès dans la confiance de M. de Puybonne. Il ne m'occupait plus à copier des lettres; il m'employait aux négociations les plus délicates et il me faisait souvent des confidences dans lesquelles M. Mille n'avait point de part.

D'ailleurs il avait perdu la foi, sinon le courage. La fuite humiliante de Louis XVI l'affligea plus que je ne saurais dire; mais après le retour de Varennes, il se montra assidu auprès du souverain prisonnier qui avait méprisé ses conseils et suspecté ses sentiments. Mon cher seigneur resta désespérément fidèle à la royauté mourante. Le 10 Août il était au Château, et c'est par une sorte de miracle qu'il échappa au peuple et qu'il put regagner l'hôtel. Dans la nuit, il me fit appeler. Je le trouvai revêtu des habits d'un de ses intendants.

— Adieu, me dit-il, je fuis une terre dévouée à tous les genres de désolations et de crimes. Après-demain j'aurai touché les côtes de l'Angleterre. J'emporte trois cents louis; c'est tout ce que j'ai pu réaliser de ma fortune. Je laisse ici des biens consi-

dérables. Je n'ai que vous à qui me fier. Mille est un sot. Prenez mes intérêts. Je sais qu'il y aura du danger à le faire; mais je vous estime assez pour vous confier des soins périlleux.

Je lui pris les mains, les baisai et les mouillai de larmes; ce fut ma seule réponse.

Tandis qu'il s'échappait de Paris à la faveur de son déguisement et d'un faux passeport dont il s'était muni, je brûlai dans les cheminées de l'hôtel des papiers qui eussent pu compromettre des familles entières et coûter la vie à des centaines de personnes. Dans les jours qui suivirent, je fus assez heureux pour vendre, à très bas prix, il est vrai, les voitures, les chevaux et la vaisselle de M. de Puybonne, et je sauvai de la sorte de soixante-dix à quatre-vingt mille livres qui passèrent le détroit. Ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers que je conduisis ces négociations délicates. Il y allait de ma vie. La terreur régnait sur la capitale au lendemain du 10 Août. Dans les rues, la veille encore animées par la bigarrure des costumes, où retentissaient les cris des marchands et les pas des chevaux, s'étendaient maintenant la solitude et le silence. Toutes les boutiques étaient fermées; les citoyens, cachés dans leurs logis, tremblaient pour leurs amis, et pour eux-mêmes.

Les barrières étaient gardées, et nul ne pouvait sortir de la ville épouvantable. Des patrouilles d'hommes armés de piques parcouraient les rues. On ne parlait que de visites domiciliaires. J'entendais de ma chambre, située dans les combles de l'hôtel, les pas des citoyens armés, le bruit des

piques et des crosses de fusil contre les portes voisines, les plaintes et les cris des habitants qu'on traînait aux sections. Et quand les sans-culottes avaient tout le jour terrorisé les âmes paisibles du quartier, ils se rendaient dans la boutique d'un épicier, mon voisin; ils y buvaient, y dansaient la carmagnole, chantaient le *Ça ira* jusqu'au matin, et il m'était impossible de fermer l'œil de la nuit. L'inquiétude rendait mon insommie plus cruelle. Je craignais que quelque valet ne m'eût dénoncé et qu'on ne vînt pour m'arrêter.

Il y avait alors une fièvre de délation. Pas un marmiton qui ne se crût un Brutus pour avoir trahi les maîtres qui le nourrissaient.

J'étais constamment sur mes gardes : un serviteur fidèle devait m'avertir au premier coup de marteau. Je me jetais habillé sur mon lit ou dans un fauteuil. J'avais sur moi la clef de la petite porte du jardin. Mais pendant les exécrables journées de Septembre, quand j'appris que des centaines de prisonniers avaient été massacrés au milieu de l'indifférence publique, sous le regard approbateur des magistrats, l'horreur l'emporta en moi sur la crainte et je rougis de prendre tant de soin de ma sûreté et de défendre si prudemment une existence que devaient désoler les crimes de ma patrie.

III

... J'errais au hasard par les rues et les quais de la ville, comtemplant tristement les armoiries muti-

lées au fronton des hôtels, et les saints décapités au portail des églises. Ma rêverie me conduisit insensiblement dans le jardin du Palais-Royal où se pressait une foule bigarrée de promeneurs qui venaient lire les gazettes en buvant du café. Aussi les galeries de bois avaient-elles tous les jours un air de fête.

Depuis la déclaration de la guerre et les progrès des armées coalisées, les Parisiens venaient ainsi chercher des nouvelles aux Tuileries et au Palais-Royal. La foule était grande quand le temps était beau, et l'inquiétude même apportait avec elle un certain divertissement.

Beaucoup de femmes, vêtues à la grecque, avec simplicité, portaient à la taille ou dans les cheveux les couleurs de la Nation.

Mon attention fut brusquement attirée par une voix connue. Je levai la tête et je vis M. Mille qui, debout dans un café, chantait au milieu de patriotes et de citoyennes. Vêtu en garde national, il pressait de son bras gauche une jeune femme que je reconnus pour une des bouquetières de Ramponneau, et chantait sur l'air de *Lisette* :

S'il est douze cents députés
Qui brisent nos entraves,
Le vœu de cent mille beautés
Est de nous rendre esclaves :
Toutes nos dames ont regret
A l'ancien régime,
Et louer un nouveau décret
C'est perdre leur estime.

Un murmure d'approbation accueillit ce couplet.

M. Mille sourit, s'inclina légèrement, puis se tournant vers sa compagne, il continua de chanter :

Ah! ne les imitez jamais,
  Adorable Sophie,
Et connaissez mieux les bienfaits
  De la philosophie.
C'est elle qui dicte des lois
  Aux Solons de la France,
Et qui fera dans tous ses droits
  Rentrer un peuple immense.

On applaudit et M. Mille, tirant de sa poche un nœud de ruban, le remit à Sophie en chantant :

Hâtez-vous donc de l'arborer
  Cette belle cocarde,
Dont j'aime tant à me parer
  Quand je monte ma garde :
Vous devez préférer à l'or
  Les fleurs à peine écloses;
Ce joli ruban tricolor
  A tout l'éclat des roses.

Sophie piqua le ruban à son bonnet en promenant sur l'assistance un regard stupide et triomphant. On applaudit. M. Mille salua. Il contemplait la foule sans y distinguer ni moi ni personne; ou plutôt dans cette foule, il ne voyait que lui-même.

— Ah! monsieur, s'écria mon voisin, qui dans son enthousiasme m'embrassait tendrement; ah! si les Prussiens, si les Autrichiens voyaient cela! Ils trembleraient, monsieur! Ils ont eu des intelligences à Longwy et à Verdun. Mais Paris, s'ils y venaient, serait leur tombeau. L'esprit du peuple est tout à fait martial. Je viens du jardin des Tuileries, monsieur. J'ai entendu des chanteurs, placés

devant la statue de la Liberté, entonner le chant de guerre des Marseillais. Une foule frémissante répétait en chœur le refrain :

Aux armes, citoyens!

Que les Prussiens n'étaient-ils là! ils fussent tous rentrés sous terre!

Mon interlocuteur était un homme ordinaire; ni beau ni laid, ni petit ni grand. Il ressemblait à tout le monde, et n'avait rien de propre ni de distinctif : comme il parlait haut, il fut vite entouré. Après avoir toussé avec importance, il poursuivit :

— L'ennemi approche de Châlons. Il faut l'enfermer dans un cercle de fer. Citoyens, veillons nous-mêmes au salut public. Mais défiez-vous de vos généraux, défiez-vous de l'état-major des troupes de ligne, défiez-vous de vos ministres, bien que vous les ayez choisis, défiez-vous même de vos députés à la Convention, et sauvons-nous nous-mêmes.

— Bravo! s'écria un des assistants, volons à Châlons!

Un petit homme l'interrompit vivement :

— Les patriotes ne doivent quitter Paris qu'après avoir exterminé les traîtres.

Ces paroles sortaient d'une bouche que je reconnus aussitôt. Je ne pouvais m'y tromper. Cette tête énorme et chancelante sur d'étroites épaules, cette face plate et livide, toute cette personne chétive et monstrueuse, c'était mon ancien maître, le Père Joursanvault. Une méchante veste avait remplacé

sa soutane. Sa tête était coiffée d'un bonnet rouge. Son visage suait la haine et l'apostasie. Je détournai le mien, mais je ne pus me défendre d'entendre l'ancien oratorien qui poursuivait sa harangue en ces termes :

— On n'a pas assez versé de sang dans les glorieuses journées de Septembre. Le peuple, toujours magnanime, a trop épargné les conspirateurs et les traîtres.

A ces terribles paroles, je m'enfuis épouvanté. Enfant, je soupçonnais M. Joursanvault de n'être ni juste ni bienveillant. Je ne l'aimais pas. Mais j'étais bien loin de deviner la noirceur de son âme. En découvrant que mon ancien maître n'était qu'un vil scélérat, j'éprouvai une douleur amère.

— Que ne suis-je encore qu'un enfant! m'écrai-je en moi-même. Et à quoi bon vivre, si la vie nous ménage de semblables rencontres! O bon régent, Père Féval! que votre souvenir vienne adoucir les tristesses de mon âme! Où la tourmente vous a-t-elle jeté, ô mon seul, ô mon vrai maître? Du moins, partout où vous êtes, j'en suis sûr, l'humanité, la pitié et l'héroïsme résident avec vous. Vous m'avez enseigné, ô mon vénérable régent, la droiture et le courage. Vous avez fortifié mon cœur en prévision des jours d'épreuve. Puisse votre élève, votre enfant, ne pas se montrer trop indigne de vous!

Comme je traversais le Pont-Neuf pour rentrer dans mon vieux faubourg désert, je vis sur le terre-plein, au pied du socle sur lequel s'élevait naguère la statue de Henri IV, un chanteur de l'Académie de musique qui disait l'hymne des Marseillais d'une

voix pathétique. La foule assemblée, tête nue, reprenait le refrain en chœur : *Aux armes, citoyens!* Mais quand le chanteur entonna le dernier couplet: *Amour sacré de la Patrie*, d'une voix lente et profonde, tout le peuple frémit dans une sainte ivresse. A ce vers :

Liberté, liberté chérie...

je tombai à genoux sur le pavé, et je vis que tout le peuple s'était prosterné avec moi. O Patrie! Patrie! qu'y a-t-il en toi pour que tes enfants t'adorent ainsi? Au-dessus de la boue et du sang s'élève ton image radieuse. O Patrie! heureux ceux qui meurent pour toi.

Le soleil qui descendait alors à l'horizon dans les nuées ensanglantées répandait des flammes liquides sur les eaux du plus illustre des fleuves. Salut, dernier rayon de mes beaux jours!

Oh! dans quel sombre hiver j'entrai ce soir-là! Quand je m'enfermai dans ma petite chambre, sous les combles de l'hôtel de Puybonne, je crus poser sur moi la pierre de mon cercueil.

L'état des affaires publiques me désespérait. Ma détresse était extrême et loin d'espérer obtenir du travail, j'étais réduit à me cacher pour n'être point arrêté comme suspect.

M. Mille n'avait pas reparu à l'hôtel depuis le 10 Août. Je ne sais trop où il logeait; mais il ne manquait pas une seule séance de la Commune et il récitait tous les jours devant la municipalité, aux grands applaudissements des tricoteuses et des

sans-culottes, un hymne nouveau. Il était le plus patriote des poètes et le citoyen Dorat-Cubières lui-même semblait auprès de lui un timide feuillant suspect aux démagogues. J'étais d'un commerce dangereux; aussi M. Mille ne venait pas me visiter, et la délicatesse me faisait un facile devoir de ne point le rechercher. Pourtant, comme il était honnête homme, il m'envoya le recueil imprimé de ses chansons. Oh! que sa seconde muse ressemblait peu à la première! Celle-ci était poudrée, fardée, musquée. L'autre avait l'air d'une furie à chevelure de serpents. Je me rappelle encore la chanson des sans-culottes qui voulait être bien méchante. Elle commençait ainsi :

Amis, assez et trop longtemps,
Sous le régime affreux des tyrans,
On chanta les despotes :
Sous celui de l'Égalité,
Des Lois et de la Liberté,
Chantons les Sans-Culottes.

Le procès du roi me jeta dans un trouble indicible. Mes jours s'écoulaient dans l'horreur.

Dénoncé plusieurs fois comme conspirateur à cause de la correspondance que j'entretenais avec M. de Puybonne, j'étais sans cesse menacé de perdre la liberté et la vie.

N'ayant plus de carte de civisme et n'osant en demander de peur d'être mis aussitôt en état d'arrestation, l'existence n'était plus supportable pour moi.

On faisait alors la réquisition de douze cent mille hommes, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à vingt-

cinq. Je me fis inscrire. Le 7 brumaire an II, à six heures du matin, je pris la route de Nancy pour rejoindre mon régiment. Le bonnet de police sur la tête, sac au dos, vêtu d'une carmagnole, je me trouvais un air assez martial.

De temps en temps je me retournais vers la grand'ville où j'avais tant souffert et tant aimé. Puis je reprenais mon chemin en essuyant une larme. Je m'avisai de chanter pour me donner du cœur et j'entonnai l'hymne des Marseillais :

Allons, enfants de la Patrie!

A la première étape, je présentai ma feuille de route à des paysans qui m'envoyèrent coucher à l'étable, dans la paille. J'y dormis d'un sommeil délicieux. Et je songeai, en me réveillant :

« Voilà qui est bien. Je ne risque plus d'être guillotiné. Je vais avoir un sabre et un fusil. Je n'aurais plus à craindre que les balles des Autrichiens. Brindamour et Trompelamort ont raison : il n'est pas de plus beau métier que celui de soldat. Mais qui l'eût dit, quand j'étudiais le latin sous les pommiers en fleurs de M. l'abbé Lamazou, qu'un jour je défendrais la République. Ah! monsieur Féval, qui l'eût dit que le petit Pierre votre élève s'en irait en guerre? »

A l'étape suivante, une bonne femme me coucha dans des draps blancs, parce que je ressemblais à son fils.

Je logeais le lendemain chez une chanoinesse qui me mit dans un grenier, à la pluie et au vent;

encore le fit-elle d'une âme bien angoissée, tant un défenseur de la République lui semblait une dangereuse espèce de brigand.

Enfin je rejoignis mon corps sur le bord de la Meuse. On me donna une épée. J'en rougis de plaisir et me crus plus grand d'un pied. Ne m'en raillez pas; c'est là de la vanité, j'en conviens; mais c'est celle qui fait les héros. A peine équipés nous reçûmes l'ordre de partir pour Maubeuge.

Nous arrivâmes sur la Sambre par une nuit noire. Tout se taisait. Nous vîmes des feux allumés sur les collines, de l'autre côté de la rivière. J'appris que c'étaient les bivouacs de l'ennemi. Et mon cœur battit à se rompre.

C'est d'après Tive-Live que je m'étais fait une image de la guerre. Or, je vous atteste, bois, prés, collines, rives de la Sambre et de la Meuse, cette image était fausse. La guerre, telle que je la fis, consiste à traverser des villages incendiés, à coucher dans la boue, à entendre siffler les balles pendant les longues et mélancoliques factions de la nuit; mais de combats singuliers et de batailles rangées, je n'en vis point. Nous dormions peu et nous ne mangions pas. Floridor, mon sergent, ancien garde française, jurait que nous menions « une vie de fête »; il exagérait, mais nous n'étions pas malheureux, car nous avions la conscience de faire notre devoir et d'être utiles à la patrie.

Nous étions justement fiers de notre régiment qui s'était couvert de gloire à Wattignies. Il était composé en grande partie de soldats de l'ancien régime, solides et bien instruits. Comme il avait perdu beau-

coup de monde dans plusieurs affaires, on avait bouché les trous, tant bien que mal, avec de jeunes réquisitionnaires. Sans les vétérans qui nous encadraient nous n'eussions rien valu. Il faut beaucoup de temps pour former un soldat, et l'enthousiasme, à la guerre, ne remplace pas l'expérience.

Mon colonel était un ci-devant noble de chez moi. Il me traita avec bonté. Vieux royaliste de province, soldat et non courtisan, il avait fort tardé à changer l'habit blanc des troupes de Sa Majesté contre l'habit bleu des soldats de l'an II. Il détestait la République et donnait tous les jours sa vie pour elle.

Je bénis la Providence de m'avoir conduit à la frontière, puisque j'y ai trouvé la vertu.

[Écrit au bivouac, sur la Sambre, du septidi 27 frimaire au sextidi 6 nivôse an II de la République française, par Pierre Aubier, réquisitionnaire.]

LE CHAT MAIGRE

LE GÉNÉRAL TÉLÉMAQUE

M. Alidor de Sainte-Lucie, mulâtre de Saint-Domingue, ancien ministre, a envoyé son fils Remi faire ses études à Paris. Sur la recommandation de son père, le jeune homme va faire visite à l'un de ses compatriotes, le général Télémaque, qui habite Courbevoie.

Télémaque, coiffé d'une calotte de toile et ceint d'un tablier blanc, souriait sur le seuil de sa boutique, au beau soleil du matin qui inondait l'avenue poudreuse, plantée de maigres platanes. Sa vue s'étendait à droite jusqu'à la caserne, d'où partait une sonnerie de clairons, et à gauche jusqu'au rond-point de l'Empereur, au centre duquel se trouvait un piédestal veuf de sa statue. La large avenue était bordée des deux côtés par des constructions basses et par des terrains où s'alignaient les piquets blancs des blanchisseries. Les débits de vin, au coin des rues, qui donnaient sur des ter-

rains vagues, étaient barbouillés de rouge-brun pour attirer l'œil et provoquer de loin la soif des militaires et des ouvriers. Tout le reste, murs et terrains, était uniformément gris. Les deux maisons qui faisaient face à l'établissement de Télémaque présentaient une façade de plâtre haute de trois étages, à balustres, à baies cintrées, ornée de bustes dans des niches, lézardée, écaillée, moisie, avec des vitres étoilées de papier et des loques pendues aux fenêtres. Des groupes confus d'enfants et de chiens remuaient dans la poussière. Des militaires s'en allaient tout doucement vers la berge, et des femmes en jupon plat portaient des seaux ou des paniers.

La boutique de Télémaque était peinte en rouge; derrière les vitres, un aloyau et des biftecks s'étalaient dans des plats. Télémaque tenait par les oreilles un lapin mort et souriait. Le vif émail de ses yeux bridés et relevés de côté par la saillie des pommettes brillait sur son visage d'ébène, au nez épaté et aux lèvres lippues. Une laine encore noire floconnait sur sa tête. Mais le front, dégarni par une calvitie régulière, s'élevait en fuyant et découvrait une partie du crâne, dont le sommet formait une sorte de crête.

Miragoane, assise sur son derrière, regardait avec intérêt les hommes, les bêtes et les choses. Mais libre de passions et l'âme en paix, elle se chauffait tranquillement au soleil. Parfois, allongeant sa tête intelligente, elle léchait de sa langue en volute le sang coagulé au museau du lapin que Télémaque laissait pendre. Puis, satisfaite de cette

sensualité délicate, elle contemplait de nouveau l'avenue, avec un frisson dans la queue.

Télémaque retourna comme un gant la peau de son lapin et, ayant posé sur une petite table l'animal écorché, brillant des plus beaux tons, il le découpa adroitement et mit les morceaux sur un plat.

Puis il rentra dans la boutique, dont la porte extérieure s'ouvrait sur un petit jardin garni de tonnelles. Ayant préparé très proprement son civet, il s'assit, tandis que la casserole de cuivre rouge chantait sur le fourneau, et resta songeur. Ses yeux, qui semblaient fraîchement peints sur un joujou tout neuf, ne regardaient plus rien. Télémaque voyait sans doute autre chose que son fourneau aux carreaux de faïence, le comptoir d'étain et les tables de toile cirée, car il murmurait un chant étrange et doux et parlait à des absents. Enfin, ayant donné un regard au civet qui, comme disent les cuisiniers, partait sur un feu doux :

— Miragoane, dit-il, garde la boutique.

Miragoane tourna vers lui son œil intelligent et s'avança jusqu'au seuil de pierre, qu'elle occupa d'un air d'importance. Télémaque monta dans une très belle chambre tendue d'un papier historié sur lequel une chasse au sanglier était indéfiniment répétée. Cette chambre, meublée d'une armoire de noyer, d'un lit à rideaux de cotonnade blanche et de quatre tables, servait à la fois de chambre à coucher au restaurateur et de salle à manger aux sociétés du dimanche. Télémaque prit dans l'armoire une caisse qu'il posa sur la table et qu'il

ouvrit avec précaution. Cette caisse était pleine d'objets enveloppés dans des foulards et dans des papiers. Il en tira successivement un châle rouge, des épaulettes à graines d'épinard, des anneaux d'oreilles, une croix et une plaque d'ordres inconnus et un grand chapeau galonné dont les deux cornes étaient terminées chacune par un énorme gland d'or. Quand ces trésors furent étalés sur la table, Télémaque les contempla avec son regard étonné de petit enfant, puis il mit sur sa tête crépue le chapeau dont les glands se balancèrent, il s'enveloppa du châle rouge de sa femme Olivette et se contempla dans son petit miroir à barbe.

Il revécut alors sa vie passée, et remonta jusqu'au temps où il était général. Il revit les éblouissements du sacre de Sa Majesté Faustin Ier, les manteaux bleus des ducs, des princes et des comtes, les habits rouges des barons; la face noire de l'empereur, ceinte d'une couronne d'or; Olivette amenée en robe à queue dans une brouette et se rangeant parmi les dames, au milieu de la nef de l'église. Tout lui était présent, les mille couleurs des habits, les coups de canon, la musique militaire et les cris de Vive l'Empereur! Puis il revit les fêtes somptueuses du palais impérial, quand, sous les feux des bougies et des pendeloques de cristal, les magnifiques poitrines noires des dames de la cour faisaient craquer les corsages de mousseline blanche dans l'élan furieux des danses. Il revit les soldats alignés sous ses yeux dans la plaine aride et lumineuse. Tous, rangés en bataille, lui présentaient les armes. Et lui, Télémaque, les

mains derrière le dos comme le Napoléon des estampes, passait entre les rangs et disait :

« Soldats, je suis content de vous ! »

Puis des tableaux plus sombres se déroulèrent dans son imagination. Il revit les événements qui avaient précipité sa chute. Quand, en décembre 1851, développant avec la toute-puissance d'un empereur son génie d'enfant peureux et cruel, Soulouque eut l'idée de faire la guerre à la république dominicaine, le général Télémaque fit partie, à la tête de sa brigade, du corps expéditionnaire commandé par le général Voltaire Castor, comte de l'Ile-à-Vache. L'empereur avait dit dans sa proclamation à l'armée : « Officiers, sous-officiers, soldats ! Les hommes de l'Est, les bouviers de Santo-Domingo fuiront devant vous. Allez. » Plein de confiance dans la parole de son empereur, le général Télémaque, coiffé de son chapeau à glands, portant sur sa poitrine la plaque de l'ordre impérial et militaire de Saint-Faustin et le grand cordon de la Légion d'honneur haïtienne, galonné, chamarré, les pieds nus, marchait fièrement à la tête des régiments noirs qui formaient l'avant-garde, quand tout à coup une vigoureuse mousqueterie le surprit sur la lisière d'une plantation de bananiers. Étonné, indigné, consterné, il tourna vers ses troupes sa face décomposée et s'écria avec une éloquence sincère :

— L'empereur a moqué pauvre monde !

A ces paroles du général, la brigade tourna les talons et s'enfuit à toute vitesse. Télémaque, faisant jouer les ressorts de ses jarrets de singe et tirant

la langue, reprit la tête de la colonne, sans se soucier des fusils, des tentes, des paquets de cartouches et des caisses de biscuit abandonnés en route. Soulouque, sur la nouvelle de cette opération militaire, trembla de tous ses membres et, pour se redonner du cœur, fit fusiller le général Voltaire Castor. Il donna l'orde d'arrêter le général Télémaque, qui resta caché huit jours dans les palétuviers. Le consul français, à la prière de la belle madame Sainte-Lucie, recueillit Télémaque et le fit passer à bord de la *Naïade*, qui appareillait à destination de Marseille.

A ce souvenir, Télémaque prit la mine d'un chien intelligent qu'on a fouetté, il remit les croix, les épaulettes et le chapeau dans les foulards. Il regarda par la fenêtre, avec inquiétude, si personne ne passait dans l'avenue, et, ayant replacé le précieux coffre dans l'armoire fermée à clef, il redescendit dans la boutique et versa quelques gouttes d'eau dans la casserole odorante qui chantait.

L'horloge, accrochée au-dessus de la stalle du comptoir, marquait onze heures. Une nuée de petits galopins à tignasse ébouriffée et qui laissaient passer des bouts de chemise par les trous des culottes, s'abattit dans un nuage de poussière, contre la porte vitrée. Et des cris aigus sortaient de ce nuage.

Télémaque parut sur le seuil avec une soupière pleine de débris de volaille et de restes de friture enveloppés proprement dans des morceaux de papier. Miragoane, attentive et grave sur le seuil, et la queue frissonnante, surveillait la distribution.

Le petit peuple assiégea en se culbutant les deux jambes de Télémaque, qui commanda d'un ton nasillard particulier :

— Droit alignement !

Alors les enfants se rangèrent en ligne, les bras pendants, le cou tendu, les yeux agrandis par la convoitise.

Télémaque les examina quelque temps avec une gravité joyeuse, puis :

— Répondez à l'appel, dit-il. Numéro un... numéro deux... numéro trois...

Et il donnait à chacun sa ration. Les numéros un, deux ou trois s'enfuirent, serrant des deux mains leur part de friandises contre leur ventre et la dévorèrent chacun dans un coin, en promenant à la ronde des regards défiants :

— Numéro quatre... numéro cinq... numéro six.

Le numéro six, qui était roux, bouscula le numéro quatre, qui boitait, et dont il fit rouler l'os de poulet dans le ruisseau.

Miragoane dressa l'oreille, le numéro quatre reprit son os, et le général Télémaque, ayant ainsi pourvu à l'ordinaire de son armée, retourna à ses fourneaux. Ayant reconnu que le civet était en bon point, il tira d'un tiroir un petit fusil de bois peint en rouge, et appela Miragoane. Elle s'approcha, l'oreille basse, d'un air qui voulait dire :

— Mon Dieu ! à quoi cela peut-il servir? Nous avons tort de compliquer inutilement la vie; je n'éprouve aucun plaisir à faire l'exercice. Mais je consens à le faire pour être agréable à mon maître Télémaque.

Et Miragoane, debout sur ses pattes de derrière, reçut contre son ventre rose le petit fusil de bois.

— Portez arme! Présentez arme!

Miragoane manœuvra au commandement. Mais ses jarrets fléchissaient; elle retomba sur ses quatre pattes et, laissant son arme sur le carreau, elle s'en alla en se secouant au seuil de la boutique.

— C'est mauvais, c'est mou, lui dit Télémaque. Nous recommencerons ça demain.

Mais Miragoane immobile, en arrêt, aboya deux fois. Puis elle se mit à courir du seuil au fourneau, en faisant sonner ses ergots sur le carrelage.

Remi, coiffé d'un chapeau de paille en cloche à melon, selon la mode des canotiers, entra dans la boutique et se fit connaître à Télémaque qui, dans sa joie, lui tourna le dos sans rien dire, pour déboucher une bouteille de vin blanc.

— C'est vous, mouché, dit le nègre, vous mouché Remi, le fils de mouché le ministre et le filleul de ma pauvre femme Olivette, qui vendait de l'arac, des cocos et des sapotilles à Port-au-Prince. Les hommes de couleur l'ont tuée méchamment dans son bazar et ont bu son tafia. Le fait a été mis au long en lettres moulées dans le *Moniteur* d'Haïti. C'est le consul, mouché Morel Latasse, qui me l'a fait lire. Et j'en eus du chagrin parce que Olivette était une bonne femme. Comme je suis content de vous voir, mouché Remi! Olivette n'était plus jeune quand je l'ai épousée. On riait de Télémaque qui se mariait avec une vieille femme; mais Télémaque savait que plus une femme est vieille, mieux elle fait la cuisine. Asseyez-vous, mouché Remi.

Voilà un vin blanc qui ne vieillira plus, car nous allons le boire.

Et le noir se mit à rire longuement. Quand il eut débouché la bouteille, soufflé sur la cire du goulot et rempli les verres, il devint songeur et dit :

— La vie ne dure pas toujours, mais la mort dure toujours.

Puis, approchant ses grosses lèvres de l'oreille de Sainte-Lucie, il ajouta tout bas :

— Aussi, j'ai là-haut, dans un sac, une bonne somme d'argent, pour faire construire un beau tombeau à Olivette.

Et il recommença de rire. Il demanda des nouvelles de madame Sainte-Lucie, qui était une si belle femme, et il voulut savoir ce que Remi faisait à Paris.

— Je me prépare au baccalauréat, répondit le jeune homme en bâillant.

Télémaque ne savait pas ce que c'était que le baccalauréat, mais il pensait que ce devait être « quelque chose de bon ».

Il choqua le verre en fermant à demi ses yeux calins. Puis il demanda si Remi ne serait pas général.

— C'est beau, ajouta-t-il en soupirant, c'est beau. Mais un général a quelquefois des désagréments.

Remi, que le noir amusait, dit :

— Télémaque, vous avez été général sous ce méchant singe de Soulouque?

Télémaque se troubla. Ses grosses lèvres tremblèrent. Il balbutia :

— Mouché Remi, il ne faut pas parler ainsi de l'empereur.

Remi avait entendu dire à son père que le général avait une peur effroyable de Soulouque, qu'il croyait encore vivant. C'est pourquoi il ajouta :

— Craignez-vous que l'ombre de Soulouque revienne la nuit vous tirer par les pieds? Il y a dix ans que Sa Majesté est morte.

Le noir secoua lentement la tête :

— Non, mouché Remi, dit-il.

Remi eut beau dire que tout le monde savait que Soulouque était mort en 1867... à la Jamaïque. Le noir répondit :

— Non pas! mouché Remi. L'empereur n'est point mort, il est caché.

Et le front de Télémaque se plissa sur son crâne dur.

De la casserole de cuivre s'exhalait une bonne odeur de chair et d'aromates. Le noir redevint heureux et dit en riant :

— Nous allons déjeuner, mouché Remi.

Il mit la nappe et le couvert sous une tonnelle tapissée de vigne vierge. Le petit jardin du cabaretier donnait sur des champs de salade. Le talus du chemin de fer de Versailles fermait l'horizon. Remi regardait vaguement cette maigre campagne quand Télémaque reparut, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, dans la fumée d'un plat qu'il portait des deux mains.

— C'est quelque chose de bon, mouché Remi, dit-il.

Et ils déjeunèrent de grand appétit. Miragoane, chargée de garder la boutique pendant le repas, tournait par intervalles vers les convives un regard résigné.

Quand ils en eurent fini avec le civet de lapin, arrosé de vin d'Argenteuil, ils s'attardèrent aux sensualités du fromage de Brie étalé sur le pain tendre.

— Télémaque, vous êtes très bien ici, dit Remi qui s'y trouvait lui-même à souhait.

Mais, comme il est dans la nature humaine de former sans cesse de nouveaux désirs, Télémaque poussa un soupir et dit :

— Savez-vous ce qui manque à mon établissement, mouché Remi? Il manque mon portrait peint, dans un cadre doré. Mon portrait peint serait quelque chose de beau au-dessus du comptoir. J'ai là-haut, dans un sac, une grosse somme d'argent pour le tombeau d'Olivette. Mais j'en casserais bien un petit morceau pour le peintre qui ferait mon portrait.

Sainte-Lucie répondit que le général aurait son portrait sans écorner le mausolée de la marraine Olivette.

— Je suis peintre, dit-il à Télémaque ébloui. Quand je reviendrai, j'apporterai ma toile et ma boîte de couleurs et je ferai votre portrait.

Je vous peindrai en général, avec un habit de marchand de vulnéraire, un chapeau à panache rouge et quatre épaulettes.

Mais le noir prit un air grave et contrit :

— Ce serait quelque chose de beau, mouché

Remi, dit-il. Mais il ne faut pas faire cela, à cause de l'empereur, qui se fâcherait. Il est caché. Vous me peindrez avec un habit noir et vous mettrez trois diamants à ma chemise.

M. PIGEONNEAU

J'ai voué, comme on sait, ma vie entière à l'archéologie égyptienne. Je serais bien ingrat envers la patrie, la science et moi-même, si je regrettais d'avoir été appelé, dès ma jeunesse, dans la voie que je suis avec honneur depuis quarante ans. Mes travaux n'ont pas été stériles. Je dirai, sans me flatter, que mon *Mémoire sur un manche de miroir égyptien, du musée du Louvre*, peut encore être consulté avec fruit, bien qu'il date de mes débuts. Quant à l'étude assez volumineuse que j'ai consacrée postérieurement à l'un des poids de bronze trouvés, en 1851, dans les fouilles du Sérapéon, j'aurais mauvaise grâce à n'en penser aucun bien, puisqu'elle m'ouvrit les portes de l'Institut.

Encouragé par l'accueil flatteur que mes recherches en ce sens avaient reçu de plusieurs de mes nouveaux collègues, je fus tenté, un moment, d'embrasser dans un travail d'ensemble les poids et

mesures en usage à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Aulète (80-52). Mais je reconnus bientôt qu'un sujet si général ne peut être traité par un véritable érudit, et que la science sérieuse ne saurait l'aborder sans risquer de se compromettre dans toutes sortes d'aventures. Je sentis qu'en considérant plusieurs objets à la fois, je sortais des principes fondamentaux de l'archéologie. Si je confesse aujourd'hui mon erreur, si j'avoue l'enthousiasme inconcevable que m'inspira une conception tout à fait démesurée, je le fais dans l'intérêt des jeunes gens, qui apprendront, sur mon exemple, à vaincre l'imagination. Elle est notre plus cruelle ennemie. Tout savant qui n'a pas réussi à l'étouffer en lui est à jamais perdu pour l'érudition. Je frémis encore à la pensée des abîmes dans lesquels mon esprit aventureux allait me précipiter. J'étais à deux doigts de ce qu'on appelle l'histoire. Quelle chute! J'allais tomber dans l'art. Car l'histoire n'est qu'un art, ou tout au plus une fausse science. Qui ne sait aujourd'hui que les historiens ont précédé les archéologues, comme les astrologues ont précédé les astronomes, comme les alchimistes ont précédé les chimistes, comme les singes ont précédé les hommes? Dieu merci! j'en fus quitte pour la peur.

Mon troisième ouvrage, je me hâte de le dire, était sagement conçu. C'était un mémoire intitulé : *De la toilette d'une dame égyptienne, dans le moyen empire, d'après une peinture inédite.* Je traitai le sujet de façon à ne point m'égarer. Je n'y introduisis pas une seule idée générale. Je me gardai de ces

considérations, de ces rapprochements et de ces vues dont certains de mes collègues gâtent l'exposé des plus belles découvertes. Pourquoi fallut-il qu'une œuvre si saine eût une destinée si bizarre? Par quel jeu du sort devait-elle être pour mon esprit la cause des égarements les plus monstrueux? Mais n'anticipons pas sur les faits et ne brouillons point les dates. Mon mémoire fut désigné pour être lu dans une séance publique des cinq académies, honneur d'autant plus précieux qu'il échoit rarement à des productions d'un tel caractère. Ces réunions académiques sont très suivies depuis quelques années par les gens du monde.

Le jour où je fis ma lecture, la salle était envahie par un public d'élite. Les femmes s'y trouvaient en grand nombre. De jolis visages et d'élégantes toilettes brillaient dans les tribunes. Ma lecture fut écoutée avec respect. Elle ne fut pas coupée par ces manifestations irréfléchies et bruyantes que soulèvent naturellement les morceaux littéraires. Non; le public garda une attitude mieux en harmonie avec la nature de l'œuvre qui lui était présentée. Il se montra sérieux et grave.

Comme, pour mieux détacher les pensées, je mettais des pauses entre les phrases, j'eus le loisir d'examiner attentivement par-dessus mes lunettes la salle entière. Je puis dire qu'on ne voyait point errer des sourires légers sur les lèvres. Loin de là! Les plus frais visages prenaient une expression austère. Il semblait que j'eusse mûri tous les esprits par enchantement. Çà et là, tandis que je lisais, des jeunes gens chuchotaient à l'oreille de leur voisine.

Ils l'entretenaient sans doute de quelque point spécial traité dans mon mémoire.

Bien plus! une belle personne de vingt-deux à vingt-quatre ans, assise à l'angle gauche de la tribune du Nord, tendait l'oreille et prenait des notes. Son visage présentait une finesse de traits et une mobilité d'expression vraiment remarquables. L'attention qu'elle prêtait à ma parole ajoutait au charme de sa physionomie étrange. Elle n'était pas seule. Un homme grand et robuste, portant, comme les rois assyriens, une longue barbe bouclée et de longs cheveux noirs, se tenait près d'elle et lui adressait de temps en temps la parole à voix basse. Mon attention, partagée d'abord entre tout mon public, se concentra peu à peu sur cette jeune femme. Elle m'inspirait, je l'avoue, un intérêt que certains de mes collègues pourront considérer comme indigne du caractère scientifique qui est le mien, mais j'affirme qu'ils n'auraient pas été plus indifférents que moi s'ils s'étaient trouvés à pareille fête. A mesure que je parlais, elle griffonnait sur un petit carnet de poche; visiblement elle passait, en écoutant mon mémoire, par les sentiments les plus contraires, depuis le contentement et la joie jusqu'à la surprise et même l'inquiétude. Je l'examinais avec une curiosité croissante. Plût à Dieu que je n'eusse plus regardé qu'elle, ce jour-là, sous la coupole!

J'avais presque terminé; il ne me restait que vingt-cinq ou trente pages tout au plus à lire, quand mes yeux rencontrèrent tout à coup ceux de l'homme à la barbe assyrienne. Comment vous

expliquer ce qui se passa alors, puisque je ne le conçois pas moi-même? Tout ce que je puis dire, c'est que le regard de ce personnage me jeta instantanément dans un trouble inconcevable. Les prunelles qui me regardaient étaient fixes et verdâtres. Je ne pus en détourner les miennes. Je restai muet, le nez en l'air! Comme je me taisais, on applaudit. Le silence s'étant rétabli, je voulus reprendre ma lecture. Mais, malgré le plus violent effort, je ne parvins pas à arracher mes regards des deux vivantes lumières auxquelles ils étaient mystérieusement rivés. Ce n'est pas tout. Par un phénomène plus inconcevable encore, je me jetai, contrairement à l'usage de toute ma vie, dans une improvisation. Dieu sait si celle-là fut involontaire! Sous l'influence d'une force étrangère, inconnue, irrésistible, je récitai avec élégance et chaleur des considérations philosophiques sur la toilette des femmes à travers les âges; je généralisai, je poétisai, je parlai, Dieu me pardonne! de l'éternel féminin et du désir errant comme un souffle autour des voiles parfumés dont la femme sait parer sa beauté.

L'homme à la barbe assyrienne ne cessait de me regarder fixement. Et je parlais. Enfin il baissa les yeux et je me tus. Il m'est pénible d'ajouter que ce morceau, aussi étranger à ma propre inspiration que contraire à l'esprit scientifique, fut couvert d'applaudissements enthousiastes. La jeune femme de la tribune du Nord battait des mains et souriait.

Je fus remplacé au pupitre par un membre de l'Académie française, visiblement contrarié d'avoir

à se faire entendre après moi. Ses craintes étaient peut-être exagérées. La pièce qu'il lut fut écoutée sans trop d'impatience. J'ai bien cru m'apercevoir qu'elle était en vers.

La séance ayant été levée, je quittai la salle en compagnie de plusieurs de mes confrères, qui me renouvelèrent des félicitations à la sincérité desquelles je veux croire.

M'étant arrêté un moment sur le quai, auprès des lions du Creuzot, pour échanger quelques poignées de main, je vis l'homme à la barbe assyrienne et sa belle compagne monter en coupé. Je me trouvai alors, par hasard, au côté d'un éloquent philosophe qu'on dit aussi versé dans les élégances mondaines que dans les théories cosmiques. La jeune femme, passant à travers la portière sa tête fine et sa petite main, l'appela par son nom, et lui dit avec un léger accent anglais :

— Très cher, vous m'oubliez, c'est mal !

Quand le coupé se fut éloigné, je demandai à mon illustre confrère qui étaient cette charmante personne et son compagnon.

— Quoi ! me répondit-il, vous ne connaissez pas miss Morgan et son médecin Daoud, qui traite toutes les maladies par le magnétisme, l'hypnotisme et la suggestion. Annie Morgan est la fille du plus riche négociant de Chicago. Elle est venue à Paris avec sa mère, il y a deux ans, et elle a fait construire un hôtel merveilleux sur l'avenue de l'Impératrice. C'est une personne très instruite et d'une intelligence remarquable.

— Vous ne me surprenez pas, répondis-je. J'avais

déjà quelque raison de croire que cette Américaine est d'un esprit très sérieux.

Mon brillant confrère sourit en me serrant la main.

Je regagnai à pied la rue Saint-Jacques, où j'habite depuis trente ans un modeste logis du haut duquel je découvre la cime des arbres du Luxembourg, et je m'assis à ma table de travail.

J'y restai trois jours assidu, en face d'une statuette représentant la déesse Pacht avec sa tête de chat. Ce petit monument porte une inscription mal comprise par M. Grébault. J'en préparai une bonne lecture avec commentaire. Mon aventure de l'Institut me laissait une impression moins vive qu'on n'aurait pu craindre. Je n'en étais point troublé outre mesure. A dire vrai, je l'avais même un peu oubliée, et il a fallu des circonstances nouvelles pour m'en raviver le souvenir.

J'eus donc le loisir de mener à bien, pendant ces trois jours, ma lecture et mon commentaire. Je n'interrompais mon labeur archéologique que pour lire les journaux, tout remplis de mes louanges. Les feuilles les plus étrangères à l'érudition parlaient avec éloge du « charmant morceau » qui terminait mon mémoire. « C'est une révélation, disaient-elles, et M. Pigeonneau nous a ménagé la plus agréable surprise. » Je ne sais pourquoi je rapporte de semblables bagatelles, car je reste tout à fait indifférent à ce qu'on dit de moi dans la presse.

Or, j'étais renfermé dans mon cabinet depuis trois jours quand un coup de sonnette me fit tres-

saillir. La secousse imprimée au cordon avait quelque chose d'impérieux, de fantasque et d'inconnu, qui me troubla, et c'est avec une véritable anxiété que j'allai moi-même ouvrir la porte. Qui trouvai-je sur le palier? La jeune Américaine naguère si attentive à la lecture de mon mémoire, miss Morgan en personne.

— Monsieur Pigeonneau!

— C'est moi-même.

— Je vous reconnais bien, quoique vous n'ayez plus votre bel habit à palmes vertes. Mais, de grâce, n'allez pas le mettre pour moi. Je vous aime beaucoup mieux avec votre robe de chambre.

Je la fis entrer dans mon cabinet. Elle jeta un regard curieux sur les papyrus, les estampages et les figurations de toute sorte qui le tapissent jusqu'au plafond, puis elle considéra quelque temps en silence la déesse Pacht, qui était sur ma table. Enfin :

— Elle est charmante, me dit-elle.

— Vous voulez parler, mademoiselle, de ce petit monument? Il présente en effet une particularité épigraphique assez curieuse. Mais pourrai-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Oh! me répondit-elle, je me moque des particularités épigraphiques. Elle a une figure de chatte d'une finesse exquise. Vous ne doutez pas que ce ne soit une vraie déesse, n'est-ce pas, monsieur Pigeonneau?

Je me défendis contre ce soupçon injurieux.

— Pareille croyance, dis-je, serait du fétichisme.

Elle me regarda avec surprise de ses grands yeux verts.

— Ah! vous n'êtes pas fétichiste. Je ne croyais pas qu'on pût être archéologue sans être fétichiste. Comment Pacht peut-elle vous intéresser si vous ne croyez pas que c'est une déesse? Mais laissons cela. Je suis venue vous voir, monsieur Pigeonneau, pour une affaire très importante.

— Très importante?

— Oui, pour un costume. Regardez-moi.

— Avec plaisir.

— Est-ce que vous ne trouvez pas que j'ai dans le profil certains caractères de la race kouschite?

Je ne savais que répondre. Un semblable entretien sortait tout à fait de mes habitudes. Elle reprit :

— Oh! ce n'est pas étonnant. Je me rappelle avoir été Égyptienne. Et vous, monsieur Pigeonneau, avez-vous été Égyptien? Vous ne vous souvenez pas? C'est étrange. Vous ne doutez pas, du moins, que nous ne passions par une série d'incarnations successives?

— Je ne sais, mademoiselle.

— Vous me surprenez, monsieur Pigeonneau.

— M'apprendrez-vous, mademoiselle, ce qui me vaut l'honneur?...

— C'est vrai, je ne vous ai pas encore dit que je venais vous prier de m'aider à composer un costume égyptien pour le bal costumé de la comtesse N***. Je veux un costume d'une vérité exacte et d'une beauté stupéfiante. J'y ai déjà beaucoup travaillé, monsieur Pigeonneau. J'ai consulté mes

souvenirs, car je me rappelle fort bien avoir vécu à Thèbes il y a six mille ans. J'ai fait venir des dessins de Londres, de Boulaq et de New-York.

— C'était plus sûr.

— Non! Rien n'est plus sûr que la révélation intérieure. J'ai étudié aussi le musée égyptien du Louvre. Il est plein de choses ravissantes! Des formes grêles et pures, des profils d'une finesse aiguë, des femmes qui ont l'air de fleurs, avec je ne sais quoi de raide et de souple à la fois. Et un dieu Bès qui ressemble à Sarcey! Mon Dieu! que tout cela est joli!

— Mademoiselle, je ne sais pas bien encore...

— Ce n'est pas tout. Je suis allée entendre votre mémoire sur la toilette d'une femme du moyen empire et j'ai pris des notes. Il était un peu dur, votre mémoire! Mais je l'ai pioché ferme. Avec tous ces documents j'ai composé un costume. Il n'est pas encore tout à fait bien. Je viens vous prier de me le corriger. Venez demain chez moi, cher monsieur. Faites cela pour l'amour de l'Égypte. C'est entendu. A demain! Je vous quitte vite. Maman m'attend dans la voiture.

En prononçant ces derniers mots, elle s'était envolée; je la suivis. Quand j'atteignis l'antichambre, elle était déjà au bas de l'escalier, d'où montait sa voix claire :

— A demain! avenue du Bois-de-Boulogne, au coin de la villa Saïd.

— Je n'irai point chez cette folle, me dis-je.

Le lendemain, à quatre heures, je sonnais à la porte de son hôtel. Un laquais m'introduisit dans

un immense hall vitré où s'entassaient des tableaux, des statues de marbre ou de bronze; des chaises à porteur en vernis Martin chargées de porcelaines; des momies péruviennes; douze mannequins d'hommes et de chevaux couverts d'armures, que dominaient de leur haute taille un cavalier polonais portant au dos des ailes blanches et un chevalier français en costume de tournoi, le casque surmonté d'une tête de femme en hennin, peinte et voilée. tout un bois de palmiers en caisse s'élevait dans cette salle, au centre de laquelle siégeait un gigantesque Bouddah d'or. Au pied du dieu, une vieille femme, sordidement vêtue, lisait la Bible. J'étais encore ébloui par tant de merveilles quand mademoiselle Morgan, soulevant une portière de drap pourpre, m'apparut en peignoir blanc, garni de cygne. Elle avança vers moi. Deux grands danois à long museau la suivaient.

— Je savais bien que vous viendriez, monsieur Pigeonneau.

Je balbutiai un compliment :

— Comment refuser à une si charmante personne?

— Oh! ce n'est pas parce que je suis jolie qu'on ne me refuse rien. Mais j'ai des secrets pour me faire obéir.

Puis, me désignant la vieille dame qui lisait la Bible :

— Ne faites pas attention, c'est maman. Je ne vous présente pas. Si vous lui parliez, elle ne pourrait pas vous répondre; elle est d'une secte religieuse qui interdit les paroles vaines. C'est une secte

de la dernière nouveauté. Les adhérents s'habillent d'un sac et mangent dans des écuelles de bois. Maman se plaît beaucoup à ces pratiques. Mais vous concevez que je ne vous ai pas fait venir pour vous parler de maman. Je vais mettre mon costume égyptien. Ce ne sera pas long. Regardez, en attendant, ces petites choses.

Et elle me fit asseoir devant une armoire qui contenait un cercueil de momie, plusieurs statuettes du moyen empire, des scarabées et quelques fragments d'un beau rituel funéraire.

Resté seul, j'examinai ce papyrus avec d'autant plus d'intérêt qu'il porte un nom que j'avais déjà lu sur un cachet. C'est le nom d'un scribe du roi Séti Ier. Je me mis aussitôt à relever diverses particularités intéressantes du document. J'étais plongé dans ce travail depuis un temps que je ne saurais mesurer avec exactitude, quand je fus averti par une sorte d'instinct que quelqu'un se tenait derrière moi. Je me retournai et je vis une merveilleuse créature coiffée d'un épervier d'or, et prise dans une gaine étroite, toute blanche, qui révélait l'adorable et chaste jeunesse de son corps. Sur cette gaine, une légère tunique rose, serrée à la taille par une ceinture de pierreries, descendait en s'écartant et faisait des plis symétriques. Les bras, les pieds étaient nus et chargés de bagues.

Elle se montrait à moi de face, en tournant la tête sur son épaule droite dans une attitude hiératique qui donnait à sa délicieuse beauté je ne sais quoi de divin.

— Quoi! m'écriai-je, c'est vous, miss Morgan?

— A moins que ce ne soit Néférou-Ra en personne. Vous savez, la Néférou-Ra de Leconte de Lisle, la Beauté du Soleil?...

Voici qu'elle languit sur son lit virginal,
Très pâle, enveloppée avec des fines toiles.

Mais non, vous ne savez pas! vous ne savez pas de vers. C'est pourtant joli les vers!... Allons, travaillons.

Ayant maîtrisé mon émotion, je fis à cette charmante personne quelques remarques sur son ravissant costume. J'osai en contester plusieurs détails comme s'éloignant de l'exactitude archéologique. Je proposai de remplacer, au chaton des bagues, certaines pierres par d'autres d'un usage plus constant dans le moyen empire. Enfin, je m'opposai décidément au maintien d'une agrafe en émail cloisonné. En effet, ce bijou constituait un odieux anachronisme. Nous convînmes d'y substituer une plaque de pierres précieuses serties dans de minces alvéoles d'or. Elle m'écouta avec une docilité extrême et se montra satisfaite de moi jusqu'à vouloir me retenir à dîner. Je m'excusai sur la régularité de mes habitudes et la frugalité de mon régime, et je pris congé.

J'étais déjà dans l'antichambre quand elle me cria :

— Hein? est-il assez nitide, mon costume? N'est-ce pas qu'au bal de la comtesse N***, je ferai bisquer les autres femmes?

Je fus choqué d'un tel propos. Mais, m'étant retourné vers elle, je la revis et je retombai sous le charme.

Elle me rappela.

— Monsieur Pigeonneau, vous êtes un aimable homme. Faites-moi un petit conte, et je vous aimerai beaucoup, beaucoup, beaucoup.

— Je ne saurais, lui répondis-je.

Elle haussa ses belles épaules et s'écria :

— De quelle utilité serait donc la science, si elle ne servait à faire des contes? Vous me ferez un conte, monsieur Pigonneau.

Ne jugeant point utile de renouveler mon refus absolu, je me retirai sans rien répondre.

Je me croisai à la porte avec cet homme à la barbe assyrienne, le docteur Daoud, dont le regard m'avait si étrangement troublé sous la coupole de l'Institut. Il me fit l'effet d'un homme des plus vulgaires et sa rencontre me fut pénible.

Le bal de la comtesse N*** eut lieu quinze jours environ après ma visite. Je ne fus point surpris de lire dans les journaux que la belle miss Morgan y avait fait sensation dans le costume de Néférou-Ra.

Je n'entendis plus parler d'elle tout le reste de l'année 1886. Màis, le premier jour du nouvel an, comme j'écrivais dans mon cabinet, un valet m'apporta une lettre et un panier.

— De la part de miss Morgan, me dit-il.

Et il se retira.

Le panier étant posé sur ma table, il en sortit un miaulement. Je l'ouvris; un petit chat gris s'en échappa.

Ce n'était pas un angora. C'était un chat d'une espèce orientale plus svelte que les nôtres, et fort ressemblant, autant que j'en pus juger, à ceux de

ses congénères dont on trouve en si grand nombre, dans les hypogées de Thèbes, les momies enveloppées de bandelettes grossières. Il se secoua, regarda autour de lui, fit le gros dos, bâilla, puis s'alla frotter en ronronnant contre la déesse Pacht, qui élevait sur ma table sa taille pure et son fin museau. Bien que de couleur sombre et de pelage ras, il était gracieux. Il semblait intelligent et se montrait aussi peu sauvage que possible. Je ne pouvais concevoir les raisons d'un si bizarre présent. La lettre de miss Morgan ne m'instruisit pas beaucoup à cet égard. Elle était ainsi conçue :

« Cher monsieur,

» Je vous envoie un petit chat que le docteur » Daoud a rapporté d'Égypte et que j'aime beau- » coup. Traitez-le bien par amour pour moi. Bau- » delaire, le plus grand poète français après Sté- » phane Mallarmé, a dit :

» Les amoureux fervents et les savants austères
» Aiment également, dans leur mûre saison,
» Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
» Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

» Je n'ai pas besoin de vous rappeler que vous » *devez* me faire un conte. Vous me l'apporterez le » jour des Rois. Nous dînerons ensemble.

» ANNIE MORGAN.

» *P.-S.* — Votre petit chat se nomme Porou. »

Après avoir lu cette lettre, je regardai Porou qui,

debout sur ses pattes de derrière, léchait le museau noir de Pacht, sa sœur divine. Il me regarda, et je dois dire que, de nous deux, ce n'était pas lui le plus étonné.

Je me demandais en moi-même :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Mais je renonçai bientôt à y rien comprendre. « Je suis bien bon, me dis-je, de chercher un sens aux folies d'une jeune détraquée. Travaillons. Quant à ce petit animal, madame Magloire, ma gouvernante, pourvoira à ses besoins. » Je me remis à un travail de chronologie d'autant plus intéressant pour moi que j'y malmène quelque peu mon éminent confrère, M. Maspéro. Porou ne quitta pas ma table. Assis sur son derrière, les oreilles droites, il me regardait écrire. Chose incroyable, je ne fis rien de bon ce jour-là. Mes idées se brouillaient; il me venait à l'esprit des bribes de chansons et des lambeaux de contes bleus. J'allai me coucher assez mécontent de moi. Le lendemain je retrouvai Porou assis sur ma table et se léchant la patte. Ce jour-là encore, je travaillai mal; Porou et moi nous passâmes le plus clair des heures à nous regarder. Le lendemain alla de même et le surlendemain, bref, toute la semaine. J'aurais dû m'en affliger; mais il faut confesser que peu à peu je prenais mon mal en patience et même en gaieté. La rapidité avec laquelle un honnête homme se déprave est quelque chose d'effrayant. Le dimanche de l'Épiphanie, je me levai tout joyeux et je courus à ma table, où Porou m'avait précédé selon sa coutume. Je pris un beau cahier de papier blanc, je

trempai ma plume dans l'encre et j'écrivis en grandes lettres, sous le regard de mon nouvel ami : *Mésaventures d'un commissionnaire borgne.* Puis, sans que mes yeux quittassent le regard de Porou, j'écrivis tout le jour, avec une prodigieuse rapidité, un récit d'aventures si merveilleuses, si plaisantes, si diverses, que j'en étais moi-même tout égayé. Mon crocheteur borgne se trompait de fardeaux et commettait les méprises les plus comiques. Des amoureux placés dans une situation critique recevaient de lui, sans qu'il s'en doutât, un secours imprévu. Il transportait des armoires avec des hommes cachés dedans. Et ceux-ci, introduits dans un nouveau domicile, effrayaient des vieilles dames. Mais comment analyser un conte si joyeux? Vingt fois j'éclatai de rire en l'écrivant. Si Porou, lui, ne riait pas, son air grave était aussi plaisant que les mines les plus hilares. Il était sept heures du soir quand je traçai la dernière ligne de cet aimable ouvrage. Depuis une heure, la chambre n'était éclairée que par les yeux phosphorescents de Porou. J'avais écrit aussi facilement dans l'obscurité que je l'eusse pu faire à la clarté d'une bonne lampe. Mon conte une fois terminé, je m'habillai; je mis mon habit noir et ma cravate blanche, puis, prenant congé de Porou, je descendis rapidement mon escalier et m'élançai dans la rue. Je n'y avais pas fait vingt pas que je me sentis tiré par la manche.

— Où courez-vous ainsi, mon oncle, comme un somnambule?

C'était mon neveu Marcel qui m'interpellait de la sorte, un honnête et intelligent jeune homme.

interne à la Salpêtrière. On dit qu'il réussira dans la médecine. Et, de fait, il aurait l'esprit assez bon s'il se défiait davantage de son imagination capricieuse.

— Mais, lui répondis-je, je vais porter un conte de ma façon à miss Morgan.

— Quoi! mon oncle, vous faites des contes et vous connaissez miss Morgan? Elle est bien jolie. Connaissez-vous aussi le docteur Daoud, qui la suit partout?

— Un empirique, un charlatan!

— Sans doute, mon oncle, mais à coup sûr un expérimentateur extraordinaire. Ni Bernheim, ni Liégeois, ni Charcot lui-même n'ont obtenu les phénomènes qu'il produit à volonté. Il produit l'hypnotisme et la suggestion sans contact, sans action directe, par l'intermédiaire d'un animal. Il se sert ordinairement pour ses expériences de petits chats à poils ras. Voici comment il procède : il suggère un acte quelconque à un chat, puis il envoie l'animal dans un panier au sujet sur lequel il veut agir. L'animal transmet la suggestion qu'il a reçue, et le patient, sous l'influence de la bête, exécute ce que l'opérateur a commandé.

— En vérité, mon neveu?

— En vérité, mon oncle.

— Et quelle est la part de miss Morgan dans ces belles expériences?

— Miss Morgan, mon oncle, fait travailler Daoud à son profit et se sert de l'hypnotisme et de la suggestion pour faire faire des bêtises aux gens, comme si sa beauté n'y suffisait pas.

Je n'en entendis pas davantage. Une force irrésistible m'entraînait vers miss Morgan.

LE JARDIN D'ÉPICURE

PENSÉES DIVERSES

Nous avons peine à nous figurer l'état d'esprit d'un homme d'autrefois qui croyait fermement que la terre était le centre du monde et que tous les astres tournaient autour d'elle. Il sentait sous ses pieds s'agiter les damnés dans les flammes, et peut-être avait-il vu de ses yeux et senti par ses narines la fumée sulfureuse de l'enfer, s'échappant par quelque fissure de rocher. En levant la tête, il contemplait les douze sphères, celle des éléments qui renferme l'air et le feu, puis les sphères de la Lune, de Mercure, de Vénus, que visita Dante, le vendredi saint de l'année 1300, puis celles du Soleil, de Mars, de Jupiter et de Saturne, puis le firmament incorruptible auquel les étoiles étaient suspendues comme des lampes. La pensée prolongeant cette contemplation, il découvrait par delà, avec les yeux de l'esprit, le neuvième ciel où des saints furent

ravis, le *primum mobile* ou cristallin, et enfin l'Empyrée, séjour des bienheureux vers lequel, après la mort, deux anges vêtus de blanc (il en avait la ferme espérance) porteraient comme un petit enfant son âme lavée par le baptême et parfumée par l'huile des derniers sacrements. En ce temps-là, Dieu n'avait pas d'autres enfants que les hommes, et toute sa création était aménagée d'une façon à la fois puérile et poétique, comme une immense cathédrale. Ainsi conçu, l'univers était si simple, qu'on le représentait au complet, avec sa vraie figure et son mouvement, dans certaines grandes horloges machinées et peintes.

C'en est fait des douze cieux et des planètes sous lesquelles on naissait heureux ou malheureux, jovial ou saturnien. La voûte solide du firmament est brisée. Notre œil et notre pensée se plongent dans les abîmes infinis du ciel. Au delà des planètes, nous découvrons, non plus l'Empyrée des élus et des anges, mais cent millions de soleils roulant escortés de leur cortège d'obscurs satellites, invisibles pour nous. Au milieu de cette infinité de mondes, notre soleil à nous n'est qu'une bulle de gaz et la terre une goutte de boue. Notre imagination s'irrite et s'étonne quand on nous dit que le rayon lumineux qui nous vient de l'étoile polaire était en chemin depuis un demi-siècle et que pourtant cette belle étoile est notre voisine et qu'elle est, avec Sirius et Arcturus, une des plus proches sœurs de notre soleil. Il est des étoiles que nous voyons encore dans le champ du télescope et qui sont peut-être éteintes depuis trois mille ans.

Les mondes meurent, puisqu'ils naissent. Il en naît, il en meurt sans cesse. Et la création, toujours imparfaite, se poursuit dans d'incessantes métamorphoses. Les étoiles s'éteignent sans que nous puissions dire si ces filles de lumière, en mourant ainsi, ne commencent point comme planètes une existence féconde, et si les planètes elles-mêmes ne se dissolvent pas pour redevenir des étoiles. Nous savons seulement qu'il n'est pas plus de repos dans les espaces célestes que sur la terre, et que la loi du travail et de l'effort régit l'infinité des mondes.

Il y a des étoiles qui se sont éteintes sous nos yeux, d'autres vacillent comme la flamme mourante d'une bougie. Les cieux, qu'on croyait incorruptibles, ne connaissent d'éternel que l'éternel écoulement des choses.

Que la vie organique soit répandue dans tous les univers, c'est ce dont il est difficile de douter, à moins pourtant que la vie organique ne soit qu'un accident, un malheureux hasard, survenu déplorablement dans la goutte de boue où nous sommes.

Mais on croira plutôt que la vie s'est produite sur les planètes de notre système, sœurs de la terre et filles comme elle du soleil, et qu'elle s'y est produite dans des conditions assez analogues à celles dans lesquelles elle se manifeste ici, sous les formes animale et végétale. Un bolide nous est venu du ciel, contenant du carbone. Pour nous convaincre avec plus de grâce, il faudrait que les anges, qui apportèrent à sainte Dorothée des fleurs du Paradis, revinssent avec leurs célestes guirlandes. Mars selon toute apparence est habitable pour des espèces

d'êtres comparables aux animaux et aux plantes terrestres. Il est probable qu'étant habitable, il est habité. Tenez pour assuré qu'on s'y entre-dévore à l'heure qu'il est.

L'unité de composition des étoiles est maintenant établie par l'analyse spectrale. C'est pourquoi il faut penser que les causes qui ont fait sortir la vie de notre nébuleuse l'engendrent dans toutes les autres. Quand nous disons la vie, nous entendons l'activité de la substance organisée, dans les conditions où nous voyons qu'elle se manifeste sur la terre. Mais il se peut que la vie se produise aussi dans des milieux différents, à des températures très hautes ou très basses, sous des formes inconcevables. Il se peut même qu'elle se produise sous une forme éthérée, tout près de nous, dans notre atmosphère, et que nous soyons ainsi entourés d'anges, que nous ne pourrons jamais connaître, parce que la connaissance suppose un rapport, et que d'eux à nous il ne saurait en exister aucun.

Il se peut aussi que ces millions de soleils, joints à des milliards que nous ne voyons pas, ne forment tous ensemble qu'un globule de sang ou de lymphe dans le corps d'un animal, d'un insecte imperceptible, éclos dans un monde dont nous ne pouvons concevoir la grandeur et qui pourtant ne serait lui-même, en proportion de tel autre monde, qu'un grain de poussière. Il n'est pas absurde non plus de supposer que des siècles de pensée et d'intelligence vivent et meurent devant nous en une minute dans un atome. Les choses en elles-mêmes ne sont ni grandes ni petites, et quand nous trouvons que

l'univers est vaste, c'est là une idée tout humaine. S'il était tout à coup réduit à la dimension d'une noisette, toutes choses gardant leurs proportions, nous ne pourrions nous apercevoir en rien de ce changement. La polaire, renfermée avec nous dans la noisette, mettrait, comme par le passé, cinquante ans à nous envoyer sa lumière. Et la terre, devenue moins qu'un atome, serait arrosée de la même quantité de larmes et de sang qui l'abreuve aujourd'hui. Ce qui est admirable, ce n'est pas que le champ des étoiles soit si vaste, c'est que l'homme l'ait mesuré.

*
* *

Beaucoup de gens, aujourd'hui, sont persuadés que nous sommes parvenus à l'arrière-fin des civilisations et qu'après nous le monde périra. Ils sont millénaires comme les saints des premiers âges chrétiens; mais ce sont des millénaires raisonnables, au goût du jour. C'est, peut-être, une sorte de consolation de se dire que l'univers ne nous survivra pas.

Pour ma part, je ne découvre dans l'humanité aucun signe de déclin. J'ai beau entendre parler de la décadence. Je n'y crois pas. Je ne crois pas même que nous soyons parvenus au plus haut point de civilisation. Je crois que l'évolution de l'humanité est extrêmement lente et que les différences qui se produisent d'un siècle à l'autre dans les mœurs sont, à les bien mesurer, plus petites qu'on ne s'imagine. Mais elles nous frappent. Et les innombrables res-

semblances que nous avons avec nos pères, nous ne les remarquons pas. Le train du monde est lent. L'homme a le génie de l'imitation. Il n'invente guère. Il y a, en psychologie comme en physique, une loi de la pesanteur qui nous attache au vieux sol. Théophile Gautier, qui était à sa façon un philosophe, avec quelque chose de turc dans sa sagesse, remarquait, non sans mélancolie, que les hommes n'étaient pas même parvenus à inventer un huitième péché capital. Ce matin, en passant dans la rue, j'ai vu des maçons qui bâtissaient une maison et qui soulevaient des pierres comme les esclaves de Thèbes et de Ninive. J'ai vu des mariés qui sortaient de l'église pour aller au cabaret, suivis de leur cortège, et qui accomplissaient sans mélancolie les rites tant de fois séculaires. J'ai rencontré un poète lyrique qui m'a récité ses vers, qu'il croit immortels; et, pendant ce temps, des cavaliers passaient sur la chaussée, portant un casque, le casque des légionnaires et des hoplites, le casque en bronze clair des guerriers homériques, d'où pendait encore, pour terrifier l'ennemi, la crinière mouvante qui effraya l'enfant Astyanax dans les bras de sa nourrice à la belle ceinture. Ces cavaliers étaient des gardes républicains. A cette vue et songeant que les boulangers de Paris cuisent le pain dans des fours, comme aux temps d'Abraham et de Goudéa, j'ai murmuré la parole du Livre : « Rien de nouveau sous le soleil ». Et je ne m'étonnai plus de subir des lois civiles qui étaient déjà vieilles quand César Justinien en forma un corps vénérable.

*
* *

« Il faut que j'agisse puisque je vis, » dit l'homunculus sorti de l'alambic du docteur Wagner. Et, dans le fait, vivre c'est agir. Malheureusement, l'esprit spéculatif rend l'homme impropre à l'action. L'empire n'est pas à ceux qui veulent tout comprendre. C'est une infirmité que de voir au delà du but prochain. Il n'y a pas que les chevaux et les mulets à qui il faille des œillères pour marcher sans écart. Les philosophes s'arrêtent en route et changent la course en promenade. L'histoire du petit Chaperon-Rouge est une grande leçon aux hommes d'État qui portent le petit pot de beurre et ne doivent pas savoir s'il est des noisettes dans les sentiers du bois.

*
* *

Plus je songe à la vie humaine, plus je crois qu'il faut lui donner pour témoins et pour juges l'Ironie et la Pitié, comme les Égyptiens appelaient sur leurs morts la déesse Isis et la déesse Nephtys. L'Ironie et la Pitié sont deux bonnes conseillères; l'une, en souriant, nous rend la vie aimable; l'autre, qui pleure, nous la rend sacrée. L'Ironie que j'invoque n'est point cruelle. Elle ne raille ni l'amour, ni la beauté. Elle est douce et bienveillante. Son rire calme la colère, et c'est elle qui nous enseigne à nous moquer des méchants et des sots, que nous pourrions, sans elle, avoir la faiblesse de haïr.

*
* *

Pour peu qu'on ait pratiqué les savants, on s'aperçoit qu'ils sont les moins curieux des hommes. Étant, il y a quelques années, dans une grande ville d'Europe que je ne nommerai pas, je visitai les galeries d'histoire naturelle en compagnie d'un des conservateurs qui me décrivait les zoolithes avec une extrême complaisance. Il m'instruisit beaucoup jusqu'aux terrains pliocènes. Mais, lorsque nous nous trouvâmes devant les premiers vestiges de l'homme, il détourna la tête et répondit à mes questions que ce n'était point sa vitrine. Je sentis mon indiscrétion. Il ne faut jamais demander à un savant les secrets de l'univers qui ne sont point dans sa vitrine. Cela ne l'intéresse point.

*
* *

Le temps, dans sa fuite, blesse ou tue nos sentiments les plus ardents et les plus tendres. Il affaiblit l'admiration en lui ôtant ses aliments naturels : la surprise et l'étonnement; il anéantit l'amour et ses belles folies, il ébranle la foi et l'espérance, il défleurit, il effeuille toutes les innocences. Du moins, qu'il nous laisse la Pitié, afin que nous ne soyons pas enfermés dans la vieillesse comme dans un sépulcre.

C'est par la pitié qu'on demeure vraiment homme. Ne nous changeons pas en pierre comme les grandes impies des vieux mythes. Ayons pitié des faibles parce qu'ils souffrent la persécution, et des heureux

de ce monde parce qu'il est écrit : « Malheur à vous qui riez ! » Prenons la bonne part, qui est de souffrir avec ceux qui souffrent, et disons des lèvres et du cœur, au malheureux, comme le chrétien à Marie : « *Fac me tecum plangere.* »

*
* *

Ne craignons pas trop de prêter aux artistes d'autrefois un idéal qu'ils n'eurent jamais. On n'admire point sans quelque illusion, et comprendre un chef-d'œuvre c'est, en somme, le créer en soi-même, à nouveau. Les mêmes œuvres se reflètent diversement dans les âmes qui les contemplent. Chaque génération d'hommes cherche une émotion nouvelle devant les ouvrages des vieux maîtres. Le spectateur le mieux doué est celui qui trouve, au prix de quelque heureux contresens, l'émotion la plus pure et la plus forte. Aussi l'humanité ne s'attache-t-elle guère avec passion qu'aux œuvres d'art ou de poésie dont quelques parties sont obscures et susceptibles d'interprétations diverses.

*
* *

On annonce, on attend, on voit déjà de grands changements dans la société. C'est l'éternelle erreur de l'esprit prophétique. L'instabilité, sans doute, est la condition première de la vie; tout ce qui vit se modifie sans cesse, mais insensiblement et presque à notre insu.

Tout progrès, le meilleur comme le pire, est lent

et régulier. Il n'y aura pas de grands changements, il n'y en eut jamais, j'entends de prompts ou de soudains. Toutes les transformations économiques s'opèrent avec la lenteur clémente des forces naturelles. Bonnes ou mauvaises à notre sens, les choses sont toujours ce qu'il fallait qu'elles fussent.

Notre état social est l'effet des états qui l'ont précédé, comme il est la cause des états qui le suivront. Il tient des premiers, comme les suivants tiendront de lui. Et cet enchaînement fixe pour longtemps la persistance d'un même type; cet ordre assure la vie. Il est vrai qu'il ne contente ni les esprits curieux de nouveautés, ni les cœurs altérés de charité. Mais c'est l'ordre universel. Il faut s'y soumettre. Ayons le zèle du cœur et les illusions nécessaires; travaillons à ce que nous croyons utile et bon, mais non point dans l'espoir d'un succès subit et merveilleux, non point au milieu des imaginations d'une apocalypse sociale : toutes les apocalypses éblouissent et déçoivent. N'attendons point de miracle. Résignons-nous à préparer, pour notre imperceptible part, l'avenir meilleur ou pire que nous ne errons pas.

TABLE

—

83-03. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 2-03.

